NAZIONALE
B. Prov.
IV
1212
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

Palchetto

Num.° d' ordine

193
240

B. Pont.
IV
1212

duplicato di
B. Prov. III. 1215
(fue scheda pela inventario)

G 11673

TABLEAU

HISTORIQUE, STATISTIQUE ET MORAL

DE

LA HAUTE-ITALIE,

ET DES ALPES QUI L'ENTOURENT;

PRÉCÉDÉ D'UN COUP D'OEIL SUR LE CARACTÈRE DES EMPEREURS, DES ROIS ET AUTRES PRINCES QUI ONT RÉGNÉ EN LOMBARDIE, DEPUIS BELLOVÈSE ET CÉSAR JUSQU'A NAPOLÉON PREMIER.

DÉDIÉ

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

LE PRINCE EUGENE DE BEAUHARNAIS,

VICE-ROI D'ITALIE,

ET ARCHICHANCELIER D'ÉTAT DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

PAR CH. DENINA,

Bibliothécaire de S. M. I. et R.

R07

A PARIS,

CHEZ L. FANTIN, Libraire, Quai des Augustins, N°. 70.

1805.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

LE PRINCE

EUGÈNE DE BEAUHARNAIS.

MONSEIGNEUR,

L'OUVRAGE que j'ai l'honneur de présenter à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME n'avait d'abord pour objet que de faire connaître l'importance du pays que l'Auguste Monarque, dont vous êtes le fils d'élection, a deux fois conquis et donné à la France.

Les événemens postérieurs m'ont engagé à y comprendre avec le Piémont et le Montferrat, la Lombardie ci-devant autrichienne, et tout ce qui forme à présent le royaume d'Italie.

Vous les connaissez, MONSEIGNEUR, ces pays si renommés à tant de titres. Si le Tableau se trouve conforme à l'idée que vous en avez conçue, je me ferai gloire de l'avoir tracé; et si le Discours qui le précède vous rappelle à propos des traits d'histoire que vous ayez lus de bien bonne heure, je ne regretterai point d'avoir pris la liberté de vous l'adresser. Cependant, MONSEIGNEUR, quel autre nom que le vôtre, après celui de NAPOLÉON, pourrait jamais plus convenablement décorer ce volume? Et quelle occasion plus favorable de témoigner à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME mon dévouement, et de manifester au public les sentimens qu'ont dû inspirer à tous les

Français les rares qualités de cœur et d'esprit, qui vous ont mérité du plus grand maître de l'art de la guerre et de l'art de gouverner les hommes, les éloges les plus sublimes que jamais personne de votre âge et de votre rang ait obtenus!

Que ne puis-je rapporter ici et les propres termes avec lesquels le PREMIER CONSUL, des camps de Marengo, mandait à votre adorable Mère, les pas rapides que vous faisiez dans le chemin de la gloire, ou le discours si noble et si touchant avec lequel L'AUGUSTE EMPEREUR annonça au Sénat Conservateur la haute destinée à laquelle vous étiez appelé! Ce discours qui, comme tant d'autres, prouvera à la postérité que Napoléon Bonaparte était né, comme César, pour être également un grand orateur dans les assemblées politiques, et un invincible héros à la tête des armées, perpétuera

en même tems le plus digne éloge qu'aucune plume puisse tracer DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME.

Daignez agréer, MONSEIGNEUR, ce faible hommage d'un vieux littérateur dont les travaux ont eu le bonheur de mériter quelques regards du plus grand Génie que l'histoire de vingt siècles puisse nous présenter.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble, très-obéissant
et dévoué serviteur,

CHARLES DENINA,

Bibliothécaire de S. M. l'Empereur et Roi.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

A S. A. SÉRÉNISSIME.

COUP D'OEIL COMPARATIF

SUR LE CARACTÈRE DES EMPEREURS ET DES ROIS, ET AUTRES GRANDS PRINCES QUI ONT RÉGNÉ EN LA HAUTE-ITALIE, DEPUIS BELLOVÈSE ET CÉSAR JUSQU'A NAPOLÉON PREMIER.

L'HISTOIRE de l'Italie occidentale, comme celle des Gaules, date, MONSEIGNEUR, du même tems que l'histoire véritable de Rome et de l'Italie méridionale commence à sortir du chaos des traditions fabuleuses. Bellovèse est le premier et le plus ancien de tous ceux qui se présentent à notre esprit lorsqu'on cherche dans les siècles passés les grands hommes, les conquérans dignes, sous quelque rapport, d'être comparés au très-grand et immortel héros qui règne actuellement sûr tout le pays que les Gaulois ont anciennement occupé, et auquel ils ont donné le nom. Il faut ensuite franchir l'espace de cinq à six cents ans pour trouver, après Bello-

vèse, un autre chef de peuple conquérant que l'on puisse placer au même rang. Car Brennus, trop fameux dans l'histoire de l'Italie, n'appartient nullement à l'Italie occidentale. Si l'histoire en parle comme d'un guerrier Celte ou Gaulois, c'est que l'on confondait souvent les Germains avec les Celtes; et que peut-être on le supposait descendant de ce Sigovèse qui alla chercher un état dans la Germanie, en même tems que Bellovèse en formait un au delà des Alpes. D'ailleurs, ce que Brennus fit en Italie est tout à fait l'opposite de ce qu'avait fait Bellovèse. En y entrant par le Tyrol, ou par la Carinthie, il fondit d'abord sur la Toscane, assiégea Clusium, puis marcha sur Rome, et traita les Romains de la manière et avec le ton le plus fier et le plus barbare, et les rançonna contre les conditions convenues. Après cela il s'en alla et ne laissa derrière lui que des villes ruinées et désertes, au lieu que Bellovèse en avait bâti et peuplé. Brennus traîna avec lui, dans son pays, des esclaves Italiens; au lieu que Bellovèse avait conduit de ses compatriotes libres en Italie.

Dans des tems postérieurs, bien d'autres

chefs de troupes, tant indigènes qu'étrangères, ont gagné des batailles et soumis des peuples, ont acquis du pouvoir, ont régné sur les rives du Pô, de la Doire, du Tésin. Et qui ne sait pas qu'Annibal a excité de grands mouvemens dans l'Italie occidentale, avant que de pénétrer dans l'orientale et méridionale? Cependant il n'a pas plus régné à Turin, à Milan, qu'à Tarente ou à Rome; et par ses exploits il offre plus de points de rapprochement avec Brennus qu'avec Bellovèse. Depuis lors, plusieurs généraux, ou magistrats Romains, proconsuls ou propréteurs, ont exercé dans la Gaule cisalpine un pouvoir absolu. Quelques uns d'entr'eux, comme Marius et Catulus, l'ont sauvée du ravage, de l'oppression dont les barbares la menaçaient; mais aucun n'a été par aucun titre maître souverain du pays dont nous parlons, jusqu'à Jules-César, qui, par la conquête de toute la Gaule transalpine, assura à Rome la domination de la Gaule cisalpine. Auguste, par l'établissement d'une colonie (1) au pied des Alpes, qui sous lui ont été sou-

(1) Colonia Augusta Taurinorum.

mises à l'Empire, lui assura encore mieux la possession de la Haute-Italie. Le nom de ces deux illustres Romains a déjà mille fois donné lieu à des comparaisons aussi justes qu'honorables, toujours à l'avantage du monarque incomparable dont vous êtes, MONSEIGNEUR, dans ces superbes contrées, le digne représentant.

Trajan, qui a fait beaucoup pour l'Empire Romain, en Orient, n'a rien fait qui regarde le nord-ouest de l'Italie. Il se présente néanmoins avec assez de titres pour être placé à côté de tout illustre guerrier et de tout grand monarque. Son successeur Adrien, par son goût, son amour du savoir et des arts, et par son infatigable activité, aurait bien quelque droit d'être compris dans la même classe, si une jalousie insensée n'eût rendu sa mémoire presque odieuse.

Avec plus de raison l'on vénère la mémoire de Marc-Antonin et de Marc-Aurèle son successeur; mais celui-ci sera plus souvent rappelé, lorsque NAPOLÉON aura trouvé le tems de coucher par écrit ses hautes pensées, dont la moindre partie suffira abondamment pour en faire un juste parallèle avec

celles que l'Empereur philosophe nous a transmises.

Quelques expéditions de Constantin font nécessairement partie de l'Histoire de la Haute-Italie, et nous autorisent à le compter parmi les vaillans guerriers, et les puissans monarques. Mais au reste, ses exploits, ses succès n'ont qu'un rapport éloigné avec le sujet qui nous occupe.

Le grand Théodose, en faisant abstraction de ses guerres et de ses victoires, offrira l'étonnant contraste d'un Empereur Romain excommunié, chassé de l'église par l'archevêque de Milan, et de l'Empereur Français couronné et sacré par les successeurs de St-Pierre et de St-Ambroise.

Le monarque législateur qui, par la valeur de deux célèbres capitaines, tira l'Italie des mains des Goths, nous présente bien quelque rapport avec ce que le sauveur de la France a fait dans le même pays; et le Code de l'Empereur Greco-Romain en a avec celui que le Monarque des Français fait actuellement rédiger. Mais qui pourrait jamais placer Justinien à côté de NAPOLÉON? Non plus, MONSEIGNEUR, que l'Impératrice Théodore à côté de l'auguste JOSEPHINE?

On ne s'arrêtera pas, je pense, aux rois Goths ni aux Lombards; malgré quelques rapports qu'on pourrait trouver entre le caractère de Théodoric et celui du héros dont je parle. Charlemagne, de l'aveu de tous les savans en histoire et en politique, offre le plus de points de rapprochement, si on lui compare le très-grand Napoléon. La différence est, malgré cela, assez grande, en ce que notre incomparable souverain ne trouva pas le chemin largement frayé aux conquêtes et au trône, par son père ou son aïeul, comme l'avaient trouvé le fils de Pépin le Bref, et le petit-fils de Charles Martel. D'ailleurs, Napoléon Bonaparte, qui a remporté plus de victoires que Charlemagne, contre des ennemis plus guerriers que n'étaient les Saxons et les Sarrasins, n'a jamais été vaincu comme celui-ci le fut à la tête des Français à Roncevaux. Après cela l'on ne reprochera pas à Napoléon, souverain chef de la nation, soit comme Consul, soit comme Empereur, les fautes politiques ou domestiques que l'on reproche au premier restaurateur de l'empire d'Occident. Et le Code de Napoléon I sera-t-il moins cité, moins révéré dans les siècles à venir, que les Capitulaires de Char-

lemagne l'ont été dans les siècles passés? Au reste, nous sommes déjà bien assurés que celui qui remplacera Napoléon sur le trône d'Italie, ne ressemblera à aucun des princes Carlovingiens qui laissèrent le royaume d'Italie à la merci de qui voudrait s'en emparer.

Un prince, de la race de ces mêmes Saxons que le grand Charles eut tant de peine à subjuguer, et qu'il ne subjugua pas totalement, se présente à la tête de la seconde dynastie des rois d'Italie, non Italiens. Mais Othon, quoique digne à quelques égards d'être compté parmi les grands princes qui ont régné, présens ou absens, dans l'ancienne Gaule cisalpine, était plus redevable de ses succès à son père Henri, qu'à sa bravoure militaire ou à sa politique.

En parcourant et l'histoire d'Italie et celle d'Allemagne, des XI et XIIe. siècles, nous ne rencontrons aucun des Empereurs de la dynastie Franconienne, qui, par quelque trait de ressemblance, puisse ramener notre pensée à l'Empereur Napoléon. Disons plus, quel contraste plus frappant que la scène si peu édifiante de pape Grégoire VII dans Ca-

nossa avec la comtesse de Toscane, et l'empereur Henri IV dans la neige et dans la boue, au pied de cette fameuse bicoque, et la présence du S. Père Pie VII, logé dans un magnifique palais, au milieu de Paris, avec une cour aussi respectable que nombreuse, tout près des superbes salles où l'Empereur NAPOLÉON reçoit les hommages de la moitié de l'Europe, et l'offre solemnelle de la couronne d'Italie?

Deux empereurs de la dynastie Souabienne ont bien quelques titres pour être inscrits dans le rôle des grands monarques, sur-tout de ceux qui ont joint le diadéme impérial à la couronne royale de Lombardie. Leur bravoure martiale, leur amour pour les lettres forment le côté par où ils peuvent être rapprochés de cette classe. Sans cela, que pourraient jamais offrir de plus opposé et de plus contrastant, les annales du monde entier, que ce que présentent l'histoire de Frédéric I et de Frédéric II, et celle de Napoléon? Combien de fois, au moment où j'écris, les Italiens et les Allemands auront déjà opposé, aux désastres de Milan, le rétablissement du royaume dont cette ville est la capitale!

Les deux fils de Frédéric II, Conrad, élevé au trône impérial d'Allemagne, et Minfroy à celui de Naples, et même Charles d'Anjou, appelé en Italie pour exterminer la race des empereurs Souabes, sont très-étrangers à l'objet de ce discours.

Rodolphe, tige illustre de la plus illustre des maisons souveraines de l'Europe, n'a rien fait pour l'Italie, et ne jugea pas même à propos d'y aller prendre ni la couronne royale en Lombardie, ni celle impériale à Rome. Sa race qui a fourni assez de matière à l'histoire de l'Allemagne méridionale et de la Suisse, à peine se montre, pendant près de deux siècles, dans celle d'Italie. Mais la branche de Luxembourg qui, dans l'intervalle de quatre-vingts ans, occupa le trône impérial, nous présente Henri VII qui, à toutes les qualités louables de ses prédécesseurs, réunit la modération et la piété religieuse que plusieurs d'entr'eux n'eurent point. Il paraissait destiné à ramener la paix, et rétablir le trône de Charlemagne en Italie; mais à peine avait-il pu s'y montrer, venant de Rome en Lombardie, qu'une mort imprévue l'enleva.

Louis de Bavière qui disputa à Frédéric d'Autriche, puis à Charles de Luxembourg, la couronne impériale d'Allemagne, a fait beaucoup parler de lui en Italie; mais il ne joua qu'un rôle subalterne à Rome et en Toscane, où le fameux Castruccio Castracani fut son guide et son meneur. Le roi de Bohême, fils et père d'empereurs, sans l'avoir été lui-même, donna en Italie, comme il en donna depuis en France et en Flandre, de grandes preuves de bravoure militaire; mais il n'en donna aucune de talens politiques. Tout au contraire, son fils unique, élu empereur sous le nom de Charles IV, digne d'honorable mémoire, pour avoir donné une constitution à l'Empire germanique, l'est encore particulièrement par l'administration intérieure de son royaume de Bohême et du marquisat de Brandebourg; mais l'opinion qu'il inspira de son caractère à ses partisans mêmes, dans son expédition d'Italie, ne le rapproche pas de son aïeul Henri VII. En Lombardie, les seigneurs de Milan l'ont éconduit comme un aventurier qu'ils ne craignaient pas; et en Toscane les Florentins en reconnurent, et en procla-

mèrent en termes exprès la nullité absolue (1).

Son fils Wenceslas, loin de régner en Italie, comme avaient fait ou tâché de faire ses devanciers, mit ses successeurs hors d'état d'y exercer réellement l'autorité que la couronne impériale leur donnait. Il vendit à Jean Galéas Visconti le titre et la dignité de duc de Milan, l'émancipa de cette manière de la subordination à l'Empire, et rendit les seigneurs de Milan souverains, en quelque sens, légitimes et maîtres absolus, de simples administrateurs ou gouverneurs qu'ils étaient d'un grand fief. Aussi l'empereur Sigismond, frère et successeur de Wenceslas, prit si peu de part aux affaires de l'ancien royaume des Lombards, qu'à peine on rencontre son nom dans les annales d'Italie, tandis qu'il se présente à chaque page dans celles de l'église Romaine et de l'Empire germanique. Albert d'Autriche, son gendre, second de ce nom parmi les empereurs, n'y paraît pas davantage; et Frédéric III n'y figura guères plus

(1) *Et Florentini dixerunt eum (Carolum IV) illustrissimum Zerorum Zerum.* Mémoires du temps, publiés par M. l'abbé Mehus.

dans son long règne, que son père en deux ans. De leur tems, et même du tems de leurs prédécesseurs sur le trône impérial, c'étaient les seigneurs de Milan qui régnaient, comme on vient de le dire, dans la Haute-Italie, ou l'ancienne Gaule cisalpine. Mais lequel de ces fameux maîtres de la Lombardie, des XIVe. et XVe. siècles, indépendamment de la différence du rang, peut être comparé aux anciens empereurs, ou à l'empereur et roi actuel NAPOLÉON? La sagesse de l'archevêque Othon, qui porta dans sa famille, non pas la couronne de fer, mais la puissance des rois qui l'avaient ceinte; la valeur martiale de Mathieu, son neveu; l'adresse heureuse de Jean Galéas, premier duc; la politique de Philippe-Marie, le dernier des Visconti; ensuite les talens militaires du premier Sforce, suffiraient à peine pour former une esquisse bien imparfaite de Napoléon Bonaparte. Tous les autres, tant Visconti que Sforce, n'ont été que des tyrans féroces ou des imbécilles, sans en excepter Ludovic surnommé le More, malgré ce que lui doivent les lettres et les arts, et l'influence qu'il eut quelquefois dans les affaires générales de l'Europe.

L'heureux Maximilien I, auteur de la grandeur immense de la maison d'Autriche, qui par son propre intérêt, par raison d'état, protégea les Sforce contre les prétentions de la maison de France, prit beaucoup plus de part aux affaires d'Italie qu'aucun de ses ancêtres, depuis Rodolphe jusqu'à lui. Mais sa politique inconstante, son inaptitude totale au métier de la guerre, ne lui permirent pas même de porter ses pas hors du pays Vénitien. Il ne se soucia pas plus que Rodolphe de la couronne Lombarde, ou de celle Romaine.

Deux rois de France contemporains, quoiqu'à diverses époques, de Maximilien I, ont été plus que lui sur le point de rétablir l'ancien royaume d'Italie, tel que Charlemagne l'avait fondé ou formé. La sagesse, la bonté de caractère de Louis XII, la bravoure, la générosité de François I pouvaient le faire espérer; et par les droits qu'ils avaient l'un et l'autre sur le royaume de Naples, ils auraient encore pu créer une monarchie plus grande, plus respectable que n'avait été le royaume d'Italie sous les Lombards et sous les empereurs Allemands; mais les

fautes, tant militaires que politiques de ces deux rois, et l'heureuse destinée de la maison d'Autriche, leur enlevèrent le superbe héritage auquel étaient appelés les descendans ou les représentans de Valentine Visconti, et du duc d'Orléans son unique héritier.

Charles-Quint s'empara de cette belle et riche portion de l'Italie, après qu'une ligue de potentats italiens en eut chassé le malheureux Lautrec, et le brave, mais turbulent Triulce. Vous ne doutez pas, MONSEIGNEUR, que ce très-fameux monarque autrichien ne soit le seul, après Charlemagne, qui nous vienne dans l'esprit, lorsqu'on s'avise de chercher dans les dix siècles passés un grand prince auquel on puisse, sous quelque rapport, comparer l'empereur des Français qui vient d'être appelé au trône d'Italie. Cependant la ressemblance n'existe qu'en ce que Charles-Quint a été dans son tems, comme NAPOLÉON l'est aujourd'hui, le plus grand, le plus puissant, et le plus respecté des monarques de l'univers.

Au reste, les exploits, les actions, les succès de l'un et de l'autre ne présentent que des aspects divers, en faisant même abstrac-

tion de ce que Charles a fait ou souffert en Afrique, en Provence, en Flandre et en France, et ne considérant que ce qui a un rapport direct à l'état de la Haute-Italie: Les batailles que Charles ou ses généraux livrèrent ou reçurent en Italie, peuvent-elles être comparées à celles de Montenotte, de Millesimo, de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, et sur-tout à celle de Marengo? Les suites qu'eurent ces batailles, ont-elles quelque ressemblance avec celles de Charles-Quint? Et ce qui est arrivé à cet empereur, sur les frontières à peu près de l'Italie, et qui amena la paix de Passau, n'est-ce pas tout le contraire de ce qu'a fait Bonaparte dans la Haute-Autriche, et de ce qu'il a négocié et conclu à Léoben, à Campo-Formio et à Alexandrie? Mais ce qui regarde encore plus directement le royaume d'Italie, MONSEIGNEUR, c'est que l'empereur Charles-Quint, devenu par le fait maître du Milanais, réduisit un état indépendant à la condition de province d'un royaume étranger et lointain, en le donnant à son fils, héritier présomptif du royaume d'Espagne; et que l'empereur Napoléon, d'une province dépendante d'une puissance et d'une nation

étrangère, vient de créer un très-puissant royaume.

Dans les deux siècles et demi qui se sont écoulés, depuis que Charles-Quint investit Philippe II du duché de Milan, jusqu'à l'avénement et au couronnement de Napoléon en qualité de roi d'Italie, trois maisons souveraines, vassales, sous différens titres, de l'empire germanique et de l'église romaine, ont possédé des portions considérables de l'ancien royaume des Lombards, et de ce qu'ont possédé les ducs de Milan de la maison Visconti. J'entends, MONSEIGNEUR, les ducs de Modène et de Ferrare, les Gonzagues de Mantoue, les Farnèse, de Parme et de Plaisance. Quoique de ces illustres maisons on ait vu sortir des princes estimables, soit par des talens militaires, soit par l'amour des arts et la faveur qu'ils ont accordée aux artistes et aux gens de lettres, il faut avouer qu'aucun d'eux n'a eu de l'influence dans les grandes affaires, si ce n'est Alexandre Farnèse, et encore de fort loin, et indirectement, lorsque à la tête de l'armée espagnole, faisant la guerre aux Français, il les empêchait de porter les armes au delà des Alpes.

On ne peut ici s'empêcher de jeter un coup d'œi sur une maison souveraine des plus illustres de l'Europe, qui eut part à tous les changemens qui sont arrivés, ou qu'on a tenté de faire en Italie, dans les trois ou quatre derniers siècles. Plusieurs princes de cette maison se sont distingués par les qualités qui forment les héros et les bons rois; quelques uns même ont été sur le point de régner sur la Lombardie, et de remplacer d'abord les Visconti, comme Amédée VIII et Louis son fils l'ont espéré; puis les rois d'Espagne de la dynastie autrichienne. Emmanuel Philibert, rentré dans la possession des états dont Charles III son père avait été dépouillé, ne fit pas changer l'état des choses où cet empereur les avait laissées; mais par une sage conduite il fit jouir la Haute-Italie d'une paix plus profonde et de plus longue durée, qu'on n'en eût joui depuis long-tems. Il avait reconquis son pays dans la Flandre, par la bataille qu'il gagna contre le connétable de Montmorency, à la tête de l'armée espagnole; et il mit tant d'ordre dans l'administration, qu'il laissa son successeur en état de se mesurer avec les plus puissans rois

de son siècle. Effectivement, Charles Emmanuel I joua en Europe un rôle plus brillant que François I, et fut quelque tems concurrent et rival de Henri IV. Généreux, magnifique, brave autant que l'un et l'autre de ces deux rois, il aspira, comme le premier, au trône impérial, et osa disputer au second la couronne de France. Attaché trop étroitement, par les liens du sang, à Philippe II, roi d'Espagne, il n'entreprit rien ni sur l'état de Milan, ni sur le royaume de Naples; mais en échange il porta ses vues sur le royaume de Chypre, sur lequel il avait des droits, et sur la Macédoine, dont le peuple gémissant sous le joug des Turcs, lui offroit le sceptre. Ne pouvant agrandir ses états en Italie, par l'acquisition du Milanais, il tâcha de les étendre du côté de la France, en s'emparant de la Provence. L'histoire de ce prince, dont les vertus n'ont été mêlées d'autres vices que d'une ambition démesurée qui l'entraîna quelquefois dans des intrigues et à des perfidies, est la plus instructive que puisse offrir celle d'aucun fameux monarque des siècles passés. Il finit sa longue, brillante, et bruyante

carrière assez tristement, comme Charles-Quint, et par des accidens bien divers de ceux qui abrégèrent les jours de François I.

L'histoire du règne fort court de Victor-Amédée I, et de la longue et orageuse régence de Christine, sœur de Louis XIII, nous présente une foule de portraits intéressans, de généraux, de ministres italiens, français, anglais et allemands, sans compter les favoris et les maîtresses. L'Italie septentrionale et occidentale fut alors pour la troisième, quatrième et cinquième fois un grand théâtre de guerre entre les Français et les Espagnols, puis entre les armées de la maison de Bourbon et celles de l'Autriche; mais on ne peut dire qu'aucun d'eux ait régné en Italie; et les derniers rois d'Espagne de la dynastie autrichienne, Philippe IV et Charles II, en tinrent le sceptre d'une main faible et tremblante. Victor-Amédée II, duc de Savoie, y eut plus de pouvoir que ces deux monarques espagnols; du moins c'est lui qui empêcha Louis XIV de se rendre maître de la Lombardie. La conduite, les actions de ce prince, font une grande partie de l'histoire de l'Europe, de son tems. Mais on ne saurait dissimuler que c'est

à un de ses parens que Victor Amédée fut redevable du pouvoir qu'il acquit en reculant au delà de la Sesia et au confluent du Tanaro les limites de son ancien état. C'est le vainqueur de Zante, de Hochstedt, et de Turin qui se présente à notre mémoire lorsqu'on parle des journées de Montenotte, du Pont-de-Lodi et de Marengo. Combien de fois Napoléon Bonaparte, en qualité de guerrier triomphant, a-t-il fait rappeler ce très-illustre prince de Savoie, et combien de fois le nom seul du prince Eugène de Savoie ne dirigera-t-il pas les pensées et les discours des Italiens au prince EUGÈNE DE BEAUHARNAIS?

Par l'heureux succès des campagnes du prince Eugène de Savoie, la postérité allemande de l'empereur Maximilien I régna, durant tout un siècle et demi, en Lombardie. La bonté naturelle de Charles VI, la sagesse acquise de Marie-Thérèse sa fille, n'ont pas fait regretter à leurs sujets italiens le changement de maîtres. Cependant Charles VI, et son auguste fille, n'offrent d'autres titres que leur puissance pour être placés, dans le temple de la Mémoire, à côté des princes et des héros qui ont fondé, créé ou rétabli des

royaumes. D'ailleurs l'Italie a dû reconnaître que la tranquillité, et l'état en général heureux dont elle a joui dans le dernier siècle, étaient dus principalement à la valeur et à la sagesse du roi de Sardaigne, Charles Emmanuel III. La première guerre à laquelle il prit part, comme allié de Louis XV, devait changer totalement l'état de Lombardie en l'unissant au Piémont ; mais la destinée de la France qui à cette époque acquit la Lorraine, ne laissa détacher qu'une portion assez modique de la Lombardie autrichienne. Un autre démembrement de ce beau pays fut le fruit d'une alliance tout à fait contraire aux anciens systèmes, mais que les circonstances persuadaient ou nécessitaient. Ce fut toujours un agrandissement du Piémont qui en rendit le souverain, dans l'opinion publique, presque arbitre du sort de l'Italie. Il a peut-être dépendu de Charles Emmanuel de s'en rendre réellement le maître, durant la fameuse guerre de sept ans en Allemagne. Mais sa modération l'empêcha de s'allier aux ennemis de Marie-Thérèse et de Louis XV, et fit jouir l'Italie d'une paix constante et tranquille, qu'elle n'avait jamais connue.

C'est de ce prince que le grand Frédéric a dit que, sans un tel confrère, il aurait été honteux de se trouver dans la classe des rois; et c'est sous lui que le caractère des Piémontais s'est fait connaître avantageusement; car c'est durant son règne que sont nés les premiers hommes de lettres qui ont mérité la considération et l'estime des nations les plus civilisées et les plus éclairées, et que Turin a pu se mettre au rang des villes les plus savantes de l'Italie. C'est aussi par l'éclat de son règne, que les premières années du règne suivant ont encore brillé.

Deux princes, de puissance et de caractère différens, ont régné vers la fin du siècle dans la Haute-Italie, le roi Victor Amédée III, à Turin, et l'empereur Joseph II, à Milan.

Vous avez, MONSEIGNEUR, dans votre plus tendre jeunesse, entendu parler du premier; et, certainement, beaucoup plus du second. De tous les souverains qui ont régné en Italie, Joseph II est celui qui monta au trône avec le plus de talens, et le plus de moyens d'y opérer de grandes choses. Malheureusement pour lui et pour ses sujets, il a voulu faire trop, ou exécuter trop

tôt ce qu'il avait projeté. Le résultat de ses entreprises a prouvé qu'il n'était pas destiné à changer la face du beau pays que l'Apennin partage, et que la mer et les Alpes entourent.

Tandis que le monarque autrichien méditait d'importantes réformes dans une grande partie de l'Europe, la Providence divine donnait à la France, à l'Europe, au monde entier, un Génie incomparablement supérieur quidevait concevoir, étendre, exécuter ce que d'autres n'avaient qu'à peine imaginé. C'est ici que Charlemagne est encore rappelé à notre souvenir. Il est impossible de considérer les traits par lesquels d'habiles historiens ont peint cet empereur éternellement mémorable, l'appelant : « vaste dans ses » desseins, simple dans l'exécution, possé- » dant au plus haut degré l'art de faire les » plus grandes choses avec facilité, et les plus » difficiles avec promptitude ; parcourant » sans cesse son vaste empire, animant » tout par sa présence ; » il est impossible, dis-je, de lire ces paroles, sans que Napoléon

---

(1) . . . . . *Il bel paese*
Qu'Apennin parte e 'l mar circonda, e l'Alpe.

Bonaparte ne se présente à notre esprit ; et l'on ne peut s'empêcher d'observer que mille ans bien complets se sont écoulés avant que le maître suprême de l'univers eût donné à l'Europe un autre Charlemagne, et dix-huit cents ans avant qu'on vît un puissant monarque réunir en lui seul la valeur de César et le bonheur d'Auguste.

Dans le long cours de dix-huit, de vingt-quatre siècles, dont l'histoire est connue, Milan, Bologne, Ferrare, Modène même et Ravenne, ont vu de beaux jours, des jours heureux et brillans. Mais quelle époque pourrait-on citer où ces pays, réunis à présent sous un seul diadême, et formant le royaume confié à votre administration, Monseigneur, aient joui d'un état aussi prospère et aussi florissant qu'on a lieu de l'espérer dans ce moment?

TABLEAU

HISTORIQUE, STATISTIQUE ET MORAL

DE

LA HAUTE-ITALIE,

ET DES ALPES QUI L'ENTOURENT.

SECTION I.

DU PIÉMONT PROPREMENT DIT, QUI FORME A PRÉSENT LE DÉPARTEMENT DU PÔ, DE LA VINGT-SEPTIÈME DIVISION MILITAIRE DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

§. I.

Turin, et ses environs.

Le premier pays qu'on trouve à la descente des Alpes, en venant de la Gaule, et directement du pays Allobroge, Dauphiné et Savoie, eut le nom de Piémont, parce qu'il est au pied des montagnes. Ce nom a été subsitué à celui de *Gallia subalpina* que les Romains avaient donné à ce coin de l'Italie qui tient immédiatement à la face

orientale et méridionale des Alpes. Avant que les noms *Subalpin* et *Piémont* fussent introduits, ce pays s'appelait du nom des peuples *Taurini*, dont le chef-lieu était la ville actuelle de TURIN, capitale du Piémont et de tous les états que la maison de Savoie possédait en Italie à l'époque de la révolution. L'histoire de sa première fondation est fabuleuse comme celle de presque toutes les villes très-anciennes ; mais il est très-certain qu'elle existait du tems des guerres carthaginoises, et qu'elle n'eut son nom ni de *Taurus*, taureau, ni d'un prétendu prince *Taurus* qu'on dit en avoir été le fondateur. Le nom de Turin lui vient sûrement des peuples *Taurini* ou Turinois, comme celui de Paris vient du nom des peuples *Parisii*, Parisiens ; et le nom de *Taurini* signifie peuples qui habitent des lieux montueux ; car *taur*, en langue celtique, signifie *mont*. C'étaient cependant les Insubriens, les Etrusques, et les peuples de la Basse-Italie du côté de l'Adriatique, qui avaient donné le nom à ces peuples, lesquels, à l'égard des Insubriens, étaient des montagnards, tels qu'on peut appeler les Piémontais entre Rivoli et Suze, avec tous les habitans des vallées comprises dans le royaume de *Cottius*, souverain des Alpes qui eurent de lui le nom de Cottiennes.

Dans les deux siècles qui s'écoulèrent entre la seconde guerre punique et la bataille d'Actium qui décida du sort de l'empire romain, cette ville ne s'appelait que par le nom générique d'*urbs* ou *oppidum*, joint à celui du peuple qui l'habitait. Sous Auguste elle devint colonie romaine, et fut appelée *Augusta Taurinorum*, sous-entendant *colonia;* nom qu'elle conserva pendant plusieurs siècles; puisqu'on la trouve encore ainsi nommée dans les itinéraires rédigés sous les empereurs Constantin, Julien et Théodose. Sous les Lombards elle fut le siége de leurs principaux ducs, et sous les rois Carlovingiens elle le fut des gouverneurs appelés comtes. Unie ensuite au marquisat de Suze, elle passa sous la domination des comtes et ducs de Savoie, successeurs des derniers marquis.

Sa topographie peut être divisée en quatre parties; septentrionale, orientale, méridionale et occidentale. La septentrionale est la plus ancienne; c'est dans celle-ci que sont l'église cathédrale ou métropolitaine, l'hôtel de la municipalité et les anciennes habitations des évêques et des comtes, ducs et princes souverains du pays. L'église cathédrale, dont la première fondation se rapporte au quatrième siècle, a été rebâtie par un cardinal de la Rouvère, d'une ancienne famille

turinoise, à la fin du quinzième siècle. Cette église est beaucoup plus riche en beau marbre qu'elle ne paraît au premier abord, et d'une bonne et sage architecture. La chapelle du Saint Suaire en marbre noir, qui forme une espèce de dôme à la première, et présente un aspect magnifique, n'est remarquable que par la hardiesse et la singularité du goût de l'architecte, le père Guarino Guarini. C'était la grande chapelle de la cour, qui cependant, pour l'ordinaire, allait entendre la messe dans une petite chapelle située tout à côté. L'ancien palais épiscopal, dont il reste quelques débris, était au nord-ouest de l'église que les premiers ducs de Savoie achetèrent pour en faire leur habitation. Le palais qu'ils y bâtirent a été partie brûlé, partie démoli, et changé en écurie et en logemens un peu mesquins pour des domestiques et autres employés de la cour. Au sud-est de ladite église est le nouveau palais royal, bâti par le duc Charles-Emmanuel II, deux siècles après l'ancien. Ce nouveau palais est grand et magnifique, plus cependant par les décorations intérieures, toutes exécutées par d'habiles peintres, que par l'extérieur, auquel manquent la façade et le marbre. Il avait été uni par deux galeries à un autre édifice du treizième siècle, qu'on appelle le château, ou le palais de Madame, parce qu'une

duchesse régente, qu'on appelait Madame Royale, l'avait habité. C'est le plus ancien édifice qui subsiste dans cette ville; et c'était par le vestibule de ce château, servant de porte, qu'on entrait, du côté du levant, dans l'ancienne enceinte de Turin. Mais la superbe façade vers l'ouest, et le bel escalier qu'elle décore, ont été bâtis au commencement du dernier siècle, sur le dessin de Philippe Juvara, architecte sicilien que le roi Victor-Amédée attira à son service dans le tems qu'il était roi de Sicile.

Ce château partage en deux une grande et très-belle place carrée, toute entourée de portiques aussi commodes qu'agréables. Les boutiques des marchands de modes et d'artisans de tout genre en occupent deux côtés. La partie qui est au couchant porte encore le nom de place du château. C'est là qu'autrefois avaient lieu les joûtes et les tournois. A présent, cette place sert pour la parade en certaines solemnités et pour des spectacles populaires. A un coin de cette place est l'église des Théatins; elle est d'une architecture fort singulière, comme toutes celles qu'a bâties le père Guarino Guarini, religieux de cet ordre. L'autre partie de la place s'appelle Derrière le château, ou place de Madame. Au levant, vers le Pô, étaient les habitations d'autres princes

de la maison royale et des ministres d'état, les archives, qui sont superbes, et le grand théâtre de l'opéra, qui est peut-être le plus beau qui soit en Italie. Derrière ce théâtre est le vaste bâtiment qu'on appelait l'Académie, destinée à l'éducation des gentilshommes, tant nationaux qu'étrangers; c'est un bâtiment dans le grand genre à colonnades, mais peu commode pour l'usage, tout comme le grand séminaire de Milan, et autres pareils hôtels qu'on voit en différentes villes d'Italie; il est d'ailleurs très-incomplet, puisqu'il n'y a que deux côtés du carré qui soient uniformes. Au reste, cet établissement, actuellement uni à la ci-devant Université, aujourd'hui l'Athénée, est aussi à l'est de la ville, dans la grande et superbe rue qui va du château vers le Pô, dont elle prend le nom. Elle a été construite dans le dix-septième siècle, ainsi que le quartier du sud-est.

La magnifique église de St-Philippe, le ci-devant collége des nobles, où l'académie des sciences a présentement ses salles et son observatoire, l'hôtel de Carignan, d'une architecture singulière, du père Guarino Guarini, et le joli théâtre qui est en face, de construction tout à fait moderne, touchent de plus près à l'ancienne enceinte de la ville, d'où, en se portant du

midi au nord, on parcourt le quartier qui présente divers établissemens remarquables ; d'abord la belle église nommée Basilique, qui est, par fondation, la chapelle des chevaliers de l'ordre de Saint-Maurice et Saint-Lazare, dont la primitive institution était une société d'hospitaliers destinée, dans les siècles des croisades, à recevoir les lépreux. Aussi derrière cette église se trouve un hôpital où, à la place des lépreux qui ne sont plus, on retire et l'on soigne d'autres malades. C'est un des trois établissemens charitables de ce quartier, tous trois joints à de belles églises. Les deux autres sont celui de la Trinité et celui du St-Esprit, l'un destiné à loger les pélerins ; l'autre, à recevoir et instruire les personnes de tout âge et de tout sexe qui, du calvinisme, du luthéranisme et même du judaïsme, demandent à entrer dans le sein de l'église catholique. C'est dans cet hospice que J.-J. Rousseau, âgé de dix-sept ans, et fugitif de la maison paternelle et de Genève sa patrie, abjura le calvinisme. Tout attenant à l'église et à l'hospice du St-Esprit, est l'église connue sous le nom de *Corpus Domini*, ou du Saint-Sacrement, très-célèbre par l'histoire pieuse d'un miracle qu'on dit être arrivé dans cet endroit. Elle est richement décorée et même exces-

sivement chargée d'or et d'ornemens, desservie par six prêtres qui forment une espèce de collégiale. C'est la chapelle du conseil de la municipalité, qui a son palais tout près de là, faisant face au marché qu'on appelle *la Place aux Herbes;* dénomination qui indique assez que les légumes devaient faire le fonds principal des cuisines piémontaises. Cependant, c'est sur cette place qu'un étranger peut se faire une idée de l'opulence, de la richesse naturelle du pays, par une variété étonnante d'objets qu'elle présente; de la volaille, du gibier et de toute espèce de poissons, de fruits de mille espèces, outre les truffes, tant noires que blanches, et cent différentes sortes de fromages de vaches, de chèvres, de brebis. Cette place a été totalement renouvelée vers la fin du siècle dernier. L'hôtel-de-ville, ou palais de la municipalité, d'une très-belle architecture et d'une riche construction, figurerait bien davantage sur un emplacement moins resserré.

La rue du Pô présente le seul monument qui reste en Europe d'un genre d'architecture dominant vers le milieu du dix-septième siècle, très-convenable à tout pays où les pierres de de taille et le marbre sont assez rares. Les portiques ne sont pas construits avec des co-

lonnes de marbre, mais avec des piliers d'une juste proportion. Les maisons sont élevées à trois étages au dessus des arcades et des entresols. L'extérieur est, comme l'intérieur, tout en briques qu'on n'a pas jugé à propos d'enduire de chaux, ni de blanchir; ce qui choque un peu les voyageurs, les Allemands sur-tout qui sont accoutumés à voir dans leur pays les maisons peintes ou blanchies. Cependant cela a un avantage considérable, en ce que la blancheur ne nuit point à la vue de ceux qui habitent les maisons vis-à-vis les unes des autres; et ces maisons n'ont pas besoin d'être reblanchies à chaque génération. Aussi, depuis un siècle et demi que cette belle et longue rue a été construite, on n'a pas eu besoin d'y retoucher (1). Il est vrai que les briques étaient bien cuites, sans cela l'aspect de ces bâtimens serait désagréable et hideux.

---

(1) La ville de Berlin, du tems de Frédéric II, offrait encore, dans le quartier nommé le Werder, plusieurs maisons dont la façade était en briques découvertes, comme l'est encore aujourd'hui l'hôtel de la Douane dans le même quartier. Ces maisons, ainsi que la Douane, avaient été bâties sur les dessins de Philippe de la Chiesa, architecte et ingénieur piémontais, qui porta en Allemagne et en Suède le goût de l'architecture dominant alors dans sa patrie.

Du bout oriental de la rue du Pô, en tournant vers le midi, on traverse la place dite Carline, où l'on visitait autrefois, et où l'on en trouve encore une partie aujourd'hui, des établissemens religieux, charitables, et, pour me servir une fois de ce terme, philantropiques. Sur cette place est l'*Albergo di Virtù*, maison d'éducation populaire, où l'on élève et instruit des garçons de pauvres familles, auxquels on fait apprendre et exercer, jusqu'à la perfection possible, différens métiers. Ils en sortent tailleurs, cordonniers, menuisiers, tisserands, fabricans ou ouvriers en étoffes de soie.

A côté de l'*Albergo di Virtù* étaient la belle église et le magnifique couvent dit de la Sainte-Croix, dans lequel on ne recevait que des filles nobles, tant pour y prendre le voile et faire profession religieuse, que pour y être élevées comme pensionnaires. Le couvent a été converti en hôpital militaire. Derrière ce couvent, était celui des religieux qu'on appelait de St-Jean-de-Dieu qui en avait été le fondateur. Ces moines, qui, par institution, étaient destinés à soigner les malades, étant devenus inutiles, leur maison fut assignée à l'entretien de nombre de filles de toute condition, qu'on y élevait et qu'on occupait à toute sorte de travaux convenables à

leur sexe. La maison porta long-tems le nom de *Signora Rosa*, femme de grand talent, qui en a été la directrice, et en quelque sens la fondatrice.

Viennent ensuite l'église, le couvent et une grande maison que les Trinitaires déchaussés de la Rédemption des esclaves avaient à peine bâtie à la première époque de la révolution. Ces religieux ont été sécularisés ou abolis en Piémont; leur couvent et leur maison ont été donnés à un grand hôpital qui se trouve là tout à côté. C'est celui qu'on nomme l'hôpital de St-Jean, parce qu'il est principalement sous la direction des chanoines de l'église métropolitaine dédiée à St-Jean-Baptiste. L'édifice est assez vaste, et d'une distribution de salles, d'offices, et de toutes les pièces qui le composent, très-bien entendue, et d'ailleurs magnifique. La piété d'un bienfaiteur y a fait ajouter une grande et magnifique chapelle, qui nuit beaucoup à l'objet principal de cette grande maison; car cette chapelle, placée au midi du vaste bâtiment, dérobe l'utile influence de l'astre bienfaisant à une grande partie des pièces où sont les lits des malades. En partant de cet hôpital, agrandi, comme je viens de le dire, par l'union du couvent des Trinitaires, et de la maison attenante, on parcourt une grande et longue

rue qui perce, par le milieu, le nouveau quartier méridional. Au bout d'une file de maisons religieuses qui ont fait la première base de ce quartier, se trouve l'Arsenal, édifice moins beau en apparence, moins orné que l'est celui de Berlin, mais plus solide, d'un plus grand usage, et mieux entendu peut-être qu'aucun autre que l'on puisse vanter. C'est une fondation du roi Charles Emmanuel III, désignée et dirigée par un colonel d'artillerie nommé Vincenti. Elle remplace le vieux arsenal qui, un siècle auparavant, avait été bâti dans ce même endroit. A côté de l'arsenal étaient la grande maison, et la petite, mais belle église autrefois des Missionnaires ou Lazaristes. Une partie de cette maison sert à présent d'habitation à l'archevêque, beaucoup trop loin de l'endroit où il devrait l'avoir; l'autre partie a été convertie en hôpital militaire, ou hôtel des invalides.

La citadelle est, de l'aveu de tous les connaisseurs en ce genre, la mieux construite qu'on puisse voir; et il est étonnant que Milizia, ni aucun de ceux qui ont écrit sur la vie et les ouvrages des architectes militaires, ni M. de la Lande, dans son *Voyage d'Italie*, où il parle de cette forteresse et des architectes militaires italiens, ne fassent aucune mention de Faciotto d'Urbino, vivant dans le siècle de Léon X et Charles-Quint, qui a donné

le dessin et dirigé les travaux de deux citadelles aussi renommées, aussi considérables que le sont celle d'Anversa, et celle dont nous parlons. Mais nous fûmes encore plus surpris de lire dans quelques papiers publics de 1798, à l'occasion de la citadelle de Turin, livrée aux Français, qu'elle avait été bâtie par le maréchal de Vauban.

De l'esplanade qui est entre la ville et la citadelle, servant de promenade au public, on va directement du sud au nord dans une troisième partie de la ville ajoutée à l'ancienne, où sont le couvent des grands Carmes, l'hôpital des fous, le vaste hôtel des ci-devant comtes de Saluces-Paysane, et celui de M. Falletti-Barol. Par la place qui les sépare l'un de l'autre, l'on va au couvent des Feuillans et à la belle église sous le vocable de la *Consolata*, très-fréquentée, soit par dévotion, soit par curiosité. Cette église, avec le couvent des Bernardins ou Feuillans, touche au rempart et à la partie septentrionale, nommée de Porte-Palais, la seule qui se trouvait encore, à l'époque de la révolution, sur l'ancien emplacement, où se terminait la ville de ce côté-là.

Malgré ces trois quartiers, de la rue du Pô, de la rue Neuve, et de la longue et belle rue de Dora-Grossa, la capitale des ci-devant Etats de la maison de Savoie n'est pas bien grande.

Elle contenait cependant en 1793 une population de soixante-dix à quatre-vingt mille ames. C'est parce que les maisons sont presque toutes élevées à quatre et cinq étages, construites de manière qu'elles peuvent loger commodément plusieurs familles; et parce qu'il n'y avait pas dix hôtels ou couvens d'hommes et de femmes qui eussent un jardin de deux arpens.

Les environs de Turin peuvent être considérés sous deux aspects différens. Ceux qui sont sur la colline, à la droite du Pô, comprenant le faubourg qui en porte le nom, la Vigne dite de la Reine, le couvent des Capucins, appelé communément le *Monte*, l'église, et la maison appelée la *Superga*, avec le couvent des Chartreux; et de l'autre côté, la paroisse de Saint-Victor, le village de Cavoret, sont des positions militaires aussi bien que des sites agréables, et des maisons de campagne. Aussi plusieurs de ces lieux sont souvent cités dans les relations des siéges de Turin. Le faubourg du Pô, quoique sans murs, ni aucune sorte de fortifications, est à Turin, par sa nature, ce que Prague était à Varsovie; et c'est justement de cet endroit que Souvarow attaqua Turin, comme de Prague il avait attaqué Varsovie.

§. II.

Des villes, bourgs et villages qui forment l'arrondissement de Turin.

Quoique la rive droite du Pô n'appartienne pas aussi proprement à l'ancien Piémont que la rive gauche, il nous faut néanmoins parler ici de trois villes qui entrent dans l'arrondissement de Turin; Moncalier, Quiers et Carmagnole.

Moncalier, indépendamment du château qui, sur un emplacement fort étroit, offrait assez de logement à la cour nombreuse du roi Victor Amédée III, est une petite et assez jolie ville, bâtie des débris d'une autre plus ancienne, nommée *Testona*. L'air y est passablement vif et fort sain; le commerce peu important; la population médiocre, où l'on ne compte que trois ou quatre familles anciennes, et à peine une vraiment illustre.

A deux lieues de Moncalier se trouve Quiers, que les Romains nommaient *Carrea*; les écrivains du moyen âge l'appelèrent *Cairo*; mais le vulgaire piémontais l'appelle *Ker* ou *Kair*, qui est sûrement son nom primitif, et prouve sa très-haute antiquité; car ce mot, en langue celtique, qui était jadis la langue du Piémont,

Digitized by Google

signifie *Ville*; les Italiens en ont fait *Chieri*, et les Français *Quiers*. Cette ville s'érigea en république, comme presque toutes les autres d'Italie: elle soumit à ses lois les bourgades et les hameaux des environs, qu'elle inféoda à ses propres citoyens. Quoiqu'elle n'ait jamais été ville épiscopale, ni le siége d'une administration provinciale, elle est cependant la seule qui, après s'être donnée aux ducs de Savoie, conserva une partie de ses droits de souveraineté, tel que celui d'avoir des vassaux et de conférer des fiefs. Les naturels de ce pays se sont toujours distingués tant dans les lettres que dans les armes. Outre les ducs de Broglio, les ducs de Crillon, et les princes de Belgioioso, toutes familles originaires de Quiers, beaucoup d'autres ont servi avec honneur dans les guerres de mer, comme chevaliers de l'ordre St-Jean ou de Malte, et dans les armées de leurs souverains, ducs de Savoie et rois de Sardaigne. D'autres encore, tels que les Balbes, les Balbiani, les Bensi, les Tana, sont parvenus, par leur bravoure et leurs actions, aux premiers rangs dans les armées.

Les hommes et les femmes de Quiers ont la réputation, bonne ou mauvaise, de grands parleurs. On ne sauroit douter que leur caractère vif, quelquefois exalté, ne soit l'effet d'un sol sec

et d'un air plus tempéré qu'il ne l'est du côté opposé de la colline. Les productions du terroir sont aussi d'une excellente qualité.

A trois lieues de Quiers, vers le midi, est Carmagnole, qui faisait autrefois partie du marquisat de Saluces, dont elle était la place d'armes la plus importante et la plus inquiétante pour les ducs de Savoie, lorsque ce marquisat était possédé par les Français, sous le règne de François I, de son fils et ses petits-fils; mais cette ville est à présent plutôt une place de commerce qu'une place d'armes.

En retournant vers le centre du pays Turinois, sur la gauche du Pô, on se trouve à Carignan sur un terrain très-fertile, mais un peu humide; ce qui fait que ses habitans n'ont jamais montré la même vivacité, le même esprit que ceux de Quiers. Je pourrais observer, si cela ne paraissait pas trop minutieux, que la famille la plus illustre de toutes les originaires de Carignan, qui est celle de Provane, possédait et habitait le district du territoire le plus sec et le plus élevé, appelé *Brillant*, et s'occupait particulièrement de la culture de la vigne, d'où lui est venu le nom de *Provane*, mot piémontais signifiant *provin*.

La branche de la maison de Savoie, qui porte le nom de Carignan, tire une partie de son apa-

nage des revenus de cette ville. Le château qui, vers l'an 1500, a servi de résidence à la cour de Savoie, appartient aussi aux princes de Carignan : mais il ne reste plus que quelques lambeaux de murailles, formant à peine le chétif logement du jardinier ou concierge.

Le château où les princes de Carignan faisaient leur résidence, quand ils n'étaient pas à Turin, est à Raconis, cinq milles au dessus de Carignan, en remontant le Pô. Raconis n'est pas même compté parmi les villes de seconde classe, comme Carignan : ce n'est qu'un bourg ouvert ; mais il compte plus de quatorze mille ames, le double de ce qu'en contiennent plusieurs villes chefs de provinces. Ce bourg doit sa richesse et sa population à des ruisseaux qui, arrosant le territoire, servent en même tems à une quantité de moulins à soie, qui donnent des moyens de subsistance au bas peuple, et beaucoup d'aisance à la bourgeoisie, qui acquiert ensuite des titres de noblesse.

En retournant de Carignan vers Turin, on trouve à sa gauche Stupinix qui, de monastère et d'abbaye, était devenu commanderie de l'ordre de St-Maurice et St-Lazare, assignée au grand-maître de l'ordre, souverain du pays. Le roi Charles Emmanuel III y fit bâtir, sur le dessin qu'il avait de l'architecte Juvara, un château qui, pendant trente ans, ne servit que de maison de

chasse. Sur la fin du règne de Victor-Amédée III, on l'avait, dans l'intérieur, arrangé de manière que la même cour nombreuse qui logeait, en été et en automne, ordinairement à Moncalier, trouvait ici des appartemens convenables; et il est encore à présent en état de loger l'auguste personne, et la cour de l'Empereur Napoléon. En abordant ce château, l'on dirait que l'architecte qui en a donné le dessin avait dans l'esprit la place de St-Pierre de Rome, quelque différence qu'il y ait entre un château de chasse et la première église du monde. Stupinix a remplacé très-avantageusement, à quelques égards, non seulement l'ancienne maison de plaisance de la maison royale, qui était dans le voisinage, nommée Millefleur, mais aussi une autre beaucoup plus grande, à peu près à une égale distance, au nord de Turin. C'est la Vénerie qui était par sa fondation, comme le nom même l'indique, une maison de chasse. Elle a été horriblement dépouillée, démolie, ruinée en 1798 et 1799: elle est à présent le chef-lieu d'une cohorte de la légion d'honneur.

Du côté de la Vénerie, l'arrondissement de Turin comprend encore Caselle, fameuse par ses papeteries; Ciriè, fief illustre, dont a été investie une branche de la famille Doria, en échange d'Oneille, qu'elle céda au duc de Savoie; et vingt

à trente autres bourgs et villages, parmi lesquels on distingue Lanz, qui donne le nom à la vallée de la petite Sture, d'où la ville de Turin tire une grande partie des objets essentiels de consommation, tels que viande et laitage. Cette vallée, riche d'ailleurs par des mines d'excellent fer, et de quelques autres métaux, tient au mont Iseran, qui la sépare de la Savoie, et par où ne passa jamais ni un corps d'armée, ni un convoi de quelque importance.

Mais si, en partant de Turin, on prend le chemin des Alpes à l'occident, on passe au milieu de quatre ou cinq autres fort beaux et délicieux villages, Colegno, Pianezza, Grugliasco, Alpignan; et l'on entre par Rivoli dans la province de Suze, qui forme le second arrondissement du département.

Rivoli, petite ville assise sur un pan de montagne d'air très-vif et fort sain, est fort renommée, pour avoir été la prison du roi Victor-Amédée, et le lieu des différentes entrevues des princes, des ministres ou négociateurs diplomates. Les villages dont on touche la banlieue, en s'approchant de Suze, seraient de bonnes villes en Pologne, et même en Allemagne.

Avillane contient encore plus de trois mille habitans; elle a été anciennement la résidence de quelques souverains du Piémont, et devint par là

un bourg considérable. Son territoire très-fertile, et deux lacs poissonneux devaient rendre ce séjour agréable ; et deux ou trois couvens, un d'Augustins, l'autre de Cordeliers, le troisième de Capucins, lui acquirent encore quelque sorte d'illustration.

St-Ambroise et Javenne tiennent à un rocher sur lequel étaient une superbe église gothique et un couvent de Bénédictins, réduit depuis long-temps en commanderie ou abbaye séculière, dont la juridiction s'étendait à une quantité de districts enclavés dans différens diocèses, en Piémont, en Savoie, et en Dauphiné. Javenne, au reste, est un bourg considérable sous plus d'un rapport.

Bussolin, à trois milles de Suze, est devenu un village intéressant, depuis qu'on y a découvert une carrière de marbre vert, qu'on appelle le vert de Suze, et que nos antiquaires prétendent être le même que le *verde antico*.

§. III.

Du marquisat ou province de Suze.

La ville de Suze, capitale du marquisat de ce nom, fut fondée certainement par des Teutons ou des Celtes. A l'occasion de quelque victoire qu'ils remportèrent peut-être contre les Liguriens, ils

la nommèrent Sieghus, maison de la Victoire, dont les Latins ont fait *Segusium*, nom par contraction et corruption devenu en italien *Susa*, et en français Suze. Elle était la résidence d'un roitelet nommé *Cottius*, qui a donné le nom à cette partie des Alpes, s'il ne l'a peut-être pas lui-même pris d'elle. Il vivait du tems d'Auguste; et c'est par ses soins et à ses frais qu'a été construit l'arc de triomphe qui subsiste encore, et qui est un des plus beaux et des plus remarquables qui se soient conservés tant en Italie qu'ailleurs. Après la chute et le démembrement de l'empire romain, Suze devint la résidence des marquis qui en portèrent le nom, et, à l'extinction de leur lignée, elle passa à la maison de Savoie, par le mariage d'Adélaïde, fille et héritière du dernier marquis Mainfroi, avec un Odon, comte de Maurienne.

Un couvent de Bénédictins, fondé ou rétabli en 575, avait contribué beaucoup à la civilisation et même à l'illustration de cette ville, qui, au reste, n'a été érigée en évêché qu'en 1772. Mais ce qui la rendit célèbre, dans ces derniers tems, étaient deux forteresses, l'une appelée le fort de Ste-Marie, l'autre la Brunette: celle-ci, que le roi Charles Emmanuel III fit construire sur les débris de quelques ouvrages que les Français y avaient faits autrefois, était de la plus grande importance.

Presque toute taillée dans le roc, elle dominait non seulement le chemin du Mont-Cénis, mais aussi celui du Mont-Genèvre : elle vient d'être totalement démolie, d'après le traité de Querasque de 1796.

Deux lieues au dessus de Suze, tout attenant à la descente du Mont-Cénis, est le bourg de la Novalèse; et, près de là, est le monastère de même nom, célèbre dans l'histoire du Piémont, parce que plusieurs moines qui l'habitaient nous ont transmis, dans une chronique barbare, quelques notices sur les anciens marquis du pays. Au dessus de la Novalèse, jusqu'au lac et au plateau qui touche au sommet de cette montagne, on ne trouve plus que deux hameaux appartenans à l'arrondissement de Suze et au Piémont; l'autre côté fait partie de la Maurienne et de la Savoie.

La route qui passe par le Mont-Cénis est, depuis plusieurs siècles, la plus fréquentée de toutes celles qui vont de France en Italie.

Mais, de Suze en remontant la Doire, on trouve Chaumont, village renommé pour ses vins, les seuls de toute l'Italie qui ont le bouquet du vin de Bourgogne; puis Exiles, lieu plus renommé encore par la forteresse construite au milieu de la rivière sur un roc qui la partage, pour un petit espace, en deux bras, un peu au dessous du village du même nom. Plusieurs géographes ont cru qu'Exi-

les est l'ancien *Ocellum* dont parle César dans le premier Livre de ses Commentaires ; d'autres, avec plus de raison, ont cru qu'*Ocellum* devait être Oulx, en le supposant le plus haut et le dernier lieu habité sur la face septentrionale des Alpes, vers l'Italie. Mais nous allons voir *Ocellum*, ci-après, en remontant d'autres vallées. Cela n'empêche pourtant pas que César n'ait pu passer par l'endroit où sont Exiles et Oulx, puisque de là on pouvait gagner *Ocellum*, qui est Usseau, à la hauteur la plus élevée de la vallée de Cluson ou de la Pérouse. (N°. 1.)

Au reste, le Mont-Genèvre, ainsi nommé probablement parce qu'il y avait beaucoup de ces arbres qu'on nomme vulgairement *genièvres*, est la partie des Alpes occidentales qui a été le plus souvent pratiquée pendant dix ou douze siècles, au moins autant qu'a pu l'être le Mont-Viso, et beaucoup plus sans doute que le Mont-Cénis.

Cette montagne, dite Mont-Genèvre, confine avec celle de la Pérouse, qui appartenait ci-devant à la province de Pignerol, et entre à présent dans le troisième arrondissement du département du Pô.

§. IV.

Pignerol, et les vallées des Vaudois.

Le nom de PIGNEROL, autrefois *Pinarolo*,

indique que cette ville a été bâtie dans une petite forêt de pins, long-tems après que les Romains furent maîtres du pays, plus moderne par conséquent que Suze et Turin, et les autres villes capitales du Piémont. Il n'en est parlé dans les monumens historiques qu'après la fin du siècle douzième, lorsque les comtes de Savoie, successeurs des marquis de Suze, la possédèrent; et sur-tout lorsqu'une branche de la famille qui portait le titre de princes d'Acaïe, y faisait sa résidence.

Pignerol devint alors une fort jolie ville, assise près de la rive gauche du Cluson, sur le penchant méridional d'une colline qui tient aux Alpes Cottiennes, quinze milles au sud-ouest de Turin. On y bâtit, en différens tems, des églises, des couvens, des maisons solides, des portiques, et, sur la hauteur, un château que les princes habitèrent jusque vers 1400, époque où ils transférèrent leur résidence à Turin. François I s'étant rendu maître de Pignerol, ainsi que de la plus grande partie du Piémont, regarda cette ville comme une des clefs de l'Italie, et la fit fortifier, en y élevant quatre bastions et des courtines. Par la paix de Cambrésis, Pignerol retourna sous la domination des ducs de Savoie; mais le cardinal de Richelieu l'occupa de nouveau, vers la fin du règne de Charles-Emmanuel I, en 1629, et il le

fit céder à la France, par un article secret du traité de Querasque, de 1631. L'architecture militaire ayant fait depuis de très-grands progrès, les fortifications de Pignerol furent considérablement augmentées ; mais Louis XIV, en le rendant à Victor-Amédée II, en 1696, fit démolir tous les ouvrages de fortifications qu'on y avait faits ; et cette ville est restée sans murs et sans portes. Cependant, en 1741, elle fut érigée en évêché, et continua d'être le siége d'une administration provinciale, c'est-à-dire la résidence d'un préfet pour la justice en seconde instance, et d'un intendant. Elle était jadis manufacturière à un point considérable, puisqu'on assure qu'elle exportait de ses fabriques quantité d'étoffes de laine, sur-tout d'étamines, qui avaient un grand débit à Venise et dans tout le Levant. On a remplacé ce commerce par celui des organsins, qui est très-florissant, et par quelques papeteries. Ses habitans se sont distingués plus tard que ceux des autres provinces, dans les lettres et les beaux-arts. Ce n'est que de nos jours qu'il en est sorti des savans estimables, tel que le docteur Buniva.

A cet égard, quelques villages de sa dépendance ont été illustrés davantage, parmi lesquels on distingue d'abord Briqueras, à deux lieues de Pignerol. C'était autrefois une place forte qui soutint des siéges contre les armées du roi de France.

Les fortifications en ont été démolies dans la suite ; mais le pays n'en est ni moins beau, ni moins riche. Son territoire est couvert de mûriers, de noyers, de vignobles, et le vin en est excellent. Un des généraux du roi de Sardaigne, qui ont commandé dans la guerre d'Italie de 1744, portait le nom de ce bourg, dont il était seigneur ; et lorsqu'il fut vice-roi de Sardaigne, il se faisait envoyer à Cagliari le vin de Briqueras, qu'il préférait au vin de Bordeaux. C'était beaucoup prétendre ; mais il est bien sûr qu'il en approche.

Le général Guasco, qui se distingua dans la guerre de sept ans en Allemagne, au service de l'Autriche, était de ce pays, ainsi que le savant abbé Guasco son frère. Il n'était pas encore sorti de Pignerol deux hommes aussi marquans dans les armes et dans les sociétés savantes de l'Europe.

Bibiane, village de quinze cents habitans, moins considérable que Briqueras, et moins renommé que Lucerne, qui donne le nom à la vallée et à la rivière sur le bord de laquelle ce bourg est situé. La rivière sort en deux branches du Mont-Viso, mais par un côté différent de celui d'où coule le Pô. La Lucerne perd son nom en se jetant dans le Pelice, qui va lui-même se jeter dans le Pô. Au dessus de Lucerne, sont Villars et Bobbio, connus par l'histoire des Vaudois, ainsi que Lu-

cerne. Plus haut est le petit fort de Mirabouc, qui garde un passage fort étroit sur le col dit de la Croix, près de Queiras en Dauphiné.

La vallée, qui porte ordinairement le nom de la Pérouse, et où coule le Cluson, remonte jusqu'au col de l'Abries, qui la sépare de la vallée de Suze et d'Oulx. Quelques milles au dessus du village de la Pérouse est Fenestrelle, autre village qui devint célèbre dans la guerre de Catinat sous Louis XIV, en Piémont. Les fortifications de Pignerol ayant été démolies en 1696, comme nous venons de le dire, on fortifia, ou pour mieux dire on bâtit Fenestrelle. Cette place étonnante est composée de trois, et même de cinq forteresses, qui communiquent l'une avec l'autre par des escaliers couverts, de plusieurs centaines de marches dans le roc, et qui tiennent du haut de la montagne jusqu'au bas, au lit de la rivière. Ce passage ne peut être mieux gardé; mais il a coûté des sommes immenses au roi Charles-Emmanuel III, et coûtait encore la vie à beaucoup de soldats, par le grand froid que souffraient ceux qu'on y laissait dans le cœur de l'hiver. C'est pourquoi, dans la saison avancée, la plus grande partie de la garnison descendait à Pignerol, et y passait trois ou quatre mois. Le nom Fenestrelle indique que cette gorge est fort étroite, et peut plutôt être regardée comme une

petite fenêtre que comme une porte. Cependant, c'est par là que César passa, en allant d'Italie dans les Gaules, lorsqu'il fut pressé de s'y rendre, par les avis qu'il avait reçus d'une insurrection, ainsi qu'il le dit expressément dans le premier Livre de ses Commentaires. Je crois que c'est par cette même vallée que passa Annibal, puisqu'un peu au delà du ruisseau est un lieu appelé Maurin, le seul peut-être à une pareille hauteur, d'où l'on puisse voir les plaines qui bordent le Pô, que le général carthaginois montra, dit-on, à sa troupe. (N°. 2.) Une autre gorge de ces fameuses vallées, d'où coule le Pélice, et par où l'on peut, quoiqu'avec des peines incroyables, aller du Dauphiné à Pignerol et en Piémont, est gardée par le triste fort de Mirabouc. Les Français l'ont pris en 1795, et ceux qu'ils y ont laissés pour le garder ont péri de froid et de faim. Au reste, toute cette partie de la province de Pignerol qui s'avance dans les Alpes, et qui, jusqu'à un certain point, est assez fertile, en quelques endroits même délicieuse, ne le cède guères aux plus beaux cantons de la Suisse.

Ces vallées, habitées par les Vaudois, ne font qu'une partie des Alpes Cottiennes qui s'étendent au sud-ouest bien loin encore, puisqu'elles vont se joindre aux Alpes maritimes, tout près de Tende; mais elles sont plus renommées que

les autres, pour être le dernier, et pour avoir été peut-être le premier refuge des disciples de Vaud et des Albigeois persécutés, chassés du Dauphiné et du Languedoc particulièrement. Mais cette secte existait dans ces vallées, avant Vaud, dont elle prit le nom dans la suite. Son origine date du siècle de Charlemagne, dans lequel vivait Claude, fameux iconoclaste, qui pouvait bien en avoir été l'auteur principal. Ce qui n'est pas douteux, c'est que dans les XIII et XIVe. siècles, elle commença à se faire observer, et que dans le XVe. on en parlait dans toute l'Europe comme d'une secte abominable (1).

Dans les deux siècles suivans, elle s'était propagée dans les autres vallées du Piémont, dans celles du Pô, de Wraita et de Maïra ; mais, depuis 140 ans, elle est réduite à ces seules vallées, comprises dans la province de Pignerol, et ne compte que seize mille individus.

Nous ne dissimulerons pas que ces vallées ont acquis, avant la ville de Pignerol et les villages de cet arrondissement, une sorte de célébrité littéraire, par des Vaudois qui sont allés s'instruire, et chercher de l'emploi en France et en Hollande. Le fameux Bayle était fils d'un de ces Vaudois. La seule famille Léger a donné, dans

(1) *Voyez* Æneas Silvius, *historia Bohemica*, cap. 35.

le siècle de Louis XIV, trois écrivains à la république des lettres, dont le plus connu est ce Jean Léger, auteur de l'histoire intitulée : *des Eglises évangéliques des vallées de Piémont.*

§. V.

Observation particulière.

Tout l'ensemble de ces trois provinces, qui forment aujourd'hui le département du Pô, offrait, en 1795, une population de quatre cent vingt-neuf mille habitans, en général assez laborieux, d'un caractère martial, plus portés pour le gouvernement monarchique que pour le républicain : car, en considérant l'histoire du pays, depuis qu'elle est connue, on trouve cette portion de l'Italie gouvernée par des roitelets, des ducs, des comtes et des marquis souverains. Aucune des villes comprises dans ces trois provinces, excepté Quiers, qui n'appartient pas proprement à l'ancien Piémont, n'a jamais été constituée en république.

Les talens propres à la culture des lettres, des sciences et des beaux-arts s'y sont fait connaître assez tard; puisqu'au XVIIe. siècle, si on excepte St-Maxime, on pouvait à peine compter deux ou trois hommes médiocrement illustres par des

ouvrages de littérature ou de science (1), ou par un artiste dont le nom soit cité dans l'histoire des peintres, des sculpteurs, des architectes; tandis qu'on y trouve des guerriers distingués, particulièrement dans les familles de Provane, de Piosasque, et quelques uns dans celles de Lucerne (2).

---

(1) Claude, évêque de Turin, sous les rois Carlovingiens. Henri de Suze, Saint-Maxime, aussi évêque de Turin, n'était pas Turinois, ni proprement Piémontais.

(2) On ne comprend pas dans le vieux et proprement dit Piémont, ou principauté de Piémont, les marquisats de Saluces et d'Ivrée, et bien moins le Monferrat.

SECTION 2.

DES PROVINCES QUI FORMENT LE DÉPARTEMENT DE LA STURA.

§. I.

Le Marquisat de Saluces.

CAVOUR, à six milles de Pignerol, bourg remarquable sous plusieurs rapports, sorti sans doute des ruines d'une ancienne ville connue des Romains sous le nom de *Caburra*, est adossé à un roc isolé, unique dans son genre, lequel ne peut être qu'un éclat de volcan, ou de quelque grande secousse qu'ont éprouvée les Alpes voisines. L'ancienne Caburra devait être bâtie sur le sommet de ce rocher. Les habitans sont descendus, dans la suite, pour se domicilier au pied de cet immense bloc. Le haut est totalement abandonné. Cavour fut en quelque considération, comme place importante, pendant les guerres de Henri IV, roi de France, et de Charles-Emmanuel I, duc de Savoie, qui le reprit sur l'armée de Lesdiguières. Ce serait encore une place de quelque importance, si elle se trouvait à l'issue d'une des vallées qui conduisent de France en

Italie ; mais isolée comme elle l'est au milieu d'une plaine, elle ne garde de près aucun passage. Ce bourg est renommé en Piémont par la quantité de mûriers qui fournissent la nourriture aux vers à soie dans son territoire, dans les villages voisins, et sur-tout dans les vallées des Vaudois. Le terrain est plus graveleux que gras, tel que le demandent ces arbres. Il compte, dans ses murs démolis et dans sa banlieue, sept mille habitans, qui ont montré plus d'inclination et plus de disposition pour les études, que ceux des pays voisins, qui occupent un terroir plus gras et plus fertile.

Au nord de Cavour sont Bagnol et Barge, situés au pied des Alpes, comme Suze et Pignerol, mais qui appartiennent aujourd'hui à la province et à l'arrondissement de Saluces dont nous allons parler. Bagnol ne compte dans son territoire qu'environ deux mille habitans, dont une grande partie vit de châtaignes six ou sept mois de l'année. Dans une seule bourgade de Barge, qui confine avec Bagnol, on en compte presque autant ; c'est la paroisse appelée d'*Aïzard*, où naquit le docteur Dana, célèbre professeur de médecine et de botanique en l'université de Turin, le premier des natifs de Barge qui aura place dans l'histoire des sciences. La province, dite autrement le *Mar-*

quisat de Saluces, occupe les deux rives du Pô, depuis Villefranche et Cardé jusqu'aux sources de ce fleuve et des deux rivières de Maïra et Wraïta. Sur la rive gauche du fleuve, en allant de Bagnol et de Barge vers les hautes sources du Pô au Mont-Viso, se trouve *Envie*, village remarquable par son nom et sa position; car son nom vient d'*Inviæ*, fait par ellipse d'*Alpes Inviæ*, par où l'on croit, avec assez de probabilité, qu'avaient passé les Gaulois, conduits par Bellovèse en Italie. Ce village est au pied d'un mont très-escarpé et impraticable, appelé *Monbrac*, nom qui en indique précisément la nature, au sommet duquel il est assez probable qu'Annibal, descendant du Mont-Viso, ait pu montrer à sa troupe les plaines qui bordent le Pô. Il est au moins très-certain que de la cime de ce roc, où subsistent encore les débris d'une église, et d'un couvent de Chartreux, on voit très-clairement les vastes plaines de la Haute-Italie.

Peu loin d'*Envie* devait être le *Forum-Vibii*, dont parle Pline, et sur lequel les géographes n'ont été d'accord qu'après ce qu'en a écrit M. Jacques Durandi, fort versé dans cette matière. Mais de Cavour en allant vers Saluces, on passe tout près de l'abbaye de Staffarde, que la première bataille gagnée par Catinat contre Victor-Amédée II rendit plus fameuse que n'ont fait les

moines qui l'ont habitée pendant cinq ou six cents ans. Le marquisat de Saluces, dont les ducs de Savoie, malgré les titres qu'ils avaient de succéder aux anciens marquis, n'ont été en paisible possession que depuis 1601, moyennant la cession qu'ils ont faite à la France de la Bresse et du Bugey, comprenait quantité de gros bourgs et quelques villes de la troisième classe.

Revel avec ses faubourgs, hameaux ou métairies situées dans différens endroits de sa banlieue, qui comprend aussi Staffarde, compte six mille habitans. Dans les XIV, XV et XVIe. siècles, c'était une place considérable où résidaient souvent les souverains du pays. L'histoire, tant de France que d'Italie, en parle beaucoup, à l'époque où le dernier marquis y fut assiégé, et lorsque Bellegarde et Birague se disputaient le gouvernement de ce marquisat, devenu alors province de France. Pendant les guerres civiles du Piémont, sous la régence de Madame Christine, sœur de Louis XIII, cette place se trouvant au débouché de la vallée du Pô, où est un chemin à présent peu fréquenté qui du Dauphiné conduit en Piémont, fut démolie. Par les débris, très-remarquables encore, et le dessin fort exact qui se trouve inséré dans le *Théâtre du Piémont*, de Lebleu, on peut juger que c'était un des plus grands ouvrages de l'ancienne architecture. Lorsque le bourg s'étendit vers le

bas, et qu'on y fit une nouvelle enceinte avec de nouveaux ouvrages, les marquis se firent bâtir un vaste palais, qui fut décoré par des disciples ou des imitateurs de Raphaël, au commencement du xvie. siècle, sous le marquis Louis II, et Marguerite de Foix, sa veuve et régente. Les anciens marquis y avaient fondé un couvent de religieuses de l'ordre de Saint-Dominique, en qui ils ont toujours eu une dévotion particulière. L'église paroissiale et collégiale, et bâtie dans le xve. siècle, est la plus grande de toutes les églises non cathédrales du Piémont.

Dans le territoire de Revel, à trois milles du chef-lieu, peu loin de Staffarde et de l'endroit où la fameuse bataille s'est donnée, et au milieu d'une ferme de messieurs Pape, appelée la Laurentia, on voit les nouvelles sources du Pô, qui ont donné lieu à Pline et à beaucoup d'autres, tant géographes qu'historiens, de croire que le Pô, à la descente de Mont-Viso, entre dans un canal souterrain, d'où il va de nouveau sourdre à quelques milles de là. Il est cependant très-vrai qu'en été l'eau du Pô disparaît entre Saluces et Revel; mais il est fort douteux si une goutte de cette eau qui s'est perdue dans le sable et les cailloux, et celle qu'on en dérive pour l'arrosement, pour les moulins et les forges de Revel, vont resourdre près de Staffarde.

Il n'y a pas la moindre trace de ce qu'on voit entre Genève, Lyon, où le Rhône se jette dans un gouffre.

De Revel jusqu'aux premières sources du Pô, sur le Mont-Viso, il n'y a que cinq ou six heures de chemin. On trouve dans cette vallée six ou sept villages, partie sur la gauche, partie sur la droite du Pô. Les plus considérables sont Sanfront et Paysane, et au dessus de Paysane, Crissolo et Oncino, qui sont des plus hauts lieux habités de toute l'Italie, aussi bien qu'Usseau que nous venons de voir sur une autre montagne de Crissolo, où est une église dédiée à Saint-Chiafredo, Théofredo ou Jofredo, un des martyrs de la légion thébéenne, décimée, massacrée sous l'empereur Maximien.

En doublant la hauteur du Mont-Viso on entre dans la Gaule transalpine, et l'on trouve d'abord Guillestre et Briançon. Le chemin, aujourd'hui peu praticable, l'était beaucoup autrefois. C'est de la neige qui couvre cette traversée, même aux mois de juillet et d'août, que sort le Pô; et c'est ici que se termine la vallée qui en porte le nom.

Saluces ou Saluzzo, chef-lieu de la province à laquelle il donna son nom, est assis sur le penchant d'une colline qui tient encore au Mont-Viso. On ignore la première origine de cette ville. Le nom ne paraît dans l'histoire que vers le tems

des empereurs Othons. Il est même douteux si les premiers marquis descendaient d'Aleram, dont étaient issus les marquis de Montferrat, de Busca, de Caretto, d'Incisa et de Vasco; mais il est curieux de voir comment cette ville s'est formée en s'étendant de haut en bas et reculant l'enceinte à mesure qu'elle s'étendait. Dans la partie supérieure subsiste encore le château; vient ensuite l'hôtel-de-ville et ce qu'on appelle la place, terminée par les murailles dont on remarque encore les fondemens. Plus bas, près d'une des anciennes portes, est une autre place qu'on appelle en diminutif la Piazzetta. Ensuite, vers le midi est une rue bien percée, bordée de portiques; on l'appelle *la Carrera*, parce que c'était là qu'étaient les chars des laboureurs, des fermiers, et des riches propriétaires. Parallèle à la *Carrera*, est la rue appelée de la *Magalona*, parce qu'on a peint sur les murs quelques faits tirés du roman de la belle Magdelone. Cette rue conduit à la porte principale de la dernière enceinte, hors de laquelle a été encore bâti un quartier avec l'église cathédrale, une des plus spacieuses qu'on puisse voir en Lombardie; là étaient jadis les aires où l'on battait les grains. Il y a dans cette ville, ou à quelques pas de ses portes, six églises desservies par des religieux de différens ordres; des Cordeliers, des Récol-

lets, des Dominicains, des Augustins déchaussés, des Grands-Augustins, et des Chartreux. Avant l'abolition des Jésuites, on en comptait sept. Il y a trois couvens de religieuses, deux de l'ordre de Cîteaux, un troisième de Franciscaines, dites de Ste-Claire, et trois confrairies de laïques. La population de cette ville, y compris les faubourgs et les maircries, est de dix à douze mille habitans.

Cette capitale d'un grand marquisat ne fut jamais une place forte; sa place d'armes la plus considérable était Carmagnole, d'une nature tout à fait différente de Revel. Nous l'avons vue dans l'arrondissement de Turin.

La plupart des bourgs qui se trouvent entre Carmagnole et Saluces n'appartiennent pas à ce marquisat, mais à la principauté de Piémont, et occupent une plaine grasse et fertile en différens genres de productions, sur-tout en grains. Mais les possessions des marquis de Saluces s'étendaient considérablement vers les Alpes, et comprenaient les vallées de Wraïta, de Maïra et de Grana, qui tiennent immédiatement au Dauphiné, comme celle du Pô.

La Mante, Verzol, Villanovetta, Costigliole sur la Wraïta, sont à une demi-lieue l'une de l'autre, à un, deux, trois, et le plus éloigné à cinq milles de Saluces. Ces trois bourgs ou villages, et trois ou quatre autres moins considérables, de l'autre côté

de la colline, Pagne, Castellar, Brondel, sont, comme l'emplacement de la ville capitale, des appendices du Mont-Viso; mais le sol tient plutôt de la nature des collines du Montferrat, très-favorable à la vigne et aux arbres fruitiers. Les campagnes qui touchent à la plaine sont très-fertiles en blé; et les prés, arrosés par les canaux que l'on dérive de la Wraïta, donnent, jusqu'à trois fois par an, un foin d'excellente qualité. En se tenant sur la gauche de la Wraïta, on remonte la vallée qui conduit à Château-Dauphin, passant par Piasco, Brosasco, Venasca, Melle, Saint-Pierre, vulgairement Sam-Peyre, Belin et la Chianale, qui n'avaient été cédés à la maison de Savoie que dans les derniers siècles. Ces villages touchent presque au territoire d'Embrun; mais le passage d'une province à l'autre est très-rude et très-resserré. Quelques villes et plusieurs hameaux ou villages, qui autrefois dépendaient de Saluces, comme membres du marquisat, ont été dans la suite compris dans la province de Coni, et restent ainsi au département de la Stura.

Parmi les villes secondaires d'un de ses arrondissemens, on distingue particulièrement Busca, qui a donné le nom à une famille de petits souverains issus, comme l'on suppose, de la même tige que les marquis de Saluces, et rivaux voisins

de ceux-ci, pendant quelque temps. Un des marquis de Busca, beau-frère en quelque sens de l'empereur Frédéric II, mérita par son adresse et sa bravoure le surnom de *Lancia*, qui passa à son neveu, cousin et principal capitaine de Mainfroi, roi de Naples, fils naturel du même empereur. Il existe encore aujourd'hui des familles de leur race à Milan, à Asti et ailleurs. Cependant les anciens marquis de Busca ont dû céder à ceux de Saluces et aux comtes de Savoie leurs possessions ou leurs droits. Busca est aujourd'hui une ville de la troisième classe, qui, dans ses murs presque totalement détruits, et dans son district, compte encore sept mille habitans. Son territoire graveleux, et en partie montueux, est plus propre aux mûriers, à la vigne et aux arbres fruitiers, qu'à la culture des blés, ou à former des prairies. Dans les environs on trouve des fossiles de différentes sortes; plusieurs espèces de terre dont se servent tant les peintres que les teinturiers, et du marbre blanc, gris et jaune, non moins estimé que le jaune de Vérone. Le couvent et la belle église des Camaldules sont dans ce district, sur un pan de montagne appelé, par sa belle position, Belmonte.

Deux milles au dessus de Busca, sur la rive gauche de la Maïra, dans la vallée qui sépare le Mont-Viso et les Alpes Cottiennes

du col de Tende et des Alpes maritimes, est Dronero, ville plus commerçante que Busca et que Saluces, parce qu'elle est sur le chemin qui conduit à Barcelonette, à Guillestre et à Embrun. Il paraît que ce chemin n'était pas inconnu aux Romains, puisqu'on y trouve de leurs monumens, et qu'il y avait un de ces établissemens qu'on appelait *Forum Cereale*. Le nom du village d'Aceglio, ainsi écrit au lieu d'Oceglio, n'est pas d'origine différente de ceux d'Usseau et di Ossola ou Domo d'Ossola, en latin *Ocellum* et *Oscella* (1). Ils sont tous ainsi nommés, parce que ce sont les plus hauts parmi les lieux habités de la vallée. Le terrain aux environs de Dronero, quoique rocailleux, est passablement fertile, et sur-tout favorable à la culture des mûriers. L'air y est vif; les habitans sont robustes et industrieux. Plusieurs se sont distingués par leur application à différentes études, et sont parvenus à des places considérables, les uns comme jurisconsultes et canonistes, d'autres comme théologiens; quelques uns comme littérateurs.

---

(1) Ce nom ne peut être venu que de *och ell*, haut mont, comme nous l'avons déjà dit. L'accent provençal et languedocien, qui approche de l'espagnol, d'Ocello, a fait *Aceglio*.

De toutes les villes du Haut-Piémont comprises jadis dans le marquisat de Saluces, Dronero est celle qui, après la capitale du marquisat, s'est le plus distinguée, sur-tout dans le dernier siècle.

Les Vaudois, autrefois, étaient fort répandus dans la vallée de Maïra, et ont donné assez de d'inquiétude aux marquis de Saluces et aux rois de France, dans le tems que ceux-ci possédaient le marquisat; puis aux ducs de Savoie.

Dans une des deux vallées de Gesso et Stura, qui aboutissent à Coni, est le bourg de Demont, ci-devant muni d'une forteresse, sous le canon de laquelle il fallait nécessairement passer, comme sous celui d'Exiles dans la vallée de Suze. Elle aurait été imprenable, si l'usage des boulets rouges ne forçait la garnison à se rendre, lorsqu'ils tombent dans les magasins. Aussi c'est par un pareil accident qu'elle s'était rendue aux Français en 1744. Cette forteresse vient d'être démolie ainsi que celles d'Exiles et de la Brunette. Au dessus de Demont, dans une des deux vallées, sont les eaux thermales de Vinay; dans l'autre, qui est celle de Gesso, se trouve Vaudiers, connu aussi par des bains qui en portent le nom. On fait grand usage tant des bains de Vinay que de ceux de Vaudiers, comme remède spécifique contre les rhumatismes.

§. II.

Savillan et Fossan. Coni, chef-lieu du département.

Sur la rive droite de la Maïra, au dessous de Dropero, est SAVILLAN, qui ne fut jamais ni république reconnue comme Quiers, ni capitale d'une petite principauté, ni même pour un tems considérable le siége d'une administration provinciale. Cette belle et riche ville dépendait, dans le spirituel, des évêques et des archevêques de Turin; et dans le temporel, relevait ordinairement de Saluces. Cependant elle peut se comparer, pour sa population et sa richesse, aux anciennes capitales des Goths et des Lombards, dans leur état actuel. Elle contient, avec un seul faubourg et sa banlieue fort resserrée, plus de vingt mille habitans. Elle est souvent nommée dans l'histoire des guerres et des négociations de Charles-Quint et de François I. Savillan, entre la fin du XIIIe. siècle et le commencement du XIVe., obéissait aux rois de Naples de la maison d'Anjou, comme d'autres villes du Piémont. Il fut cédé au prince d'Achaïe par le roi Robert, en 1320, et passa sous la domination de

la maison de Savoie. Les Français l'ont possédé quelque temps avec Pignerol sous le règne de Henri II et de ses fils. Emmanuel Philibert recouvra tant l'un que l'autre adroitement, en 1572. C'était alors une place assez forte, qui n'a plus que les lambeaux de ses murs, et a cessé d'être tenable depuis plus d'un siècle. Dans son arrondissement actuel se trouvent plusieurs villages considérables par leur fertilité.

La richesse du sol et l'air peu vif du pays ne promettent pas un caractère actif et laborieux aux habitans. Cependant, comme la civilisation et les arts y furent introduits dès leur première renaissance, plusieurs familles se sont illustrées par leurs études; quelques autres par des exploits militaires et le commandement de quelques troupes. Un Jésuite, nommé le Père César Taparelli, qui fut missionnaire au Mexique, se signala non moins comme saint homme que comme savant théologien et prédicateur éloquent.

Entre Raconis, Pignerol et Savillan se trouvent une dizaine de gros bourgs ou villages contenant depuis deux jusqu'à huit mille habitans, qui possèdent le sol le plus fertile de tout le Piémont, en blé, en chanvre, en gras pâturages, viande et volaille. Ce sont Virle, Pancalier, Cercenasco, Vigon, Casalgras, Cavaler-Léon, Cavaler-Major. Les Tem-

pliers avaient dans ces contrées de riches possessions qui sont passées aux chevaliers de Malte, et faisaient les meilleures commanderies de l'ordre, lorsque la révolution les leur enleva pour en faire des biens nationaux.

Fossan, sur la Sture, était, dans les anciennes guerres, une assez bonne place. Elle ne l'est plus à présent; mais c'est encore une ville bien peuplée, malgré l'idée commune que l'air, en été et en automne, soit imprégné d'exhalaisons pernicieuses de la Sture voisine, plus stagnante que coulante dans cette saison. Son territoire est encore aussi fertile que l'ont trouvé les généraux de Charles-Quint, de François I et de Henri II. L'évêché, fondé en 1592, ne comptait dans sa dépendance que dix-sept paroisses qui, avec la ville principale, ne lui donnaient que quarante-cinq mille trois cents ames. Il vient d'être incorporé à celui de Mondovi. Au reste, tant la noblesse que la bourgeoisie de Fossan montrèrent toujours du goût et des dispositions pour les lettres et les beaux-arts, plus même, j'ose le dire, que les habitans de Turin. Le très-savant et fameux Emmanuel Tesauro (pour taire les autres écrivains sortis de cette ville) était de Fossan.

A deux lieues au nord de Fossan, est le bourg de Centallo, aussi riche et aussi peuplé que plusieurs

villes de la Basse-Italie. Il paraît qu'il doit la fertilité de son territoire à un ruisseau appelé *Meléa*, dont l'eau, mêlée de différentes terres, est plus bienfaisante que celles du Pô et de la Maïra. Ce territoire est sur-tout renommé à cause de la quantité de cailles qu'on y prend au filet et au fusil. La fertilité du sol ne paraît pas avoir amené l'indolence et la paresse chez les habitans. Nous en avons vu sortir des savans distingués, entr'autres le docteur Bonvoisin, chimiste et économiste très-estimé.

Coni, en italien *Cuneo*, du mot latin *Cuneus*, est bâti sur une pièce de terrain en figure de coin, que forme naturellement le confluent de deux rivières, Gesso et Stura. Ce nouveau bourg, né d'une ancienne ville nommée *Pedona*, doit sa fondation à des émigrés de Caraglio et d'autres lieux voisins, qui cherchaient à se soustraire à la tyrannie de leurs maîtres et seigneurs. Comme ce lieu parut, par sa position, fort propre à être fortifié, il devint facilement l'objet de la cupidité tant des princes que des républiques voisines ; tantôt des marquis de Saluces, tantôt des comtes de Provence, puis de la république d'Asti, des comtes et des ducs de Savoie; mais depuis 1416 il fut toujours sous la domination de ces derniers. Érigé en ville, et devenu siége de l'administration de quatre autres

villes, de quarante-six bourgs, et de plus de quarante villages ou paroisses qui en dépendaient, peuplé intérieurement de vingt mille habitans, Coni peut compter dans son arrondissement cent quarante mille ames. Etant sur le passage inévitable de la Provence et du Piémont, cette ville est une place de commerce aussi bien qu'une place d'armes des plus importantes, qui a soutenu victorieusement six siéges en différens tems.

Entre Dronero et Coni, à moitié chemin d'une ville à l'autre, est Caraglio, bourg de la première classe, riche par la nature de son sol, et qui ne manque pas d'industrie : fief jadis de la famille Isnardi, de laquelle il est passé de nos jours à celle d'Asinari-Saint-Marsan, qui n'a pas joui long-tems de ses droits féodaux.

Sur le chemin très-fréquenté, qui de Coni conduit à Nice, se trouve Rubilant, remarquable par sa fabrique de fer-blanc; puis Limon, gros village, où la route finissait d'être praticable aux voitures, avant qu'on eût ouvert le nouveau chemin, sous le règne de Victor-Amédée III. Ce village est peuplé de muletiers, de contrebandiers, et, en général, d'hommes vigoureux.

Au sud-est de Coni est encore la petite vallée de Pesio, ainsi nommée de la petite rivière qui coule d'un coin des Alpes maritimes, et sépare la province de Coni de celle de Mondovi.

On va de Coni dans cette vallée, passant par Bainette, bourg renommé à cause de ses papeteries, et qui, par son nom, constate le pays qu'habitaient les *Vagienni* ou *Bagienni*, et la véritable origine de la ville de *Baine*, que nous allons voir ci après.

A l'entrée de la vallée de Pesio est le village de la Chiusa, anciennement *Clausura*, où depuis une trentaine d'années on a établi une grande fabrique de verrerie, qui a peut-être porté quelque argent dans la contrée, mais qui a beaucoup nui à des forêts de châtaigniers, dont les habitans tiraient une grande partie de leur subsistance. Ce village de Chiusa ou Cluse, nom si commun dans la géographie, marque assez qu'il est situé dans une gorge, et qu'il en ferme le passage. Il doit sa première origine à des Romains qui ont gouverné la contrée par laquelle passait une voie Emilienne, *via Emilia*, qui eut son nom, non pas d'*Emilius Lepidus* qui fit construire la fameuse voie Emilienne dans la Romagne, mais de ce Marcus Emilius Scaurus, censeur, dont Aurèle-Victor fait mention. Elle allait de Rome à Tortone, par Pise et Luni; on la fit ensuite passer de Tortone à Savonne, et de là dans la Gaule Narbonnaise. Par des inscriptions qu'on a déterrées dans ce village de la Chiusa, il paraît aussi qu'elle traversait le pays de *Bayenni*.

A quelques milles au dessus de la Chiusa est une belle et ci-devant riche Chartreuse, qui porte le nom de Pesio, fondée par les anciens seigneurs de Morozzo. Une des inscriptions qu'on vient de citer prouve que cette partie de la *via Emilia*, dans les Alpes maritimes, a été rétablie sous l'empereur Adrien. (N. 3.)

§. III.

Troisième arrondissement de la Stura.

La ville capitale est Mondovi, ou plus proprement Mondevi, qui doit son origine aux révolutions du moyen âge. Son nom, formé de *monte* et de *vico*, ancien bourg dont le nom générique *vicus*, est devenu spécial, comme le sont ceux de Ciudad, de Villa, de Castello et Castillon, de Burgos, et de tant d'autres lieux. C'est une fondation ou une colonie des habitans de Vico, de Vasco, et d'autres bourgs et villages de la contrée. Dans le XIVe. siècle elle était déjà une ville considérable, quoiqu'elle n'ait jamais été la résidence d'aucune famille souveraine, ni même regardée comme ville absolument libre, et république, comme Chieri, Asti et Alexandrie. Elle n'avait été érigée en ville épiscopale que vers la fin du XIVe. siècle; mais son église fut fort illustrée par deux de ses évê-

ques, dont un a été ensuite pape (Pie V), l'autre, qui se vit sur le point de le devenir, était le cardinal Vincenzo Lauro, célèbre par plusieurs légations importantes, et pour avoir présidé la congrégation qui réforma le calendrier sous Grégoire XIII. Le premier district de Mondovi, avant d'être chef-lieu d'une grande province, ne comprenait que des bourgs, des hameaux ou villages, dont quelques uns sont devenus des faubourgs de la ville capitale, comme Bréo et Carasson. Ces derniers paraissent avoir existé bien des siècles avant Vico, qui doit sa célébrité actuelle au couvent des Feuillans, et à la magnifique église sous le vocable de Notre-Dame. Villeneuve, à deux milles de Mondovi, prouve par son nom qu'elle fut bâtie quelque tems après.

De l'administration de Mondovi dépendaient, sous l'ancien régime, trois villes considérables sous différens rapports; Ceva, Cheraseo ou Querasque, et Bene. Ceva, petite ville triste et très-ancienne, jadis chef-lieu d'un marquisat, dans lequel étaient compris, sans doute, tant Vi que le mont de Vi, est bâtie au pied d'un roc, sur lequel on a construit le château qui, depuis longtems, était plutôt considéré comme une prison d'état que comme une place d'armes; il peut cependant arrêter quelques jours une armée ennemie dans son passage de Savonne en Piémont. La

ville avec sa banlieue ne contient guères que quatre mille habitans. Querasque était une assez bonne place dans le siècle de Charles-Quint; et peut-être aussi bonne que Coni, puisqu'elle est située, comme celle-ci, sur un sol élevé dans l'angle que forment les deux rivières, Tanaro et Stura. A l'ouverture de la dernière guerre, on tâcha de la fortifier de nouveau; mais elle ne fut ni complètement ni suffisamment garnie. Le nom de Querasque ou Cherasco, et plus proprement Kairasc, prouve qu'elle a existé du tems des anciens Gaulois, parce que ce nom signifie un lieu habité, relevant ou dépendant d'une ville, comme si l'on disait *suburbium* ou *suburbanum*; car il dérive d'un mot certainement celtique, *kair*, *ker* ou *kaer*, qui signifie ville. Il était habité du tems des Romains, puisqu'on y a trouvé quantité d'inscriptions latines et anciennes. Quoique sa situation soit des plus heureuses, il y règne souvent des épidémies, qu'on ne peut attribuer qu'aux exhalaisons des deux rivières qui laissent en été des eaux croupissantes dans leur lit. Aussi la ville n'est que médiocrement peuplée; on n'y compte que quatre mille habitans, et six mille avec les métairies et les hameaux de son district. Du reste, elle est bien bâtie, les rues larges et bien percées. Il y a de belles églises et quelques beaux palais, dans l'un desquels

(appartenant à l'ex-comte Salmatoris) a été signé le traité de 1631, très-connu sous le nom de traité de Querasque, et dernièrement celui de bien plus grande importance, qui a ouvert le chemin aux conquêtes des Français en Italie, et a mis la première base à l'élévation du Héros qui les commandait.

Bene, qu'on trouve écrite dans de vieilles chartres, *Bayènne*, est née des ruines de la capitale des peuples Bagienni, appelée *Augusta Bagiennorum*, qui était à un quart de mille de la ville actuelle. On y voit encore des vestiges d'une ville romaine dans des lambeaux de murailles, dans les traces encore assez marquantes d'un amphithéâtre, et dans quantité d'inscriptions anciennes que M. Durandi a publiées dans un ouvrage particulier. L'*Augusta Bagiennorum* fut détruite par les Goths sous Alaric, et ne put jamais se relever à un état bien florissant. Elle n'a été qualifiée ville qu'en 1630, ou plutôt en 1763, lorsque le roi Charles-Emmanuel III l'inféoda à son fils cadet, le ci-devant duc de Chablais; elle ne fut jamais ville immédiate, ni chef d'un département, ni féconde en hommes à talent.

Les anciens comtes de la maison de Costa, dont descendent les ex-comtes de la Trinité, d'Arignan et de Carru, qui se sont distingués

par leurs talens militaires et par leur zèle religieux, étaient originaires de Quiers, et ont conservé long-tems cet esprit, cette bravoure qu'on a remarqués dans beaucoup d'autres familles de cette dernière ville. Le seul homme natif de Bene, qui s'est rendu célèbre par ses travaux, ses productions, est Jean Botero, un des plus estimables hommes de lettres qu'ait eus l'Italie de son tems, et dont on a un éloge magnifique, que M. Galeani-Napion lut, il y a vingt-quatre ans, dans une société littéraire à Turin (1).

Au reste, les habitans de Bene, gens aisés pour la plupart, se sont signalés par leur piété, dont les églises, les couvens et les maisons fondées pour des exercices spirituels, faisaient preuves incontestables. Il ne serait pas indifférent d'observer un genre de commerce ou de production particulière de ce petit pays : c'est la graine de melon, qu'hommes, femmes, filles et garçons fendent avec beaucoup de vitesse, une à une, avec les dents, pour en extraire l'amande, dont on fait (pour les malades) des émulsions, et les *orgeats* par tout le monde.

Carru et Dogliani n'ont pas été mis, comme Bene, au rang des villes; ce ne sont que des bourgs, tous les deux cependant aussi peuplés et

(1) Illustri Piemontesi, tome II, *Torino* 1781.

plus commerçans que Bene : l'un et l'autre comptent au moins six mille ames, tandis que Bene, avec son territoire, n'en compte que trois mille. Alban, la Trinité, et nombre d'autres bourgs et villages de ce même arrondissement, donnent des populations de deux, trois, quatre mille ames.

Ces deux provinces de Coni et Mondovi réunissent tous les avantages qu'on peut trouver dans quelque pays que ce soit, à très-peu d'exceptions près; car on y récolte toute sorte de grains, du vin excellent, toute sorte de légumes et de fruits : il n'y manque que l'huile d'olive, qu'elles tirent pourtant de fort près de la rivière de Gènes, avec laquelle ces provinces confinent, ou d'Oneille, qui n'est pas moins à leur portée. Les soies de Mondovi, celles de Dronero et de Caraglio, près de Coni, sont supérieures à toutes celles que l'on connaît de l'Europe, de l'Asie, et même à toutes celles que les Français et les Anglais tirent des autres contrées de l'Italie, excepté peut-être le petit district de Fossombrone, dans le duché d'Urbino.

§. IV.

Albe, les Langhes, *et les fiefs impériaux.*

La province de Mondovi confine et s'entremêle à celle d'Albe, qui vers le midi s'étend jusqu'aux frontières du marquisat de Final et aux sources de la Bormida. Les ruisseaux qui vont se jeter dans cette rivière, servent à de grandes forges qu'on trouve entre Altare et Malere, et qui occupent une bonne partie des habitans de ces contrées : de l'autre côté, sur la rive gauche du Tanaro, sont les deux gros bourgs de Garezzo et Ormea. Le premier, partagé en cinq paroisses, contient au moins une population de sept mille hommes, femmes et garçons actifs et industrieux. Les anciens marquis de ce bourg, dont ils portaient le nom, le vendirent à des Spinola de Gènes, dont la lignée étant éteinte, il est passé à une branche de la maison de Saluces, et de cette dernière à celle de St-Martin-d'Aglié. Indépendamment des autres titres, du souvenir de son ancien château et de ses marquis, Garezzo est remarquable sous deux rapports : l'un, parce que les fables du moyen âge et les romans du siècle XVIIe. ont fait croire que c'est dans une caverne de ses environs qu'Aleram

alla se cacher avec la fille de l'empereur Othon qu'il avait épousée clandestinement et enlevée de la maison paternelle. Les Dominicains ont ici un couvent d'où sont sortis nombre de sujets distingués dans leur ordre.

Ormea, fort renommée depuis que le premier ministre du roi Charles-Emmanuel III en porta le nom, est d'ailleurs un bourg aussi peuplé et aussi commerçant que Garezzo. On y avait établi une grande fabrique de drap fin, que les Français ont ruinée en 1796, ainsi que tant d'autres établissemens. Différentes branches des anciennes maisons de Caretto et Pallavicini possèdent dans le voisinage plusieurs châteaux, entr'autres Mombasilio et les deux Frabozes. Celles de Carretto et d'Incisa, non moins anciennes ni moins illustres, en possèdent aussi plusieurs, dont les uns relèvent de l'administration provinciale de Mondovi, les autres de celle d'Albe, capitale du pays qu'on appelle les *Langhes*, nom que ce pays devait porter long-tems avant l'ère chrétienne, à en juger par un passage de Pline, que nous rapporterons en note à la fin du volume. (N. 4.)

Albe, bâtie ou rétablie par Pompée Strabon, père du grand Pompée, est située sur la rive droite du Tanaro. Le pays qui en dépend, inégal et montueux, tient aux Alpes maritimes, mais

il est d'une nature fort différente. C'est un tas immense de sables, de graviers, de gros cailloux, de couches de terres glaises, de beaucoup de coquillages que quelque grand orage ou déluge jeta au pied des Alpes liguriennes et maritimes.

Une grande partie de ce pays est couverte de vignes, d'arbres fruitiers, de mûriers, de bois taillis de différentes sortes; une autre partie ne l'est que de broussailles et de pâturages assez maigres, faute d'arrosement; car dans ces collines ne coulent ni rivières ni ruisseaux. Cependant, parmi les productions de ce sol inégal et stérile, il y en a une qui lui est commune avec le Montferrat: ce sont les truffes blanches, (*tartufi*) d'une odeur qui tient de l'ail. Elles sont très-différentes des truffes du Périgord, qui ressemblent plutôt aux truffes noires du Piémont. Beaucoup de voyageurs curieux, entr'autres un comte de Borck, Polonais prussien, et quelques littérateurs du pays, ont écrit sur cette rare production du sol Ligurien ou Montferrin; car, dans les autres cantons de la Ligurie méridionale, on n'en a jamais trouvé de cette sorte. Cependant on les classe ordinairement dans le genre des champignons, en latin *fungi*.

Le district des *Langhes* (ainsi nommées par

une légère altération du mot allemand *Land*, qui signifie pays), autrement province d'Albe, comprend une grande partie de ces bourgs, villages ou châteaux qu'on appelait fiefs impériaux, tous situés dans l'étendue de la Ligurie. On les appelait *impériaux*, parce qu'ils relevaient immédiatement de l'empire germanique. Les rois de Sardaigne les avaient, avec beaucoup de peine, fait réduire à la condition des arrière-fiefs soumis aux mêmes lois que les autres pays de leur domination. La plupart de ces fiefs appartenaient à des branches des maisons de Carretto et d'Incisa; d'autres sont passés, par des héritages de femmes, ou par des ventes et des transactions, à différentes familles.

SECTION 3.

DES ALPES MARITIMES.

§. I.

Comtés de Tende et de Nice.

Les deux provinces de Mondovi et de Coni touchent par divers endroits au comté de Nice et à la petite principauté d'Oneille, deux pays qui n'appartiennent point à présent à la vingt-septième division militaire, mais qui faisaient avec le Piémont un même état, depuis trois à quatre siècles. D'ailleurs, Nice et Oneille tiennent aux Alpes maritimes, dont il est à propos de faire mention. Ces Alpes commencent à l'orient, où finit l'Appennin. Quoique les géographes ne soient pas bien d'accord sur le point précis de leur jonction, tous conviennent néanmoins que Savonne, Final, Vado et Albinga appartiennent aux Alpes et non pas aux Appennins; et que c'est entre Savonne et Final qu'était, sous les Romains, la ligne de séparation du gouvernement de la Ligurie et de celui que l'on appelait des Alpes maritimes.

Cette lisière des Alpes, nonobstant quelques endroits très-difficilement praticables entre

Nice et Savonne, et entre Savonne et Gènes, a été connue des Grecs, et certainement des Phéniciens, puis des Romains. C'est ce que prouvent les noms de *Final* et de *Vado*, et les colonnes milliaires qu'on y trouve encore. Il y a cependant des lieux dont le nom tient à la langue germanique ou celtique, quoique joint à des noms latins, tels que *Lucus Burmani*, auquel fut substitué *Lengueglia* (1).

C'était sur-tout pour passer de l'Etrurie et de l'Italie ancienne, qui se terminait à la Macra, dans la Lunigiane, dans la Gaule méridionale, et en Espagne, que ce peuple entreprenant et guerrier cotoyait la Ligurie montueuse et les Alpes maritimes. Aussi, dès le tems de César, on avait tracé un chemin qui de Gènes et Vado allait à Nice et Marseille. L'on est étonné de voir passer par ce rocher escarpé, qu'on appelle la *Corniche*, parce qu'on y a taillé une lisière, comme si l'on eût voulu faire une corniche d'un bloc de marbre ou de bois. Après le travail de vingt siècles, cette voie était encore extrêmement difficile, dangereuse, et presque impraticable à cheval,

(1) Voyez *Giofredo Storia dell' Alpi maritime*, pag. 5, 6, 7 et 19. Mst., en deux gros volumes *in*-fol., dans la Bibliothèque Nationale de Paris.

quand l'Empereur des Français Napoléon I entreprit de la rendre telle qu'on pût y passer en voiture.

Mais reprenons la description du comté de Nice; et sans partir de l'endroit par lequel il confine avec le département du Tanaro, entrons-y par celui de la Sture, en partant de Coni et passant par Limon.

Tende, d'où dépendaient autrefois plusieurs bourgs et villages, lesquels depuis des siècles relevaient d'autres administrations, est passée sous la domination des souverains de Savoie et de Piémont, plus de cent ans après Nice. C'était la possesssion d'une famille de Balbe, appelée de Lascaris, depuis qu'un des descendans de Pierre Balbe eut épousé la fille de Théodore Lascaris le jeune, empereur de Constantinople. Les Balbe-Lascaris, qui possédaient aussi Vintimille, vendirent une partie de leur domaine aux comtes de Savoie, lorsque ceux-ci furent maîtres de Nice. C'est de la branche de ces Lascaris qu'était issue Béatrice de Tende, si malheureuse, et si renommée dans l'histoire de Lombardie, pour avoir été mariée à Facino Cane, seigneur de Pavie, puis à Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, qui, après l'avoir dépouillée de ses biens, la fit mourir. Cette branche finit dans Anne, fille du dernier mâle, qu'avait épousée René, surnommé

le Grand-Bâtard, fils légitimé de Philippe duc de Savoie. Sa lignée fut illustrée par différentes alliances contractées en France, où elle s'était établie, et par des aventures amoureuses qui firent le sujet de quelques romans. Cependant Renée, petite-fille du Grand-Bâtard, ayant hérité de ses frères qui moururent sans postérité, porta ce comté à Jacques Baillard, seigneur d'Urfé, père du célèbre auteur de l'*Astrée*, roman qui eut beaucoup de vogue dans le tems.

Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, acquit du marquis d'Urfé, et d'une de ses cousines, mariée à Charles de Lorraine, duc de Mayenne, tous les droits que ces deux dames et leurs maris avaient sur le comté de Tende, qui dès lors fit partie du comté ou de la province de Nice. La ville, située sur la rive droite de la Roia, petite rivière qui va se jeter dans la mer près de Vintimille, n'est ni belle ni grande. Sa population peut monter à trois mille habitans. Quoiqu'elle soit encore couverte vers le sud par d'autres montagnes où sont Saorgio, la Briga et Sospello, et que les oliviers et les orangers n'y prospèrent pas comme au delà de ces montagnes plus proches de la mer, la température de l'air y est bien différente de celle de Limon et de Coni, qui sont au nord. Le caractère des habitans semble aussi tenir le milieu entre

celui des Niçois et des Piémontais du département de la Stura. Tende a donné le jour à Augustin Cotta, poëte estimable, lorsque le Piémont n'avait pas encore vu naître d'auteurs de cette classe.

La Briga, sur les frontières de la province de Mondovi, est à dix-huit milles de Nice; c'est le bourg le plus éloigné de sa capitale, et à beaucoup d'égards le plus considérable. Il compte au delà de trois mille habitans. Son territoire offre d'excellens pâturages et des forêts, qui nourrissent non seulement du bétail, mais beaucoup de mouches à miel. Je ne saurais douter que ce bourg n'ait existé dans les tems les plus reculés, et qu'il n'ait été bâti par des Celtes. Le nom qui signifie *pont* en langues tudesque et celtique, lui est commun avec une infinité de villes et d'autres lieux habités en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, en France, et par-tout où il y a eu des nations celtiques ou germaniques. Le général Rusca, qui s'est distingué par sa bravoure dans la guerre d'Italie, dès l'an 1794, doit être né à la Briga, quoique, dans quelques livres où il est parlé des personnes marquantes dans l'histoire de la révolution, on le dise né à Dolceaqua. Peu loin de là est Perinaldo, patrie du célèbre

astronome Cassini, et de son savant neveu M. Maraldi.

Saorgio, petite forteresse ou petit bourg bâti sur un roc, ferme la vallée par laquelle il faut passer pour aller du Piémont à Nice, ou *vice versâ*. Ce chemin rendu praticable par les ouvrages que les ducs de Savoie y ont fait faire, est aussi fameux que celui des Echelles entre la Savoie et le Dauphiné.

Breglio est arrosé par le même ruisseau, nommé la Roïa, qui coule du col de Tende, et qui procure à ce bourg le même avantage. Aussi il n'est guères moins riche ni moins peuplé que Sospello dont il ressort; car il fait partie de cette petite province, qui est elle-même une section de celle de Nice.

Sospello, ville beaucoup plus renommée que grande, nous donne, en y arrivant, l'idée de ce que fait un fil d'eau qui passe sur un sol sec, et naturellement stérile. Du sommet du col de Tende, en descendant vers la mer, on voit couler de la Briga un ruisseau assez abondant pour faire tourner un moulin. C'est sur le bord de ce ruisseau qui arrose tout au plus une lieue carrée du territoire et en fait sortir quelques objets de subsistance, que cette ville a été bâtie probablement dans le siècle de César, puisque l'étymologie de

son nom *Sospitellum*, ou *Hospitellum*, est latine. Elle rivalisa quelquefois la capitale du comté par sa situation qui plonge sur le bord de la mer où est Nice ; mais elle ne tarda pas à lui être soumise, tant pour l'administration civile et temporelle que pour l'ecclésiastique et spirituelle ; mais Sospello, qu'on ose encore comparer à la capitale, peut se vanter d'avoir donné au Piémont, à l'Italie, et à la France, un grand nombre d'hommes de lettres. La seule famille d'Alberti en compte plus de vingt, la plupart à la vérité inconnus, si ce n'est chez les religieux, dans l'ordre desquels ils étaient entrés, et avaient professé la philosophie et la théologie scholastiques.

Nice, colonie des Marseillais, comme Marseille l'était des Phocéens, touche immédiatement à la mer. Elle fut bâtie d'abord sur un roc qui s'élève entre le torrent Paglione, et un ruisseau appelé Limpia. Après qu'elle se fut étendue au pied de ce rocher, et entourée de fortes murailles, l'ancien emplacement fut converti en forteresse ou château qui devint fameux, surtout à l'occasion que le corsaire Barberousse l'attaqua inutilement, et que Paul III et Charles-Quint voulurent l'occuper lors du fameux congrès de 1538. Ce château, forcé par les Français et démoli en 1703, n'est plus qu'un monceau de

décombres; mais la ville qui est au bas, déjà fort considérable dans le siècle de Charles-Quint et du duc Emmanuel-Philibert, a été beaucoup agrandie et embellie sous le règne de Charles-Emmanuel II, et de Victor-Amédée son successeur, par de grandes et belles maisons, dont la plupart, avant l'invasion de 1792, étaient louées à des étrangers, anglais, français et allemands, qui y allaient respirer un air tellement tempéré, qu'à peine au mois de janvier on s'apperçoit d'être en hiver. Les édifices les plus remarquables élevés dans les siècles XVIe. et XVIIe. sont le palais du gouverneur, les maisons du comte Lascaris, et de M. Thaon St-André, le collége autrefois des Jésuites, et le couvent des Dominicains. Parmi les bâtimens modernes, et les maisons bâties pour la commodité des particuliers et des étrangers, on distingue l'hôpital, les magasins, et le très-beau, mais petit port construit pour les vaisseaux marchands.

Presque attenant à la ville, s'avance dans la mer un petit promontoire sur lequel est le château dit de Saint-Alban, où quelques centaines de soldats peuvent soutenir pendant quelques heures les attaques d'une armée.

A côté de ce promontoire est Villefranche. Ce nom lui a été donné vers l'an 1300. Anciennement cet endroit s'appelait le Mont-Olivier, et le port était celui que les anciens géogra-

phes et autres auteurs appelaient le port d'Hercule, *portus Herculis Monœci*, différent de celui qui s'appelait encore de Monaco. Charles II, roi de Naples et comte de Provence, ayant transporté les habitans du Mont-Olivier du haut au bas de la colline, tout à fait sur le bord du petit golfe, on appela le nouveau village Villefranche, nom commun à tant d'autres lieux bâtis dans le moyen âge, mais dont aucun n'est aussi remarquable que celui-ci par sa position agréable et la bonté de son port, que l'art concourut, avec la nature, à rendre sûr et commode par la lanterne, l'arsenal ou la darsena, les magasins et un petit fort qu'on y construisit. Ce fut sous le gouvernement d'Emmanuel-Philibert que Villefranche acquit de la considération, lorsque ce prince y établit le siége de l'ordre militaire et religieux de Saint-Maurice et St-Lazare qu'il venait de fonder ou de rétablir.

Du côté du levant, sur une langue de terre qui tient lieu d'un grand môle et forme le port, est un autre château en forme de donjon, appelé Saint-Hospice, et vulgairement Saint-Soupir, derrière lequel, à une certaine saison de l'année, s'affoulent, on ne sait par quel courant d'eau ou par quel instinct, les thons, dont on fait une pêche abondante. On appelle cela faire *Matanza*, mot espagnol que les Catalans et les Sardes avaient

introduiten venant eux-mêmes autrefois faire cette pêche. Un peu plus vers le levant, sur un rocher plus haut que n'est Monaco et tout le reste de la côte, on voit encore les débris d'un superbe trophée élevé en l'honneur d'Auguste, et dont l'inscription est rapportée dans l'Histoire Naturelle de Pline. Le hameau qui s'est formé autour de ce monument remarquable, s'appelle *Turbia*, nom formé par corruption de Tropœa. A un quart de lieue de Turbie, on retrouve les traces très-visibles d'une voie romaine où l'on a découvert plusieurs colonnes milliaires. Celles que j'ai vues en 1773 portaient les numéros CXI et CXIII. Cette voie qui cotoyait la mer, taillée en grande partie dans le roc depuis Lucques et Sarzane, passait par une ville aussi ancienne, ou plus ancienne peut-être que Nice, et dont il ne reste que des masures, les débris de quelques temples, et quelques traces d'un théâtre ou amphithéâtre. Elle s'appelait anciennement *Cemenelion*, puis *Cemelion;* enfin, on en fit *Cimié*, nom que l'endroit a conservé. Près de là est l'abbaye de Saint-Pons, d'un ordre assez particulier. Les trois ou quatre moines qui habitaient le vieux monastère, réduit comme tant d'autres en commanderie, cultivaient dans leurs petits jardins les œillets en plein air, même en hiver, et en tiraient de quoi fournir à leurs petits besoins.

Vers le couchant de Nice et de Cimié, dans l'espace de cinquante-cinq milles, depuis Nice jusqu'à Entrennas, de là jusqu'à Sestières et Soussières, qui confinent avec l'Argentera et la province de Coni, il y a encore plus de cinq milles; de sorte que, du sud au nord, la largeur du comté de Nice est au moins de soixante milles. En remontant le Var, on trouve sur sa gauche, entr'autres villages, celui du Levent, patrie du maréchal Massena, quoique par accident il soit né à Nice.

Bourget est le bourg le plus considérable de toute cette partie du comté; il comptait, avant le commencement de la dernière guerre, trois mille habitans. Lantosca, patrie du poëte Jean-Dominique Passeroni, est sur le chemin peu fréquenté qui va vers Coni, par le col de Saint-Martin.

Beuil, au couchant de Lantosca, est un fief de la famille Grimaldi, de la branche établie à Nice, autrefois la plus puissante de tout le pays; il est le chef-lieu d'un district qui, sous le titre de comté, était en quelque sens indépendant du Niçois, et même des ducs de Savoie. Cette branche des Grimaldi y exerçait l'autorité souveraine; ce ne fut pas sans quelque violence que Charles-Emmanuel I l'en dépouilla, et en fit un domaine particulier séparé du comté de Nice; c'est

pourquoi, dans un acte de cession que Victor-Amédée fut forcé de faire aux Français en 1796, il est expressément nommé.

L'air de Nice et de tout son arrondissement est le plus sain et le plus tempéré qu'on puisse respirer dans quelque pays que ce soit en Europe. Le sol est fertile, mais en productions de seconde nécessité, c'est-à-dire en vin, en huile, en légumes, en citrons et oranges. Le pays, manquant en grande partie de grains et même de pâturages, est obligé de tirer la viande, la volaille, les œufs et le laitage du Piémont, et le blé de l'Afrique, de la Sardaigne ou de la Sicile. On y cultive des mûriers pour la nourriture des vers à soie; mais cette culture fait négliger en différens endroits celle des oliviers qui est plus convenable au pays, et d'un rapport plus sûr que celui de la soie, quoique moins prompt pour le moment. Le comté de Nice, y compris le district de Sospello, comptait encore, en l'année 1795, soixante-un mille neuf cent soixante-trois habitans. Ce peuple est vif, fin, spirituel et industrieux. Le pays, touchant d'un côté à la Ligurie, de l'autre à la Provence, le caractère, l'esprit des habitans tiennent du Ligurien et du Gaulois méridional, mais plus généralement de ce dernier. De toutes les provinces qui composaient ci-devant les Etats du roi de Sardaigne en terre ferme, celle de Nice

est la plus distinguée et la plus illustre, par une foule de gens de lettres, et même de savans du premier ordre qu'elle a donnés au Piémont, à toute l'Italie et à la France.

Nous aurons lieu d'observer plus d'une fois que, des différentes vallées des Alpes, sortent différentes classes de gens, de professions et métiers; de l'une, des maçons; de l'autre, des charpentiers ou menuisiers; de telle ou telle autre, des chaudronniers, des ramoneurs, des rémouleurs. Des contrées de Nice et Sospello, on ne voyait venir que des maîtres d'école ou des gens uniquement destinés à des professions qui demandent ou supposent quelque sorte de littérature; des avocats, des magistrats, des conseillers, des prêtres et des moines; il nous suffit de nommer Dominique Cassini, son neveu Maraldi, tous deux natifs de Périnaldo; Théophile Raynaud, théologien, philosophe autant qu'un Jésuite osait le paraître; le savant cardinal del Pozzo et quelques autres prélats de son tems. Le Jésuite Juglaris, littérateur, orateur de mauvais goût, sans doute, par l'esprit dominant du siècle XVIIe., était un savant très-profond et fort érudit. Peu de tems après lui, Pierre Jofrédo a cultivé les lettres et s'y est distingué d'une manière constamment louable. Il est l'auteur d'une

histoire manuscrite des Alpes maritimes, volumineuse, pleine de recherches et d'érudition, que nous avons eu lieu de consulter et de citer assez souvent. De nos jours, Jean-Dominique Passeroni de Lantosca a été considéré comme poëte d'une imagination très-féconde, malgré le plan irrégulier qu'il a donné à son poëme sur la vie de Cicéron.

Ce même peuple a montré peu de penchant pour le métier des armes, de sorte que, dans le cours de vingt siècles, on n'a pas vu sortir de ce pays des guerriers distingués par leur bravoure et leur génie militaire. Massena est peut-être le premier qu'on puisse compter dans cette classe, et, après lui, le général Rusca : l'ex-comte Thaon de Saint-André, qui a commandé contre les Français les troupes du roi de Sardaigne, ne peut être comparé ni à l'un ni à l'autre. Quelques uns de leurs compatriotes et contemporains s'étaient cependant distingués comme artilleurs : Papacin de Antoni, dont les ouvrages dans cette partie de l'art de la guerre sont assez connus et estimés en Allemagne, et nommément en Prusse, était bien plus savant que guerrier.

Une chose encore plus remarquable à l'égard du peuple nicois, c'est qu'il n'est pas marinier, et qu'on n'en a jamais tiré de bons matelots; tandis qu'on en avait d'excellens venus des pays

fort éloignés de la mer, tels que la Savoie : c'est probablement parce que la constitution physique des habitans d'un pays, d'air aussi doux que l'est celui de Nice, soutient plus difficilement les effets de la navigation. Aussi le seul homme de mer, courageux et entreprenant, que l'histoire de ce pays nous présente, est un Galéani, dont les annales de Gènes font mention comme d'un armateur très-formidable. La différence de caractère des Niçois, des Génois, et d'autres peuples liguriens, est, sous ce rapport, assez grande.

La ci-devant principauté d'Oneille, avec le marquisat del Maro, et Dolceaqua, se trouve totalement enclavée dans les états de la république de Gènes; mais elle dépendait de Nice à quelques égards, parce que les causes majeures, et celles en seconde instance, étaient du ressort du sénat siégeant à Nice. Dolceaqua est située sur la rivière Nervia. Une branche de la maison Doria s'était emparée de ce district de la Ligurie, comme les Grimaldi s'étaient rendus maîtres de Monaco et de Boglio. Jérôme Doria, un des proches parens du très-célèbre amiral André Doria, possédant ce petit état en 1556, le vendit à Emmanuel-Philibert, tandis que les Génois, qui en avaient cependant grande envie, se montraient peu pressés de faire

cette acquisition, dans l'idée sans doute de l'avoir à meilleur marché. Le duc lui donna en échange le marquisat de Cirié, qui est dans le Canavais, avec une somme d'argent convenue. La ville d'Oneille où l'on comptait, il y a cent ans, environ trois mille habitans, en comptait au moins quatre mille avant la dernière guerre; elle est sur un emplacement peu étendu, mais uni. Autrefois elle était sur une hauteur où sont encore les ruines qu'on appelle Château-Vieux.

Bestagno, Carravanica, et Carpassio sont les bourgs les plus considérables de son district. Les deux premiers ont été illustrés par quelques hommes d'un mérite distingué par leur savoir. Il y eut de la famille Tomatis un évêque estimable dans le royaume de Naples, et un autre à Asti en Piémont. La ville ou le bourg de Maro doit contenir près de deux mille habitans. Une dizaine de villages et de hameaux donnent encore à ce district cinq ou six mille ames, et tout ensemble, entre Oneille et Maro, on peut compter trente mille individus.

Les produits du sol sont le vin, l'huile, les oranges et les citrons. Oneille, dans sa proportion, a plus de pâturages que Nice; mais en général, tant Nice qu'Oneille, manquent de deux articles essentiels de subsistance, de blé et de

viande, et même de volaille, et par conséquent d'œufs et de laitage. Il faut que les huiles, les vins, les fruits et les fleurs même y suppléent. Aussi l'exportation de ces objets est considérable, surtout de l'huile. Ces deux nations voisines, placées sur un sol et sous un ciel très-peu différens, se ressemblent aussi par leur esprit et leur caractère; mais les Niçois tiennent plus de l'esprit provençal et gaulois; ceux d'Oneille participent davantage du caractère martial des Liguriens; j'oserais même dire que le genre de science et de littérature, de la classe studieuse de ce petit pays, approche plus de celui des Génois que de celui des Niçois.

§. II.

Digression sur le caractère des habitans des Alpes maritimes et de la Ligurie.

La France méridionale, la Provence sur-tout, dont le comté de Nice fait partie, et qui, vers l'orient, tient immédiatement aux Alpes maritimes, a été connue très-anciennement des nations orientales, des Grecs, sans doute, et plus particulièrement des Romains, avant même la seconde guerre carthaginoise ou punique. Tout ce que nous offre encore l'histoire ancienne

ressemblent fort peu. Il est vrai que les habitans des Cévennes et du Gevaudan ont montré un caractère féroce ; mais le Gevaudan tient plus de la qualité de l'Auvergne que de la Provence, et les Auvergnats, descendans ou successeurs des *Averni* et des *Ruteni*, étaient aussi belliqueux que les Provençaux l'étaient peu.

Des événemens très-modernes et très-fameux doivent encore faire une impression totalement contraire à ce que nous venons de dire de l'esprit peu guerrier des Marseillais ; mais cette troupe de massacreurs, que les jacobins attirèrent à Paris, était-elle composée de naturels du pays, ou de crocheteurs barbaresques employés au service du port, de la douane et des magasins de cette grande ville commerçante, et d'une nation plus voluptueuse que belliqueuse, adonnée également aux sciences utiles et aux arts d'agrémens ? Il y avait à Marseille des médecins, tant auteurs que praticiens, lorsqu'à peine on en connaissait en Italie. Ce Crinas, ce Carmis, ce Démosthènes dont Pline fait mention (1), étaient à peu près contemporains de Cornelius Celsus, le premier auteur latin dont on ait des ouvrages sur la médecine ; car on ne sait point

(1) Hist. natur., Lib. 29, cap. 5.

qu'il y en ait eu en Italie d'autres avant lui. L'école de Médecine de Montpellier, la plus renommée de l'Europe, ne rappelle-t-elle point cette foule de médecins auteurs qui se trouvaient à Marseille? Il y avait en même tems, dans la Gaule narbonnaise, des orateurs, des poëtes, des jurisconsultes, des rhéteurs, des grammairiens qui ont eu de la réputation dans la littérature romaine, avant qu'il y en eût dans la Ligurie et même dans la Toscane. Horace nous parle d'un Varron, poëte ou littérateur qui était d'Atace, ville narbonnaise. Trogue Pompée, auteur d'une grande histoire, dont on regrette la perte non moins que celle des livres de Tite-Live, était certainement de cette partie de la Gaule, soit d'Arles, soit d'une autre ville. Jules Agricola, né à Fréjus et élevé à Marseille, fut homme de guerre et homme d'état, et gouverna la Grande-Bretagne sous les successeurs de l'empereur Claude; mais Tacite, son gendre, qui en écrivit la vie, nous fait voir clairement que par son inclination naturelle il était plus disposé à devenir jurisconsulte, orateur, littérateur, qu'homme de guerre (1). Le célèbre philosophe Favorin, si considéré sous l'empereur Adrien, était d'Arles, et se distingua parmi les philoso-

(1) Tacitus in Agricola. Cap. 4.

phés grecs, autant que Trogue Pompée parmi les historiens latins. L'on voit que les Provençaux et les Languedociens, ainsi que les Espagnols, sont les premiers peuples non Italiens qui ont pris du goût pour les poëtes latins, comme Horace nous l'apprend: *me peritus discit Iberus Rhodanique potor.* Ce goût pour la poésie agréable s'est conservé dans la France méridionale, malgré les invasions des barbares, ou s'est bientôt rétabli. Je ne m'arrête ni aux jeux floraux de Toulouse, ni à tant d'autres institutions littéraires du Languedoc et de la Provence. Tout le monde sait que la poésie vulgaire naquit dans cette province plus tôt qu'en Italie. A la naissance des sciences et de la littérature, la France méridionale contribua très-particulièrement à leurs progrès. A quoi pouvons-nous attribuer cette disposition si ancienne, si constante, si générale des Provençaux pour la littérature, et sur-tout pour la littérature agréable? Il est bien probable d'abord qu'ils avaient hérité du caractère de leurs ancêtres venus de la Grèce, puisque Marseille, Nice, Antibes étaient des colonies grecques, fondées par une nation policée et lettrée; et c'est par elle que la connaissance de la langue grecque (du moins l'usage des caractères élémentaires) s'était répandue jusque chez les Suisses, comme nous

l'apprenons de César. De plus, cette partie des Gaules qui tient aux Alpes maritimes, ayant des liaisons politiques avec Rome, dès les premières époques de la littérature romaine, l'esprit littéraire des Romains, quel qu'il fût avant le siècle d'Auguste, avait commencé à s'introduire dans la Gaule méridionale, dans le tems que César en eut le gouvernement.

Les Liguriens n'ont-ils pas eu, aussitôt que les Gaulois transalpins, des relations avec Rome? et quoiqu'on ne connût point parmi eux des colonies grecques, si ce n'était peut-être Monaco, leur commerce ne devait-il pas leur avoir fait fréquenter les îles et les villes maritimes de la Grèce? Cependant, tout ce que nous disent les anciens auteurs des Liguriens, ce que nous en apprend l'histoire du moyen âge, nous les fait voir d'un caractère aussi différent des Provençaux leurs voisins, qu'ils le sont des Toscans avec lesquels ils confinent également. Faudra-t-il supposer que les Gaulois, habitans des rives du bas Rhône, fussent de race différente des Liguriens? J'en doute; car il est à présumer que ces peuples, ainsi que ceux des Alpes et des pays qu'elles bordent, étaient en général nation celtique. La colonie Phocéenne, qui bâtit ou rebâtit Marseille, Antibes et Nice, ne put jamais faire qu'une très-petite portion de la population

de la Gaule narbonnaise. D'ailleurs, ne sait-on pas que les races humaines, comme celles des animaux, transportées d'un pays à l'autre, changent de nature tant en bien qu'en mal? Si les Grecs habitués dans les Gaules ont conservé beaucoup de leur caractère primitif, c'est qu'ils ont trouvé un pays peu différent de celui d'où ils étaient venus. Or, si les Liguriens n'ont point eu dans leur pays de colonies grecques, n'ont-ils point eu des relations avec Rome, autant que les Gaulois et les Espagnols? Pourquoi n'ont-ils pas de même figuré dans la littérature latine? Dira-t-on aussi que la différence de la langue empêcha les Liguriens, plus que les Provençaux, de suivre les progrès que les lettres et tous les arts avaient faits à Rome, à qui ces nations furent soumises? mais quel rapport pouvait avoir la langue gauloise, des bords du Bas-Rhône, avec la langue latine, que la ligurienne n'eût point? On est forcé de croire que la qualité du local est une cause essentielle de la différence des deux nations, quoique voisines l'une de l'autre (1); d'autant plus que, de

(1) *Voyez* l'Essai sur les traces anciennes du caractère des nations modernes, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, de l'année 1774 et suivantes.

tous les peuples avec lesquels les Romains ont eu affaire, le Ligurien est celui dont les historiens et les poëtes, tant grecs que latins, en diverses occasions, ont plus particulièrement tracé le caractère. Deux siècles avant que Polybe et quelques chroniqueurs romains que nous n'avons plus, jetassent les premiers fondemens de l'histoire de l'Europe occidentale, on parlait à Athènes des armées intrépides des Liguriens. Prométhée, dans une tragédie d'Eschyle, traçant à Hercule le chemin qu'il devait faire pour aller du Caucase aux Hespérides, lui dit : « Tu aborderas aussi l'armée intrépide des Liguriens. Là, quoique je te connaisse pour vaillant guerrier, tu auras à soutenir un combat bien difficile (1). » En parcourant leur histoire, depuis les tems les plus reculés où elle commence, nous voyons qu'ils ne furent ni soumis aux Tyrrhéniens qui s'étaient rendus maîtres de presque toute l'Italie, ni subjugués par les Gaulois qui s'emparèrent de tout ce que l'on comprend aujourd'hui sous les noms de Lombardie et de Romagne; que même ayant en tête une nation si puissante et si belliqueuse, ils étendirent leur domination jusqu'au Pô, et au delà de ce

(1) C'est un passage que Strabon ne manqua pas de citer dans le cinquième Livre de sa géographie.

fleuve; mais la preuve la plus convaincante de leur bravoure est de les voir résister pendant quatre-vingts ans aux Romains, déjà maîtres de l'Italie ancienne, de la Sicile, d'une partie de l'Espagne et des Gaules.

Ce peuple, dit Tite-Live, était un ennemi leste, actif, qui se trouvait à tems par-tout, et qui ne laissait aux Romains ni repos ni sûreté. Il paraît qu'outre une certaine tactique, ils possédaient quelque sorte d'architecture, et sur-tout l'art de la défense. Le même historien observe que c'était avec beaucoup de dangers et de peines qu'on venait à bout de forcer leurs châteaux (1). Strabon ne nous les représente pas autrement (2). Il dit qu'ils avaient peu de cavalerie; (aussi il ne fut jamais question de cavalerie génoise) mais qu'ils étaient bons soldats, soit légèrement, soit pesamment armés. Lorsqu'après une guerre de quatre-vingts ans ils furent forcés de se soumettre aux Romains, les Liguriens contribuèrent, par leur courage et leur bravoure, aux victoires les plus importantes; telle est celle que Marius remporta près d'Aix, en Provence, sur les Teutons et les Suisses ou Ambrons qui menaçaient de si près d'envahir l'Italie. Ils n'é-

(1) Tite-Live, Lib. 39, cap. 1.

(2) Strabon, Lib. 5.

taient pas moins formidables par mer que par terre. A peine les grandes armées osaient-elles approcher de leurs paysages; et il n'est pas étonnant qu'ils aient été regardés comme des corsaires, lorsque, sans déclaration de guerre, ils attaquaient les vaisseaux étrangers, ou qu'ils faisaient quelques descentes inattendues sur les côtes de l'Etrurie ou des Gaules. L'histoire des deux empires, et sur-tout de l'empire d'Orient, celle de la république de Venise, des rois d'Aragon, et des comtes de Catalogne, nous les font voir absolument tels que Tite-Live et Strabon nous les représentent. Comme les Génois furent ensuite resserrés entre les montagnes de l'Apennin et la mer, leurs expéditions durent se borner à la marine, au lieu que leurs ancêtres, qui dans le tems des Romains possédaient de vastes campagnes entre le Pô et l'Apennin, faisaient des entreprises autant par terre que par mer. Réduits à leur rivière, il était naturel qu'ils se tournassent totalement aux entreprises maritimes. Aussi ils comptaient, dans le XIVe siècle, un nombre de navires qui paraîtrait incroyable, s'il n'était pas constaté par le témoignage des historiens étrangers, aussi bien que par leurs annalistes. La foule des capitaines qui se sont alors distingués n'est pas moins étonnante que celle des vaisseaux qui sortaient de leurs ports et

de leurs chantiers. Si ce ne sont pas les Génois, comme puissance, qui allèrent par une nouvelle route aux Indes Orientales, et qui découvrirent un nouveau monde, ce fut cependant un Génois, nommé Usomare, qui contribua aux progrès des Portugais; et l'on ne peut guères douter que le très-célèbre Colomb ne fût natif du pays de Gènes; et, quand même on le supposerait originaire du château de Cucaro dans le Montferrat, il serait encore Ligurien. Au surplus, les Liguriens étaient guerriers pour protéger leur commerce, et ils étaient commerçans par nécessité, puisque le sol qu'ils occupaient ne pouvait nullement fournir à leur subsistance. Leur commerce date des tems les plus reculés.

Un passage singulier du second Livre de l'histoire de Moïse (1) nous donne lieu de croire que les Génois commerçaient dans l'Asie, sinon du tems de Moïse, certes long-tems avant que ses livres aient été traduits en grec, puisque les Septantes appelèrent *ligurion* l'ambre jaune. Les Liguriens vendaient cette gomme, qu'on prenait pour une pierre précieuse, aux peuples de l'Orient, soit qu'ils la tirassent de leur pays, comme Pline et Strabon le disent, soit qu'ils

(1) L'Exode, chap. 28, vers. 19.

allassent la chercher dans les ports et les rades de la Dalmatie et dans la mer Adriatique, où en ce cas on l'apportait des bords de la Baltique (1). C'était là l'article principal d'importation chez les nations orientales. N'ayant au reste que très-peu de productions de leur propre pays, leur commerce devait être à peu près de la même nature que celui des Hollandais. Mais ils avaient quelques manufactures de laine, auxquelles ont succédé, avec le tems, celles des étoffes de soie.

Ce peuple fut de tout tems fort laborieux; hommes et femmes travaillaient avec une assiduité, une persévérance étonnantes. Posidonius raconte (2) qu'un Marseillais, nommé Charmilaus, ayant engagé, à tant par jour, des manœuvres de la Ligurie pour creuser des fosses dans ses possessions, une des femmes qui y étaient employées, et qu'on payait comme les hommes,

(1) Il est prouvé, par le témoignage des anciens, que les Liguriens faisaient le commerce du succin. Le passage de Pline, (lib. 37, cap. 2) sur cette matière, est fort remarquable, et nous prouve à toute évidence que c'était du mot *Ligur* qu'il eut ce nom. Les Grecs, et ensuite les Latins, l'ont appelé Λιγγυριον, *lingurium*, par l'insertion assez facile d'un *γ* grec ou d'un *n*. Il faut voir sur cela une Dissertation de MM. de Napion, imprimée à Rome en 1795, à la sollicitation du savant cardinal Borgia, de glorieuse mémoire.

(2) Ap. Strabon. Lib. 5.

surprise par les douleurs de l'accouchement, se retira un peu de l'endroit où l'on travaillait. S'étant délivrée de l'enfant assez vite, elle retourna à l'ouvrage dans le même instant, de crainte qu'on ne lui retranchât le salaire de la journée. Charmilaus qui la vit travailler avec peine, et qui ne sut pas d'abord ce qui lui était arrivé, l'ayant appris, lui paya toute sa journée entière, et l'envoya prendre soin de l'enfant; elle alla le laver, et le porta sain et sauf au logis.

L'esprit de trafic était tellement inné à cette nation, que ceux mêmes qui, par d'autres professions, étaient parvenus à un état d'opulence et de distinction, ne se désistaient point de leurs entreprises, quelque peu convenables qu'elles pussent paraître au rang et aux dignités auxquelles ils étaient parvenus. Elvius Pertinax, fils d'un cabaretier de la Ligurie, ayant embrassé la profession militaire, était monté aux premiers grades de la milice et au consulat. Perennis, tout-puissant sous l'empereur Commode, lui fit insinuer de se retirer dans son pays natal, qui était près d'Albe dans le Montferrat. Pertinax, très-riche et très-considéré, y fit bâtir d'immenses édifices, mais il laissa subsister la taverne de son père, et continua de faire le commerce par le moyen de ses esclaves ou de ses domestiques.

Comme navigateurs, les Liguriens passaient pour corsaires; et comme marchands, et comme guerriers adroits et rusés, ils se firent une réputation de trompeurs. Les Phéniciens, navigateurs, marchands et artisans, actifs et industrieux comme les Liguriens, avaient la même réputation. L'épithète de *fallaces* leur fut très-fréquemment prodiguée par les poëtes latins, et confirmée par les commentateurs. C'étaient particulièrement ceux de l'Apennin, habitans d'un pays plus ingrat que n'est celui des Alpes maritimes, qui avaient cette réputation. D'ailleurs la prospérité de leurs armes ou de leur commerce, les rendait vains et fanfarons; ce qui donna lieu à Virgile de faire apostropher le fils d'Aunus, par Camille, en termes fort insultans (1).

En rassemblant tout ce que les auteurs anciens nous ont transmis sur les mœurs et les faits des Liguriens, il nous paraît indispensable d'y trouver ce que les Italiens, les Espagnols et autres nations modernes disent des Génois. L'économie, dans toute l'étendue du terme, semble faire la base de leur caractère. Les mots d'*agio*,

---

(1) Æneid. Libr. 5. v. 715, 716.

Vane Ligur, frustraque animis elate superbis,
Nequicquam patrias tentasti lubricus artes.

de *lotto*, beaucoup d'inventions financières, et une foule de termes mercantiles italiens, qui sont restés en entier dans les autres langues, sont venus plutôt de Gènes que de toute autre ville d'Italie.

La forme de leur gouvernement paraît avoir toujours été républicaine. Il est à remarquer que dans aucun détail des guerres de la Ligurie, du tems des Romains, on ne trouve pas un seul nom de roi, de prince, ou de chef de la nation, pas même d'un commandant général des armées liguriennes ; preuve assez convaincante qu'il devait régner dans la nation une grande égalité de conditions. Toute l'histoire du moyen âge, et même celle des derniers siècles, nous présentent encore les peuples qui habitent le pays anciennement ligurien comme plus porté à l'indépendance, à la révolte, au gouvernement républicain, et aux insurrections, que ne le sont les autres peuples voisins.

Les guerres, leur commerce, l'âpreté, la stérilité du sol, qui forcent à un travail continuel, empêchèrent long-tems cette nation de cultiver les arts agréables, et de se donner à la littérature. Du tems des Scipions, lorsque les Romains, qui furent aussi pendant plusieurs siècles fort peu lettrés, commencèrent à prendre du goût pour l'étude, les Liguriens qui venaient

d'être subjugués, étaient encore traités d'ignorans (1). Aussi l'histoire des IVe., V^e^. et VIe. siècles de la littérature latine, depuis Térence jusqu'à Cassiodore, ne présente qu'un seul Ligurien. C'est ce Pedo Albinovanus, à qui Horace adressa une de ses épîtres (2). Encore cet Albinovanus, outre qu'on ne le regarde que comme amateur, ou plutôt comme imitateur trop servile, était d'une ville qui tenait de près à la Provence, car il était, dit-on, d'Albinga. C'est aussi de cette partie de l'état de Gènes que, dans les siècles suivans, on trouve, plutôt qu'à Gènes même et dans la rivière de Levante, des auteurs, des artistes, et de petits princes protecteurs et amateurs des lettres et des arts, tels qu'étaient les marquis del Carretto, souverains de Final, et, à différentes époques, de Savone. Gènes a été féconde, sans doute, en hommes de grands talens; mais l'esprit du gouvernement, qui naturellement tient toujours beaucoup du caractère primitif de la nation, ne se montra jamais favorable

(1) *Ligures qui Apenninum tenuerunt, latrones insidiosi, fallaces. Cato, Originum secundo, quum de Liguribus loqueretur : Sed ipsi, unde oriundi sint, exactâ memoriâ, illiterati, mendacesque sunt, et vera minus meminere.* Servius, sur les vers cités ci-dessus.

(2) Lib. I, ep. 8.

aux sciences et aux arts. Les nombreux auteurs que nous présente la *Bibliotheca ligustica* d'Oldoin, sont moines; et les établissemens littéraires de cette ville sont dus à des ordres religieux. Or, l'on sait bien que les moines, élevés, instruits dans des pays différens de leur pays natal, contractent d'autres inclinations, et se forment un caractère qui n'est pas toujours celui de leurs compatriotes. Il est très-certain que la plupart des hommes célèbres que Gènes se glorifie d'avoir produits, ne durent point leurs succès à des encouragemens qu'ils eussent reçus de leur patrie. Les deux frères Colomb en trouvèrent en Espagne, Augustin Justiniani à Rome et en France; et l'on ne sait que trop comment a fini le seul bon littérateur que la république ait attiré à Gènes, Jacques Bonfadio. Au reste, il faut avouer que, de tout tems, les Génois ont montré un caractère énergique, et que, par-tout où ils ont trouvé l'occasion de déployer leurs talens, ils se sont hautement distingués. Trois ou quatre papes génois ou liguriens, Innocent IV, Nicolas V, Sixte IV, Jules II, font des époques remarquables dans l'histoire de l'Eglise et de l'Empire; et l'on peut dire qu'ils donnent une idée avantageuse du caractère ligurien, mais non pas proprement des Génois.

SECTION 4.

DÉPARTEMENT DU TANARO.

§. I.

Quelques villes ou villages appartenans à diverses provinces.

Le département actuel du Tanaro, du tems des Romains, appartenait à la Gaule cisalpine, sous le nom de *Liguria Plana*, et avec tout le reste de cette grande province, il passa sous la domination des Lombards, puis des empereurs et rois Carlovingiens. Dans le XIe. siècle, il paraît avoir été soumis au marquis de Suze, ensuite il passa quelquefois sous la domination des comtes de Provence, rois de Naples ; mais, au commencement du XVIe. siècle, il fut incontestablement soumis aux ducs de Montferrat, de la dynastie Paléologue. Albe, capitale de la province, par une sentence de Charles-Quint, fut attribuée, avec le Monferrat, aux ducs de Mantoue; mais un siècle après, par le traité de Querasque, de 1631, elle fut cédée au duc de Savoie, fort déchue de son ancien état, et presque déserte à cause des guerres qui précédèrent ce traité, et de la peste qui s'y était jointe

en 1630. Elle se releva dans la suite un peu lentement, étant éloignée de la capitale, hors des grands passages, et sur les bords de la rivière, dont les eaux, baissant en été, rendent l'air malsain. Les tremblemens de terre qui se sont quelquefois fait sentir avec violence, en éloignent aussi une partie des anciens habitans, et n'en invitent pas de nouveaux. Cependant, après les secousses qui l'ont ébranlée et ont fait craindre quelque éruption volcanique, elle est encore habitée par huit mille individus de différente condition, dont quelques uns portent des noms illustres. La ville de Bra, à peu de distance d'Albe, paraît être sortie des ruines de *Pollentia*. Dans les siècles x^e. et xie., Bra, autrement Braida, nom celtique et teutonique, surpassa en population, en richesses et presqu'en illustration, non seulement les autres lieux habités de la province, mais la ville même dont elle dépend. Quoique ville subalterne et de création nouvelle, (puisqu'elle n'a ce titre que de notre tems) Bra compte plus de dix mille ames. L'air est le plus sain qu'on puisse trouver dans toute la Lombardie, et le sol très-fertile en toute sorte de productions. Le blé, le vin et les fruits de toute espèce, y sont en abondance, et d'excellente qualité. Les pâturages des environs procurent aux habitans, viande et laitage. La volaille et le petit gibier n'y manquent pas : les truffes

viennent aussi dans son voisinage et dans son territoire. Anciennement ce pays, qui devait être compris dans le district de Pollentia, était renommé par ses laines ; à présent, c'est la culture des mûriers et des vers à soie qui ajoute considérablement à sa richesse. La soie qu'on en tire est aussi bonne que celle de Saluces, de Coni; de Mondovi. Quoique la bonté du terroir puisse dispenser les gens de s'appliquer aux études et aux arts, autant qu'ils feraient dans des pays moins fertiles, cependant on a vu sortir de Bra plusieurs hommes illustres par leur savoir et leur littérature. Une famille de Britio s'est sur-tout distinguée à cet égard. Au commencement de notre siècle, Bra acquit de la renommée par une colonie de la fameuse académie *degli Arcadi* de Rome. Elle avait pris modestement le nom d'*Innominati*, et sous ce nom, elle acquit plus de célébrité que n'en avaient encore les autres sociétés de ce genre, affiliées à celle de Rome. A Polenzo, qui conserve encore presque en entier l'ancien nom de *Pollentia*, l'on voit des ruines remarquables d'une ville célèbre par la victoire que Stilicon remporta sur les Goths. *Sanfré* et *Sommariva de Perno*, et *Sommariva del Bosco*, quoique bien moins considérables que *Bra*, participent néanmoins des mêmes avantages du climat.

Digitized by Google

De l'autre côté du Tanaro, cette province comprend encore une cinquantaine de bourgs et de villages, dont les plus considérables sont *Barol* et *Monforte*, pour avoir été la résidence de la famille puissante et illustre des *Falletti;* la *Mora,* par la même raison, et par le commerce de contrebande qu'on y faisait. C'est la patrie de trois *Richeri*, nos contemporains, l'un métaphysicien très-subtil, l'autre profond jurisconsulte, le troisième littérateur et poëte en quelques genres.

Cairo, qui appartenait autrefois à la province d'Albe, compris ailleurs dans celle de Mondovi, doit être d'une origine différente des villes qui ont un nom latin; car ce nom est le même que celui de *Kaer*, *Quiers*, près de Turin, que l'on trouve nommé *Carrea* et *Cairo*. Il est sur la route de Ceva à Savone, passablement commerçant et assez peuplé. C'est un fief que la famille Scarampi d'Asti acheta des profits qu'elle avait faits en France, dans le commerce de banque, d'agiotage ou d'usure. Au dessus de *Cairo* est *Carretto*, qui donna le nom à une des familles issues d'Aleram. Ce nom pourrait bien être un diminutif de *Cairo;* mais le charriot, en italien *Carretto*, que représentent les armoiries de cette illustre famille, autrefois souveraine de Savone et Final, prouve assez que ce nom dérive de *Carrum*, gaulois et latin. De l'autre côté, se

trouvent les villages de *Montenotte* et *Dego*, devenus fameux par les victoires de Napoléon Bonaparte, aujourd'hui auguste empereur des Français. *Gorzegno*, fief d'une branche des marquis del Carretto, est le premier bourg méridional du département, sur la Bormida. *Cortemiglia*, est un gros bourg de quatre mille habitans, dont était Paul-Dominique Canonica, professeur de physique à l'université de Turin, disciple, collaborateur et successeur du célèbre Père Beccaria. *Monforte* est un des plus fameux fiefs impériaux.

§. II.

Le Montferrat.

Ce vaste amas de monticules, qu'un grand déluge a formés de cailloux, de sable, et de différens rebuts de la mer, occupe un espace de la Haute-Italie de quarante milles en largeur et de quarante-quatre en longueur, entre la Bormida, le Tanaro et le Pô, jusqu'à leur confluent près de Valenza et Basignana. Il fut appelé Montferrat dans le moyen âge. L'origine du nom est incertaine; mais on est porté à croire qu'il est formé de *Mons ferax*, à cause de la fertilité de ses collines; d'autant plus que les nationaux l'écrivaient avec un simple *à* final,

sans l'appui du *t*, et l'appelaient *Monferà*. Quoi qu'il en soit, ce nom ne parut que lorsque l'histoire commença à faire mention des marquis auxquels ce pays appartenait par des concessions d'empereurs, ensuite par des soumissions volontaires de quelques communes qui en occupaient des parties. Un héros, ou plutôt un aventurier du dixième siècle, nommé *Aleram*, est regardé comme la tige de ces marquis. Il est douteux s'il descendait de Witikind, duc de Saxe; mais il paraît certain qu'il fut marié avec une fille de l'empereur Othon I, quoique les particularités de ce mariage tiennent beaucoup du romanesque. Ses premiers descendans possédaient différens villages ou châteaux situés entre Quiers, Asti et Verceil, sous l'empereur Frédéric I. Le peuple de ces trois villes s'était soulevé contre les nobles et les petits souverains, leurs maîtres, qu'il soumit à ses lois, ou les extermina. Guillaume, troisième de ce nom, marquis de Montferrat, fut presque le seul qui en échappa. Comme il était Gibelin, attaché à l'empereur, il en obtint de nouveaux titres pour gouverner, comme vassal de l'empire, les pays qu'il possédait, et il s'en fit encore assigner d'autres qu'il ne possédait pas auparavant. Il eut beaucoup d'influence dans les affaires de Lombardie, d'abord par son crédit auprès de l'empereur, puis en

tirant parti des revers de l'empereur même. Ses cinq fils ont fait, du vivant de leur père, une très-brillante figure en Italie et en Orient. Guillaume, un d'eux, se trouva à la conquête de la Terre-Sainte avec Louis VII, roi de France : il s'allia à la famille de Lusignan, et laissa un fils qui fut roi de Jérusalem ; un autre eut la principale part à la prise de Constantinople ; le troisième se maria à une fille de l'empereur Comnène, et fut roi de Thessalie. Cependant ces bruyantes expéditions, appelées Croisades, par lesquelles les marquis de Montferrat acquirent tant de renommée, leur firent perdre beaucoup de leurs domaines. Guillaume IV en engagea plusieurs à Frédéric II, en empruntant de lui une somme d'environ sept mille écus, pour avoir de quoi fournir aux frais de la sainte expédition. Lorsque l'enthousiasme des croisades cessa, et que ces princes n'eurent plus d'espérance de recouvrer le royaume de Thessalie, ni plus d'occasion de s'éloigner de l'Italie, ils travaillèrent à consolider leur état. Ils l'étendirent sur la gauche du Pô par de nouvelles acquisitions de terres et de châteaux, qui, en origine, n'appartenaient nullement au Montferrat ; mais ils eurent de fâcheuses querelles avec des voisins qui n'existaient pas du tems des premiers marquis,

(1) *Voyez* Istoria di Piem., Lib. 3, cap. 5 et 8.

c'étaient les Alexandrins. Guillaume V mourut leur prisonnier dans une cage de fer. Son fils, nommé Jean, fut le dernier de la race d'Aleram. Un neveu, fils de sa sœur qui avait épousé Andronique Paléologue, empereur de Constantinople, lui succéda, et cette seconde dynastie régna deux cent vingt-trois ans, jusqu'à ce qu'en 1533, le duc de Mantoue, fils de la sœur du dernier marquis, s'en empara, malgré le droit qu'y avaient les ducs de Savoie, et qu'ils n'ont pu faire valoir que cent ans après, pour une partie, et cent cinquante ans encore après pour l'autre partie.

Dans tout le pays que les marquis de Montferrat possédèrent constamment, les seules villes qui s'y trouvaient comprises sont Albe dans les Langhes, et Acqui dans la partie qu'on appela dans la suite le Haut-Montferrat. Ils n'ont pourtant jamais fait leur résidence ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux villes. Ils résidèrent quelque tems à *Occimiano*, gros bourg dans le Bas-Montferrat, non loin de Valence, puis à *Civasso*, entre Turin et Ivrée; dans la suite à *Moncalvo*, et à *Ponte-Stura*, sur le Pô, médiocre château dont on voit encore quelques débris tout proche de *Trin*, sur la rive gauche du Pô. Les lieux habités, et ceints de murailles, quelque nombreuse que fût leur population, ne

s'appelaient point villes, s'ils n'avaient pas un évêque qui en portât le titre, et une église cathédrale. La résidence de l'évêque était une raison, dans le moyen âge, pour que les princes n'y résidassent point ; car ils se seraient trouvés en concurrence avec les évêques, non moins en autorité qu'en représentation. De plus, les villes dans ces tems-là, prétendaient à l'indépendance, et les souverains, ou ceux qui n'avaient pas de titres pour être considérés comme tels, avaient toujours à craindre des insurrections et des révoltes. Les évêques mêmes qui, à l'autorité spirituelle, unissaient souvent la principale influence dans le temporel, n'étaient pas à l'abri des insultes.

§. III.

Arrondissemens d'Acqui et de Casal.

Acqui, ville indubitablement d'origine romaine, était la capitale du Haut-Montferrat, pays habité jadis par un des peuples liguriens. Les Romains ont appelé l'endroit où cette ville fut bâtie, *Aquæ Statelliæ*, du nom des anciens habitans appelés *Statellii*. Le concours du monde qui allait faire usage de ses eaux sulfureuses, y fit construire des habitations, des églises et des couvens. Il ne paraît pas qu'elle ait été une ville ni un bourg, lorsque les Romains ont appelé cet endroit *Aquæ*. Il n'y avait pas, au

reste, d'autre lieu habité plus considérable dans la Ligurie, au nord de l'Apennin, à dix milles aux environs, lorsqu'on y établit un évêque, et que les Lombards en firent la résidence d'un duc. A ces ducs Lombards succédèrent les marquis de Montferrat, qui n'y résidèrent jamais : c'était néanmoins la ville principale du Haut-Montferrat, lorsqu'on le céda au duc de Savoie en 1631. Quoique moins considérée que Trin, elle continua d'être la capitale d'une province. On y comptait, en 1795, huit mille habitans. Il y a quelques beaux palais ; l'église est médiocrement belle ; il y a un château ou citadelle capable d'arrêter une petite armée. Mais ce qui distingue encore cette ville, ce sont les sources chaudes de ses eaux bouillantes, qu'on puise comme à une fontaine ordinaire, et qui servent à plusieurs usages même de la vie commune. De l'autre côté de Bormida il y a d'autres sources de la même nature, qui sortent d'un terrain argileux ; elles forment une boue dont on fait usage contre différentes maladies, ulcères et blessures. Dans cette partie du Montferrat on comprend *Nice*, dite de la *Paille*, qui est à mi-chemin entre Asti et Acqui, sur la petite rivière du Belbo ; petite ville, mais agréable et délicieuse par la salubrité de son air fort sain, par toutes sortes de fruits et par son excellent vin. Il y a quelques

maisons nobles, comme celle de Cordara, dont était le célèbre jésuite de ce nom, poëte satirique latin, puis historien panégyriste de son ordre, et auteur de bien d'autres ouvrages italiens ou latins, dont une partie ne verra le jour que par le soin de M. l'abbé Cancellieri, littérateur romain, jadis son confrère.

Bistagno est un fief considérable des ex-marquis de la Rouvère de Casal, qui y entretiennent grand nombre d'ouvriers et ouvrières à filer et à tordre de la soie, sans faire le moindre tort à leur noblesse. *Cartosio*, *Melazzo*, *Spigno*, et plus de quatre-vingts autres bourgs et villages, d'environ mille habitans chacun, avec les villes et les bourgs, peuvent donner à cette province quatre-vingt-dix à cent mille habitans. C'est la partie du Montferrat dont le peuple s'est fait encore remarquer dans le dernier siècle, par un reste de férocité ligurienne, et par un esprit d'insubordination qui lui causa beaucoup de maux (1).

Le Bas-Montferrat, dont la capitale est Casal, n'est pas ainsi nommé parce qu'il est dans un pays plat et bas, mais parce qu'Albe,

(1) *Voyez* Chiesa, Corona Reale, et l'Histoire du Piémont, de l'Auteur, Lib. 7.

Acqui et Trino se trouvent, l'un sur le Tanaro, l'autre sur la Bormida, et Trin sur le Pô au dessus de Casal. Les historiens et les antiquaires, tant montferrins que piémontais, sont assez d'accord sur l'origine de cette dernière ville, qui n'est pas des plus anciennes. Son nom ne lui a été donné qu'après la mort de St-Evasius, évêque d'Asti, martyrisé en 372, par un duc nommé *Astabolo*, Sarmate. On l'appelait du nom de ce saint martyr, *Casale Sancti Evasii*. Il est bien probable que, dans le même emplacement, ou peu loin de là, était une ancienne ville nommée *Sedula*. Plusieurs géographes l'ont cru, et d'autres ont prétendu que la ville de Casal a été bâtie sur la ruine de *Bodincomago*, autrement appelée *Industria*, dont Pline fait mention. (*Hist. Nat. lib.* 11.) Il est très-constaté depuis cinquante ans que la ville d'INDUSTRIA était où est à présent le village de *Monteu*, dix milles au moins au dessus de Casal, mais effectivement aussi sur la rive droite du fleuve, au pied d'une colline qui, par sa forme, donne le nom au village; car Monteu est un mot fait de *Monte acuto* ou *Montaigu*. Au reste, ces huttes que les dévots du saint martyr avaient construites près de l'endroit où son corps avait été conservé, commencèrent à prendre forme de ville lorsque Liutprand,

roi des Lombards, fit bâtir l'église qui subsiste encore aujourd'hui, et qui, dans la suite, fut érigée en cathédrale. D'abord cette église et les habitans du voisinage furent sujets à l'évêque de Verceil, et quelque tems même aux Verceillais, lorsque ceux-ci, s'étant soustraits à l'autorité temporelle de l'évêque, se formèrent en république. Casal secoua aussi le joug d'un peuple étranger, et voulut s'ériger en ville libre en 1173; ensuite elle se donna à Théodore Paléologue, marquis de Montferrat, tige de la deuxième dynastie, qui (comme nous venons de le dire) avait succédé à la race d'Aleram. En 1377, Galeas Visconti, seigneur de Milan, s'empara de la ville de Casal; mais il la rendit peu de tems après au marquis Secondotto, à qui il maria sa fille Yolande, que les Italiens appelèrent *Violante*. Elle devint alors la résidence de ses souverains, et de jour en jour plus florissante; de sorte que le marquis Guillaume VIII de ce nom, fils de Jean-Jacques Paléologue, et successeur de Jean IV, son frère aîné, obtint du pape Sixte IV que Casal fût bien qualifiée comme ville, en lui donnant un évêque; car, en Italie, aucun lieu habité n'obtenait le rang de ville que par l'autorité du pape qui y établissait un siége épiscopal. Casal devint ainsi la capitale de tout

le vaste marquisat, et la résidence de ses souverains, préférablement à Acqui et Trin.

Les ducs de Mantoue, devenus possesseurs du Montferrat, préférèrent aussi le séjour de Casal à celui de Mantoue, malgré les révoltes de ses habitans; et, dans le tems que les arts faisaient de grands progrès dans toute l'Italie, cette ville acquit encore un nouveau lustre. On y bâtit de nouveaux palais, de nouvelles églises; et quelques familles de Mantoue vinrent s'y établir. Dans le tems que les Français le possédèrent depuis la paix de 1691, Catinat qui en fut gouverneur, y fit construire la citadelle, qui passait pour une des plus fortes de toute l'Italie: elle fut cependant emportée par les troupes piémontaises et espagnoles en 1695; toutes les fortifications de la ville furent alors démolies. Il n'y resta que le vieux château, où une petite garnison pouvait se soutenir quelques jours. La ville, moins peuplée sans doute qu'elle ne l'était lorsque les souverains y faisaient leur résidence, contient encore douze mille habitans, et grand nombre de familles anciennes et illustres. Il y en a qui prétendent descendre des Romains. On dit que les *Natta* se croient issus de la race Sabine de Numa Pompilius, Les ci-devant comtes *Pic* se contentent de produire des diplômes du siècle

de Charlemagne. Je ne sais si, après la révolution du Piémont de 1798, ces diplômes ont été brûlés à Casal, comme tant d'autres à Turin. Quoi qu'il en soit de ces titres, on ne dispute pas à ces familles leur noblesse, ni à celles de Cozio, Gambera, Gozani, Grisella, Magnocavallo, Millo, Mossi, de la Rouvere, de la Valle, dont quelques unes se sont encore illustrées de nos jours par des titres littéraires.

A l'orient de Casal, et sur la même rive droite du Pô, est *Occimiano*, que nous venons de citer, jadis résidence des premiers marquis de Montferrat. Il est depuis long-tems inféodé aux marquis de la Valle, descendans d'un célèbre jurisconsulte de ce nom, à laquelle famille appartient aussi *Pomaro*, village non moins considérable et proche d'Occimiano.

Montcalve se trouve presque au milieu de la province. Les débris du château et les couvens qu'on voit dans cette ville, prouvent encore que ce n'était pas une résidence indigne d'une maison souveraine des plus illustres de l'Europe. C'était celle ordinaire de la cour dans le tems qu'un Othon, duc de Brunswick, célèbre dans l'histoire de Naples, gouverna tout le Montferrat en qualité de régent, comme le plus proche parent du marquis Théodore dans sa minorité. L'em-

pereur Sigismond y logea lorsqu'il voyageait en Italie. Montcalve, malgré les désastres qu'il éprouva dans les guerres de Lombardie entre les Français et les Espagnols, et entre la maison de Savoie et celle de Gonzague, qui se disputèrent la possession du Montferrat, offre encore une belle population dans une aisance proportionnée à la condition d'un peuple actif et industrieux. Il y a dans cette province un village nommé Cuccaro, dont beaucoup d'historiens piémontais et montferrins sont d'avis que le très-célèbre Christophe Colomb était sinon natif, du moins originaire. Ce qui est certain, c'est qu'il existe dans ce château une ancienne famille de Colombi, qui le possède comme fief du Montferrat depuis plusieurs siècles (1).

---

(1) Un de nos historiens, Fr.-Aug. della Chiesa, dans la *Corona Rale*, t. I, page 80, soutient, avec quelque fondement, que la ressemblance des noms de *Cuccaro* et de *Cogaretto*, village dans la rivière de Gènes, peut avoir donné lieu à différentes opinions. M. le marquis Ippolite Durazzo, dans la première note de son bel éloge de Colomb, touchant les grandes disputes qui se sont élevées sur la patrie de cet amiral célèbre, avoue qu'on ignore le lieu précis de sa naissance. Il dit cependant que ses ancêtres étoient nobles, *nato di nobili genitori*; ce qui

Les productions naturelles du terrain montferrin, depuis Casal, Montcalve et Montenegro, jusqu'à Fubine, Viarige et Castagnole, qui sont au midi sur les frontières de l'Alexandrin et de l'Astesan, fournissent quelques objets de commerce, et la matière nécessaire à différens métiers, dont quelques uns lui sont particuliers: car, outre le vin et la soie, les truffes blanches sont ici en plus grande abondance que dans les Langhes; le roseau, pour lequel le terrain est favorable, sert à différens usages. D'abord il tient lieu d'échalas dans les vignobles: on tire de sa racine un suc dont on fait un sirop excellent et spécifique pour les maladies de poitrine: du bois de cette même plante, le peuple fabrique les peignes des tisserands.

Toute cette contrée sur la rive droite du Pô, riche d'ailleurs de productions précieuses,

---

est contraire évidemment à l'opinion commune, qui le fait de basse extraction. Je suis porté à croire que le père, ou peut-être l'aïeul de Christophe, sortant du sein d'une famille nombreuse, peu riche dans le tems, alla chercher de l'emploi et de la fortune à Gènes, ville très-riche, très-florissante par son commerce; qu'il fut associé à quelque maison manufacturière, et qu'il a été lui-même, pendant quelque tems, fabriquant de draps, comme on l'a dit.

qui fournit du blé en assez grande quantité, et du chanvre d'une qualité non moins bonne que le beau lin, manque en général de pâturages. La campagne n'y est arrosée que de quelques ruisseaux, encore fort rares. Pour abreuver le bétail l'on pratique de larges fossés en façon de citernes rustiques, où l'on tâche de faire couler l'eau des pluies. Les puits n'y sont pas communs. Il est très-vrai que si l'on demande un verré d'eau dans un village, on vous donne plus volontiers un verre de vin.

On supplée en partie à ce manque de pâturages naturels par des prés artificiels. Au reste, si les pâturages dans les pays secs donnent moins de laitage que ceux de la plaine et des vallées arrosées par des ruisseaux qui coulent des Alpes, ils donnent en revanche les fromages de lait de chèvre moins gras, mais qui ont quelque chose de plus piquant : on les appelle comme ceux des Langhes, *rubiole*. On tire les gros fromages et le beurre, de la province de Verceil, avec laquelle le Montferrat confine. A tous égards, c'est ici un excellent pays, et il n'y en a guères qui le surpassent. Il ne faut pourtant pas y voyager en hiver; la boue y est fort tenace et profonde : la pierre est aussi rare dans ces collines qu'elle est commune dans le Haut-Piémont. Il serait très-difficile d'y faire des chaussées,

parce que le gravier et le caillou y sont à une très-grande profondeur sous les premières couches du sol. La bâtisse, par conséquent, est coûteuse, soit parce qu'il n'y a pas de pierres calcaires, et que la brique même y est chère, à raison du bois employé à tant d'autres usages, et parce qu'il n'y a point de grandes ni de petites forêts. Mais, comme la nature compense une chose par l'autre, on trouve presque par-tout une terre sèche qu'on appelle *tuffo*, qu'on emploie au lieu de pierre. Le gypse s'y trouve en abondance; en quelques endroits, on vient de découvrir des carrières de marbre. A l'occident de Casal et de Montcalve, on trouve une foule de villages dont les noms se terminent en *eng*. Il y a apparence que des colonies de Goths et de Lombards s'y étant établies, on assigna une certaine portion de terrain à chaque famille, à chaque petite troupe, et que ce petit district portait le nom du chef de la famille, de la troupe, ou de quelque circonstance accidentelle. *Eng*, dans les langues du Nord, signifie un coin, un angle, et répond à l'italien *cantone*; ainsi *Varengo* pourrait être le canton d'un homme brave, d'un baron; car *war* signifie cela, et répond à *vir*, du latin; *Odaleng* pour *Adeleng*, le canton de la noblesse; *Olzeneng*, le district du bois. Il est très-probable que Marcoreng, Morin-

seng, Arameng, Toneng, dans la province d'Asti, qui confinent immédiatement avec la partie occidentale du Montferrat, ont la même origine.

Trin, en latin *Tridinum*, faisait partie du Haut-Montferrat, et, à ce titre, fut accordé aux ducs de Savoie en 1631. C'est une petite ville, entourée de plusieurs villages relevant de la même administration, avec Palazzolo, Fontanet, Dezana, Pezana et quelques autres. Elle occupe un sol fertile en blé, et riche en pâturages. La ville est passablement commerçante par le voisinage du Pô, navigable, et pour être le centre de communication entre le Verceillais et le Montferrat. Malgré l'humidité du sol, ce district a donné à l'Italie et à l'Europe des hommes qui se sont distingués par leur savoir, leurs talens, et les arts qu'ils ont cultivés. Le savant abbé Irico, dont nous avons, entr'autres ouvrages, l'histoire de sa patrie, et le comte Montagnini de Mirabel, connu dans la diplomatie germanique, étaient de Trin; Viotti, fameux joueur de violon, est né à Fontanet. Ce pays est encore cité, dans l'histoire de la typographie, par plusieurs imprimeurs du XVIe. siècle, qui ont beaucoup contribué aux progrès que cet art admirable a faits à Venise, où Comin, Giolito Ferrari, un Pezana, et autres, transportèrent leurs presses. Cependant le caractère des habitans de Turin et de ses environs approche bien plus

de celui des Verceillais que de celui des Montferrins, de l'autre côté du Pô, des arrondissemens d'Acqui, et de Casal.

§. IV.

Le ci-devant comté d'Ast.

Le chef-lieu du département du Tanaro, situé au nord du Haut-Montferrat et des Langhes, est à peu près de la même nature que le Montferrat, soit pour le climat, la salubrité de l'air, la fertilité du sol, par la variété des productions, soit même par l'esprit et le caractère des habitans. Du reste, le sort des deux provinces n'a pas toujours été le même, et leur histoire est différente sous bien des rapports.

La ville d'Ast ou Asti, bâtie ou rétablie par Pompée Strabon, ainsi qu'Albe, était une des plus considérables de la Lombardie, lorsque Casal n'était qu'un hameau sortant des ruines de *Sédula*.

Sous les Lombards, Ast était la résidence d'un duc, c'est-à-dire d'un gouverneur qui avait sous lui d'autres villes, des marquis, et des comtes. Charlemagne et ses descendans n'en changèrent point les conditions; mais sous les empereurs saxons, franconiens et suabes, cette ville fut soumise aux marquis de Suze, et Frédéric

Barberousse voulut depuis la soumettre au marquis de Montferrat; mais elle se révolta, et quoiqu'elle ait eu beaucoup à souffrir de cet empereur, elle se tira pourtant de cette oppression. En moins d'un siècle, s'étant constituée en république, elle devint un des premiers et puissans états de Lombardie, ne cédant qu'à Milan seul. Vers l'an 1300, Ast avait soumis à ses lois plus de pays que Florence n'en avait sous elle en Toscane, et tâcha, comme d'autres communes, de diminuer l'influence que les évêques y avaient acquise dans le temporel. Enrichie par le commerce que ses citoyens allaient faire en France et dans les Pays-Bas, l'ambition y amena la discorde et des troubles, de sorte qu'on fut forcé de conférer l'autorité souveraine à des princes qu'on choisissait parmi les voisins, comme Gènes l'a fait tant de fois. On se donna tantôt aux marquis de Montferrat, tantôt aux comtes de Savoie, aux comtes de Provence, aux rois de Naples, tantôt aux ducs de Milan; ces derniers soumirent enfin Ast à leur domination, comme presque toutes les autres villes du royaume de Lombardie. Philippe-Marie le donna pour dot de sa fille Valentine, au duc Charles d'Orléans, père du roi Louis XII. Le père et le fils y résidèrent quelque tems, faisant de ce pays un Etat préférable à celui qu'ils avaient en France avant

que Louis succédât à la couronne. Charles-Quint conquit l'Astesan avec le Milanais, et en fit présent à Béatrice de Portugal, sa belle-sœur, femme de Charles III, duc de Savoie. Dès lors ce comté fit constamment partie du Piémont, et la ville continua d'être la capitale d'une très-belle province. Quoique la noblesse se soit transportée à Turin, Ast offre encore nombre de palais magnifiques, quatorze couvens de moines, cinq couvens de religieuses, et quantité de belles églises, dont quatre sont paroissiales; la cathédrale est plus ornée que belle. La population montait, en 1795, à quinze mille habitans, outre lesquels cent mille autres ou plus formaient la population de la province.

Ast n'a jamais été une place bien fortifiée : la citadelle ou le château n'est qu'une forteresse médiocre, plus faite pour tenir en respect les habitans que pour se défendre contre une armée étrangère. Mais plusieurs bourgs de son département et de sa dépendance étaient autrefois des places respectables : la principale était Ville-Neuve, colonie d'Asti du moyen âge, et qui offre encore aujourd'hui une population de cinq à six mille ames. Bottigliera, autre bourg au nord de Ville-Neuve, est renommé par ses vins. Le nom qu'il porte ne peut venir que de *bottiglia*,

diminutif de *botte*, tonneau. Jean Nevizan, célèbre jurisconsulte et littérateur du XVIe. siècle, naquit dans ce bourg.

San-Damiano, plus considérable que Ville-Neuve, fut la patrie de deux célèbres Argentieri, médecins du XVIe. siècle, desquels descendait le marquis de Brezès, brave officier, et savant tacticien de nos jours.

Camerano, jadis célèbre comme Bottigliera, par la bonté de ses vins, a donné le nom à un gentilhomme de la famille Asinari, contemporain du Trissin, d'Annibal Caro, de Castelvetro, un des premiers auteurs modernes de tragédies régulières.

Le comté d'Asti contient aussi nombre de bourgs et de châteaux, connus sous le nom de *fiefs impériaux*, dont nous avons parlé ci-dessus, appartenans aux Radicati, famille hautement distinguée par le caractère de plusieurs de ses individus. Les principaux fiefs des comtes Radicati étaient Coconato, Passeran, Robella, Brossolo et Marmorito.

Costigliole, fief des marquis de St-Marsan, de la même famille que le comte Frédéric Asinari, comte de Camerano, est un des plus délicieux endroits de cette contrée. Priocca et Ferrere

donnent le nom à deux anciennes familles d'Asti, Damiani et Garetti. Canal, fief des comtes Malabaila, qui faisait partie du comté d'Asti, et ensuite de la province d'Albe, est très-renommé dans la pharmacie par un sel fossile aussi estimé que celui d'Epsom d'Angleterre. Cannelli, toujours renommé par ses bons vins, était autrefois un bourg fortifié qui arrêta des armées considérables de leurs voisins.

La Cisterna, fief de la maison del Pozzo, relevant jadis du Saint-Siége, ou de la cour de Rome, qui lui donna le titre de principauté, n'est remarquable que par cette singularité; et parce que ce bourg doit son origine et son nom à une citerne, chose rare et précieuse dans ces collines.

Govon, ci-devant fief d'une branche de la maison de Solar, présente un superbe château et un beau jardin, que l'on compare à ceux de *Mango*, des marquis de Busca.

Dans le Montferrat et dans le comté d'Asti, avec la vigne, les figuiers, et autres sortes d'arbres fruitiers, on trouve fréquemment les amandiers; autrefois on y cultivait les oliviers. Si cette culture a été abandonnée, parce que les olives n'y mûrissaient plus, il serait curieux d'en chercher la cause. Il est vrai que les collines ont sensiblement baissé, et il est probable que les oliviers

qui se trouvaient sur la face méridionale de ces collines, étant moins à l'abri des vents du nord, ne portaient pas les olives à leur point de maturité ; il est probable même que ces vents aient fait périr les arbres.

Les trois provinces que nous venons de parcourir, Albe, Acqui, ou le Haut-Montferrat, indépendamment des districts actuellement compris dans deux ou trois autres départemens, donnaient encore, en 1795, une population d'à peu près trois cents mille ames; car on comptait dans celle d'Albe quatre-vingt-quatorze mille neuf cent soixante-cinq habitans; dans celle d'Acqui quatre-vingt-onze mille cinq cent trente-cinq, et dans celle de Casal quatre-vingt-quatorze mille trois cent soixante-dix.

SECTION 5.

DES PROVINCES ET DISTRICTS QUI COMPOSENT LE DÉPARTEMENT DE MARENGO.

§. I.

Alexandrie.

ALEXANDRIE, chef-lieu du département de Marengo, est la plus moderne de toutes les villes d'Italie et de Lombardie. Son origine est aussi connue que l'est celle de Pétersbourg : mais celle-ci a été fondée par un grand monarque, et l'autre le fut par un peuple qui voulait se soustraire au joug d'un puissant empereur. Elle est, en comparaison d'Asti, ce que Mondovi est à l'égard d'Albe, et Coni à l'égard de Fossan. L'activité, l'ardeur même avec laquelle ses premiers fondateurs et premiers habitans travaillèrent pour se construire un abri, et se défendre contre Frédéric Barberousse, lui fit acquérir des forces étonnantes. Un enthousiasme religieux concourut aussi à leur donner de l'énergie ; car c'est en prenant le parti du pape contre son en-

nemi, qu'ils s'unirent pour bâtir cette ville. Plus les ennemis étaient puissans, plus on dut être en garde pour se défendre, et les succès furent proportionnés aux obstacles qu'on eut à surmonter. D'ailleurs, le terrain où ses fondateurs s'établirent est fertile, et les villages d'où ils se retirèrent et dont ils conservèrent les possessions, n'étaient pas pauvres. Ainsi la colonie, malgré le nom qu'on lui donna d'Alexandrie de la Paille, devint en peu de tems une ville florissante, et même une république respectable. Elle eut bien des guerres à soutenir, tantôt contre les Tortonais, tantôt contre les Astésans, voisins jaloux, tantôt contre les marquis de Montferrat, qui firent souvent de grands efforts pour la soumettre à leur domination, et qui échouèrent de manière qu'un d'eux fut fait prisonnier, et finit ses jours dans une cage où ses vainqueurs l'avaient renfermé.

Cependant Alexandrie, comme toutes les autres villes une fois libres et républicaines, se donna des maîtres, en déférant l'autorité souveraine, qu'on appelait la seigneurie, tantôt aux marquis de Montferrat, tantôt aux rois de Naples, comtes de Provence, puis aux ducs de Milan, auxquels elle finit par rester soumise sous les derniers Visconti, et sous les Sforza. Devenue ainsi province du Milanais, elle passa sous la

domination de Charles-Quint et des rois d'Espagne, qui la possédèrent jusqu'en 1706, que les impériaux et leurs alliés s'emparèrent de ce vaste duché, après la levée du siége de Turin. La paix d'Utrecht donnant les possessions italiennes des rois d'Espagne de la maison d'Autriche, qui venait de s'éteindre, à la branche allemande, en détacha Alexandrie pour en gratifier Victor-Amédée II, duc de Savoie, qui avait tant fait pour la cause commune des alliés. Victor-Amédée devenu, à la même époque, roi de Sicile, puis de Sardaigne, et Charles-Emmanuel III, son fils et son successeur, regardèrent Alexandrie comme ville frontière, et tâchèrent d'en faire une place d'armes. Non seulement on en rétablit les fortifications de la meilleure manière, mais ensuite on y construisit une citadelle capable d'une nombreuse garnison, sur l'autre rive du Tanaro qui la sépare de la ville; avec laquelle elle communiquait par un grand pont couvert, un des plus beaux qui soient en Lombardie. L'architecte qui donna le plan des fortifications d'Alexandrie, est le même chevalier Berthola qui dirigea celles de Fenestrelles. Alexandrie, très-considérée comme place d'armes de la première classe, et qui le devient encore plus sûrement par les ouvrages que l'empereur Napoléon y fait construire, est une

ville au moins de la seconde classe par sa population, son commerce, et par de beaux palais, dont le plus remarquable est celui de Ghilini, bâti en 1701, sur le dessin du comte Alfieri, oncle ou parent du célèbre poëte Vittorio Alfieri. Le théâtre de l'Opéra est fort beau, de même que l'ensemble des magasins qu'on appelle la *Fiera*, parce qu'ils sont alloués aux marchands qui s'y rendent à l'occasion de deux foires qui s'y tiennent, l'une vers la fin d'avril, l'autre au commencement d'octobre, les seules de toute l'Italie, après celle de Sinigaglia, qu'on puisse comparer aux foires d'Allemagne. Commerçante autant que peut l'être une ville méditerranée, Alexandrie n'est pas moins considérable par le nombre des familles illustres qui l'habitent (parmi lesquelles nous avons connu particulièrement celles de Ghilini, de Guasco, de Castellani, de Prati, de Trotti, de Zappa) et dont quelques unes ont donné à la république des lettres des savans et des auteurs estimés.

Alexandrie, remarquable par un esprit martial qui y régna constamment, par le commerce, la fertilité de son territoire, et par le nombre d'hommes illustres qui y sont nés, s'est encore signalée par ce zèle religieux qui contribua à sa fondation. Il y avait, avant la dernière guerre, treize couvens de différens ordres, des Augus-

tins, des Carmes déchaussés, des Dominicains, des Franciscains, des Servites, des Trinitaires et autres. Les Jésuites y avaient un grand collége et une très-belle église, desservie actuellement par des ecclésiastiques séculiers. Il y avait aussi, en 1795, sept couvens de filles, onze confrairies avec leurs églises, outre plusieurs paroissiales et deux collégiales. Le chapitre de la cathédrale, assez nombreux avant la réunion à la France, était le moins richement pourvu de tous ceux du Piémont, parce que l'évêché n'était qu'un démembrement de ceux d'Asti et de Mondovi. Resserré des quatre côtés par les dépendances d'autres provinces qu'on ne voulut pas trop démembrer, le mandement d'Alexandrie ne comptait que soixante-onze mille habitans, répartis sur quatre-vingt-quatre bourgs, châteaux ou villages. Maintenant ce même évêché, par la réunion de deux autres diocèses, est un des plus considérables de l'empire français.

Solère, renommé dans la province par un grand nombre de sujets, que l'ordre des Franciscains Récollets, dits Zoccolanti, en a tirés, la plupart fils de paysans propriétaires ou fermiers, peut encore se vanter d'avoir principalement contribué à la fondation d'Alexandrie, et d'avoir été le premier nourricier de cette heureuse colonie lombarde.

Marengo, plus célèbre aujourd'hui que ne le fut jamais le promontoire d'Actium, était, avant 1800, le plus triste et le plus obscur village de tout le pays alexandrin. Le nom même paraît indiquer qu'il était bâti sur un terrain marécageux où croupissaient, faute d'écoulement, les eaux de deux petits ruisseaux. Il peut devenir sans doute une jolie ville qui, sans égaler par sa grandeur et son importance Alexandrie, aura toujours l'honneur de donner le nom à une grande province.

Castellazzo, dont le nom indique un vieux et gros château, s'appelait autrefois Gamondo, mot fait peut-être de *Gaudium mundi*, par la fertilité de son territoire en toute sorte de productions. Aussi, quoiqu'il ait éprouvé bien des désastres pendant les guerres des Milanais et des Montferrins, il ne laisse pas d'être peuplé de riches bourgeois cultivateurs et commerçans; on y compte six mille habitans.

Bosco n'est recommandable que pour avoir donné le jour au pape Pie V, et par le superbe couvent qu'il y fit bâtir.

Valenza, sur le Pô, est une ville médiocrement fortifiée et capable de contenir une bonne garnison. Bassignana, sur le Tanaro, qui se jette dans le Pô au dessous de Valenza, est un bourg de trois ou quatre mille habitans. Plusieurs histo-

riens et géographes l'ont appelé en latin *Augusta Bagiennorum*, qui est bien éloignée de là, quoique Pline la nomme après *Forum Fulvium*, qui est véritablement Valenza. Les douces collines qui se trouvent de ce côté, à l'est d'Alexandrie, sont fertiles en vin, autant que puissent l'être aucun district de la Gascogne ou les cercles du Rhin.

§. II.

Divers arrondissemens du même département.

Tortone est peut-être la plus ancienne ville de la Gaule cisalpine et de la Ligurie, sans qu'on puisse dire si la fondation en est due aux premières émigrations des Gaulois, ou aux anciens Liguriens antérieurs à ceux-ci, ou enfin aux Germains de la troupe de Brennus, confondus souvent avec les Celtes : du moins on paraît tomber d'accord que ce ne sont pas les Etrusques qui l'ont fondée.

L'étymologie du nom me porterait à croire que ce sont les Gaulois qui, ayant envahi ce canton, l'habitèrent d'abord, suivant leur coutume, y formèrent des bourgades, y bâtirent dans la suite un assemblage de maisons sur les coteaux de l'Apennin,

lieu plus sain, moins sujet aux débordemens des rivières, et plus écarté des marais qui couvraient une grande partie de la *Liguria plana*, ou du Bas-Piémont. Ils l'appelèrent du nom générique, signifiant ville, bourg ou village ; car *Derton*, qui est le nom primitif de Tortone, devait signifier précisément la *ville ;* (*Der* est l'article qui, joint à *Town*, dans la langue celto-britannique, signifie encore à présent *ville.*) Alliée tantôt des Insubriens, tantôt des Liguriens, Tortone se trouva successivement impliquée dans les longues guerres des Romains, contre les uns et contre les autres. Lorsque la Ligurie, la Gaule cispadane et la transpadane furent soumises, elle fut particulièrement considérée du peuple conquérant, parce qu'elle se trouvait au centre de communication des trois grandes provinces de la Gaule narbonnaise ou méridionale, de la Ligurie, et de l'Etrurie. Aussi, c'était à Tortone qu'aboutissaient trois grands chemins ou voies romaines ; les deux voies Emiliennes, dont l'une, partant de Rimini, venait par Bologne, Modène et Plaisance ; l'autre, partant de Pise, traversait la Ligurie jusqu'à Gènes, et de là venait à Tortone, d'où un troisième grand chemin, passant par Final et Novi, conduisait à Barcelonnette, dans les Basses-Alpes, et en Provence. Sous les empereurs d'Occident, successeurs

de Constantin ; sous les rois Lombards, Carlovingiens, Saxons, Tortone se soutint dans un état florissant, et fut constamment le centre d'un cercle assez ample, qui comprenait ce qui, sous les derniers souverains de Piémont rois de Sardaigne, formait les diocèses d'Alexandrie et de Bobbio, et l'arrondissement de Voghera, dans le département de Marengo. Le règne de Frédéric Barberousse fut doublement la cause de la décadence, et presque de la ruine totale de cette ville ; car, outre que ce fier empereur la prit, la ravagea et la brûla, la fondation d'Alexandrie, suite, comme l'on sait, de la haine que Frédéric avait conçue contre les Milanais, attirant tout le monde à la ville naissante, dépeupla Tortone, et beaucoup de bourgs et villages de sa dépendance. Elle se releva cependant. Opisson Malaspina, maître d'une partie de la Lunigiane, par une vigoureuse défense, la sauva d'un troisième pillage et d'un second incendie, et la mit en état d'être comprise dans la fameuse paix de Constance. A cette époque, Tortone s'érigea en république, comme toutes les autres villes principales de la Lombardie, moyennant quelque redevance à l'empereur d'Allemagne, et une sorte de dépendance de ses évêques, membres de l'aristocratie mixte alors dominante, conseillers nés des rois

d'Italie et grands du royaume, ainsi que l'étaient les évêques de Verceil, de Novare et d'Asti. Elle passa avec son district, fort resserré par les conquêtes ou les acquisitions des Alexandrins et des Astesans, sous la domination des Visconti, devint province du Milanais, et avec ce duché passa sous les rois d'Espagne, successeurs de Charles-Quint, qui l'avait reconquise à l'empire germanique. Sous Philippe IV, lors des longues guerres entre les Français et les Espagnols en Italie, il fut question d'ériger le Tortonais en principauté, et de le donner au prince Thomas, tige de deux illustres branches de Savoie-Carignan et Savoie-Soissons; mais ce projet du cardinal Mazarin ne fut point exécuté.

La ville était depuis long-tems fortifiée de la manière que l'ancienne architecture, et sa position le permettaient; son vieux château ne la défendait que faiblement. Celui que le roi Victor Amédée III fit construire sur le dessin du général Pinto, chef du corps du génie, était infiniment meilleur, mais il fut inutile; il a été démoli, lorsqu'à peine on venait de l'achever.

Parmi les bourgs et les villages qui forment aujourd'hui l'arrondissement de Tortone, les plus considérables sont, *Castelnuovo di Scrivia*, où naquit Mathieu Bandello, un des plus beaux

esprits du siècle de Charles-Quint. *Ponte Curone* doit, comme cent autres villes, son origine à un pont construit sur une rivière. Celui-ci l'a été sur le torrent *Curone*. Vers le midi, se trouvent *Spineto*, bâti dans une petite forêt de ronces et d'épines ; *Pozzolo*, village né autour d'un puits, chose précieuse dans des pays de montagnes; *Fabrica*, qui doit son nom du premier édifice massif qu'on y a élevé. A mesure qu'on remonte le torrent Curone pour gagner l'Apennin et entrer dans un district auquel la foule des terres et des châteaux privilégiés fit donner le nom, sur les cartes, de *Feudi imperiali*, on se trouve dans un pays sauvage, et plus propre à nourrir des chèvres que d'autres animaux : aussi deux hameaux qui touchent aux frontières méridionales de cette province, s'appellent *Monte Caprajo*, et *Monte Caprale*. Les petits fromages de lait de chèvre qu'on fait dans ces contrées, rudement montagneuses, sont un des objets d'exportation pour le Tortonais, comme celui des champignons qu'on va vendre à Gènes pour être transmis à d'autres pays. Ce petit commerce rapporte aux montagnards tortonais quelques centaines de milliers de livres.

Tout ensemble, l'arrondissement de Tortone donnait au roi de Sardaigne quarante mille sujets, et peut-être 400,000 livres à ses finances.

Voghera, nom formé de *Vicus Iriæ*, était anciennement un faubourg de l'ancienne ville *Iria*, bâtie sur le bord d'un torrent qu'on appelle à présent, avec un terme expressif, *Stafora* (*tiens toi dehors.*) Le faubourg, peu à peu, attira à lui les habitans du chef-lieu, qui, à la fin, disparut. Sous les empereurs d'Occident, sous les Carlovingiens, les Saxons et les Suabes, puis sous les ducs de Milan, Voghera ne fut pourtant qu'une dépendance de Tortone, et était un fief de la maison del Pozzo. Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne, l'acheta, l'érigea en ville, et en fit la capitale d'une province trois fois plus peuplée que n'est maintenant celle de Tortone, puisqu'on y comptait, en 1795, cent mille habitans.

Aux deux côtés opposés du Tortonais, sont deux districts qui formaient ci-devant les plus petits diocèses de la Lombardie. Bobbio, resserré dans les montagnes qui unissent l'Apennin aux Alpes maritimes, est célèbre dans l'histoire des empereurs Carlovingiens, par ce Walla qui fut abbé du monastère attenant à cette petite ville, et qui joua un si grand rôle sous l'empereur Louis-le-Débonnaire. Le monastère d'ailleurs a été fort renommé à cause d'une riche collection de manuscrits anciens qui, après avoir été transportés à la bibliothèque

Ambroisienne de Milan, sont à présent en grande partie à Paris.

Ce coin de la Ligurie, sur la face septentrionale de l'Apennin, attire souvent la curiosité des savans militaires, qui cherchent l'endroit où Annibal a gagné la seconde bataille contre les Romains, et le chemin qu'il prit pour aller vers l'Etrurie, (où il gagna la troisième) en partant des bords du Tésin, et de son confluent dans le Pô; ce qui amène encore une autre question, savoir en quel endroit l'armée carthaginoise passa le grand fleuve après la bataille du Tésin.

SECTION 6.

DE LA RIVE DROITE DU TÉSIN, COMPRENANT PLUSIEURS PROVINCES DU CI-DEVANT PIÉMONT.

§. I.

Le Vigevinasque et la Lumelline.

VIGEVANO est un démembrement du Novarais. François-Marie Sforce, devenu duc de Milan, d'un gros bourg fit une petite ville, et fit aussi ériger en cathédrale l'église collégiale qu'il y avait. Le diocèse est le plus petit de tous ceux d'Italie, même de ceux du royaume de Naples et de Toscane, où il en existe de fort misérables. Le but du fondateur était bien d'ajouter, aux paroisses que l'évêque de Novare, Archimbold, lui céda, plusieurs autres villages ou églises paroissiales que l'on comptait détacher du diocèse de Pavie; mais le cardinal del Monte, qui était pourvu de cet évêché, ne voulut jamais y consentir. Cependant les revenus qu'on assigna pour dot à l'évêché de Vigevano subsistèrent, et ont

été portés à plus de vingt mille livres. La ville étant située sur une plaine élevée, l'air en est fort sain, et les gens du pays, actifs et industrieux, ont beaucoup contribué à l'illustration de Novare. Plusieurs des savans compris dans le Muséo-Novarèse de Cotta, et particulièrement les Décembri, étaient de Vigevano.

Lumel, anciennement *Lumellum*, ville connue des Romains, qui donne depuis quelques siècles le nom à une province sur la rive droite du Tésin, n'est pas à présent ni le premier ni le second lieu habité du district. Brême est plus considérable, et il est même, depuis quelque tems, plus souvent cité que n'est Lumel, à cause d'un riche monastère, colonie d'abord des Bénédictins de la Novalaise, ensuite d'Olivétans. C'est au reste un grand fief avec le titre de marquisat, que Mercurin de Gattinara, grand chancelier de l'empereur Charles-Quint, acquit avec d'autres terres des environs, et qui passa à la postérité de son frère, dont une des branches le possède actuellement, avec Sartirana, autre bourg de la même province.

Outre Brême, dont le nom nous ferait croire que c'est une fondation des Goths ou des Lombards, la Lumelline comprend la ville de Mor-

tare, dont il est si souvent fait mention dans les annales des chanoines réguliers de St-Jean de Latran, qui y avaient un monastère riche et spacieux. Les rizières qui occupent une grande partie de ce district, et qui rapportent beaucoup aux propriétaires des champs ou des canaux qui les arrosent, infectent l'air, affaiblissent la population, et font de *Mortare* une ville déserte. Il paraît cependant que l'air de cette contrée a été regardé comme malsain, dès avant l'introduction des rizières, et que le nom Mortare lui a été donné à cause de l'influence pernicieuse de son atmosphère.

Au confluent de l'Ogogna, il y a un bourg appelé *Cairo*, qui a eu sans doute ce nom des anciens Gaulois, comme Kair ou Chieri, et Cherasco ou Quérasque en Piémont, et Cairo sur les frontières de la Ligurie, et cinquante autres villages de la Haute et de la Basse-Italie et de la France.

Cette province, qui avait été démembrée du Milanais, ou plutôt du Pavésan, pour être incorporée au Piémont, a été rendue à la république italienne, et fait actuellement partie du royaume d'Italie.

§. II.

Le Bas et le Haut-Novarais.

Les deux provinces que l'on appelait le Bas et le Haut-Novarais, pays que l'Autriche avait cédé aux souverains du Piémont, et que l'empereur des Français réunit aussi au duché de Milan, sont bornées au couchant par la Sésia, au levant par le Tésin, et percées tout le long, du nord au sud, par l'Ogogna.

Novare, qui donne le nom à ces deux provinces, est sur le bord de cette rivière, au degré 45°. de latitude, et 26°. de longitude. Cette ville, après la chute de l'empire romain, fut, comme toutes celles des Gaules cisalpine et transpadane, soumise aux rois Lombards, puis aux Carlovingiens; ensuite elle s'érigea en ville libre, sous le gouvernement épiscopal. Les Milanais s'en emparèrent: elle passa ensuite sous la domination des Visconti, des Sforce, puis sous les rois d'Espagne, faisant toujours partie du duché de Milan, jusqu'à ce qu'avec une portion de ses dépendances, sous le nom de Bas-Novarais, elle fut cédée au roi Charles-Emmanuel III, en 1735. La ville n'est ni bien grande, ni aussi bien fortifiée que l'étaient Coni, Alexandrie et

Turin. L'air ne passe pas pour y être fort sain en été, à cause des campagnes plates et humides qui l'entourent, et des rizières du voisinage dont les exhalaisons ne sont certainement pas salutaires. Cependant, comme ces rizières ne sont pas fort proches de la ville, elle ne laisse pas d'être assez peuplée, et de compter parmi ses habitans une quantité de familles anciennes et illustres, parmi lesquelles on distingue les Avogadri, les Bellini, les Inviziati, les Caccia-Piatti, les Castellani, les Cataneo, les Tornielli. La ville étant opulente à cause de la fertilité de son territoire et du rapport des rizières, il y avait des églises richement dotées, et des couvens de différens ordres qui ont joui de revenus considérables encore dans ces derniers tems. L'évêché était un des plus riches de l'Italie; et, jusques à nos jours, les évêques avaient conservé la juridiction temporelle sur quelques cantons de leur diocèse. Parmi les bourgs et les villages compris ci-devant dans cette province, les plus considérables sont Agognate, Biandrate, et Casalgiate, sur la rive droite de l'Ogogna et la gauche de la Sésia, et Galiate sur la droite du Tésin. Plusieurs de ces villages, par la même influence des rizières, ne sont pas aussi peuplés qu'ils devraient l'être; mais les terres sont d'un grand rapport aux propriétaires. Dans quelques endroits on cultive le lin, culture moins profitable aux seigneurs possesseurs des terres,

mais infiniment plus aux paysans. On dit que, dans le seul village de Cameri, le lin y fait entrer, chaque année, plus de cent mille livres.

La partie montueuse qu'on nomme le Haut-Novarais, où sont Arone, Pallanza, Borgomanero, Domo d'Ossola, compris autrefois sous le nom de comté d'Anghiera, pays comparable, sous plusieurs rapports, aux cantons de la Suisse, est riche et florissante, mais plus par l'activité et l'industrie des habitans, que par la fertilité du sol. Arona, située sur le penchant d'une colline qui borde le *lago Maggiore*, à l'endroit où le Tésin en débouche, est une ville de quatre mille ames, avec un château, maintenant de peu d'importance, ancien fief de la maison Borromée de Milan, à laquelle Saint-Charles, né dans ce château, acquit plus de gloire que tous les capitaines qui en étaient sortis, et les biens immenses qu'elle possédait. On voit à Arone, avec un sentiment de vénération, la chambre où ce très-illustre et saint personnage vit le premier jour, et la statue colossale de bronze qu'on lui érigea quelques années après sa mort, et sa canonisation. On prétend que c'est la plus grande statue qui soit en Europe.

Les fameuses îles Borromées qui sortent du lac, et que tous les voyageurs vont visiter, sont

à l'entrée d'un golfe que forme ce lac, vis-à-vis de Pallanza, chef-lieu d'un ancien département à qui cette ville donna le nom, et où résidaient un intendant, un préfet ou juge majeur, pour les secondes instances, et un collége pour les écoles d'humanité, de rhétorique, et de philosophie, comme dans les autres capitales des provinces. Au dessous de Pallanza est Intra, village renommé depuis quelque tems, parce que c'est la station des postes, des rouliers et des muletiers qui vont d'Italie en Suisse et en Allemagne, par Bellinzona. C'est entre les îles Borromées et Pallanza que se jette dans le lac, et coule ensuite avec le Tésin, un torrent impétueux appelé la *Tosa*, par la vallée duquel on croit que les Teutons, alliés des Cimbres, sont descendus en Italie, et ont été battus et défaits par Marius et Catulus. (N. 5.).

En remontant cette vallée, on trouve sur la droite Cardezza, un des beaux et bons villages de ce canton; ensuite Domo d'Ossola, bourg principal de cette longue vallée, et qui, selon toute apparence, est l'*Oscella*, lieu marqué dans les itinéraires d'Antonin et dans la géographie de Strabon. C'est encore là que passe le chemin qui conduit, du Valais et de la Suisse, en Lombardie.

Au nord d'Arona et du *lacus Verbanus*; ou lac Majeur, est le petit lac d'*Orta*, au milieu duquel s'élève une petite île qui ne contient qu'une église dédiée à un St-Jules, dont le squelette, un peu gigantesque, est sous l'autel principal. Autour de ce lac sont différens beaux villages et des collines très-agréables.

En traversant ces collines, l'on passe du lac d'Orta dans la vallée de Sésia, ainsi appelée du nom de la rivière qui l'arrose en descendant des Alpes grecques pour se jeter dans le Pô, entre Casal et la Lumelline. Varallo est le chef-lieu de ce district, où résidait un magistrat avec le titre de préteur, qui, à l'autorité judiciaire, réunissait l'économique. Ce bourg est très-renommé, et très-fréquenté pour le sanctuaire appelé le *Sacro-monte* di Varallo, où l'on voit une foule de chapelles bâties à peu de distance les unes des autres, dans un bosquet, lesquelles présentent des peintures à *fresco* et des statues de terre cuite, sorties les unes et les autres de mains de maîtres. Dans tout le Piémont il n'y a rien dans ces deux genres qui égale ce que l'on voit à Varallo. C'est de cette vallée, qui faisait aussi partie du Novarais, que sont sortis les premiers bons artistes dont le Piémont peut s'honorer. Gaudenzio Ferrari,

élève et compagnon de Raphaël, naquit à Valdugia, village tout proche de Borgo-Sésia. Les gens de cette contrée qui comprend, outre les deux gros bourgs susdits, une trentaine de villages et de hameaux, ont des talens particuliers pour les arts mécaniques; il en sort une foule de menuisiers, de sculpteurs en bois, de statuaires et de peintres. Les femmes y sont en général plus belles que dans les autres provinces : elles, ainsi que les hommes, tirent une partie de leur subsistance et de leur aisance, de la culture des mûriers, des fourneaux, des moulins à filature, qui y sont en aussi grand nombre que dans le Haut-Piémont.

§. III.

Coup d'œil sur un district appelé Valsésia.

Ce pays avait été cédé en 1703 au duc de Savoie Victor-Amédée II, par l'empereur Joseph I. Toute la vallée, pendant un siècle entier, fut soumise à une seule administration : elle a été dernièrement partagée, pour en donner une partie à la république italienne avec le Novarais. La rive droite de la Sésia reste à l'arrondissement de Verceil et au département qui porte le nom

de cette rivière. Faisant partie du Novarais et du Milanais, ce district n'eut pas toujours le même sort que ces capitales. Son histoire semble avoir plus de rapport avec celle d'un canton suisse, qu'avec celle de Novare et de Milan. Des littérateurs qui s'en sont soigneusement occupés, conviennent qu'il est impossible de remonter à la première origine de sa population. Nous ne la chercherons pas non plus, quelque raison que l'on ait de croire qu'une partie de ces Grecs que Jules-César établit, dit-on, dans le Milanais, près le lac de Côme, puisse s'être transportée sur les rives de la Sésia. Quoi qu'il en soit à l'égard du tems de l'ancienne Rome ou du siècle d'Auguste, ce petit pays, naturellement pauvre, n'ayant guères attiré la cupidité ni des Romains, ni des Lombards, ni des Francs qui leur succédèrent, ni des Allemands, Suabes, Saxons et Franconiens, qui ont régné dans l'Italie septentrionale, demeura peut-être long-tems oublié ou négligé, et par là, indépendant. Il se gouverna par lui-même, comme les cantons suisses ses voisins; au moins on ne voit pas que les partis dominans à Milan, à Novare et à Verceil aient cherché à soumettre à leur domination les habitans de cette vallée, jusque vers la fin du XIVe. siècle, lorsque ceux-ci reconnurent pour maître et souverain

Galeas Visconti, créé duc, et autorisé par un faible et avare empereur d'Allemagne à régner en Lombardie. Ce duc leur persuada ou les força à se livrer à lui. Il les reçut à certaines conditions, que le langage diplomatique du tems appelait *pacta deditia*. L'on sait quelle valeur ont conservée ces pactes chez la plupart des communes qui s'étaient, de la même manière, donné des maîtres. Malgré cela, il paraît que les Valsésiens en ont joui pendant quatre siècles, sous les ducs de Milan, Visconti et Sforce, et sous les rois d'Espagne, devenus maîtres du Milanais par la disposition de Charles-Quint. Pendant quelque tems encore, ils maintinrent leurs priviléges sous les empereurs autrichiens Léopold I et Joseph I; puis aussi sous les ducs de Savoie, rois de Sardaigne, à qui l'empereur Joseph, ensuite Charles VI, le cédèrent à titre de récompense pour les services que ce prince lui avait rendus dans la guerre de succession. Les rois de Sardaigne qui ont possédé ce petit pays, près d'un siècle entier, lui ont conservé ses anciens priviléges, même après avoir aboli de semblables actes ou pactes de dédition, passés avec d'autres provinces. Le gouvernement provisionnel du Piémont, depuis 1798 jusqu'en 1802, respecta ces pactes ou priviléges; mais, dans la suite, le premier

Consul, avant de réunir décidément le Piémont à la France, céda toute la partie de cette vallée qui est sur la gauche de la rivière, avec le Novarais, à la république italienne, et la soumit ainsi aux mêmes lois que le reste du duché de Milan : assurément ils n'y perdront rien. Au reste, le cours de la rivière donne naturellement plutôt à Novare qu'à Verceil, cette vallée intéressante aujourd'hui plus que jamais, qui tient immédiatement au fameux *Mont-Rosa* et au Simplon. Il me semble à propos de rapporter ici la description du voyage qu'y fit M. de Saussure, avec son fils, dont M. Bourrit parle en ces termes :

« La vue du Mont-Rosa, dit-il, n'est pas la seule dont ils jouirent du haut du Pic-Blanc, ce pic n'étant dominé par aucune hauteur qui pût leur dérober la vue des plaines de l'Italie, et ces plaines étant assez rapprochées pour qu'ils en vissent quelques détails : malheureusement alors une vapeur bleuâtre voilait ces plaines, et un grand nuage suspendu à la voûte du ciel formait un immense rideau qui leur dérobait presque toute cette vue. Cependant ce rideau se déchirait par momens, et leur laissait voir dans les intervalles de ses lambeaux, tantôt le Lac Majeur, tantôt le Tesin, puis le Navigliogrande ; mais ils ne purent distinguer ni Milan, ni Pavie,

ni aucune autre ville de la Lombardie que l'on doit parfaitement reconnaître lorsque le tems est serein. Ils se trouvaient élevés sur ce pic de 1594 toises sur la mer : la latitude de Macugnaga fut trouvée de 46 degrés 2 minutes et 30 secondes, et le Mont-Rosa de 46 et 10 secondes... ..... Une gorge ou un passage conduit, en huit heures de route, de Macugnaga, à un village du Valais, nommé Valsesa, et de ce village on va à Viège en six heures. Autrefois ce passage était celui du commerce, et des courriers entre la Suisse et l'Italie; on y voit encore des restes d'un chemin pavé avec beaucoup de soin, mais que des éboulemens ont rendu impraticable aux chevaux, et difficile pour les hommes. »

SECTION 7.

DÉPARTEMENT DE LA SÉSIA.

§. I.

Verceil et son diocèse.

Au couchant de Novare est VERCEIL, capitale d'une province aussi vaste que celle de Novare, égalant seule presque toute la principauté du Piémont au XIIe. siècle. Les anciens habitans du pays s'appelaient *Libui* ou *Libici*, suivant les différens manuscrits. Le tems de sa première fondation et l'origine du nom sont inconnus. Si ce nom vient de *Veneris cellæ*, et par contraction *Vercellæ*, cela ferait supposer que, dès le tems de la république romaine, la langue latine y était commune; que ce sont les Romains qui lui ont donné ce nom lorsqu'ils en furent les maîtres, et qu'il y avait dans ce lieu un grand nombre de petits logemens pour des prêtresses de Vénus, ou des filles de joie. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nom de *Vercellæ* se trouve dans les historiens et les géographes du siècle d'Auguste. Sous les premiers empereurs, Verceil était fort consi-

dérable, et son territoire faisait partie de cette Gaule cisalpine dont la fertilité a été si hautement vantée par Strabon, ainsi que toute la Haute-Italie. Il eut beaucoup à souffrir de l'invasion des Barbares, comme l'atteste éloquemment Saint-Jérôme, dans une de ses lettres si élégantes et si connues. Il se releva cependant sous la domination des Lombards; et sous les empereurs Carlovingiens, Saxons et Franconiens, il devint une des principales villes du royaume d'Italie. Son évêque était alors un des premiers membres de l'aristocratie italienne ou lombarde, et des plus influens dans les affaires de l'empire romain germanique. Les habitans s'érigèrent en république, gouvernée par un conseil municipal et par un podestat appelé de l'étranger, sous l'influence de ses évêques, et des familles puissantes et rivales, par les Tizzoni et les Avogadri tour à tour, selon que l'un ou l'autre parti gagnait de l'ascendant, tout comme Milan l'était successivement par les de la Torre, et les Visconti; Bologne par les Geremei, le Lambertazzi, le Pepoli, et le Bentivoglio. Moins grande et moins puissante que Milan, de qui elle dépendait à quelques égards, parce que son évêque était suffragant des archevêques de cette métropole, la ville de Verceil, avec ses dépendances, passa sous la domination des Visconti, lorsque ceux-ci se

furent rendus maîtres du Milanais. La maison de Savoie en fit l'acquisition dans le commencement du xve. siècle. Philippe-Marie Visconti céda cette province à Amé VIII, premier duc de Savoie, lorsqu'il en épousa la fille; contrat singulier et unique, puisqu'au lieu de donner une dot à l'épouse, le duc Amé reçut du gendre une belle province. La ville de Verceil était alors plus grande, plus peuplée et plus riche que Turin. Dans le siècle de Charles-Quint, elle fut aussi quelque tems la résidence des ducs, particulièrement de Charles III.

Jusqu'à la guerre de la succession, elle a été place frontière, et bien fortifiée; mais les fortifications furent démolies en 1703, par les Français; dès lors la ville resta ouverte de tous côtés. Sa population se soutint cependant, et les pertes que les guerres et la peste lui avaient causées dans le xviie. siècle, ont été réparées dans le siècle suivant. La ville ne présente pas un aussi bel aspect que Turin, Ast, Casal, et Alexandrie; mais tout y annonce son antique grandeur. Il y a quelques palais remarquables, tels que celui de Fagiolini, qui appartenait, il y a plus de deux cents ans, à l'illustre famille Centorio. L'église de St-André est du plus beau gothique, ainsi que l'étaient le cloître attenant, et l'hôpital du même nom; le tout de la fondation du cardinal

Guala Bichieri, qui avait été légat en Angleterre, au tems de Henri III. L'ancienne cathédrale, à présent démolie, était remarquable sous d'autres rapports; la nouvelle est d'une très-belle architecture moderne. Dans quelques autres églises, même au dehors, on voit des peintures à fresque, soit de Ferrari, de Lanini, ou d'autres élèves de l'école romaine.

Les Verceillois se sont plutôt distingués par un naturel bon et honnête, que par un esprit vif et brillant. On compte beaucoup plus de saints et de bienheureux, que de savans et de littérateurs illustres, sortis de son sein. Les lettres y ont cependant été cultivées, toujours suivant le goût de chaque siècle, soit par des natifs de la même ville, soit par des gens de la province, ou par des étrangers qui s'y étaient établis: et la classe ci-devant privilégiée a donné de tout tems à l'Etat de braves officiers, et quelques habiles généraux. De nos jours, il s'est trouvé parmi les Verceillois un homme de lettres d'un caractère fortement prononcé, qui a, des premiers, levé l'étendard de la liberté et de la démocratie.

La province de Verceil, y compris la capitale, qui, sous le régime précédent, comptait plus de douze mille habitans, fait nombre aujourd'hui de près de cent mille, indépendamment du Biellois, qui autrefois en faisait partie. Les bourgs et les

villages qui se trouvent au midi abondent en blé, particulièrement en riz, en gros bétail et en volaille de différentes espèces; mais la culture du riz, nuisible à la santé des cultivateurs, rend la population du Verceillois, ainsi que du Novarois et de la Lumelline, beaucoup moins forte qu'elle ne le serait par toute autre culture; et comme les propriétaires tirent plus promptement le revenu des rizières que celui des prairies et des champs cultivés en froment, seigle et avoine, ils font tout ce qu'ils peuvent pour n'être pas obligés de changer de culture, quelque avantage que l'Etat et même leur postérité dût en ressentir.

Les villages principaux de cette partie de la province Verceilloise, en allant du sud-est au nord-ouest, sont Stropiana, qui a appartenu à un grand chancelier d'Emmanuel Philibert, appelé Langosco, d'une famille jadis des plus puissantes de Pavie; Pezzana et Dezana, que nous avons dans l'arrondissement du Montferrat, près de Trin; Assian, bien bâti, peuplé d'hommes industrieux, au milieu de champs fertiles, de beaux vignobles et de jardins délicieux, et sur-tout Bianzé, d'où sont originaires les Pinto, ingénieurs et architectes militaires, accrédités sous le roi Victor-Amédée III; Saint-Germain, dont une des plus illustres familles piémontaises

porte le nom, et où naquit Pietro Cara, un des premiers qui se distinguèrent dans la culture des lettres à leur renaissance, et fut chancelier de Savoie en 1490; SANTIA, moins illustre par sa collégiale, que pour avoir été le lieu natal de Jacques Durandi, magistrat très-érudit, à qui l'histoire du Piémont doit infiniment. Cavaglia, village moins grand, mais d'un air plus sain que Santià, est sur le penchant d'une colline, où la vigne se cultive avec autant de profit que le blé. Plus au nord sont Arborio et Buronzo, berceaux de deux nobles familles, autrefois fort nombreuses; car, on comptait plus de trente-six branches d'Arborio, issues d'une même tige. Il y en avait encore seize florissantes vers le milieu du XVIIe. siècle (1). Gattinara, sur un sol un peu élevé, graveleux, à couvert des vents du nord, et exposé au midi, toujours favorable à la vigne, est un nom connu dans les deux mondes, pour avoir eté celui d'un très-grand homme d'état, premier ministre et grand chancelier de Charles-Quint. Il est appelé communément Mercurin Gat-

(1) La famille qui posséda Buronzo, et qui en prit ou lui donna le nom, était aussi divisée en plusieurs branches: d'une d'elles, surnommée del Signore, descend l'archevêque actuel de Turin.

tinara, sur l'extraction duquel Guichardin a jeté quelques nuages, que d'autres écrivains ont tâché de dissiper (1).

Quelques littérateurs piémontais sont d'avis, et je le suis aussi, que la fameuse bataille (2) que Marius et Catulus gagnèrent contre les Cimbres, a eu lieu dans le voisinage de Gattinara. (N. 6.)

---

(1) Voy. le 2°. vol. des *Illustri Piemontesi*. Turin, 1782.

(2) La plupart des antiquaires et des historiens modernes, d'après une narration très-concise de Lucius Florus, sont d'avis que les Cimbres sont descendus en Italie par les Alpes réthiennes ou tridentines, longeant l'Adige jusqu'à Vérone, et que c'est dans le voisinage de cette grande ville que se donna la bataille. Florus ajoute, de plus, que les Barbares s'étaient auparavant arrêtés dans la Venetie, et que la fertilité de ce pays les amollit, et fut ensuite cause de leur défaite. D'un autre côté, la relation détaillée de cet événement que Plutarque nous a transmis dans la vie de Marius, et différens passages d'autres auteurs anciens, nous porteraient à croire que c'est par les Alpes pennines, c'est-à-dire par l'endroit de cette grande barrière qu'on appelle aujourd'hui Saint-Gothard, que les Cimbres sont passés, et que c'est dans une large plaine, qui est entre Domo d'Ossola, anciennement *Oscella*, et Verceil, non loin de Gattinara, que Marius et Catulus défirent les Cimbres. Au moins, il est dit que c'est près de Verceil que Marius indiqua le lieu où il voulait livrer ou accepter la bataille, et que les Cimbres s'y rendirent. Plutarque ne nomme point l'A-

§. II.

Arrondissement de Bielle.

On va de Gattinara dans le Biellois, par le village de Bussinengo, aussi mal peuplé et aussi triste, à cause de son sol humide et de ses ruisseaux bourbeux, que Gattinara est agréable par ses vignobles. (N. 7.)

Au reste, toute la partie montueuse de l'ancienne seigneurie de Verceil forme la province qui prit le nom de Biella, chef-lieu de la vallée que forme le gros torrent appelé Cervo. Ce bourg, né probablement sous le Bas-Empire, fut érigé en ville, et long-tems après son église a été érigée en cathédrale. L'évêque de Verceil, lors-

---

dige (*Athesim*), mais bien *Atisonem*, appelée aujourd'hui *la Tosa*, qui a sa source non loin de celle du Rhône, dans le pays des Lépontiens, entre les Alpes pennines et les réthiennes, et va se jeter dans le *Lago Maggiore*, dit anciennement *Lacus-Verbanus*. Suivant Velleius Paterculus, antérieur d'un siècle à Plutarque et à Florus, c'est *in Campis Raudiis* que Marius et Catulus remportèrent cette mémorable victoire. Claudien dit qu'elle fut remportée près de Polentia. Il est très-probable que Claudien a voulu dire, et peut-être a-t-il écrit *Palentia*, aujourd'hui Palanza, ville peu éloignée de l'endroit où Plutarque paraît indiquer le champ de bataille. (Voyez la Note 5.)

qu'il fut question de ce démembrement, disait que les Verceillois avaient besoin des Biellois pour desservir les églises, cultiver les campagnes, et exercer les arts et métiers. Il est vrai que les peuples de ces deux provinces étant d'un caractère opposé et d'un sol très-différent, ont besoin l'un de l'autre. L'arrondissement de Bielle, ou du Cervo, est montagneux, sec, et en très-grande partie stérile, autant que le Verceillois est plat, humide et fertile. Les Biellois, actifs et laborieux, passent pour fins, astucieux, rusés, autant que les autres sont bénins, bons et honnêtes. Le fait est que, des montagnes biellloises sont sortis des artistes, des ouvriers, des marchands, des hommes à grands talens, beaucoup plus que des riches plaines de l'arrondissement de Verceil. Deux familles biellloises, qui dans le tems que toute la province, y compris Bielle, passa sous la domination du duc de Savoie, prince de Piémont, n'étaient pas connues, s'élevèrent aux plus hautes dignités et à une grande fortune par leurs talens, leur valeur et leur savoir. Dans les siècles suivans, elles se sont illustrées plus qu'aucune de celles de Verceil et du Piémont. Ce sont celles de Ferrero et del Pozzo ; l'une divisée en deux branches connues sous le nom de la Marmora et de Masseran ; l'autre, sous celui de marquis de Voghera et

prince de la Cîterne. A une des branches de la famille Ferrero, établie en Espagne, appartiennent les deux bourgs de Masseran et de Crêvecœur, dont jusqu'à présent elle porte le titre. Deux Cassian, et un Antoine del Pozzo, sont connus dans l'histoire de la littérature, et dans celle de l'église, mais beaucoup moins dans celle-ci que les Ferrero. Plusieurs autres familles considérées dans la capitale du Piémont, sont aussi sorties de Bielle. Les Scaglia, comtes de Verrue, qui ont figuré dans la diplomatie et à la cour, sous les règnes des derniers ducs de Savoie, et les premiers rois de Sardaigne, étaient Biellois.

Nous connaissons nombre de familles en Piémont, dont le nom est le même que celui de plusieurs villages de l'arrondissement actuel de Bielle, preuve non douteuse qu'elles en sont originaires, et qu'elles ont fait fortune par quelque commerce ou quelque métier.

Dans cette partie de l'ancien Verceillois, près du village Alagna, on exploite des mines de fer, de cuivre, d'un peu d'argent et même d'or; et dans plusieurs autres villages il y a des forges et des usines, comme dans toutes les villes des Alpes, de l'Apennin et des Pyrénées, et différentes manufactures de draps ordinaires, d'un grand débit. On y cultive le mûrier; il y a des moulins pour filer et tordre la soie.

De différens bourgs et villages du Biellois, sortent continuellement des charpentiers, des menuisiers, des maçons, et de tems à autre des architectes, des statuaires et des peintres.

Joseph Piacenza, savant architecte, qui donna une édition enrichie de notes d'un ouvrage de Baldinucci, sur l'histoire des peintres, et qui dirigea des bâtimens en Savoie et en Piémont, est Biellois. Les deux frères Cagliari, très-célèbres peintres décorateurs, et M. Vérona leur neveu, si connu et si estimé à Berlin par son habileté et son activité étonnantes, ont vu le premier jour dans une des plus belles vallées de la province, qui est celle d'Andorno, ainsi appelée d'un bourg de ce nom.

SECTION . 8.

DÉPARTEMENT DE LA DOIRE.

§. I.

Arrondissement de Civas, autrement Chivasso.

L'ORIGINE de CIVAS n'est pas connue; l'étymologie de son nom ne l'est pas davantage, parce que les historiens romains et les anciens géographes n'en font pas mention; et les différentes manières dont les écrivains du moyen âge l'ont écrit, nous embarrasse. Les uns l'ont appelé, en latin barbare, *Clavasium* qui, par corruption, est devenu Chivasso; d'autres l'appelèrent Civas, fait peut-être par contraction de *civitas*, cité, ou de l'augmentatif *civitasso*; comme d'*Aïa*, qui est le même mot grec que *Gaïa*, terre, les Toscans ont fait Aïaccio, et les Lombards Aïasso.

Sa situation et la qualité de son sol ne nous permettent pas de douter que ce lieu ne fût habité avant même que les Romains fussent maîtres

de la Gaule cisalpine; mais on ne peut pas dire s'il appartenait aux *Taurini*, aux *Libui*, aux *Lœvi*, puisqu'il se trouve au centre d'union de trois pays. Aussi, dans le moyen âge, Chivasso a appartenu tantôt aux princes de Piémont, tantôt aux marquis d'Ivrée, et aux comtes du Canavais, leurs successeurs, et plus souvent aux marquis de Montferrat; mais il resta incontestablement au Piémont, depuis que les ducs de Savoie ont été en possession de Trin, par la cession du Haut-Montferrat, qu'ils obtinrent par la paix de Querasque, en 1631. Civas est une ville de la seconde classe, parmi les villes provinciales, parce qu'elle ne fut jamais capitale d'une province. Ce n'est que dans la dernière organisation des départemens qu'elle est devenue chef-lieu d'un arrondissement. Située sur les bords du Pô, au milieu de quatre provinces différentes, elle est une place de commerce, sur-tout pour le grain et le gros bétail. Comme place d'armes, elle ne sera jamais que médiocre, quoique susceptible de la plus régulière fortification. Son territoire n'est pas tout capable de la même culture, ni également bon. Il y a une étendue de campagne dont on a eu bien de la peine à tirer parti; le blé n'y prospérait guère; les prairies, faute d'eau, ne donnaient que peu de foin, et encore assez mauvais. On y avait établi des haras; mais le terrain aride et brûlant

en été, gâtait la corne des pieds des chevaux, et nuisait à leurs yeux. On vient depuis peu d'y établir de grandes bergeries de brebis d'Espagne. C'est peut-être le meilleur moyen de faire valoir ce terrain ingrat.

Sur la même rive du Pô, où est Civas, à cinq ou six milles de là, se trouve CRESCENTIN, autre ville de la même classe, mais dont le territoire est assez différent. Elle était, aux XIIIe. et XIVe. siècles, soumise à la république ou domination de Verceil; et les Tizzoni, famille puissante et souvent arbitre du gouvernement, s'en rendirent maîtres, ainsi que de Desana et d'autres villages; comme les Doria, les Grimaldi, les Fieschi ont fait des villages soumis à Gênes, leur patrie. Le nom de Crescentin est certainement d'origine romaine; mais on ne sait pas en quel tems on le lui donna. Moins commerçant que Civasso, Crescentin a un meilleur territoire, et jouit aussi d'un air moins pesant et plus sain. Il est habité par une bourgeoisie aisée, et par une noblesse de date plus moderne que celle des villes autrefois capitales du pays, telles que Verceil et Casal.

Vis-à-vis de Crescentin, sur l'autre rive du Pô, se trouvent deux petits villages fort renommés, pour deux raisons différentes, Monteu et Verrue. Ils ne sont pas compris dans le département que nous décrivons dans cet article; mais ils ont eu

autrefois les rapports les plus immédiats avec Civas et Crescentin. Montcu, très-petit village, remplace depuis nombre de siècles une grande et ancienne ville qui avait deux noms en même tems, *Bodincomagus*, nom de formation celtique, et *Industria*, de formation latine. Verrue, nom fait du latin *Verruca*, marque très-bien la qualité de son emplacement, c'est-à-dire un roc qui s'élève sur la plaine au pied de la colline, comme un porreau sur le corps d'un animal. Ce roc était jadis assez bien fortifié pour soutenir de très-longs siéges contre des armées considérables qui l'attaquèrent par terre et par eau, pendant les guerres des Français, des Espagnols et des Impériaux en Italie.

En remontant les deux rivières qui coulent, l'une de la vallée d'Aoste, qui est la Doire (Dora Balthea), l'autre des vallées de Ponte, Soana et Locana, appelée *Orco, Orgus* dans la géographie ancienne, on parcourt un espace de pays, depuis dix siècles peut-être appelé Canavèse, en latin *Canapicium*, sans doute parce qu'anciennement on y cultivait beaucoup de chanvre.

C'était l'Etat des comtes descendans des marquis d'Ivrée, dont la postérité s'était divisée en trois branches, qui partagèrent entr'elles les terres et les châteaux qu'elles possédaient à l'époque de la révolution du xe. siècle. Chacune prit le nom

d'une des terres qui lui restèrent, comme nom propre de famille : l'une s'appela de St-Martin, l'autre de Valperga, la troisième de Castellamonte. Les plus considérables de ces châteaux, bourgs ou villages, en prenant à l'ouest vers Turin, et remontant l'Orco, est Rivarol, fief de la branche principale de Saint-Martin, qui serait dans plusieurs cercles d'Allemagne une jolie ville ; Valperga, qui donne le nom à l'autre branche, est sur le penchant de la montagne, et doit avoir été, dans le tems des Lombards, le lieu des assemblées nationales pour ce district; car ce mot ne peut signifier que montagne d'élection. A une demi-lieue de Valperga se trouve Courgnè, bourg non moins considérable, et centre du commerce de plusieurs villages d'alentour; Ponte, autre bourg non moins considérable, situé sur l'Orco, dont le pont qu'on y a construit fut le premier fondement des habitations qu'on y bâtit, et y laissa le nom. De là, en remontant cette rivière, à deux lieues de chemin, on trouve Soana, puis Locana, qui donnent le nom à deux vallées, dont l'une finit à Cerisoles, petit village, bâti dans une ancienne forêt de cerisiers sauvages, qui lui a donné le nom, et qui est le plus haut de la vallée, au dessus duquel on trouve de la neige dans le cœur de l'été, comme sur le Mont-Viso. De là on peut aller, quoiqu'avec bien de la

peine, dans la vallée d'Aoste, dans le Valais, et le pays de Vaud ; mais ce chemin est peu praticable, et on ne croit pas que des armées y aient jamais passé.

En se tenant de l'autre côté, sur la droite de la Dora-Balthea, près de son confluent, à Crescentin, on passe Castellamonte, dont une des branches des comtes du Canavais, aujourd'hui presque éteinte, porta le nom. Castellamonte n'est pas moins peuplé que Valperga ; et son territoire graveleux, comme la plupart des autres villages échus en partage à cette branche, ne laisse pas d'être fertile. Il fournit par ses pâturages, ses champs semés en blé, et garnis de mûriers, des moyens de subsistance à une population assez forte. L'église paroissiale de Strambin, bâtie sur le dessin de l'architecte Vitton, a peu d'égales en beauté dans les plus grandes villes.

Parmi les possessions, les terres et les châteaux, tant des comtes de Castellamonte que de ceux de Saint-Martin et de Valperga, une des premières et des plus renommées est *Aillé*, que Charles-Emmanuel acheta des anciens maîtres de la branche qui en portait le nom, pour en investir le duc de Chablais, son fils cadet. Le château, bâti au commencement du XVIIIe. siècle, par un marquis de Rivarol, très-renommé dans l'histoire de Victor-Amédée, premier roi de Sardaigne,

était le plus grand et le plus magnifique qu'on pût voir dans toute la province. Il a été depuis augmenté de beaucoup ; mais les environs ne sont pas bien agréables. Le château de Masin date peut-être du XIIe siècle : c'est un des fiefs de la branche de Valperga, qui sont restés constamment dans la même famille, et d'où sont sortis des personnages très-marquans dans l'histoire de la Lombardie. Ce château, au pied duquel coule la Doire, n'est qu'à cinq milles au midi d'Ivrée, capitale de la province. Il est d'ailleurs tout attenant à Settimo, un de ces dix ou douze villages du Piémont, qui ont pris le nom de leur distance de la ville principale du district. Deux de ces villages appelés Settimo sont près d'Ivrée, l'un au sud-est, l'autre au nord-ouest ; ils sont les seuls dans toute la province dont l'origine est certainement romaine. Ils n'étaient que des stations pour la marche des troupes et peut-être des courriers. La première base ne fut qu'une colonne militaire, qui prenait le nom du numéro qu'on y gravait ; l'on désignait ces lieux par le mot *ad lapidem* VII, comme ailleurs, *ad* IX, *ad* XIV, ainsi que nous l'avons vu dans les articles précédens.

Ivrée, exactement au milieu de *Setto*, par contraction du mot *Settimo*, (dont l'un est distingué de l'autre par l'addition du nom *Viton*,

et nommé *Setto-Viton*) est assurément beaucoup plus ancienne, puisque c'est d'elle que les deux villages ont eu ce nom. Elle a été bâtie, ou créée colonie romaine sous le consulat de Marius, et par conséquent vers le même tems que Pompée Strabon fonda ou rétablit Asti et Albe, et avant que Turin fût déclarée *colonia Augusta*. Le nom latin *Ipporedia* paraît indiquer que les Romains avaient dans son voisinage des établissemens pour entretenir et dresser des chevaux; ce qui semble prouvé par le nom que conserve un endroit appelé Stalle, à peu de distance de la ville. Cependant les deux premières syllabes du mot *Ipporedia*, viennent du grec et non du latin, et la seconde partie *redia* paraît tirée de la langue teutonique, dans laquelle *reiten* répond au mot latin *equitare*. Dans le tems de César et d'Auguste, on ne peut pas dire qu'Ivrée fût aussi considérée que l'étaient les peuples Salassiens, dont elle était le chef-lieu, et qui ont rançonné Decius Brutus, romain, (N. 8) qui traversait leur territoire. Elle se trouva peu après impliquée dans la guerre qu'Auguste fit aux peuples habitans des Alpes, parmi lesquels on nomme très-expressément les Salassiens; et sous ce nom on comprenait également le Canavais et la vallée ou duché d'Aoste. Dans les premiers siècles de

christianisme, elle devint siége épiscopal; et sous l'empereur Charlemagne et ses successeurs, elle fut la résidence d'un gouverneur de frontière qui s'appelait markgrave en allemand, marchese en italien, puis marquis en français. Quelques uns de ces marquis d'Ivrée occupèrent le trône qu'avaient fondé les Lombards, et prirent le titre de rois d'Italie; c'est la postérité de ces rois, dont la fin ne fut pas heureuse, qui se partagea les terres qui forment le district d'Ivrée, dont nous venons de nommer les plus considérables. Car, outre celles-ci, la province d'Ivrée, nommée Canavèse, en compte bien encore plus d'une centaine qui, toutes ensemble, avec la ville capitale, donnaient, à l'époque de la révolution, une population d'environ 140,000 hab. Le dénombrement de 1795 en donnait plus de 135,700.

Le sol, entre Civas et Ivrée, n'est ni aussi gras, ni aussi fertile que celui du Piémont, entre Saluces, Turin et Civas; mais il est également bien cultivé, et s'il ne produit pas tout le blé nécessaire à sa population, qui en tire d'autres provinces, le peuple laborieux et actif va facilement chercher des ressources dans d'autres provinces et dans l'étranger. La dernière classe est composée, en grande partie, de chaudronniers, parmi lesquels ceux qui font quelque

fortune deviennent de riches négocians. Les gens d'une classe plus relevée s'adonnant à des professions moins mécaniques, plusieurs à quelque genre d'étude, se font recevoir notaires, procureurs, jurisconsultes, et avocats. Turin, capitale commune et centre des provinces, comptait une foule de scribes de différentes classes; des notaires, des clercs de procureurs, des avocats venus du Canavais, qui seul en a plus fourni que trois ou quatre autres provinces également grandes et peuplées. Cette nation, descendant des anciens Salassi, ou les remplaçant, ne dément pas leur caractère, ni celui de la race lombarde, si elle en est un reste. Elle est plus rusée que la piémontaise occidentale, et elle a, avec cela, conservé une espèce de férocité martiale, non indigne de ses ancêtres du tems de Rome, qui se sont fort distingués à cet égard sous le règne d'Auguste. Bérenger et Harduin, souverains de ce pays, et rois d'Italie, étaient des princes plus féroces que bénins; et les guerres internes, entre les différentes branches de la race des anciens marquis d'Ivrée, ont montré autant de bravoure que de ruse militaire. Ces descendans, ou successeurs des Salassiens, par le même esprit qui en fait des plaideurs astucieux, se sont, en différens tems, distingués dans les arts libéraux et les sciences, et sur-tout après la renaissance

des lettres, davantage même, et plus tôt que les Piémontais de la province de Turin. Ange de Civas et Chrysostôme Javelle ont été des auteurs estimables, car il faut juger les hommes illustres d'après l'esprit des siècles dans lesquels ils ont vécu; et c'était encore dans le règne de la théologie scholastique. Un livre d'observations grammaticales et quelques églogues imitées soit des anciens poëtes, soit des modernes, ne constituent pas de grands auteurs. Cependant le comte Mathieu St-Martin de Vische est le premier non seulement des Piémontais, mais de tous les écrivains de Lombardie, qui fut compté dans la classe de Pierre Bembo, de Fortunio, de Varchi, de Castelvetro, qui ont contribué à fixer la syntaxe de la langue vulgaire. De nos jours, le Canavais s'est élevé au rang des pays les plus éclairés, et il a raison de ne pas le céder au marquisat de Saluces qui depuis un siècle a donné à la capitale du Piémont tant de sujets distingués. Le Canavais a produit dernièrement des jurisconsultes, des médecins du premier ordre et des têtes fortement pensantes en philosophie et en politique, tels que les docteurs Giulio et Botta, tous deux nés et instruits, dès leur première jeunesse, dans le bourg ou village de Saint-Georges. Nous avons connu un poëte dramatique estimable, sorti du même lieu,

nommé Oliveri. D'un autre village de ce département, est sorti l'orientaliste le plus profond qui soit en Italie, et peut être en Europe; c'est l'abbé Derossi, professeur de théologie et de langue hébraïque à l'université de Parme.

Je ne sais si M. l'abbé Thomas Valperga de Caluse, merveilleusement versé dans les mathématiques, dans les langues anciennes et modernes, et dans tous les genres de littérature, est né dans les châteaux de sa famille, à Masin, à Caluse, à Albarey, ou bien à Turin; mais il peut toujours être regardé comme appartenant à cette province, qui a bien le droit de s'en glorifier. Pour des gens de lettres de la seconde ou troisième classe, ce coin de la Haute-Italie en a produit un grand nombre.

§. II.

La vallée d'Aoste, formant le troisième arrondissement du département de la Doire.

A quelques milles au dessus du village de Saint-Martin, sur les frontières des deux provinces d'Ivrée et d'Aoste, était le fameux fort de Bard, construit, de tems immémorial, sur un bloc de rocher, tombé dans le fond de la Doire; il faisait le point de séparation des deux provinces. L'on entrait dans celle d'Aoste en re-

montant la rivière, dès qu'on avait franchi le passage fort étroit, taillé dans le roc, sur la rive gauche. Ce fort n'existe plus depuis que le pays est réuni à la France. Le premier bourg considérable que l'on trouve en allant vers la ville capitale est Donas, près duquel on passe sous un arc de pierre noirâtre et très-dure, taillé totalement dans le roc et qui embrasse la largeur du chemin, ouvrage très-remarquable, dont on ignore l'auteur. Le peuple ignorant, sur quelques traditions vagues et absurdes, l'attribue à Annibal ; quelques antiquaires le donnent à César, d'autres à Auguste ; mais il ne paraît pas de construction romaine de ce tems-là

Challant, sur un coteau bien exposé au midi, n'est connu que pour avoir donné le nom à une famille très-puissante, d'où sont sortis de vaillans capitaines et quelques prélats illustres, dans le xve. siècle. Montjouvet et Chambave, qu'on a sur la même rive gauche, sont renommés par la qualité de leurs vins, plus délicats que ceux du Montferrat et des Langhes, comparables aux meilleurs vins de liqueur de France et d'Espagne. De l'autre côté de la Doire est le village d'Ussei, près duquel on exploite des mines d'un fer que des experts minéralogistes trouvent supérieur à celui d'Angleterre et de Suède. Châtillon, nom si commun à tant

de villes, bourgs et villages, où l'on avait construit quelques maisons en forme de château, est souvent mentionné à l'occasion des seigneurs qui l'ont possédé.

Au dessus de Châtillon est Aoste, capitale de la province, qui doit son origine ou son ancien rétablissement à une colonie romaine, qu'Auguste y envoya après que son général Térentius Varro eut soumis les Salassiens. On la nomma *Augusta Prætoria*, parce qu'à l'époque même de la fondation on y établit quelques cohortes prétoriennes. Elle conserve plus que les autres villes de la Haute-Italie, des restes de constructions romaines, entr'autres un arc de triomphe, assez remarquable, et un pont sur un torrent qui se jette dans la Doire, construit de grosses pierres de taille; mais il est depuis long-tems, en grande partie, enterré.

Aoste fut érigée en ville épiscopale, dans le VIIe. siècle; des fondations religieuses l'illustrèrent beaucoup, dans la suite des tems et dans les deux derniers siècles. Deux couvens de filles, l'un dit de la *Visitation*, l'autre des *Dames de Lorraine*, avaient acquis une grande réputation, par la bonne éducation qu'on y donnait aux jeunes demoiselles. Un monastère devenu, avec son église, une collégiale illustre sous le vocable de Saint-Ours, est plus considéré que la cathédrale. Mais

l'homme vénérable qui acquit de la célébrité à la ville d'Aoste où il était né, est Saint-Anselme, archevêque de Cantorbéry, l'an 1093.

C'est à la même époque que la maison de Savoie acquit les premiers titres sur ce pays. On suppose, avec quelque fondement, que l'empereur Conrad le Salique en fit donation à Humbert I, comte de Maurienne, tige incontestable de cette illustre famille ; et que quelque tems après les habitans du pays se soumirent spontanément au comte Thomas I, septième comte de Maurienne. Ce qu'on peut donner pour certain, c'est que la souveraineté d'Aoste appartenait à Amédée IV, fils de ce comte Thomas.

Au dessus de la ville sont les mines de cuivre qui ont enrichi, et dans la suite ont servi à l'illustration de la famille des comtes Perron. Dernièrement on en avait découvert d'autres, qui promettaient de l'argent et de l'or ; les troubles de la révolution ont ruiné les galeries qu'on y avait ouvertes pour les exploiter, et il ne sera pas facile de les rétablir.

Outre les mines d'Ussei et de Challant, et ces dernières dont je viens de parler, on en a découvert plusieurs autres de différens métaux, près des villages de Monsonel, de Saint-Marcel, du Champ de Pras, d'Olmont, de Cogne. Celle-ci est

prodigieusement abondante en fer excellent ; les autres en donnent d'une qualité fort propre à être réduit en bon acier.

L'exploitation de ces mines, sans compter celles de cobalt et de manganèse, assez considérables, procure des moyens de subsistance à une grande partie des habitans du pays, dont la population, en 1795, s'élevait à 61,481 habitans. C'est avec cela que le département de la Doire, comprenant les arrondissemens de Civas, Ivrée et Aoste, peut donner à la vingt-septième division militaire une population de 2 à 300,000 individus (1).

Vers le couchant, où, de la vallée de la Doire, la route va dans le Faussigni et la Tarantaise, sont le village et les eaux thermales de Cour-Mayour, dont on fait grand usage en Piémont et dans le Milanais. Le nom de *Cour-Mayour*, fait par corruption *de Colle Majore*, ou peut-être, suivant M. Bourrit, *de Curia*, ou *Corte* (pour *Cohorte*) *Majore*, étant de formation latine, nous fait croire que c'est dans les tems postérieurs au règne d'Auguste que ce chemin a été ouvert, et qu'on le doit aux Romains ; au

(1) *Voyez* les Vues économiques sur les produits du règne minéral du Piémont, par M. Bonvoisin.

lieu que celui d'*Ocellum*, qui signifie aussi *Haute- Montagne*, comme *Ussei*, *Oceglio* et *Usseau*, de formation teutonique ou celtique, a dû précéder les conquêtes des Romains dans les Gaules.

§. III.

Le grand et le petit Saint-Bernard.

Trois différens chemins, partant de la vallée d'Aoste, conduisent en France, le premier par un assez long détour, passant la haute montagne qui porte le nom de Grand-Saint-Bernard, entre dans le Valais, pays des anciens *Veragri*, dont le chef-lieu était *Octodurum*, aujourd'hui *Martigni*. On suit le cours du Rhône jusqu'à Vévai, puis la rive droite du lac Léman, par le pays de Vaud et par Genève; et on va dans le Dauphiné et dans le Lyonnais. Quelques voyageurs ou historiens modernes, entr'autres M. Witaker, écossais, et M. Bourrit (1), sont d'avis que c'est par cette vallée qu'Annibal a franchi les Alpes pour aller attaquer les Romains dans leurs foyers; c'est ce que nous discuterons dans une note à la fin de l'ouvrage. (N. 9.)

(1) Description des passages des Alpes. Genève, 1803.

Ce que nous ne devons pas omettre de rappeler ici, c'est que César voulut qu'on ouvrît un chemin dans cette partie des Alpes, qui porte le nom de Grand-Saint-Bernard, non pas pour y faire passer des armées, mais pour la commodité des marchands, et faciliter le commerce entre l'Italie et les peuples ultramontains. Il ne paraît pourtant pas que ce projet de César ait eu son effet. Ce passage n'est devenu praticable qu'après les établissemens hospitaliers, qu'on doit à un moine savoyard, *Saint-Bernard-de-Menton*, dont cette montagne porte le nom. Le second de ces chemins, passant par le Petit-Saint-Bernard, traverse la Tarantaise et la Maurienne ; et suivant le cours de l'Isère, conduit plus directement vers la France méridionale. Il n'est pas improbable qu'une partie de l'armée carthaginoise, sous les ordres de quelques lieutenans d'Annibal, ait fait ce chemin. Cependant c'est plutôt Pompée, parmi les généraux anciens, qui a fait cette route, lorsqu'il alla avec un corps de troupes en Espagne, puisque, dans une lettre adressée au sénat, il se vantait d'avoir ouvert, dans les Alpes, un chemin plus commode pour les Romains, entre les sources du Rhône et celles du Pô, différent de celui qu'avait fait Annibal. Cette route ne peut être que celle qui d'Aoste entre dans la

Tarantaise que nous trouverons sur la face occidentale de ces mêmes Alpes, appelées Mont-Maudit et Mont-Blanc. C'est ici que se termine le pays Italien et le Piémont. Avant que d'en sortir, il nous paraît à propos de jeter un coup d'œil sur le caractère des peuples qui confinent avec les Piémontais.

SECTION 9.

DIGRESSION SUR LE CÔTÉ OCCIDENTAL ET SEPTENTRIONAL DES ALPES.

§. I.

La Provence et le Haut-Dauphiné.

La plus grande partie des Alpes a été totalement inconnue aux Grecs jusqu'au tems des derniers rois Ptolomées. Ils n'avaient que quelques notices vagues des Alpes maritimes, qu'on disait qu'un nommé Hercule avait franchies, et où peut-être il n'avait fait qu'aborder. Les Romains, qui avaient reçu leurs premières instructions des Grecs et des Etrusques, n'ont connu que fort tard cette grande barrière qui sépare l'Italie de la France et de l'Allemagne. Ils avaient déjà fondé une colonie à Crémone, qui touche presqu'au Tyrol, et il semble qu'ils ne connaissaient pas encore cette vallée; ils en avaient établi une autre sur les rives du Pô, à Plaisance, et ils ne savaient que fort confusément d'où coulait ce fleuve, à la source duquel ils auraient pu, sans beaucoup d'efforts, aller en peu de jours. Ils se souvenaient des Gaulois, et savaient que ces peuples étaient ultramontains; mais ils ignorèrent encore long tems par où ils étaient venus. Ils ne songèrent

à connaître cette barrière qu'après qu'Annibal l'eut franchie pour aller les attaquer dans leurs foyers. Polybe, qui nous a laissé l'histoire de cette guerre, décrit avec des circonstances assez détaillées la marche d'une armée de soixante, et peut-être de quatre-vingt mille hommes, avec un attirail prodigieux, par des chemins dont on doutait encore s'ils étaient praticables à des gens du pays, et sans embarras. C'est d'après Polybe, et d'après Cincius Alimentus, qui en avait entendu parler à Annibal même, que Tite-Live, et les autres historiens tant Grecs que Latins; ont commencé à parler des Alpes, et particulièrement des pays transalpins.

La Haute-Provence et le Dauphiné sont les pays attenans aux Alpes, dont la description se présente la première dans l'ancienne histoire de l'Occident. Il est fâcheux que Polybe, ni Tite-Live, qui a copié et amplifié la description de la marche d'Annibal, n'aient nommé aucun des lieux habités au nord-ouest des grandes Alpes, près desquelles l'armée carthaginoise a dû passer; comme on regrette qu'ils n'aient point nommé la rivière ou la vallée qu'elle a dû suivre en descendant de la sommité de ces montagnes, vers le sud-est en Piémont. Cependant, il n'est pas à douter que c'est par le territoire d'Embrun qu'Annibal s'est porté à la hauteur des Alpes,

soit au Mont-Viso, soit au Mont-Genèvre.

Nous examinerons cela dans une note particulière; observons ici, en attendant, que plusieurs districts du département des Hautes-Alpes, ci-devant Dauphiné, situés sur la face occidentale des Alpes cottiennes, du Mont-Viso et du Mont-Genèvre, à l'opposite des ci-devant provinces de Saluces, de Pignerol et de Suze, tels que les arrondissemens d'Embrun, de Briançon et de Guillestre, ont jadis été soumis à un roi du Haut-Piémont, appelé Cottius, dont le siége était la ville de Suze. On apprenait par l'inscription de l'arc de Suze, que les Dauphinois et les Maurienois, du moins ceux des cantons de Roman et Modane, étaient soumis au roi Cottius, préfet de plusieurs districts ou cantons, difficiles à la vérité à fixer précisément, mais qui se trouvaient sans doute au delà des Alpes, à l'ouest. Dernièrement on déterra dans la ville de Suze une pierre qui avait été coupée, comme une infinité d'autres, en beaucoup de pays, dans la bâtisse des maisons, des tours et des églises. On lit dans l'inscription gravée sur cette pierre, les mots suivans :

CIVITATIS EBRODUMENSIS,
PROVINCIÆ COTTIANÆ.

Embrun, (*Eborodunum*, *Ebrodunum*) chef-

lieu des *Caturiges*, situé sur la Durance, est une ville intermédiaire entre les Alpes maritimes et les cottiennes, qui n'ont reçu ce nom particulier que sous les empereurs, d'un prince maître du Haut-Piémont, du temps de Jules-César et d'Auguste. Dans les tems antérieurs, ces montagnes n'étaient indiquées que par le nom générique d'Alpes ; aussi les Alpes cottiennes embrassent une étendue beaucoup plus grande que les autres ; elles comprenaient les districts de Quérasque, de Briançon, le diocèse d'Embrun, presque tout le Dauphiné, et la plus grande partie de la Savoie. C'est par cette partie de la grande chaîne des Alpes que Bellovèse avec ses Gaulois, et Annibal à la tête des Carthaginois, sont entrés en Italie (1) ; mais il n'est pas possible de déterminer si c'est par le Mont-Viso ou par le Mont-Genèvre ; et quand l'on admettrait qu'Annibal est descendu par le Mont-Cénis, ce serait toujours par les Alpes cottiennes; car la Novalèse et Suze appartenaient incontestablement au royaume de Cottius. C'est ici que les tacticiens cherchent, sur les rives de la Durance et de l'Ubaie, le chemin qu'a fait Annibal pour se porter à la sommité des Alpes (2),

(1) Voyez la note 1, à la fin du volume.

(2) Le marquis de Saint-Simon, dans les préliminaires de la Guerre des Alpes, de 1744.

et de là descendre sur les rives du Pô. C'est aussi par ces endroits que César passa d'Italie, ou de la Venetic, dans la Gaule transalpine, au commencement de la guerre dont il nous a laissé les précieux mémoires. Il y est dit très-expressément qu'il passa par *Ocellum*, et soit qu'Ocellum désigne Oulx ou Exilles, comme beaucoup d'écrivains l'ont cru, soit que ce haut lieu nommé *Ocellum* soit Usseau, comme nous le croyons avec Danville, c'est nécessairement par la vallée de Suze et le Mont-Genèvre, ou par celle de la Pérouse et Fenestrelle, qu'il entra dans le pays qu'on nomma dans la suite Dauphiné, où il trouva les Caturiges et les Garocelli, qui s'opposèrent à son passage. Ces deux peuples habitaient le nord-est du Dauphiné, et le sud-ouest de la Savoie. Il ne reste par conséquent pas le moindre sujet de croire, comme d'autres écrivains l'ont prétendu, que c'est par Domo d'Ossola, anciennement Oscella, que César prit alors son chemin. Si c'est la même route que Pompée se vantait d'avoir ouverte en conduisant une armée en Espagne, cet illustre Romain aurait aussi traversé les Alpes cottiennes; mais nous pensons que c'est par les Alpes dites Grecques au lieu de Grayes, que le général romain fit un chemin différent de celui qu'Annibal avait fait.

Les Alpes appelées Grecques, par la fausse supposition qu'un héros grec les avait franchies, et

par la synonymie de *Graii* et de *Græci*, n'embrassent qu'une partie de la vallée d'Aoste, et une partie du Vallais. Elles ont été appelées *Graiæ* par les auteurs latins, du nom teutonique *Grauen*, prononcé *Graïen*, qui signifie *grises*; parce que ces montagnes, moins complètement couvertes de neige que le Mont-Viso, présentent un aspect plutôt gris que blanc. Sur le côté septentrional de ces Alpes, connues aujourd'hui sous le nom de Petit et de Grand-St-Bernard, est une partie de la Savoie, séparée de la vallée d'Aoste par le Mont-Blanc, et de l'ancien pays des *Veragri* et des *Seduni*, aujourd'hui le Vallais, qui, vers le levant, se prolonge dans les Alpes pennines, qui sont les mêmes sans doute que les Alpes *Summæ* de César. Celles-ci se confondent avec les Lépontiennes, aujourd'hui pays des Grisons, et vont se terminer aux sources du Rhône, et aux frontières de l'Helvétie méridionale, du côté opposé aux sources du Tésin, et au département du Haut-Novarais. C'est par les gorges des Alpes pennines, aujourd'hui St-Gothard, Furca et Simplon, que sont entrés dans la Haute-Italie les Teutons, alliés des Cimbres; et c'est aussi par une de ces gorges que César projeta d'ouvrir une route pour faciliter le commerce des Romains et des nations germaniques; mais ce projet ne paraît pas avoir été exécuté.

Il ne paraît pas non plus que les Romains conquérans se soient fort empressés de soumettre ce qu'on nomme aujourd'hui les petits cantons suisses. Quoique César ait eu beaucoup affaire avec les Helvétiens, on ne voit pourtant pas que ni lui, ni aucun de ses lieutenans, ni les généraux d'Auguste, soient entrés dans les profondes vallées d'Uri, de Schwits et d'Unterwald ; car ces cantons ne présentent pas le moindre vestige de nom romain, ni de nom teutonique latinisé, comme en offrent le pays de Vaud, les cantons de Bâle et de Fribourg. Aucune trace de voie romaine ne montre qu'on passa de l'Italie dans l'Helvétie par l'endroit où est passé, en 1799, le maréchal Suvarow. Nous trouvons bien dans les historiens, les géographes, les itinéraires anciens, le nom de *Tigurum*, Zurich, de *Tugium* qui est Zug ; mais il y a toute apparence que les Romains se sont avancés dans ce pays en venant de l'Occident, c'est-à-dire de la Gaule transalpine, et non du Midi, en y allant de la Cisalpine. La route qui d'Italie va dans les frontières orientales de l'Helvétie vers le lac de Constance, qui la sépare de la Germanie, passe par les Alpes rhétiennes. Mais ces Alpes n'appartiennent pas aux pays que nous allons décrire.

SECTION IO.

DÉPARTEMENS DU MONT-BLANC ET DU LAC-LÉMAN.

§. I.

La Savoie propre, premier arrondissement du département du Mont-Blanc.

On ignore absolument de quel pays étaient venus les anciens habitans des hautes rives de l'Arc et de l'Isère, qui, ayant leurs sources dans le Mont-Blanc et dans le Mont-Iseran, se jettent l'une dans l'autre près de Miolans, puis toutes deux dans le Rhône, au dessus de Valence. Ce qu'on peut dire avec assurance, c'est que la population doit être venue, non pas d'Italie, mais de la Gaule, en remontant lesdites rivières, et jusqu'à un certain point le Rhône. Aucune histoire, aucune tradition ne donne lieu de croire que d'anciens peuples d'Italie se soient transportés dans la Gaule celtique, tandis que nous savons que plusieurs fois des troupes gauloises sont allées s'établir en Italie; et ces émigrations de Gaulois sont même les premiers événemens que pré-

sente l'histoire de l'Europe occidentale; car, tout ce qu'on raconte d'antérieur à l'expédition de Bellovèse, qui, vers l'an 140 de la fondation de Rome, conduisit des bords du Rhône sur ceux du Pô et du Tésin, une troupe nombreuse de Gaulois, est très-incertain ou fabuleux. Avant que de songer à franchir l'effroyable barrière qui sépare toute la Gaule de la péninsule appelée Italie, ces peuples se sont sans doute répandus dans les vallées accessibles qu'offrent les grandes Alpes vers l'ouest; pays connu sous le nom d'*Allobroge*, ensuite de *Savoie*, mais où, pour y aller d'Italie, il fallait passer les montagnes long-tems impraticables du Mont dit de Saint-Bernard, et du Mont-Cénis. Le Mont-Genèvre et le Mont-Viso, quoiqu'ils tiennent aussi au pays allobroge, ne conduisent pas dans la Savoie. Il n'est donc pas douteux que c'est du côté de la France que ce pays a été peuplé, et qu'il appartenait aux nations celtique et gauloise. Lorsque la Gaule fut soumise aux Romains, tout le pays allobroge releva du gouvernement de la Gaule lyonnaise; et après la chute de l'empire d'Occident, du ve. siècle de l'ère chrétienne, ce qu'on appela *Sapaudia*, puis *Saboia*, *Savoie*, faisait incontestablement partie du royaume de Bourgogne, qu'une horde de barbares venus du Nord, appelés *Burgundi*, avaient fondé. Les anciens

noms des peuples et des villes n'étaient point tirés des anciennes langues d'Italie, étrusque ou latine; ce qui prouve encore que c'étaient des Celtes qui leur avaient donné ceux qui sont en tout ou en partie d'origine latine, et qu'ils ont été introduits sous le Bas-Empire, ou dans le moyen âge.

En admettant l'opinion assez commune aujourd'hui chez les Français, que les Celtes, dans un tems fort reculé, ont peuplé une grande partie de l'Europe et de l'Asie, on est encore plus convaincu que la Savoie a reçu sa première population de l'Occident. En ce cas, la Savoie proprement dite a dû être habitée avant les autres parties du pays savoisien, comme contrée attenante immédiatement au pays allobroge, où sont Vienne et Grenoble, qu'aucune haute et difficile montagne ne sépare de la capitale de tout le duché. Cependant, CHAMBÉRY ne date pas d'une époque bien ancienne. C'est une de ces nombreuses villes modernes qui sont nées au pied d'anciennes villes bâties sur des hauteurs. Ce ne pouvait être d'abord qu'une salle, une chambre spacieuse, construite pour la commodité du commerce et des rendez-vous, au bas de la vieille ville de *Lemencum* (1), dont le nom

(1) Ce Lemencum était sur le chemin qui de la Tarantaise allait par *Bergusium*, à Vienne sur le Rhône.

et l'emplacement restent encore dans celui du couvent des moines Feuillans qui l'habitèrent jusqu'à la première invasion des Français, en 1792. La population de la haute ville de *Lemencum* vint peu à peu se ranger près du nouvel établissement, et ce qui ne devait être qu'un faubourg devint le chef-lieu du district en remplaçant la ville abandonnée, et réduite au seul couvent et à son église. Chambéry n'était cependant considéré que comme un village ou un bourg relevant de l'administration spirituelle, et, autant qu'il pouvait l'être, de la temporelle de Grenoble, jusqu'à ce que les comtes de Maurienne s'y établirent vers l'an 1230, et y firent bâtir un château sur l'emplacement un peu élevé, où est encore à présent celui qu'on y rebâtit à différentes époques, avec la Sainte-Chapelle attenante qui était l'église principale, tenant lieu de cathédrale. Lorsqu'après bien des oppositions de la part de la cour de France et des évêques de Grenoble, Chambéry fut érigé en ville épiscopale, on changea en cathédrale l'église des Cordeliers, la plus spacieuse de toutes les autres, moins belle cependant que celle des Jésuites. Au reste, le château, qui ne servit jamais de citadelle, ni de forteresse, était l'habitation des souverains lorsqu'ils résidaient en Savoie. Les portiques qui bordent les grandes rues et couvrent les boutiques sont de

charpente, tels qu'étaient jadis ceux de Bologne en Italie, et tels que sont encore ceux de Genève. Il y a de plus quelques anciens palais particuliers, d'une jolie construction; mais le seul d'un grand goût moderne, est celui de l'ex-marquis de Coudré. Les autres familles de gentilshommes établies à Chambéry sont médiocrement à leur aise; la bourgeoisie ne l'est pas davantage. Le commerce n'y peut pas être d'aussi grande importance qu'il devrait être par sa position et la nature de la ville; le voisinage de Lyon et de Genève s'y oppose. On y fabrique cependant beaucoup de gaze, qui a du débit en Allemagne, et des liqueurs fort délicates, qu'on exporte de toute part. La population de la ville montait, en 1792, à vingt mille ames. Il y avait un conseil ou chambre de justice, qu'on appelait sénat, comme celui de Turin, pour les causes majeures et toutes celles de troisième instance. Il y avait aussi une chambre des comptes pour tout ce qui regarde les domaines et les revenus de l'Etat.

Aix, petite ville au nord de Chambéry, doit son origine aux sources d'eaux thermales que les Romains ont découvertes, ou du moins visitées et fréquentées. Ils y ont bâti des habitations, comme ils ont fait à Aix en Provence, et à Acqui en Montferrat; ses habitans s'appelaient *Aquæ Gratianæ*, du nom de l'empereur Gratien. La

ville, avec son district ou banlieue, fut inféodée à la famille de Seyssel, d'où sont sortis en différens tems des militaires distingués, et le très-célèbre Claude Seyssel, auteur de divers ouvrages estimés et utiles dans le tems.

MONTMÉLIAN, à trois milles au sud de Chambéry, sur les frontières du Dauphiné, de la Maurienne et de la Tarantaise, est élevé sur les bords de l'Isère, et sur deux grands chemins, dont l'un conduit de l'Italie, par la vallée d'Aoste et la Tarantaise, à Grenoble; l'autre, par le Mont-Cénis et la Maurienne, à Chambéry et à Lyon. C'est probablement la première ville bâtie sur le côté occidental des grandes Alpes, par un nommé *Emilius*, ou *Emilianus*, qui occupa ce mont comme position militaire. Après que l'on a dû céder à la France le fort de Barreaux, Montmélian était la seule place d'armes considérable qu'avait la Savoie dans les siècles passés. On croyait cette place imprenable, et lorsque les Français la prirent du tems d'Henri IV, en 1601, ce fut l'exploit qui fit le plus d'honneur aux talens militaires du célèbre Sully. Elle fut encore forcée par Catinat, en 1691, puis en 1705, après quinze mois de siége. Ce fut alors que Louis XIV en fit démolir les fortifications. Depuis cette époque, Montmélian ne fut plus qu'un médiocre village, renommé cependant par ses vins, qu'on peut facilement

prendre pour du petit Bourgogne. Les coteaux où sont les vignobles se présentent avantageusement à ceux qui viennent de Chambéry, ou qui y vont de la Maurienne.

Conflans, mot fait de *Confluens*, ou de *Confluentia*, parce qu'il est au confluent du torrent Doron, et de la rivière *Isar* ou *Isère*, était autrefois chef-lieu d'un mandement. Il fut érigé en principauté par le roi Charles-Emmanuel III, pour faire prendre à l'archevêque de Tarantaise le titre de prince de Conflans, au lieu de prince de Tarantaise. Ses fortifications et ses deux châteaux ont été démolis pendant les guerres de François I et de Henri IV. Mais les campagnes qui l'entourent étant fertiles, cette ville nourrit toujours une population du double plus forte que celle d'Aix. Outre cela, l'eau salée qu'on y conduit par de longs canaux, des sources de Salins, près de Moutiers, l'enrichit. Arvillars, dont une famille des plus illustres de la Savoie porte le nom, est aussi considérable par sa population que celle de quelques villes de ce duché.

Bourget, à l'ouest de Chambéry et d'Aix, n'est qu'un petit bourg, comme le nom même l'atteste; mais renommé dans les chroniques, à cause d'un couvent de moines Bénédictins, et d'une église où étaient les tombeaux de la famille régnante, lorsqu'elle résidait en Savoie. Le nom de cette abbaye est Haute-Combe. Le lac, qui

prend le nom de Bourget, donne des poissons aussi délicats que la truite, et verse ses eaux dans le Rhône, à quelques milles au dessous de Seyssel.

Sur les frontières du Dauphiné est le fameux passage des Echelles, ainsi nommé parce qu'autrefois, pour franchir le rocher qui borde la rivière de Guier, on y plaçait des échelles. Le duc Charles-Emmanuel II fit ouvrir un chemin praticable par des voitures, taillé dans le roc; ce qui donna lieu à l'inscription qu'on y grava en grandes lettres, et qui est rapportée dans les relations de voyageurs, et dans le Théâtre de Savoie. Un peu au dessus des Echelles et de la grotte voisine, est Pont-de-Beauvoisin, gros village appartenant partie au Dauphiné, partie à la Savoie. Une petite rivière sépare les deux provinces, et ci-devant les deux Etats.

§. II.

La Tarantaise, ou vallée d'Isère.

La Tarantaise, située entre la vallée d'Aoste, la Maurienne et le Faussigni, tient immédiatement au Mont-Blanc. Le nom doit lui être venu d'un lieu habité dans les plus anciens tems, écrit *Darantasia* dans l'itinéraire d'Antonin et

Tarantasia dans la vie de St-Epiphane, par Ennodius. C'était une des vallées des Alpes grecques qu'habitèrent les *Centrones*, connus des Romains dès le tems de César. Resserré par de très-hautes montagnes couvertes de neige, ce pays ne peut qu'être très-froid, et peu fertile. Cependant il était habité par un peuple qui se fit connaître et estimer par sa bravoure. Lorsqu'on eut réduit les Salassiens et fondé parmi eux la colonie romaine nommée *Augusta Prætoria*, dont nous venons de parler, ce canton fut civilisé aussi bien que ceux situés dans les Alpes. Il faisait alors, comme le reste de la Savoie, partie du royaume de Bourgogne. Dès le cinquième siècle, on y fonda un évêché soumis aux archevêques de Vienne en Dauphiné. Un de ses évêques, nommé Pierre, disciple de St-Bernard de Clairvaux, ayant obligé les chanoines à la vie commune, la maison qu'ils habitèrent fut appelée *Monasterium*, dont la prononciation française fit MOUTIERS; et ce nom a été donné à la ville, au lieu de celui de *Forum Claudii* qu'elle avait eu. Peu avant cette époque, suivant les anciennes chroniques, un homme puissant, maître du château appelé *Briançon*, pillait, ravageait les pays, et donnait beaucoup d'inquiétude à l'évêque, qui appela à son secours Humbert II, comte de Maurienne, qui défit le tyran, s'empara du pays, et

partagea l'autorité, que les évêques y exerçaient dans le temporel. La ville dut être dès lors plus grande qu'aucune autre des pays voisins, puisqu'on l'érigea en archevêché, auquel furent soumis comme suffragans les évêques d'Aoste et de Sion. Son district fut ensuite uni à la Maurienne et à la Savoie, et acquit encore une sorte d'illustration par la dignité suprême à laquelle fut élevé un de ses archevêques, créé pape en 1276, sous le nom d'Innocent V. Moutiers continua d'être la capitale, et devint une ville considérable, autant que la nature du pays pouvait le permettre; car, après tout, elle ne serait qu'un médiocre village en France et en Italie. Elle n'offre rien qui mérite un regard, si ce n'est la cathédrale avec le palais de l'archevêque. Mais, près de la ville, il y a des sources d'eaux salées que l'on conduit par des canaux à Conflans, où on la fait évaporer et réduire en sel commun.

L'Isère, qui coule du Mont appelé le Petit-Saint-Bernard, donne le nom à la vallée. En remontant par le chemin qui de la Maurienne va dans le Vallais, on passe entre Ayme et Bellentre, anciennement *Axima* et *Bergintrum*, deux villes ou stations marquées dans l'itinéraire d'Antonin. Vient ensuite Saint-Maurice, village très-différent de la ville de même nom dans le Vallais, appartenant avec le titre de mar-

quisat, à la famille de Chabot, une des plus illustres de la Savoie. La vallée d'Isère a donné le nom à une autre famille savoyarde, non moins illustre, nommée autrement de Maréchal.

Briançon, ci-devant fief d'une des branches de la maison Carron, dont la principale s'appelait de Saint-Thomas, est encore un des bourgs remarquables de la Tarantaise. Il en est beaucoup parlé dans l'histoire des campagnes du fameux Lesdiguières, qui s'en était emparé, et d'où le duc Charles-Emmanuel ne le chassa qu'avec beaucoup de peine. Toute cette province donne une population à peu près égale à celle de la vallée d'Aoste. Les moyens de subsistance lui viennent de ses prairies, qui nourrissent beaucoup de gros bétail. Outre les bêtes à cornes, on y élève aussi des mulets qu'on va vendre en Dauphiné, et qui de là passent pour la plupart en Piémont ou en Espagne.

Le Faussiguy, dont on tire aussi de beaux mulets, est à l'ouest du Mont-Blanc, appelé autrefois Mont-Maudit. Au pied de cette montagne est le village de Chamony, dans une vallée extrêmement sauvage, que les voyageurs qui parcourent la Suisse ne manquent pas de visiter. Sa longueur est de six lieues, mais sa largeur n'est jamais plus que d'un quart de mille, et dans quelques endroits, à peine de quatre cents pas.

Le froid en hiver est très-rigoureux dans cette vallée, et en été la chaleur est excessive ; mais non pas nuisible comme dans la Valteline et dans le Vallais, avec lequel le Faussigny confine. Le reste de cette petite province étant mieux exposé au soleil, jouit d'un air plus tempéré. Les habitans sont assez civilisés, et fort honnêtes gens. Il en est sorti quelquefois des hommes d'un rare mérite, qui ont figuré dans les plus grandes villes d'Italie. Nous avons connu des mathématiciens, des mécaniciens, des tacticiens, sortis de ce coin des glaciers. Et c'est dans un village appelé Samoin, de la même province, que naquit le Père Iacinthe Gerdil, Barnabite, philosophe et théologien très-profond, créé cardinal en 1777, et mort à Rome en 1803.

Bonne-Ville, où l'on comptait, à l'époque de l'invasion du général Montesquiou, trois mille habitans, est située sur une colline attenante aux glaciers, et sur le bord de l'Arc. Malgré le voisinage de l'effroyable Mont-Maudit, l'air n'y est pourtant pas trop rude. Il y avait autrefois un château à quatre tours, que Bonne de Bourbon, femme d'Amédée VI, y avait bâti, et que les Genèvois détruisirent deux siècles après. Plus proche de Genève, sur le bord de la petite rivière Minoge, est Bonne, autre ville peu différente, de nature comme de nom, de Bonne-Ville,

mais d'un tiers moins peuplée. Les géographes suisses prétendent que c'est le même lieu qu'on trouve marqué dans les anciens itinéraires, sous le nom de *Baucas*. Une branche de la maison de Savoie, nommée de Nemours, éteinte à la mort de la duchesse Jeanne-Baptiste, mère de Victor-Amédée II, posséda la ville et le district de Bonne comme apanage, et y fit des fondations religieuses, en opposition de la réforme qui s'était faite à Genève. Salanches, bourg de quatre à cinq mille habitans, fait partie de cette petite province; et s'il n'en est point la capitale, du moins c'est le lieu du principal commerce du pays.

§. III.

Le Chablais et la Maurienne.

Le Chablais, qui eut le titre de duché longtems avant la Savoie proprement dite, est borné au nord par le lac Léman, ou lac de Genève, qui le sépare du pays de Vaud. Les hautes montagnes qui le couvrent du côté du midi en rendent l'air plus froid qu'il n'est sur la rive droite du lac. Il est néanmoins plus fertile que le Faussigny et la Tarantaise. Amédée VIII choisit un coin de cette province pour sa demeure, lorsqu'il

se fit hermite. Cet endroit est vraiment délicieux, sur la rive du lac, qui lui fit donner le nom de *Ripalia*. Les petits palais, au lieu de cellules, que le prince y fit bâtir pour lui et les seigneurs qu'il avait choisis pour compagnons de sa retraite, sont encore un monument de l'architecture demi-gothique du xve. siècle. Près de la ville de Thonon, dont Ripailles était le parc ou le jardin, il devait y avoir, sous les empereurs romains, un établissement pour de la cavalerie, qui fit donner à ce petit canton comprenant alors une partie du pays de Vaud, le nom de *Provincia equestris*, et dans la basse latinité, *Ager Caballiacus*, d'où est venu le nom de Chablais.

La seconde ville de ce duché, à laquelle des eaux médiocrement médicinales ont fait donner le nom d'Evian, tiré d'*Aquianum*, ne serait en Piémont qu'un mesquin village, malgré le beau palais des barons de Blonay, très-anciens et illustres seigneurs d'un village de ce nom. Toute la province, dans les répartitions faites sous l'ancien régime, ne comprend que soixante-sept paroisses, et ne compte qu'environ quarante-cinq mille habitans. Le voisinage de Genève, qui procure des ressources aux cultivateurs et au bas peuple du Chablais, en épuise aussi la population, ainsi que celle d'autres districts

qui entourent cette ville, fameuse à tant d'égards.

Le caractère des habitans du Chablais tient beaucoup de celui des Suisses et du pays de Vaud. Quelques historiens les ont appelés semi-Germains. Ils se montrèrent effectivement portés à la liberté et à l'indépendance, plus que les autres Savoyards, quoiqu'ils eussent été assez long-tems fidèles à leurs souverains. Au premier éclat de la révolution française, les habitans de Thonon donnèrent le premier exemple d'insurrection.

Au nord de la Savoie propre se trouve le district que les historiographes et géographes savoyards appelaient le comté de Genèvois. Il est à présent compris, partie dans le département du Mont-Blanc, partie dans celui du lac Léman. Le chef-lieu du comté était Genève, sur laquelle les évêques incontestablement, et les ducs de Savoie, comme successeurs des anciens comtes de Genève, non sans contestation de la part des habitans, ont exercé des droits de souveraineté. Lorsque, à l'époque de la réformation, les Genèvois chassèrent l'évêque et tous les employés du gouvernement savoyard, ceux-ci se réfugièrent à Annecy, dans la même province. Les évêques ont continué de prendre le titre

d'évêques de Genève, et les princes de Savoie portaient celui de ducs, ou comtes du Genèvois.

La ville d'ANNECY, où, pendant quelque tems, la branche de Savoie Nemours (1) fit sa résidence, se présente au premier abord sous un aspect qui rappelle la ville de Berne, à cause des ruisseaux qui coulent dans ses rues, et des portiques qui les bordent de tous côtés. Depuis près de deux siècles, il y avait dans cette ville deux couvens de l'ordre de la Visitation, appelés ordinairement des dames Salésiennes, très-renommées dans toute l'Europe catholique. Les Français révolutionnaires, sous le règne exterminateur de Robespierre, les ont abominablement détruits, de même que les couvens des Dominicains, des Barnabites, et des Capucins. Le magnifique séminaire bâti sur une hauteur, au bord du lac, ne fut pas épargné, ni aucun autre établissement ecclésiastique ou religieux. Quelques uns ont été rétablis; et ce diocèse, que St-François-de-Sales, et son successeur, son panégyriste Camus avaient hautement illustré, vient d'être réuni à l'évêché de Chambéry. Annecy est le pays natal du très-célèbre physicien M. Bertholet.

(1) Celle de Nemours. *Voy.* Guichenon, lib. 3, ch.....

La Maurienne est la partie la plus méridionale de la Savoie, et c'est d'elle que les ancêtres de ses souverains prirent le nom. Elle est séparée du Piémont par le Mont-Cénis et la montagne appelée Roche-Mélon, aussi haute que le Mont-Cénis ; elle est séparée de la Tarantaise par le glacier du Mont-Blanc, où sont les sources des deux principales rivières du pays allobroge, l'Isère et l'Arc ; celle-ci coule dans la longue vallée dont nous parlons, anciennement habitée par les *Garocelli*. Il n'y a que deux villes, encore peu considérables. Celle qu'on nomme St-Jean, capitale de la province, et, jusqu'en 1798, siége d'un évêque, n'est ni grande ni belle. Le palais épiscopal est le seul bâtiment de quelque apparence. On est étonné de n'y trouver aucun vestige de maison que les souverains du pays puissent avoir habitée: c'est peut-être parce qu'ils résidaient dans un château dont on voit quelques masures sur un monticule qui s'élève dans la vallée, et qu'on appelle la Charbonnière. D'ailleurs, c'était l'usage assez général que les princes séculiers ne demeuraient pas dans la ville principale de leur Etat, lorsqu'il y avait un évêque qui pouvait en contre-balancer le pouvoir, et qui les éclipsait par la représentation.

L'autre ville est Aigue-Belle, qui n'a guères de beau que la clarté des eaux de ses environs,

qui lui ont fait donner ce nom d'*Aqua-Bella.*

Entre St-Jean et Aigue-Belle, on voit un village et les décombres d'un château qu'on nomme la Chambre, probablement parce qu'on y avait construit une salle ou chambre où s'assemblaient les Etats de la province. Ceux qui possédèrent ce lieu, dans le XIe. ou XIIe. siècle, n'ont porté d'autre nom que celui de la *Chambre.* C'était la famille principale de la Maurienne, après celle des comtes souverains, avec lesquels ces seigneurs de la Chambre furent souvent en querelle et en guerre, quoiqu'ils en fussent vassaux et lieutenans ; car les seigneurs de la Chambre, avant d'avoir obtenu le titre de comtes, puis de marquis, ne s'appelaient que vicomtes, *vice comites*, c'est-à-dire vicaires, lieutenans des comtes. La Maurienne contient près de cent paroisses, auxquelles on peut donner, l'une portant l'autre, trente familles, avec cent cinq individus à chacune, et compter sur une population de cent cinquante mille ames. Le moyen principal de subsistance est le fromage qu'on fait dans le pays, et qui se débite en France et en Italie, où on le prend facilement pour fromage de Suisse. Les grains qu'on récolte dans cette partie de la Savoie, sont le seigle et l'avoine. Le maïs y vient à maturité presque autant

qu'en Piémont ; mais la chaleur y étant moins forte, à cause de l'ombre des hautes montagnes, on a de la peine à le faire sécher au point de pouvoir le réduire en farine.

Par la même raison, la vigne n'y est pas cultivée ; car ces montagnes couvrent trop la vallée du côté du midi. Les arbres les plus communs sont le mélèze et le sapin. Cependant les pommiers et les poiriers prospèrent assez dans les jardins ; les pommes de terre, et sur-tout les raves y sont mieux cultivées et meilleures qu'en Piémont ; mais les châtaignes et les marrons n'approchent pas ceux des départemens du Pô et de la Stura.

§. IV.

Caractère des ci-devant Savoyards et Hauts-Dauphinois.

Deux mots d'Horace, dont le sens est équivoque, ont attaché aux Savoyards et aux Dauphinois une réputation non méritée. Ces mots sont, (épode 16) *Rebusque novis infidelis Allobrox.* Ils se rapportent sans doute à la conjuration de Catilina. Mais est-il bien sûr que dans ce vers le poëte ait voulu dire que les Allobroges manquaient de foi dans les occasions ? Ne pouvait-il pas vouloir dire que les novateurs ne

devaient pas compter sur ce peuple, parce qu'il était fidèlement attaché au système établi, ou, comme l'on dirait à présent, aux autorités constituées? L'histoire de cette fameuse conjuration nous porterait à prendre dans ce sens les mots que je viens de citer. Les chefs des conjurés séduisirent d'abord les ambassadeurs allobroges; mais ceux-ci réfléchissant à la nature de l'engagement qu'ils allaient prendre, s'en retirèrent et dénoncèrent la conjuration au consul. Cette démarche dut faire dire que dans des circonstances critiques, *in rebus novis*, il ne fallait pas compter sur les Allobroges. Ainsi, c'était plutôt le parti de Catilina qui, premièrement, eut motif de traiter d'infidèles et de perfides les Allobroges, puisqu'ils l'avaient trahi. Il est vrai que les compatriotes et commettans de ces ambassadeurs allobroges prirent les armes par l'impulsion que leur avaient donnée les conjurés, et le succès de cette fameuse conspiration dut faire concevoir aux Romains une idée peu avantageuse du caractère des Allobroges. La conduite de deux princes ou seigneurs de la même nation, qui avaient quitté le parti de César pour s'attacher à Pompée, dut encore ajouter à cette mauvaise opinion. (V. *Cæsar. Comment. de B. G.*) Mais faisant abstraction de ces événemens, qui ont suggéré

au poëte cette épithète d'*infidelis*, l'histoire romaine nous représente toujours les Allobroges, soit Dauphinois, soit Savoyards, comme braves et preux guerriers, autant qu'aucun peuple italien; mais au lieu que l'on voit plusieurs nations italiennes, la ligurienne sur-tout, érigées en républiques, les Allobroges, de même que les Gaulois subalpins ou Piémontais, se présentent toujours soumis au gouvernement monarchique.

Les descendans des anciens Allobroges ne parurent pas aussitôt que les Provençaux et les Languedociens, sur le théâtre des sciences et des arts. On a de la peine à en trouver qui soient sortis de l'obscurité par leurs talens et leurs études, pendant les cinq premiers siècles de notre ère, tandis que les autres parties des Gaules comptaient un grand nombre de sujets distingués en différens genres de littérature. Depuis que l'Europe commença à sortir de la barbarie, ni le Dauphiné, ni la Savoie (non plus que le Piémont) n'ont donné à l'Europe aucun de ces hommes qui attirent l'attention et l'admiration du public, et fournissent matière à l'histoire. Mais dans les derniers siècles, si ce n'est le cardinal Jean de Brogny, Claude Seyssel, un des plus savans hommes de son tems, sous différens rapports; Saint-François-de-Sales, qui un siècle après, s'il avait vécu constamment en France, aurait balancé la répu-

tation de Fénélon et de Massillon ; le Père Monod, et St-Réal, comme historiens ; Vaugelas, comme littérateur ou grammairien, Duchales, comme mathématicien, ont acquis plus de renommée en France, que les Piémontais appartenans aux Alpes cottiennes n'en ont acquis de leur tems en Italie. Les Savoyards, moins riches que les Piémontais, par la nature de leur sol, sont plus industrieux, et s'expatrient plus facilement. En allant en France, il leur était plus facile d'écrire bien en français, qu'il ne l'était aux Piémontais de bien écrire en italien. Cependant, dans le dernier siècle, on a peu profité de cet avantage, et on ne peut nommer d'hommes bien distingués comme savans, que le cardinal Gerdil que Rome vient de perdre, et M. Bertholet, heureusement vivant à Paris. Il est surprenant qu'aucun des Savoyards ; nos contemporains, transplantés en France, n'ait fait, comme homme de lettres, la figure qu'y fit le Piémontais Cérutti.

Mais quelle peut être la cause de l'énorme différence qu'on trouve à cet égard entre Genève, ville allobroge certainement, et les autres villes de la Savoie, et même celles du Dauphiné ? Leurs qualités physiques ne diffèrent pourtant que très-peu ou point ; et il faut conve-

nir que les causes politiques et morales ont plus influé que celles physiques ou locales.

Il est vrai qu'une grande partie des familles genèvoises sont originaires de la France méridionale et des provinces d'Italie les plus distinguées par le génie naturel des habitans, et leur goût pour la littérature. Le bruit que fit Genève vers le milieu du XVIe. siècle, lorsque Calvin et Farel y établirent la chaire de la nouvelle théologie, y attira des prosélytes du Languedoc et du Poitou, de Lucques, de la Lunigiane et de Vicence, de la Grèce même; car César Portus était de Candie. L'amour du savoir et de l'étude se borna d'abord à la théologie, à la controverse, et pendant un siècle entier, à l'exception de quelques traités de jurisprudence, on ne vit sortir des presses de Genève que des ouvrages sur des dogmes contestés; quelques dictionnaires, pour faciliter la connaissance des langues anciennes, auxquelles la controverse obligeait les nouveaux docteurs de s'appliquer. Dans le XVIIe. siècle, on ne sortit guères de ce cercle; mais l'esprit du commerce s'étant allié avec celui de l'étude, Genève est devenue, dans le dernier siècle, ce que Florence était autrefois, une vraie pépinière de négocians spéculateurs et d'auteurs qui, se ré-

pandant dans toute l'Europe, ont eu part aux plus grandes affaires, et ont contribué à l'avancement de tous les arts, et sur-tout des sciences.

L'influence du climat et l'origine gauloise des Genèvois mit cependant une différence remarquable entr'eux et les Florentins. Genève a donné aux armées européennes plus de guerriers illustres que Florence et tout le district Florentin ; mais elle est encore bien loin d'égaler les villes toscanes par le nombre et le génie des artistes, quelle que soit la réputation du peintre Arlaud, et des deux médaillistes Dassier. Ni Genève, ni tout le pays allobroge ensemble, n'ont pas encore donné au Parnasse un seul poëte, si l'on ne compte pour tel Jean-Jacques Rousseau. Mais ce n'est pas avec les Etrusques ou Toscans, que je dois comparer les descendans des Allobroges.

Eloignée de la mer, et sans rivière navigable, (car le Rhône se remonte avec peine jusqu'à Seyssel), la Savoie ne partage que fort peu le commerce de Marseille et de Lyon, qui rend nécessairement subalterne celui de Vienne en Dauphiné, de Grenoble, et plus encore celui de Chambéry. D'un autre côté, Genève qui se trouve plus facilement sur les deux chemins qui, de la Suisse, du Vallais, et par conséquent de l'Allemagne méridionale, et de la Lombar-

die, enlève à Chambéry une grande partie du trafic que cette ville pourrait faire avec Lyon. Cependant le colportage, qui est toujours une sorte de trafic, et les travaux vils et pénibles, mais indispensables aux villes les plus riches et les plus policées, auxquels se vouent les Savoyards, ainsi que les autres peuples habitans tant des Alpes que des Pyrénées, procurent à leur pays des moyens suffisans de subsistance, et en soutiennent la population à un degré pour ainsi dire supérieur à celle des cantons suisses. Elle se montait, en 1792, à trois cent soixante-quinze mille individus, qui rapportaient communément au souverain, de trois à quatre millions de livres piémontaises. Par l'effet naturel du système féodal, et d'une fiscalité dont nous allons dire un mot ci-après, la haute et la basse noblesse était, en Savoie, proportionnellement plus nombreuse que la bourgeoisie; et par la nature et les circonstances locales, les petits villages et les hameaux y sont encore à proportion en plus grand nombre que les villes et les gros bourgs, où le commerce, les professions, et les emplois civils créent et soutiennent la bourgeoisie.

SECTION II.

RÉFLEXIONS SUR LE SUJET DES SECTIONS PRÉCÉDENTES.

§. I.

Etendue et population des états ci-devant du roi de Sardaigne. Caractère national.

A l'époque de la déclaration de la guerre de 1792, tout le pays que nous venons de parcourir, et que les rois de Sardaigne, Charles-Emmanuel, et Victor-Amédée, troisièmes de ces noms, possédèrent en terre ferme, prenant des bords du lac de Genève jusqu'au rivage de la Méditerranée, ou de Thonon à Nice et Oneille, de Pont Beauvoisin, sur la gauche du Rhône, jusqu'aux portes de Pavie sur la droite du Tésin, fait à peu près la dixième partie de la France, à la même époque, et la huitième partie de toute l'Italie.

Cet état qu'on pouvait appeler royaume, d'une importance à peu près égale au Portugal, à la Suède, au Danemarck, et même à la Prusse,

avant le règne de Frédéric II, s'était formé dans le cours de sept à huit siècles, par l'union d'une foule de petits districts acquis par différentes donations ou concessions des empereurs d'Allemagne, et des anciens rois de Bourgogne, par soumission volontaire ou forcée d'autres vassaux de l'Empire ou de villes libres, par héritage et succession de maisons souveraines, par transaction, par échange ou à titre de dédommagement, de compensation, comme l'étaient les portions du Milanais attenantes à la Sésia et au Tésin. Ces différentes provinces ou cantons seraient, comparativement aux anciens gouvernemens de la France, dans la même proportion que le tout était à ce que Louis XIV et Louis XV possédèrent en Europe. Aussi le marquisat de Suze avec le comté de Turin, qui fit la base de la domination savoisienne, est à l'île de France, qui fit la base de la monarchie française, dans la même proportion. L'ensemble des provinces du Piémont et de la Savoie comprenait une étendue de pays de deux cent dix milles d'Italie en longueur, et trois cents en largeur; une surface de douze cent soixante milles carrés, et une population de deux millions deux cents mille individus, partie actifs, industrieux, productifs, les autres paresseux, consommateurs, qui

donnaient au souverain, de vingt à vingt-cinq millions de livres piémontaises, à peu près trente millions de France.

C'est encore la proportion d'un à dix, ou de dix à cent, puisque sous l'ancien régime, avant le bouleversement des fortunes, et l'augmentation des impôts des dernières années de Louis XIV, et de la régence suivante, les revenus de l'état ne se montaient pas au delà de deux cent quarante millions. Cette population n'était pas à proportion égale dans les différentes provinces. Dans les provinces italiennes, elle était beaucoup plus forte que de l'autre côté des Alpes. Le Piémont propre et ancien, séparé du Montferrat, et des pays que les souverains ont acquis dans les deux derniers siècles, quoique à peu près d'étendue égale à la Savoie, donnait environ un million d'habitans, tandis que la Savoie ne passait pas les quatre cents mille. Les deux pays néanmoins ont, de leur propre fonds, des moyens suffisans de subsistance; le manque de quelques uns des objets nécessaires est suppléé par le surplus de quelques autres objets immédiats.

Les naturalistes, les économistes ont observé qu'on trouvait dans ces contrées, tant pour le physique que pour le moral, tout ce que pouvait offrir le royaume de France, et presque

tout ce que produisent les autres états d'Italie, excepté quelques productions de la Calabre.

D'abord le Piémont produit assurément, dans le genre végétal, tout ce que l'on trouve au delà des Alpes, sans en excepter une seule espèce de plantes. Tout le monde sait que le Piémont exporte du froment et du riz. Il pourrait exporter beaucoup de vin, si le transport du Montferrat à la mer était plus facile ou moins coûteux. Oneille et Nice fournissaient abondamment, aux autres provinces, de bonne huile, des oranges, des citrons et des limons. Les fruits de toute sorte, pommes, poires, pêches, prunes sont en très-grande abondance par-tout; les figues en quelques contrées, les champignons de différentes espèces, y compris les truffes blanches et noires, sont même un objet d'exportation de quelque importance; les châtaignes qui servent au dessert dans les maisons aisées, sont, pour un bon tiers de l'année, la base de la nourriture de plusieurs cantons, tandis que dans d'autres le blé turc ou le maïs y est infiniment utile. Le bétail et la volaille y sont fort communs, et de bonne qualité.

Le gros poisson est rare dans le Haut-Piémont; mais en général l'on y est mieux que dans les pays qui tiennent aux Apennins. Les vallées du Pô, de Vraita, de Lucerne, de

Suze, fournissent d'excellentes truites; le Lac Majeur et le Tésin, différentes espèces d'autres animaux aquatiques. L'esturgeon, qui remonte rarement le Pô jusqu'à Turin, arrive souvent à Valenza et Casal. Dans d'autres cantons on a beaucoup de tanches, de lamproies et d'anguilles. Le gibier ne fait pas un objet considérable de subsistance; le gros gibier, réservé aux plaisirs de la chasse pour les princes, était plutôt un fléau qu'un don des forêts, par les ravages que les cerfs faisaient dans les champs; mais le lièvre, quoiqu'il ne laisse pas que de causer quelque dommage, le récompense doublement par sa chair, son poil et sa peau. Les faisans y sont rares, les perdrix assez communes, et dans quelques endroits, comme dans les vallées d'Aoste, meilleures qu'en aucun autre pays.

Les objets qui servent à l'habillement y sont de différens genres; de sorte que les uns compensent les autres. La laine de Piémont, reconnue du tems des Romains pour être un peu grossière, ne peut pas se comparer à celle de l'Italie méridionale, ni à celle de la Provence, du Languedoc et de plusieurs provinces de France. Il est cependant possible que les troupeaux qui sont établis actuellement dans le département de la Doire, arrondissement de Civas, en donnent à l'avenir d'une meilleure qualité. Le terrain en Pié-

mont, trop gras ou trop graveleux, est peu propre à la culture du lin, auquel le terrain sablonneux convient davantage et le donne plus fin. Mais en échange le chanvre y croît si bien, qu'on en a non seulement pour l'usage commun, mais on en expédie une quantité considérable aux ports de la Méditerranée, pour le cordage. D'ailleurs, la moindre partie de la soie qu'on file dans les villages au pied des Alpes, peut tenir lieu, en différentes manières, tant de la laine que du lin, sans que cela empêche que, par ce seul article de ses productions, le Piémont ne paie largement une foule d'objets de luxe, et quelques uns de ceux que l'usage a rendus indispensables, tels que le sucre, le café, et les épiceries.

Le pays, assez riche dans les règnes végétal et animal, ne l'est pas autant dans le règne minéral; cependant peu de choses lui manquent pour les besoins ordinaires. Si les carrières du Biellois, des vallées de Lanz, de Pont, de Locane et d'Aoste ne donnent que peu d'or et d'argent, elles fournissent assez de cuivre, sur-tout la dernière. L'étain et le plomb ne manquent pas, et l'on n'a aucun besoin de fer étranger.

L'esprit, le caractère moral des Piémontais, tient un certain milieu entre l'italien et le français, comme la langue tient également de l'italienne et de la française; mais il n'est pas tout à fait

le même dans toutes les provinces. La différence est peu sensible, mais pourtant réelle, comme celle des productions du sol et de la température de l'air. Il diffère d'une province à l'autre, comme celui des Français de différentes provinces (1). Nous trouverons dans les habitans du département du Pô, et l'étendant jusqu'à ses sources, le caractère des Dauphinois, séparés d'eux par les Hautes-Alpes et par un chemin de quinze ou vingt heures, plutôt que celui des Astesans et des habitans de Quiers, qui ne sont séparés que par une douce colline et une route de deux à trois heures. Les Verceillois ressemblent moins aux Alexandrins, aux Montferrins, et aux Biellois leurs voisins, qu'au bon peuple de Savillan, qui est à soixante milles au dessus de Verceil.

§. II.

Constitution politique, forme de gouvernement.

La constitution du pays était monarchique absolue; elle était devenue telle par degré à plusieurs époques, par une suite de circonstances à peu près semblables aux divers événemens qui

(1) *Voyez* Considérations d'un Italien sur l'Italie. Berlin, 1793.

ont formé un seul état de plusieurs petits états. Dans l'ancien Piémont proprement dit, compris aujourd'hui dans le département du Pô, les peuples, d'un tems immémorial, du moins depuis le siècle d'Auguste, paraissent toujours soumis au gouvernement monarchique (1). Les autres provinces situées dans la même lisière, au pied des Alpes cottiennes, sur-tout le marquisat de Saluces, l'ont été de même sous les anciens marquis, sous les rois de France, avant de passer sous la domination de Savoie. Vers les Alpes maritimes, la Ligurie et l'Apennin, la plupart des villes, telles que Coni, Mondovi, Asti et Quiers, s'étant gouvernées par elles-mêmes, à quelques époques, ont changé de régime par des actes de soumisssion ou de cessions, mais ont conservé quelque tems leurs priviléges, leurs coutumes, et leurs statuts particuliers. Il n'est pas facile de dire quand, ni jusqu'à quel tems ces provinces et ces villes ont tenu des assemblées d'état pour mettre quelques obstacles aux dispositions du souverain, et se sont exemptées de l'observance des lois qui émanaient de lui. On sait seulement que les états généraux, depuis 1560, n'ont plus eu lieu en Piémont, et que

(1) Section 1, §. v.

sous les rois de Sardaigne, il n'y avait que la vallée d'Aoste qui fût restée en possession d'assembler les états.

Le pouvoir absolu de ces rois leur était venu anciennement de la dignité de vicaires de l'Empire. Premièrement, comme comtes de Maurienne et de Savoie; et comme successeurs des marquis de Suze, ils ont eu sur les pays qu'ils gouvernaient le même pouvoir qu'avaient les autres comtes et marquis, grands vassaux de l'Empire. Ils donnèrent plus de poids à cette autorité, en se faisant constituer vicaires impériaux. Ils obtinrent aussi un pouvoir plus décidé sur le haut-clergé, les évêques et autres prélats tant réguliers que séculiers, qui avaient des terres et des domaines relevant de l'Empire, et qui se regardaient comme indépendans des souverains territoriaux. Amédée VI fut le premier qui obtint la dignité de vicaire impérial, à l'occasion du passage de l'empereur Charles IV par la Savoie en allant à Avignon, où le pape l'avait invité (1).

(1) Le diplôme est daté de Chambéry, du mois de mai 1364. A son retour en Allemagne, Charles IV adressa aux évêques, et autres prélats, l'ordre de prêter hommage, et d'obéir au comte Amédée VI, en qualité de son vicaire, comme à lui-même.

Par ce moyen, l'autorité temporelle que les évêques avaient dans les bourgs et villages de leur diocèse, devint subordonnée aux comtes et ducs de Savoie, qui, dans la suite, firent étendre la même autorité, sous ce même titre de vicaires impériaux, à l'égard des provinces qu'ils acquirent postérieurement. Philibert I l'obtint de l'empereur Maximilien en 1503. Peu à peu presque tous les états de terre ferme, le duché de Savoie, la principauté de Piémont, le duché de Montferrat, étaient eux-mêmes fiefs de l'Empire, dont à chaque succession on demandait l'investiture; mais Saluces, et Pignerol avec les dépendances, ayant été possédés par des rois de France, étant retournés ensuite sous la domination de la maison de Savoie, par échange, ou autres contrats, ne furent plus censés relever de l'Empire, et ont été soumis, sans l'intervention de l'Empire germanique, aux nouveaux souverains.

Au reste, par cette même qualité de vicaires particuliers du St-Empire, les ducs de Savoie et rois de Sardaigne se firent prêter serment de fidélité par les seigneurs des fiefs impériaux qui auparavant prétendaient dépendre immédiatement et uniquement de l'empereur d'Allemagne. Dans quelques provinces, il fallut obtenir du pape cette espèce de souveraineté sur des terres qui reconnaissaient leurs évêques ou leurs abbés comme

leurs seigneurs temporels. C'est ce qui a eu lieu particulièrement à l'égard des évêques de Novare et des abbés de Ste-Balègne.

C'est ainsi que les rois de Sardaigne, ducs de Savoie, princes de Piémont, étaient monarques absolus, plus qu'aucun roi d'Europe, excepté celui de Danemarck. Cependant ils gouvernaient le pays par deux classes de représentans ou ministres, de magistrats, comme les rois de France. Les premiers étaient, comme par-tout, les instrumens du pouvoir absolu ou despotique; les autres servaient, en quelque manière, à tempérer la puissance absolue. On donnait quelquefois le titre de ministre d'état à de vieux magistrats, ou à des ambassadeurs de retour de leur mission; mais ils étaient sans autorité et sans influence : les véritables ministres étaient les chefs des bureaux. Celui qui se trouvait à la tête du département, ne fût-il qu'au rang de sous-commis, ou de sous-secrétaire, s'il contre-signait la signature, ou s'il annonçait les ordres du roi, était le véritable ministre.

La magistrature était divisée en trois corps différens ; le premier était le conseil d'état, dont le chef, comme en France, avait la garde des sceaux. Ce conseil tenait autant de la nature du ministère que de la magistrature, et il représentait celui qu'on nomme ailleurs ministère de grace et de justice.

Dans les bourgs, villages et châteaux possédés comme fiefs, sous différens titres, par des familles issues d'autres anciens vassaux de l'Empire, ou du royaume de Lombardie, les seigneurs, barons, comtes ou marquis, ont partagé quelque tems l'autorité souveraine, suivant le système et le droit féodal introduit en Piémont et en Savoie, comme en France et en Espagne. Mais le pouvoir que la constitution féodale accordait aux vassaux, en diminution du seigneur suzerain, fut peu à peu restreint; de même que de tems à autre on mettait de côté ces pactes ou conditions qu'on avait stipulées en faveur des petits despotes territoriaux, et des villes qui étaient jadis, ou se prétendaient indépendantes.

Ce reste de féodalité inutile au souverain, et plutôt onéreux qu'avantageux au feudataire, était essentiellement contraire à la sûreté et à la tranquillité publiques. La violation de certaines lois qu'on appelait *bandi campestri* pouvait être de quelque rapport au seigneur. Il affermait cela au secrétaire du juge, moyennant une redevance proportionnée à l'étendue de la juridiction; mais, en échange, il avait à sa charge les frais de l'emprisonnement, de la garde, de la nourriture, et de l'exécution des criminels ses sujets. Le juge ou bailli qui devait les poursuivre y allait lentement, pour ne pas

causer cette dépense à son seigneur, et les laissait sauver.

A l'égard du service militaire, auquel tout seigneur de fief était obligé par la constitution primitive, le service personnel était devenu réel, parce qu'en payant ce qu'on appelait les *cavalcates*, on était dispensé de servir en personne soit à cheval, soit à pied, si on n'était pas d'ailleurs attaché au service par d'autres engagemens. Or, le rapport de ces *cavalcates* n'était jamais considérable, parce que la plupart, sous différens titres, s'en faisaient exempter.

Au reste, le système militaire du Piémont ne différait point de celui de la France. Il est vrai qu'on ne voyait pas à la tête des régimens des jeunes comtes ou marquis qui sortaient à peine du collége ou de la surveillance d'un pédagogue particulier; mais il était aussi rare dans les troupes du roi de Sardaigne que dans celles des rois de France, qu'un militaire parvînt à la tête d'un régiment, excepté le corps du génie et l'artillerie, par son seul mérite et sa bravoure. Les avancemens étaient exclusivement, par le fait, réservés à la haute noblesse et aux courtisans.

En Piémont, en Savoie, comme en France, les commandans militaires exerçaient la police de

concert, ou pour mieux dire en concurrence et en opposition des fonctionnaires civils qui en étaient chargés. Tant les uns que les autres recevaient les ordres et les instructions des ministres secrétaires d'état, de la guerre et de l'intérieur, et étaient les instrumens du pouvoir absolu sur les personnes; d'un autre côté, les intendans exerçaient leur autorité sur les biens des communes, et indistinctement sur les fortunes des particuliers. Ils étaient des administrateurs subalternes, relevant de l'intendant-général et du contrôleur-général, du conseil supérieur des finances, et justiciables, en cas de réclamations, de la chambre des comptes.

Le conseil d'état, supérieur en rang aux autres corps de magistrature, ne cassait pas les sentences du sénat ou cours de justice, mais il en suspendait l'exécution, en accordant, au nom du roi, la révision des procès aux parties plaidantes. Le grand chancelier, chef ordinaire de ce conseil, l'était aussi de tous les tribunaux, ayant le droit de les présider en personne; mais il était rare qu'il exerçât ce droit. On a même observé qu'un premier président, ou un ministre d'état, promu à la place de grand chancelier, perdait beaucoup de l'influence qu'il avait auparavant dans les affaires.

§. III.

Magistratures diverses. Législation.

Les trois cours de justice supérieures, appelées sénats, siégeant à Chambéry, à Turin, à Nice, n'ont jamais ni exercé la même autorité que les parlemens de France, ni représenté les états-généraux ou provinciaux de l'ancien tems; car, depuis le rétablissement d'Emmanuel Philibert, en 1560, il n'y eut plus d'assemblées d'état. Cependant les édits du roi, de quelque genre qu'ils fussent, n'étaient point mis à exécution sans passer par le sénat. Son assentiment formel à l'édit émané s'appelait non pas enregistrement, comme pour le parlement de France, mais *interination;* mot qui nous fait conjecturer que la compagnie se réservait le droit de faire quelques remontrances, en déclarant qu'en attendant, *pro-interim*, on s'y conformait, et on le mettait en exécution. Au reste, les sénats de Turin, de Chambéry et de Nice avaient plus de rapport aux tribunaux d'appel de la nouvelle constitution française, qu'aux anciens parlemens. Ces trois corps de magistrature étaient, à l'égard des préfets, des juges, des baillis ou podestats, ce que le roi était à l'égard des cours supérieures. Le roi nommait librement les membres et les pré-

sidens, et cassait ou annulait leurs sentences, comme le sénat instituait les juges provinciaux des villes, des bourgs et villages de son département, sur la nominatiou du roi ou des seigneurs des fiefs.

Les magistrats et les employés provinciaux ressortant de ces trois corps de magistrature suprême, ceux qu'on appelle préfets, tous les juges des villes subalternes, et les baillis de village, qu'on appelait podestats, lorsqu'ils n'étaient point docteurs en droit, ressortaient premièrement du préfet de la province.

Il y avait dans la capitale de l'état un conseil de commerce, dont les fonctions étaient à peu près nulles, parce que les affaires sur lesquelles il pouvait délibérer se rapportaient au conseil des finances, parce que la finance est nécessairement intéressée dans tout ce qui est commerce, c'est-à-dire, importation ou exportation de quelque objet que ce soit.

Cependant une députation juridique, qu'on appelait consulat, avait la connaissance des affaires commerciales, contentieuses, et décidait sommairement les procès de toute classe de commerçans; si l'affaire était compliquée, ou d'une importance majeure, elle passait au sénat comme au tribunal suprême, ou à quelque délégation qui en tenait lieu.

Amédée VIII, premier duc de Savoie, fut aussi le premier de qui émana une espèce de code de lois particulières. Sous le règne de son petit-fils Amédée IX, et sous la régence d'Yolande, épouse de ce dernier, on l'augmenta; puis sous Emmanuel Philibert on le porta au plus haut point que les circonstances pouvaient permettre. Une foule d'édits furent ensuite rendus par leurs successeurs, jusqu'à ce que Victor Amédée, premier roi, fit rédiger, en 1724, un nouveau code qu'on corrigea et qu'on augmenta en 1729. Charles Emmanuel III, après les deux guerres terminées, l'une par le traité de Vienne, de 1734, et l'autre par la paix d'Aix-la-Chapelle, de 1748, fit travailler à un nouveau code, qui fut publié en 1770. C'est le code qui contient la législation tant civile que criminelle des états de terre ferme; car on en donna un autre particulier pour la Sardaigne. Comme on ne prévoit jamais tout, et qu'on ne peut pas tout calculer, ni dans les cabinets particuliers, ni dans les assemblées ou conférences des conseillers et députés, ce code fut encore suivi de quelques nouveaux édits supplémentaires. Ceux-ci, avec le code susdit, font la première classe des règles d'après lesquelles se décident les procès tant civils que criminels. Viennent après cela les cas dont les lois n'ont pas parlé, ou n'ont pas parlé assez clairement; alors on se règle d'a-

près les décisions émanées du tribunal suprême, appelé sénat. Le code romain, qui n'a force de loi que lorsque ni les lois du souverain, ni les décisions du sénat ne sont point applicables aux lois communes, est un second ou troisième supplément à ces lois particulières, propres du pays; les lois coutumières des villes et provinces particulières ne s'exécutaient à la rigueur que dans des cas très-particuliers, lorsque les lois générales n'avaient rien statué. Ce code du roi Charles Emmanuel trouva l'approbation générale des personnes qui, dans d'autres pays, étaient chargées d'en rédiger pour leur pays, au nom de leur maître. Le dernier chancelier de Frédéric II, auteur principal du véritable code prussien, trouva celui de Piémont le meilleur de vingt autres qu'il avait consultés. Des jurisconsultes français estimés m'en ont fait le même éloge.

Cependant l'esprit de législation diffère en deux points très-essentiels de celui du code prussien. La primogéniture qui oblige les cadets au célibat, et qui excuse en quelque sorte le libertinage, qui met un obstacle à l'accroissement de la population en Piémont et en Savoie, tenait beaucoup de l'ancien système féodal. Les lois précédentes, qui déjà n'étaient pas favorables au sexe, le sont encore moins dans le code de Charles Emmanuel. La condition était

très-différente de celle que leur font les lois prussiennes, et la législation française de ces derniers tems: les femmes ne partageaient point ni le bien des pères, ni celui des maris à leur mort. Elles étaient réduites à une dot et à un douaire assez modiques. Les législateurs piémontais, chargés de la compilation de ces lois, avaient en vue d'empêcher que les biens ne sortissent de la maison d'où les filles sortent en se mariant, et semblent n'avoir pas réfléchi que, par cette même restriction, on empêchait qu'il n'en rentrât. C'était, après tout, une compensation naturelle, un échange de famille à famille. Si les femmes eussent acquis le droit de partager avec leurs frères ou leurs enfans, cela aurait facilité les mariages et mis une plus grande activité dans le commerce; et si l'on songeait à procurer par tous ces moyens l'augmentation des revenus du fisc, il est certain que le partage des biens aurait amené une multiplication des contrats et des actes publics qui s'ensuivent, sans peut-être entraîner des procès plus fréquens et plus longs. Il est vrai qu'on restreignit les fideicommis, généralement préjudiciables à l'état, en plus d'une manière. Au reste, les lois étaient assez équitables, si ce n'est qu'elles avaient gêné la liberté civile sur quelques articles, en ayant pris règle sur ce qu'a-

vait fait Joseph II, du vivant même de l'impératrice Marie-Thérèse, sa mère; ce fut de défendre l'expatriation et la publication de toutes sortes d'ouvrages de nouvelle invention hors du pays. D'après les lois piémontaises de 1770 et 1772, il n'est pas permis à celui qui a fait une découverte de la publier hors des états; et dans les états même, cette publication n'était guères possible sans l'aveu et la faveur du gouvernement, qu'on ne pouvait pas toujours obtenir, par la jalousie des gens du métier et les intrigues des personnes qui avaient quelque intérêt contraire.

§. IV.

Esprit de la cour. Culte religieux. Gouvernement ecclésiastique.

La cour de Turin était complètement montée sur le pied de celle de France, à l'exception de quelques usages indifférens venus de l'Espagne, du tems de Philippe II, qui était le premier, le plus considéré, et le plus puissant monarque de l'univers, et dont le duc de Savoie, Charles Emmanuel I, avait épousé la fille. On avait pris de l'espagnol les noms de *Veador* et de *Contador*, dont l'un répond à celui d'inspecteur, l'autre à celui de commissaire des guerres, ou payeur-général de l'armée.

Mais, en général, les grands et les petits officiers de la cour avaient les mêmes titres, et étaient chargés des mêmes fonctions que ceux de la cour de France; tels étaient le grand chambellan, le grand écuyer, le grand maître de la maison, le grand garde-robe; venaient après ceux-ci, subordonnés à chacun d'eux, des chambellans avec le titre de gentilshommes de la chambre, des premiers et des seconds écuyers, des majordomes; des gentilshommes de bouche, des pages, des valets de chambre, des valets de pied. La reine et les princesses, outre les chambellans, les écuyers, et autres officiers nommés, et les pages, avaient une grande maîtresse, ou grande gouvernante, des dames d'atour, dames d'honneur, dames de palais, et des femmes de chambre. Ces noms étaient tellement établis dans le langage ordinaire, qu'il était impossible d'en faire recevoir d'équivalens lorsqu'on les traduisait en italien.

Il y avait un grand aumônier, des aumôniers, des chapelains, avec les mêmes attributions de ceux qui, à la cour de France, avaient ces mêmes titres. Mais à cet égard la cour de Turin, dévote par habitude, et dévouée par principe et par politique à l'église de Rome, avait en quelque chose renchéri sur celle de France. Au titre de grand aumônier, on ajouta celui de *Capel-*

lano maggiore, à l'imitation de la cour d'Espagne; mais on le voulut avec caractère et juridiction épiscopale sur les aumôniers des régimens, comme en France, et sur les individus attachés au service des personnes royales et des princes du sang, ou domiciliés dans leur maison, soit dans la ville, soit dans les maisons de campagne. Cela formait une administration indépendante et particulière, un véritable diocèse au sein de l'archidiocèse de la capitale de l'état, et la résidence ordinaire de la cour. Dans tout le reste de la capitale, et dans toutes les provinces, vingt-deux évêques et trois ou quatre abbés privilégiés, investis de juridiction épiscopale, inspectaient et dirigeaient le culte religieux d'environ 1,700,000 habitans des états de terre ferme, que possédait le roi de Sardaigne en 1792; car sur deux millions et près de 200,000 sujets, on ne comptait que 5,372 Juifs, et 15,665 Vaudois, professant la religion prétendue réformée. Tout le reste de la population de la Savoie, du Piémont, du comté de Nice, de la Ligurie, de la Lombardie Sarde, professait la religion catholique romaine. La règle de la foi ou le dogme, et plus encore la discipline ecclésiastique, tenaient un juste milieu entre les opinions qu'en France on appelait ultramontaines et les prétentions romaines. On

ne se déclarait ouvertement ni pour les unes, ni pour les autres.

Les évêques étaient en général institués par le pape, mais toujours sur la nomination ou la proposition de la cour de Turin. La plupart étaient nommés décidément et absolument. Quelques uns, comme ceux de Novare, de Tortone, et de Vigevano, l'étaient indirectement. La cour proposait trois sujets, laissant le choix à celle de Rome; mais on recommandait en même tems celui que l'on voulait préférablement.

Dans aucun pays de l'Europe catholique, les évêques n'ont donné moins de motifs, qu'en Piémont, d'être accusés d'inconduite. Nous pouvons dire avec assurance que, dans le cours du dernier siècle, pour ne pas remonter plus haut, aucun évêque du Piémont ou de la Savoie n'a donné le moindre sujet de scandale. Quelques uns ont signalé un zèle indiscret, qui dégénérait en intolérance, s'étant érigés, sous d'autres titres et contre leurs mêmes principes, en véritables inquisiteurs.

L'inquisition qu'on nomme si improprement, pour ne pas dire à contre-sens, saint-office, également odieuse aux évêques, au bas-clergé et aux laïques, avait été introduite en Piémont en même tems que dans toute la Lombardie. La politique constante du cabinet de Turin, de ména-

ger la cour de Rome, laissa subsister ce singulier tribunal, après même que dans l'état de Milan il avait été aboli. Il est vrai que son pouvoir était fort circonscrit par les autorités civiles. A l'exception de quelques cas assez rares, on ne saurait citer deux exemples de condamnation corporelle, ou d'emprisonnement fait par ordre des ministres ou des suppôts du soi-disant saint-office. Ce n'est qu'en ce qui regarde l'instruction publique et la propagation des lumières, que l'inquisition religieuse a conservé une influence importante. La constitution et les lois du pays qui, avec raison, se réserva la censure de ce qui se publie par la voie de l'impression, n'a pas ôté aux inquisiteurs, appelés vicaires du saint-office, l'autorité que d'anciens usages ou des constitutions papales leur avaient conférée en Italie et en Espagne. Ce pouvoir inquisitorial, et pour l'ordinaire monastique, était positivement contraire aux progrès des sciences et de la littérature.

§. V.

Instruction publique. Etat des lettres et des arts en Piémont, vers la fin du dernier siècle.

Le clergé tant régulier que séculier, chargé

seul autrefois de l'instruction publique, en partageait encore la direction avec le gouvernement, mais sur un pied différent de celui des autres pays tant d'Italie que de France; car depuis 1727, que le roi Victor Amédée II avait ôté aux Jésuites la direction des écoles, celles-ci étaient soumises à un magistrat particulier, créé par le roi; mais l'enseignement fondamental était confié à des ecclésiastiques séculiers, soumis par état aux évêques qui, par-là, influaient dans la direction des basses classes, sur-tout dans les villages, où le maître d'école était en même tems une espèce de vicaire du curé. Au reste, le Piémont et la Savoie sont les premiers pays catholiques qui se passèrent de corps enseignans; car les Barnabites, les Somasques, ceux qu'on nomme clercs des écoles, se trouvèrent exclus aussi bien que les Jésuites, par la nouvelle constitution.

Les écoles primaires tant des villages que des villes subalternes, restèrent sur l'ancien pied, régentées par de pauvres prêtres assez peu lettrés, venus pour la plupart du comté de Nice, ou de la Ligurie attenant aux Alpes maritimes; mais dans les capitales des provinces, on avait établi des chaires et des colléges, où cinq ou six professeurs, presque tous prêtres séculiers, nommés par le magistrat *de la Riforma degli studi*, mo-

diquement stipendiés par la province, enseignaient la grammaire, les humanités, la rhétorique, la philosophie et la théologie. Le droit civil et canonique, et toutes les parties de la médecine, s'enseignaient exclusivement en l'université de Turin, la seule qu'il y eût dans les états sardes de terre ferme. Fondée au commencement du xve. siècle, transférée quelquefois, à cause des guerres, de la peste, ou d'autres accidens, tantôt à Moncallier et à Quiers, tantôt à Savillan et à Mondovi; déchue considérablement par l'ascendant qu'avaient acquis les Jésuites dans le xviie. siècle; rétablie en 1722 sur le pied de celle de Padoue, cette université ne tarda pas à rivaliser tant celle de Padoue que celles de Pise, de Bologne, de Rome, et de Naples. On dut ce succès à la fondation d'un établissement, dit *Collége des Provinces*, qui n'avait point de pareil ni en Italie, ni même en France, si ce n'était le collége Mazarin ou des Quatre-Nations.

Cent trente boursiers environ, en y comprenant ceux qu'on avait transférés d'un collége de Pavie (1), et autant de pensionnaires, logeaient dans un hôtel moins spacieux que le plus mo-

(1) Ce fut après que ce district du Pavesan avait été cédé au roi Charles Emmanuel, par les traités de 1743 et 1748.

deste palais de la ville, et assistaient aux leçons que donnaient les professeurs dans les salles de l'université. Ces leçons étaient répétées dans les chambres de la maison qu'ils habitaient. L'émulation, l'ardeur avec lesquelles on étudiait dans ce collége, ont eu le plus grand succès, malgré la constitution défectueuse tant de l'université que des écoles provinciales et subalternes, d'où sortaient les pensionnaires et les boursiers dudit collège; car on ne saurait dissimuler qu'il n'y avait ni chaires, ni professeurs d'histoire civile, ecclésiastique, littéraire, non plus que de géographie, de droit naturel ou de droit public; à peine il y avait dans tout le Piémont deux professeurs. Dans quelques colléges on enseignait un peu de mathématiques et de physique expérimentale, et point du tout de chimie. Malgré cela, et la méthode absurde de dicter les traités et de les expliquer en latin, au lieu de mettre dans les mains des étudians des ouvrages élémentaires imprimés, et de les expliquer en langue vulgaire, et par des entretiens familiers, le Piémont a produit, dans le dernier siècle, des hommes distingués dans tous les genres de sciences et de littérature. Le voisinage de la France, le fréquent passage, et quelquefois un long séjour de voyageurs instruits, suppléèrent aux défauts des établissemens nationaux; de sorte

qu'à l'époque de la guerre déclarée de 1792, si le gouvernement était encore reculé, la nation était avancée autant que pouvaient l'être les plus éclairées.

L'académie des sciences, née en 1760, et formée d'abord comme société privée dans les chambres de M. de Saluces, alors jeune officier d'artillerie, ne devint légalement publique que plus de vingt ans après; mais elle contribua, dans cet intervalle, continuellement aux progrès des sciences exactes et expérimentales. En 1801, elle prit une nouvelle forme, en y associant la littérature et les beaux-arts. Les membres ordinaires qui la composaient, sous la présidence de NAPOLÉON BONAPARTE, alors Premier Consul, avaient déjà donné au public plus d'ouvrages importans qu'il n'en était sorti des presses du Piémont, depuis près de deux siècles, ou depuis l'invention de l'imprimerie (1); si l'on excepte ceux d'Emmanuel Tesauro, des

---

(1) Le tableau de l'Académie des Sciences, Littérature et Beaux-Arts de Turin, publié en l'an XII, sous la présidence de NAPOLÉON BONAPARTE, Premier Consul, nous présente les noms que nous rapportons ici suivant l'ordre alphabétique.

Classe des Sciences Physiques et Mathématiques.

Charles ALLION. Jean-Baptiste BALBIS, Directeur du Musée d'histoire naturelle, pour la botanique.

deux Chiesas de Saluces, et de quelques auteurs novarais. La société agraire, établie peu avant l'entrée des Français en Piémont, comptait parmi ses membres plusieurs autres savans professeurs ou amateurs de sciences expérimentales, et particulièrement d'économie rurale. Une autre société

Charles-Louis Bellardi. Benoît Bonvoisin, Directeur du Musée d'histoire naturelle, pour la minéralogie. Charles Botta. Jean Brugnon. Michel Buniva. Victor Gioanetti. Jean-Antoine Giobert, Directeur du Musée d'histoire naturelle, pour la minéralogie. Esprit Giorna, Secrétaire-adjoint et Directeur du Musée d'histoire naturelle, pour la zoologie. Charles Giulio, Trésorier. Ignace Michelotti. Charles-Louis Morozzo. Michel-Xavier Provana. Maurice Roffredo. François Rossi. Joseph-Ange Saluces, Président. Félix Saint-Martin. Thomas Valperga-Caluso, Bibliothécaire-adjoint, Directeur de l'Observatoire, pour l'astronomie. Antoine-Marie Vassalli-Eandi, Secrétaire et Directeur du cabinet de Physique et de l'Observatoire, pour la météorologie.

Classe des Sciences Morales, Littérature et Beaux-Arts.

Prosper Balbo. Emmanuel Bava Saint-Paul. Joseph-Amédée Corte. Gabriel Dépéret. Charles Dénina. Octave-Alexandre Falletti-Barolo. François Grassi, Secrétaire-adjoint et Bibliothécaire. Vincent Marenco. Gaspard Morardi, Jean-François Napione,

littéraire, qui s'appelait, au commencement, *Degli unanimi*, et aujourd'hui *Académie subalpine d'histoire et de beaux-arts*, présente encore une foule de jeunes littérateurs qui s'étaient déjà fait connaître par des ouvrages historiques, critiques et poétiques. (N. 10.)

Aucune ville du Piémont ne citera d'habiles et savans maîtres, compositeurs de musique, comme en vantent avec raison Naples, Rome, Milan, Venise, Bologne, et la Saxe; mais c'est parce que les professeurs de cet art enchanteur composent ordinairement plus pour les églises que pour les théâtres. Cependant on nous assure que Beloch, Blanjeni, Caldéravi, et deux frères Pérotti,

---

Président. Modeste Paroletti. Laurent Pécheux. Charles Porporati. François Régis, Secrétaire. Vincent-Antoine Révelli. Diodata Saluces Rovero. César Saluces. Vincent Tarin. Jean-Bernard Vigo.

Dans la liste des académiciens non résidans en pays étrangers, on voit les noms d'Amoretti, (à Milan). Audiberti, (à Rome). Bertholet, (à Paris). Bodoni, (à Parme). Bossi, (à Paris). Derossi, (à Parme). Galli, (à Paris). Gianella, (à Milan). Lagrange, (à Paris). Marin, (à Savillan). Michelotti, (à Lisbonne). Napione, (à Lisbonne). Saint-Réal, (à Cagliari): tous nés et instruits, dans la première jeunesse, en Piémont ou en Savoie, et tous auteurs très-connus par différens ouvrages.

tous Piémontais, pourraient concourir avec les maîtres musiciens les plus estimés des autres pays; et l'on peut citer comme habiles compositeurs de musique, sur-tout pour le violon, Pugnani, et principalement Viotti, comme supérieurs à tous les professeurs du même art que l'on connût en Europe à la fin du dernier siècle.

Les arts en même tems mécaniques et libéraux avaient fait des progrès plus prompts et plus marquans, parce que la cour, modelée depuis trois générations sur celle de France, et à quelques égards sur celle de Rome, appelait de là, ou y envoyait des artistes s'y former. Les habiles et savans architectes n'ont jamais manqué, sous les trois règnes qui ont rempli tout le siècle dernier. On nomme encore honorablement Bertola, Alfieri, Borra, Pinto, Vitton, Piacenza, Bonvicino. Vers la fin du siècle, le Piémont comptait plusieurs sculpteurs de la classe des Bernini et Canova, tels que les Colin, Bernero, et Comolli, actuellement vivans. Les grands et bons peintres parurent plus tard; on en vit plusieurs plus que médiocres, mais ils sont actuellement surpassés par deux ou trois autres qui, dans ce moment, travaillent à Paris. Le graveur Porporati était compté, en France et en Italie, comme un des premiers artistes de ce genre. Dans un autre genre, Bozzanigo, sculpteur en bois, est sans contredit le premier en Europe.

En or, en argent, en vermeil, en bronze, il est certain que Turin possédait des artistes et des ouvriers d'une habileté assez rare. Les métiers plus communs et plus nécessaires, ont été longtems exercés avec une sorte de lenteur ou de négligence; et sous les trois derniers rois, les manufactures de France et d'Angleterre, pour les habillemens tant d'hommes que de femmes, et pour l'ameublement des maisons, étaient préférées à celles du pays. Quoiqu'on ne négligeât rien pour les porter au plus haut point de perfection, il manquait toujours quelque chose de ce qu'on trouvait dans celles qui venaient de l'étranger. On n'égala ni le velours de Gênes, ni la moire de Florence, au moins pour certaines couleurs; ce qu'on attribuait à la qualité de l'air ou de l'eau. On fabriquait de superbe damas; et ce n'était qu'en la construction des carrosses que les artisans turinois avaient surpassé ceux de Milan, de Rome et de Naples.

A l'égard des arts et métiers de classes inférieures, moins considérés parce qu'ils sont plus communs, il faut peut-être avouer que les Piémontais purent mériter quelque reproche d'insouciance ou de paresse. Mais comment peut-on dire, écrire et faire imprimer que le Piémont, à l'époque de l'invasion des Français, en 1795, était encore tel qu'il avait été huit ou dix siècles auparavant? (N. 11).

SECTION 12.

COUP D'OEIL SUR LA LOMBARDIE CI-DEVANT AUTRICHIENNE.

§. I.

Départemens de l'Olona, de Lario et de l'Alto-Pô.

Le duché de Milan, tel qu'il était depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, de 1748, comprenait encore la partie principale de l'ancienne Gaule cisalpine, et de la Lombardie du moyen âge, située entre le Tesin et l'Adda, le Lac Majeur, les lacs de Lugan et de Come, et le confluent de l'Adda et du Pô. L'incontestable capitale de tout ce pays est la ville de Milan, avec d'autant plus de raison, que ses premiers fondateurs sont ces mêmes Gaulois qui ont fait donner le nom de Gaule cisalpine à cette superbe portion de la péninsule.

Quoiqu'elle ne soit point la plus ancienne ville de la Haute-Italie, du moins c'est d'elle que l'origine est la plus connue. Son premier fondateur fut le fameux Bellovèse, contemporain

de Tarquin l'ancien, cinquième roi de Rome, vers l'an 620, avant l'ère chrétienne. Ce n'était d'abord qu'un bourg, dit Strabon; mais ce bourg fut bientôt le chef-lieu des Gaulois Insubriens, qui jusqu'alors n'avaient habité que des hameaux, des villages ouverts. Les Romains le prirent sous la conduite des consuls M. Claudius et Cn. Marcellus, après avoir défait en plusieurs batailles les Gaulois. Il ne devait pourtant pas être une place bien forte ni bien importante, puisqu'il n'en est pas fait mention dans l'histoire fort détaillée de l'expédition d'Annibal; tandis qu'on y trouve bien expressément nommé le chef-lieu des Turinois, et d'autres villes de la Ligurie et de l'Insubrie. César, qui certainement y a passé bien souvent, en allant, de la Gaule cisalpine et transpadane, dans la transalpine, ne fait aucune mention de Milan; et pendant les guerres civiles de César même, et des Triumvirs qui lui succédèrent, on ne voit point qu'aucun des divers partis se soit empressé de l'occuper, comme ils ont fait de Modène, et d'autres villes italiennes. Ce n'est que sous les successeurs d'Auguste que la ville de Milan commença à être considérée comme une digne rivale de la capitale de l'Empire. Aussi, vers la fin du troisième siècle, quelques empereurs y ont residé avec leur cour. Les rois Goths et les Lombards ne semblent pas en

avoir fait plus de cas que de Pavie, d'Asti, et de Turin; mais après le renouvellement de l'Empire occidental, elle s'éleva au point d'être regardée comme la ville principale de l'Italie, égale pour le moins à Rome, de ce tems-là. On sait combien elle a souffert sous l'empereur Frédéric I; et la facilité avec laquelle cette ville se releva, prouve assez combien ses ressources étaient grandes. Devenue depuis lors république formidable, sous la présidence inévitable de ses archevêques, elle prospéra intérieurement, et étendit sa domination sur les pays voisins. Othon Visconti, créé archevêque en 1261, et Mathieu son neveu, bon soldat pour le tems, et aussi bon politique que son oncle, s'emparèrent du gouvernement, et le transmirent à leur postérité, sans prendre d'autre titre que celui de seigneurs de Milan; mais Jean Galéas, arrière-petit-neveu de l'archevêque Othon, se fit créer duc par l'empereur Wenceslas. Milan fut une des trois villes principales de l'Europe, mise au même rang que Prague et Paris, capitales de deux royaumes, qui n'étaient pas plus considérables que le pays que possédait le premier duc Visconti. Ce puissant état se soutint mal, et fut divisé sous le fils et le petit-fils de Jean Galéas. Philippe-Marie, quatrième duc, le réunit; mais les Vénitiens lui en enlevèrent quelques

portions, et lui-même, pour en conserver le gros corps, se vit forcé de céder la province ou seigneurie de Verceil au duc de Savoie Amédée VIII. François Storce, qui avait épousé la fille naturelle et unique de Philippe-Marie, s'empara, à la mort de son beau-père, de la capitale de l'état, et de plusieurs villes dépendantes. Mais outre qu'il dut en abandonner quelques unes, il laissa un sujet perpétuel de contestations chez les divers prétendans à la succession de Philippe-Marie, dont une sœur avait été mariée au duc Charles d'Orléans. Par ce titre, Louis XII, roi de France, et après lui, François I, se crurent maîtres du Milanais. Ludovic Sforce, surnommé le More, qui en avait dépouillé son neveu, trahi par les Suisses, fut conduit prisonnier en France où il mourut. Charles-Quint chassa les Français, et réunit momentanément ce grand fief à l'Empire germanique; puis il en investit son fils Philippe II. Par là, plus de la moitié de la Lombardie passa sous la domination espagnole. Plusieurs guerres s'ensuivirent en Italie, dans le dix-septième siècle, par les différentes tentatives qu'ont faites les Français pour en chasser les Espagnols, qui n'en perdirent la possession qu'à la mort de Charles II, dernier roi d'Espagne de la branche autrichienne. La grande guerre de succession rendit à la maison impériale autrichienne ces riches et belles con-

trées, qui portaient toujours le nom de duché de Milan; mais elle fut deux fois sur le point de se le voir enlever par les Français sous le règne de Louis XV; et pour en conserver la principale partie, elle en céda différens districts au roi de Sardaigne, Charles Emmanuel III, qui avait d'ailleurs assez de titres pour en obtenir la totalité, comme descendant de Catherine d'Autriche, fille de Philippe II. Par le démembrement que le duché avait souffert, la ville capitale perdit un tiers au moins de la population qui lui était restée sous les gouvernemens espagnol, autrichien, sans pourtant rien perdre de sa grandeur, de sa richesse et de sa magnificence. (N. 12.)

Pavie, dont on ignore l'époque de la fondation, a été quelque tems la rivale de Milan; mais depuis trois ou quatre siècles elle cède le premier rang. On dit que Milan pouvait compter autrefois, dans son enceinte, près de trois cents mille habitans; et malgré les divers démembremens des possessions des Visconti, il en comptait encore dernièrement cent mille, tandis que Pavie ne comptait qu'à peine le tiers de ce nombre. Est-ce le terroir, plus fertile d'un côté que de l'autre, qui produit cette différence? Tout au contraire, les environs de Pavie donnent plus que ceux de Milan de grands moyens de subsistance. C'est que les vallées de Come,

les rives du Lac Majeur et de Locarno, en un mot les Alpes, plus voisines de Milan que de Pavie, réparent plus facilement dans l'une que dans l'autre, la dépopulation trop naturelle aux grandes villes. La plaine qui borde la gauche du Tesin et du Pô, et le penchant rocailleux de l'Apennin, ne contribuent pas autant que les vallées des Alpes pennines, à augmenter ou soutenir la population de ces deux capitales. Ce qui contribue le plus au soutien de la population et à l'aisance des habitans de la ville principale, ce sont les canaux dont elle est en partie redevable aux Français qui la possédèrent quelque tems sous Louis XII et François I.

Monza est une ville ancienne, sans doute; mais son antiquité ne paraît pas remonter au tems des Romains. Son premier nom, *Modoëtia*, ou *Moditia*, d'où est tiré le nom de Monza et Mozza, ne se trouve ni dans Strabon, ni dans l'itinéraire tracé dans le IVe. siècle, et il est difficile d'en donner l'origine. Elle ne commença à être renommée que depuis le tems des rois Lombards, et devint célèbre par le trésor que la reine Théodolinde y laissa, et pour s'être maintenue en possession de la couronne dite de fer, avec laquelle on couronnait les empereurs d'Allemagne, quand ils venaient prendre pos-

session du royaume d'Italie. Elle n'offre du reste que peu d'intérêt, malgré le travail d'un érudit littérateur qui en a décrit, illustré les antiquités, et les choses précieuses qu'elle possède (1).

La ville de Lodi, moins grande par son local que Pavie, avec un territoire bien moins étendu, est presque aussi peuplée que celle-ci, quoique d'une classe différente d'habitans; car il s'en faut de beaucoup qu'on trouve à Lodi des familles aussi illustres et aussi puissantes que celles que renferme Pavie. Mais voici, si je ne me trompe, d'où vient la richesse du pays Lodesan, et la population du chef-lieu. La rivière Adda couvrit, à quelques pouces de hauteur, le terroir graveleux du Lodesan d'un limon végétal que les canaux dérivés de la même rivière continuent de nourrir avec une eau bienfaisante. C'est de là que naissent ces pâturages, dont le produit donne le fameux fromage qu'on appelle Parmesan ou Plaisantin, parce que c'est par Plaisance et par Parme qu'on l'expédie chez l'étranger; ou parce que, dit-on, une princesse de Parme le mit à la mode en France.

Parmi les autres bourgs du département de l'Olona, on distingue, outre Gallarate, par-

(1) ÆFRISI, *Memorie Istoriche di Monza.*

ticulièrement Codogno, par le commerce qu'on y fait, et par une population supérieure à celle de cinquante villes italiennes, capitales de provinces; car on y comptait près de vingt mille ames. Cassano est remarquable par une autre raison; ce bourg, situé sur la rive droite de l'Adda, sur le passage ordinaire de cette rivière, en venant du Tyrol dans la Lombardie, a été le théâtre de deux grandes actions de deux célèbres généraux, l'une au commencement, l'autre à la fin du dernier siècle. Le prince Eugène de Savoie y eut un échec en 1705, et le maréchal Sowarow y battit les Français en 1799.

La ville de Come, à présent chef-lieu du département dit *del Lario*, ne paraît pas devoir son origine aux Gaulois Insubriens, et je ne crois pas qu'elle la doive à des Grecs, quoique le nom qui probablement est venu de Κωμη, signifiant village, puisse nous le faire supposer. (N. 13.) Il est bien vrai que César transporta à Come une colonie de cinq cents Grecs, tous gens de qualité; mais ces Grecs n'en ont pas été les fondateurs. Ils n'y demeurèrent pas assez long-tems pour la peupler de leur race. Ce ne sont pas les Grecs non plus qui lui ont donné un nouveau nom, en l'appelant *Novocomum* au lieu de *Comum*. Quoi qu'il en soit de sa première ou de sa seconde fondation, Come

fut une ville considérable sous les empereurs Romains, sous les rois Lombards, sous les empereurs Saxons, Franconiens, Souabes et les suivans ; mais elle passa sous la domination des Milanais, ainsi que Pavie, Monza, Lodi, avec les autres de leurs districts. Moins riche de son fonds et moins peuplée dans son enceinte que le sont ces trois dernières, la ville de Come est plus vivante, et son district offre encore une population d'environ cent vingt mille ames, malgré la foule prodigieuse de ceux qui parcourent l'Europe, colportant toutes sortes de petits objets, et commerçant en tout genre de choses usuelles et triviales.

Le département de Lario comprend les districts de Varese, de Sondrio et de Lecco, trois bourgs que les Italiens, même en venant de leur beau pays, trouvent charmans et délicieux.

Crémone, chef-lieu du département de *l'Alto-Pô*, a fait, comme Lodi, constamment partie du duché de Milan, après avoir eu ses tyrans particuliers qui ont joué un rôle singulier dans le 15e. siècle. Les productions de son territoire, médiocrement graveleux, différentes de celles du Lodesan, ne fournissent pas les mêmes moyens de subsistance ; l'huile, le vin, le miel et la cire ne nourrissent pas autant que les grains, la viande et le laitage.

Le Crémonais appartient au département appelé du Haut-Pô. Ce fleuve n'y répand pas un

limon aussi favorable à la végétation, que celui de l'Adda et de l'Olona ; il est même en général plus nuisible qu'utile au pays qu'il parcourt ou traverse. Cette province, de quatre-vingt milles de long sur soixante-dix de large, n'offre qu'une population à peine égale à celle du petit district de Gallarate, et moins forte que celle de Lodi.

Le district Crémasque, plus écarté de la rive du Pô, et arrosé par d'autres petites rivières, est plus fertile que le Crémonèse ; il est aussi à proportion plus peuplé. La ville capitale doit être d'ancienne fondation Celtique ou Teutonique, peut-être même Esclavonne, à en juger par le nom, qui est au fond le même que celui de Kremesir, en Moravie, et du Cremelin, partie principale de l'immense ville de Moscou. Les Vénitiens l'avaient enlevée aux Milanais ; le Premier Consul de la république française l'incorpora à la république italienne. Casal-Maggiore, formant avec Créma, Crémone et Lodi, un seul département, ne fut jamais compté comme ville ; mais ce bourg, avec son district, est presque aussi riche et aussi peuplé que le sont les autres arrondissemens de l'*Alto-Pô*.

Pizzighitone, dans un petit coin du Crémonais, est un bourg plus important par sa situation militaire, que par quelque avantage que ce soit de son territoire. C'est une place d'armes qui a beaucoup de rapport avec Coni ; mais il s'en faut bien

qu'elle soit aussi peuplée, aussi riche et aussi forte que l'était Coni.

§. II.

Département du Mincio, ci-devant duché de Mantoue.

Mantoue est aussi ancienne, peut-être plus que Milan et Pavie, sans qu'on puisse dire si elle a été bâtie par les Etrusques, par les Liguriens, ou par les Gaulois. (N. 14) Connue et fort renommée du tems des Romains, elle s'érigea en république à la chute de l'Empire occidental, et du royaume des Lombards. Après diverses vicissitudes, communes à toutes les républiques du moyen âge, elle fut soumise à des familles riches et puissantes parmi ses habitans; premièrement aux Bonacorsi, entre la fin du XIIIe. siècle et le milieu du XIVe; ensuite Louis de Gonzague s'empara du gouvernement, et se fit autoriser par l'empereur Sigismond qui lui conféra la dignité et le titre de marquis.

Sa postérité s'est propagée et s'est conservée plus long-tems qu'aucune autre des maisons souveraines d'Italie, excepté celle des marquis de Saluces; mais elle a été dépouillée par l'empereur Joseph I, pour avoir pris le parti de la France dans les guerres d'Italie au commencement du dernier

siècle. Cet illustre duché, devenu province de l'Autriche, fut incorporé au Milanais.

Les noms d'une centaine de bourgs, villages, abbayes, paroisses et métairies, formant le ci-devant duché de Mantoue, ne se lisent plus guères que sur les cartes chorographiques; mais le nomme Peziola, qu'on croit être le même village que Andes, où naquit Virgile, et Castiglione delle Stivière, pour être constitué chef-lieu d'un district. C'est d'ailleurs la terre dont porte le nom un individu malheureux, dernier rejeton d'une branche de la maison souveraine de Gonzague. Avec Revère, son district donne une population presque du double plus forte que celle de Castiglione, et égale à celle du Véronais occidental compris dans ce même département.

Dans le département du Mincio, mais de l'autre côté du Pô, est la ci-devant grande et riche abbaye de *San-Benedetto*, dans l'église de laquelle posent, depuis plus de six siècles, les restes de la comtesse Mathilde, si renommée dans l'histoire de l'Italie, et dans celle de l'église de Rome. C'était un objet principal de la curiosité des voyageurs. Mais depuis que la *statistique* est devenue une science à la mode, c'est la fertilité particulière des campagnes qui bordent le Mincio qui attire l'attention des politiques et des économistes. Les Gonzagues, maîtres du pays, ont

vécu avec splendeur, ils ont dépensé largement pour favoriser les arts, bâtir et orner des églises et des palais, et entretenir même des corps de troupes assez considérables pour leur tems. Quelles étaient alors les sources de leur richesse? quelles étaient depuis les moyens de payer les impôts aux nouveaux maîtres autrichiens, dans un pays qui ne peut exporter d'autres objets que du blé, pour faire face à tant d'objets étrangers devenus indispensables à la vie commune de notre siècle? C'est précisément cette fertilité en toute sorte de grains, produit le plus utile, le plus sûr de tous ceux que puisse offrir quelque territoire que ce soit. La soie qui fait le fonds principal de la richesse de plusieurs départemens de la Haute-Italie dont nous avons parlé, n'en fait pas un aussi solide que l'abondance des grains. Le Mantouan, au centre de la Lombardie, à distance presque égale des Apennins et des Alpes, qui naturellement manquent de blé, en fournit beaucoup aux montagnards du Modénois, et aux Tyroliens.

SECTION 13.

RÉFLEXIONS SUR LE CARACTÈRE DES PEUPLES COMPRIS ANCIENNEMENT SOUS LE NOM D'INSUBRIENS ET D'OROBIENS.

§. 1.

Des Milanais, des Pavesans, des Comasques et Lodesans.

Le cours du Pô, depuis Saluces ou Staffarde, jusqu'à Plaisance et Crémone, partageait la Gaule cisalpine en Cispadane et Transpadane. La première, comprenant les provinces d'Albe, Acqui, Asti et Alexandrie que nous avons parcourues, se confondait avec la Ligurie qu'on appelait *Liguria plana*. Les naturels de ces pays tenaient par conséquent du caractère ligurien. Le Haut-Milanais et le Bas-Piémont étaient compris dans la Gaule transpadane, ainsi nommée parce que, relativement à Rome, elle se trouvait au delà du Pô. (*Trans Padum.*) Les plus distingués parmi ces peuples étaient les *Insubres* et les *Taurini*, qu'on nomma dans la suite Mila-

nais et Piémontais proprement dits, que nous avons distingués de ceux qui touchent aux Alpes maritimes, à la Ligurie et aux Apennins, départemens de la Stura, du Tanaro, et de Marengo. Ces deux peuples ne diffèrent pas essentiellement de caractère, quoiqu'ayant été long-tems soumis à des gouvernemens, à des souverains différens. Du moins, ce que nous lisons dans les anciens auteurs, dans César, dans Tite-Live, Strabon, Tacite et Suétone, concernant les nations transpadanes, est également applicable au Milanais et au Piémontais. Sous le Bas-Empire, et à la chute totale de l'Empire romain, les Milanais ont manifesté autant et même plus que les Piémontais un caractère belliqueux, particulièrement lorsqu'ils défendirent leur liberté et leur indépendance contre l'empereur Frédéric Barberousse. Le peuple de Pavie déploya assez souvent de l'énergie, et celui de Come quelquefois, tantôt en s'opposant aux empereurs allemands, tantôt en s'armant contre les Milanais. Mais, puisque Milan vint à bout de se soumettre la moitié de l'Italie et toute la Gaule cisalpine, il faut bien croire que la nation fut guerrière. Aussi les noms mêmes des rues de Milan attestent encore que les fabricans d'armes y étaient nombreux. Cependant ce n'est pas la bravoure ou l'esprit martial qui formait le caractère des Insu-

briens. Cicéron l'a tracé en deux mots dans une de ses harangues (1). *Insuber*, *id est*, *mercator et præco*. Quant à la première qualité ou profession de marchand, on n'a pas besoin de dire que les Milanais, les Comasques, les Novarais, tous peuples descendans ou successeurs des Insubriens, ont conservé le même penchant, la même disposition au commerce. L'Europe, et surtout l'Allemagne, en voient encore dans toutes leurs villes; et le nom de *Lombard* est devenu en France le synonyme de prêteur à intérêts, et même d'une banque ou d'une maison qui prête sur gages; ce qui est un genre particulier de *mercimonium*. On ne trouve pourtant pas aujourd'hui que les Milanais soient, de préférence aux autres peuples, des huissiers de magistrats ou des trompettes dans les armées, comme ils semblent l'avoir été dans le siècle de Cicéron et sous les empereurs. Car il est prouvé par différens passages d'auteurs anciens, que les *præcones* et les *tibicines*, crieurs publics et joueurs de flûte ou de trompette, étaient pour la plupart des Gaulois, et sur-tout des Gaulois cisalpins. N'oublions pas de dire que le métier d'huissier ou crieur public, non plus que celui de *tibicen*, joueur de flûte, n'étaient pas ignobles chez les Romains, puisque nous

(1) Orat. in Pisonem.

voyons que des gens de cet état étaient considérés comme amis des premiers magistrats; comme Granio l'était de Cicéron (1). Ce genre de profession devait même, par sa nature, ouvrir la carrière des emplois supérieurs à ceux qui les exerçaient. Le fils de l'huissier, par une progression naturelle, devenait procureur, avocat, orateur, et ensuite magistrat. Peut-être que les orateurs ou avocats Vibius Crispus et Albutius Silus (2), nés en pays Insubrien, et certainement Gaulois transpadans, étaient de cette classe. Au reste, ceux qui, de la Haute-Italie, prenaient le chemin de Rome pour chercher des moyens de subsistance et de la fortune, n'y allaient pas tous pour être colporteurs, crieurs publics, ni même marchands. Les montagnards des Alpes lépontiennes, ainsi que ceux des Alpes pennines, dont les habitans se mêlaient et se confondaient avec les Insubriens, allaient dans les campagnes de l'Emilie, aujourd'hui département du Rubicon, et jusqu'à Rome, travailler comme laboureurs et moissonneurs. Suétone nous apprend que c'était de la Gaule transpadane, par conséquent du Milanais, du Piémont, et sûrement de leurs montagnes, que les ma-

(1) *Cicero in Bruto*, §. 72.

(2) *Tacitus in annal. et in causis corruptæ eloquentiæ.*

nœuvres allaient en troupes, sous la conduite d'un entrepreneur, cultiver les campagnes de l'Umbrie et de la Sabine (1). A présent ce sont des montagnards calabrois qui vont labourer, moissonner et battre le blé dans la campagne de Rome. Les habitans des Alpes trouvent dans les plaines voisines, au bord du Pô, un moyen facile de subsistance. Nonobstant cela, les traces de l'ancien usage de ces montagnards qui allaient cultiver les terres de l'Umbrie, de la Sabine et du Latium, subsistent encore aujourd'hui. Nous savons que les jardiniers de Rome sortent d'un coin des Alpes grayennes et pennines, d'un district qui forme actuellement la petite principauté de Masseran, dans la province de Bielle, autrefois de Verceil. L'on trouve, d'un autre côté, dans Polybe et Tite-Live, que sous le règne de Tarquin, un charpentier nommé Elicon était allé exercer son métier à Rome, et que ce fut lui qui excita les Gaulois à la fameuse émigration qui fit trembler les Romains. Les historiens suisses regardent cet Elicon comme un homme sorti de leur pays. Nous ne leur disputerons pas cet honneur; mais nous remarquerons que le Haut-Novarais, où est la vallée de Sesia, faisant autrefois partie du Milanais, confine avec la

(1) Sueton *in Vespasiano*.

Suisse, et que ce charpentier Elicon, et plus probablement ses maîtres, ses guides et ses compagnons, pouvaient être partis de cette vallée, laquelle tient aux Alpes pennines du côté de l'Italie. Quoi qu'il en soit, il est très-certain que de cette vallée de Sesia et de différentes autres qui tiennent aux mêmes Alpes, sortent encore de nos jours beaucoup de charpentiers et de menuisiers qui se répandent dans toute l'Italie. De quelques autres coins des Alpes, sur-tout des environs des lacs de Come et de Lugan, viennent pour la plupart les maçons que l'on trouve dans les villes et les bourgs de la Lombardie, du ci-devant état de Venise et de la Romagne. C'était aussi de ce même pays qu'ils sortaient sous les empereurs Romains, puisque nous voyons que, sous les rois Lombards, les maîtres maçons étaient communément appelés maîtres Comasques (*magistri Comaceni.*) Plusieurs descendans de ces maçons et maîtres maçons, devenaient d'habiles artistes et sur-tout architectes, après avoir porté, dans leur jeunesse, la chaux, les briques et les pierres.

Milan, capitale de l'Insubrie, rassemblant dans son enceinte des gens venus de toutes les provinces qui en dépendent, doit contenir des hommes à talens de toute espèce; et comme elle attire dans ses marchés les productions des campagnes et

des collines au milieu desquelles elle est assise, ses habitans peuvent être facilement pourvus de tout ce qui sert aux besoins ordinaires de la vie. C'est pour cela que les Milanais ont acquis la réputation de grands mangeurs, et que leur gourmandise passa même en proverbe. Cette facilité de trouver des moyens de subsistance a fait distinguer les Milanais de la plaine, des paysans montagnards, naturellement pauvres et industrieux, et par conséquent plus rusés et plus astucieux; comme les habitans de la partie montueuse du Verceillais, qui forme l'arrondissement actuel de Bielle, se distinguent de ceux des environs de Verceil et de Santhia, qui sont dans la plaine. En général, Milan soutint sa splendeur par la richesse et l'esprit martial des habitans de la plaine, et par l'industrie laborieuse de ceux de la montagne. La plupart des militaires, dont l'histoire de la Lombardie fait mention, sont sortis du côté de Pavie et de Lodi, ou de la Romagne; les artistes, les négocians, du côté de Come, de Bergame et d'Anghiera. Car, les Triulce, les Belgiojose, les del Verme, le marquis de Marignan, étaient tous nés dans des villes et villages de la riche plaine qui touche au Pô. Au contraire, le plus grand nombre des auteurs que nous trouvons cités dans la Bibliothèque milanaise de l'Argelati, étaient de Come et

du Haut-Novarais, c'est-à-dire des vallées qui tiennent aux Alpes. Cardan, dans le XVIe. siècle, et le marquis de Beccaria, de nos jours, semblent faire quelques exceptions en faveur de Pavie. Mais Cardan, dont les travers ne peuvent lui ôter la qualité d'un esprit supérieur, était fils d'une femme dont on ne connut point le mari, et il ne voulait point reconnaître pour sa patrie la ville où le hasard le fit naître. Ses parens, quels qu'ils fussent, y étaient venus du village de Cardan, qui est au nord de Milan, vers les collines de Brianza. Les savans, les architectes, les sculpteurs, les peintres milanais, qui occupent tant de place dans l'histoire des arts, sont presque tous sortis des environs du lac de Come, du lac Majeur. Le Vatican nous présente trois papes, natifs ou originaires du Milanais. Sans nous arrêter à l'extraction du Pape Pie IV, (Médicis) il nous suffit d'observer qu'il dut son élévation, moins à ses talens littéraires, qu'aux talens militaires du marquis de Marignan, son frère. Innocent XI (Odescalchi) était de Come, et Clément XIII (Rezzonico) était fils ou petit-fils d'un Comasque. St-Charles Borromée, qui fit plus qu'aucun des meilleurs papes, était né à Arone, sur une colline au bord du lac. L'ancienne illustration littéraire de ce pays est due peut-être à une colo-

nie grecque que Jules César y établit (1). Mais la qualité physique du pays, qui tient de celle de la Provence et de la Toscane, autant que la différence de quatre à cinq degrés de latitude méridionale peut le permettre, y contribua bien davantage. Dès le siècle de César, et de celui de Trajan, Come a donné à la littérature latine des auteurs du premier mérite. Si Pline l'ancien, auteur de la grande Histoire Naturelle, qui est un prodige d'érudition, n'était pas né à Come, mais à Vérone (2), il n'est pas douteux que Pline le jeune n'y fût né. Paul Jove, né à Come, n'était pas un historien du genre de Pline le vieux; mais il n'était pas moins un génie historique. Si on ne peut point dire que Paul Jove fût d'un caractère aussi noble, aussi généreux que l'était Pline le jeune, il est toujours vrai que ces deux auteurs Comasques, l'un du siècle de Trajan, l'autre de celui de Charles-Quint, se ressemblent à d'autres égards. L'un et l'autre ont été courtisans et panégyristes de deux grands empereurs, et tous les deux ont écrit en latin avec beaucoup d'élégance et de soin.

---

(1) *Plutarchus in Cæsare.* Strabon, lib. 5.

(2) Voyez *MAFFEI Verona illustrata*, *et CARLI istoria di Verona.*

§. II.

Des Mantouans, des Bergamasques, et des Tyroliens méridionaux.

Nous avons depuis long-tems été dans le cas d'observer que la plupart des hommes célèbres étaient nés dans des villages ou dans des villes provinciales et subalternes (1). Cependant les villes capitales, attirant à elles les gens de la campagne, doivent au moins, à la seconde génération, compter parmi leurs habitans des hommes qui conservent la trempe du pays originaire. D'ailleurs les grandes villes fournissant les moyens d'acquérir des talens et des connaissances, il est assez naturel qu'il s'y trouve et des savans et des artistes d'un mérite distingué; mais il n'est pas moins vrai que l'air vif, la stérilité des montagnes et la pauvreté forcent les habitans au travail, les obligent à s'évertuer, de sorte qu'ils surpassent ensuite les hommes nés, élevés dans l'aisance, au milieu des ressources qu'offrent les riches plaines et les grandes villes. Dans les siècles d'ignorance, (tels qu'on peut nommer

(1) C'est dans l'ouvrage sur les *Vicende della Letteratura*, imprimé à Glascow, en 1763, que l'auteur a traité cet article.

ceux que l'on comprend ordinairement sous le nom de Bas-Empire, ou du moyen âge) ce qui restait de personnes instruites devait se trouver dans les grandes villes. C'est pour cela que Pavie, alors capitale d'un royaume considérable, nous rappelle Ennodius et Lanfranc ; et que nous trouvons à Padoue, à Ravenne et à Pise quelques écrivains, tandis que les villes provinciales, et plus encore les bourgs et les villages croupissaient dans l'ignorance et la barbarie. Mais dès que les premiers rayons commencèrent à dissiper ces ténèbres, et que l'Italie se releva de son abaissement, ce fut de Come, de Bergame, de Brescia, plutôt que de Pavie, de Creme et de Lodi, qu'on vit sortir des poëtes, des historiens, des jurisconsultes, des théologiens en foule, quelques philosophes et quantité d'artistes. Si des hommes d'un caractère énergique ont vu le jour dans les villes riches de la plaine, c'était à quelque circonstance particulière qu'ils durent leurs talens, leurs succès, ou à des parens d'un tempérament extraordinaire et de race étrangère.

Il faut avouer cependant que Mantoue fait une grande exception à la règle, si l'on peut appeler ainsi notre observation sur l'avantage des pays montagneux. Mantoue est assise sur un pays plat, et au milieu d'un lac, ou plutôt d'un marais. Le territoire qui l'envi-

ronne de tous côtés est une vaste plaine que baignent le Mincio et le Pô. Il faut croire que l'air agité par le courant du fleuve, et par le Mincio, atténue la pesanteur de l'atmosphère, ou que le terrain, un peu sablonneux, n'exhale pas des vapeurs malfaisantes. Toujours est-il sûr que cette ville a donné à la république des lettres, depuis le siècle d'Auguste jusqu'à nos jours, des hommes d'un talent supérieur, et qu'elle a nourri dans son sein des sociétés de savans et d'artistes célèbres. Sans doute, les encouragemens qu'ils ont eus des souverains de la maison de Gonzague, ont dû contribuer aux progrès que firent à Mantoue les lettres et les arts. Mais, avant que les Gonzagues eussent été souverains du pays, et en état d'encourager les talens, Mantoue avait produit de grands hommes; et ceux même qui lui ont fait le plus d'honneur, n'étaient pas redevables de leur succès à la protection des souverains. Quelques uns s'étaient formés chez les Carmes, d'autres chez les Augustins, même dans un tems où les ordres religieux ne paraissaient guères propres à former l'esprit des individus qui aimaient l'étude. J.-B. Spagnoli, et Théophile Folengo, tous deux Mantouans, deux génies rares ou plutôt singuliers, et poëtes très-renommés dans le tems, ne devaient rien aux Gonzagues.

Ajoutons encore que le Mantouan confine avec

la Venetie, et fit un tems partie des Etats Etrusques; et comme ces deux pays ont été civilisés d'un tems immémorial, l'esprit de l'étude et le goût des lettres et des arts s'y sont perpétués, malgré les vicissitudes inévitables dans la suite de tant de siècles. D'ailleurs, il est à présumer que cette grande et belle vallée, comprise à présent dans le Tyrol italien, anciennement habitée par les Rhétiens, a beaucoup contribué à la population, ainsi qu'à l'éclat dont ont brillé Mantoue, Vérone et Padoue. On devait avoir d'autant plus de dispositions pour les beaux-arts, qu'une partie de ces peuples descendaient des Etrusques ou Tyrrhéniens, nation très-policée. Cependant, jusqu'au siècle d'Auguste (1) ils avaient encore la réputation d'être barbares, et les auteurs ne parlent des Rhétiens (2) que comme d'une nation guerrière, qui donna beaucoup de peine aux Romains. Nous n'avons point les livres de Tite-Live qui contenaient la description de cette guerre, et où peut-être se trouvaient quelques notions de leurs mœurs et de leur état politique. Mais le même historien en parle ailleurs par digression, et en dit assez dans le livre

(1) An 739 de la fondation de Rome.

(2) Horatius, L. IV, ode 4. *Videre Rhaeti*, et ode 14: *Immanesque Rhaetos auspiciis pepulit secundis.* Dio Cassius, Lib. LIV. cap. 22. *Regio populosa πολυανδρε.*

où il rappelle l'émigration des Tyrrhéniens (1), pour nous prouver que les Rhétiens, quoique confinant avec la Venetie et l'Insubrie, étaient de son tems bien loin encore de l'état de culture où ces deux derniers pays sont parvenus.

Sur les frontières de ce pays était né Cecilius Statius, poëte comique, contemporain d'Ennius et de Pacuvius, sorti par son talent de l'état d'esclavage, comme Térence, un siècle après. Il n'est pas dit qu'il fût en même tems auteur et acteur comme l'ont été Shakespeare et Molière, et comme l'est actuellement M. Iffland, à Berlin. Mais un très-ancien auteur comique, natif de l'Insubrie, nous rappelle Bergame, ville sinon absolument Insubrienne, certes limitrophe de l'Insubrie, dont on a pris le principal personnage comique du théâtre Italien, l'arlequin. Et l'on aime à considérer que du même pays sont sortis des spéculateurs très-actifs et des littérateurs qui se sont immortalisés par leurs travaux.

(1) *Alpinis quoque ea gens (Thuscorum) haud dubia origo est, maximè Rhaetis.* Lib. V. cap. 33.

SECTION 14.

DE DEUX PROVINCES CI-DEVANT VÉNITIENNES.

§. I.

Département du Sério.

BERGAME est une ville plus ancienne peut-être que Milan et Brescia, au milieu desquelles elle est située, sur une pente des Alpes Lépontiennes, ou plutôt entre les Lépontiennes et les Rhétiennes, où coule le Sério, petite rivière qui donne aujourd'hui le nom à cette contrée montueuse. On ne sait pas à quel peuple on doit sa fondation ; mais il est très-certain que c'est des Celtes ou des Teutons que Bergame a reçu ce nom, composé de *berg* mont, et *ham* maison, ou habitation ; et que ce sont ceux de la plaine, Gaulois, Cisalpins, Insubriens ou *Cénomanes*, et non pas les Helvétiens ni les Rhétiens, ni les habitans de la Valteline, leurs voisins, qui l'ont pu appeler habitation de montagne, puisque ces peuples habitaient de plus hautes montagnes que les Bergamasques.

Cependant Polybe, Tite-Live, qui parlent de la fondation de Milan et de Brescia par les Gaulois du siècle des Tarquins rois de Rome, ne font aucune mention de Bergame ni des *Orobiens*, nom grec qui rend mot à mot celui de *Bergamasque*. Le chef-lieu de ce peuple passa sous la domination des Romains, lorsque ceux-ci soumirent la Gaule transpadane, et il devint colonie romaine ou plus vraisemblablement Municipe. Mais les habitans de la partie septentrionale, que l'on confond facilement avec la Valteline, n'ont été subjugués que long-temps après, sous le règne d'Auguste, ainsi que les les hauts Comasques, les hauts Bressans, et les Tyroliens (Note 15). A la chute de l'Empire romain, Bergame courut le sort de toutes les autres villes de la Haute-Italie. Elle fut envahie, pillée, ravagée par les Goths et les Lombards, et fit ensuite partie du royaume d'Italie, sous les Carlovingiens et sous les empereurs allemands. Erigée en république, la ville fut en proie aux diverses factions qui s'emparaient tour à tour du gouvernement. Elle passa sous la domination des Viscontis, maîtres du Milanais; fut cédée aux Vénitiens, qui la perdirent pour peu de temps, lors de la ligue de Cambray; mais ils la conservèrent depuis constamment jusqu'au renversement de leur république.

Bergame a été illustrée par quantité d'hommes célèbres en différens genres, qui ont contribué des premiers aux progrès des arts de la paix et de la guerre. C'est de son sein ou de ses environs que sont sortis le premier lexicographe moderne, le premier chroniqueur judicieux, et quelques uns des premiers mathématiciens.

C'est un militaire bergamasque, nommé Barthélemy Coleoni, qui, le premier, dit-on, mena en campagne du canon; et c'est incontestablement à Bergame qu'on vit les premiers ouvrages d'architecture militaire moderne; et Bergame fut long-tems regardée comme la place la mieux fortifiée de toutes celles qui sont construites sur une montagne. C'est un Bergamasque de la même famille dont est issu le très-célèbre et très-malheureux auteur de la Jérusalem Délivrée, qui imagina l'établissement des postes. Dans le siècle qui vient de finir, nous vîmes sortir de Bergame plusieurs littérateurs distingués par leur érudition, leur goût pur, et leur style italien correct, clair et soigné sans affectation.

Le territoire bergamasque ne produit pas assez de grains pour nourrir une population de trois cent mille individus que l'on compte à peu près dans ce département, répartie sur quelques centaines de villages, parmi lesquels on distingue Clusone, Treviglio et Breno, chefs-

lieux de trois districts. Mais le terrain pierreux, rocailleux, propre pour la plantation des mûriers, donne aux Bergamasques beaucoup de soie, et d'une qualité qui approche de celle de Piémont, département de la Stura, qui passe pour la meilleure de tout l'univers. Ses montagnes ne manquent de cuivre, de fer et de marbre. La pierre même y est un objet de commerce, parce qu'on en vend à l'étranger pour les moulins à blé.

Le caractère des Bergamasques ressemble à celui des Suisses, et tient plus des Zuricois que des Bernois.

§. II.

Département de la Mella.

La rivière qui donne le nom au pays Bressan, est à peine marquée sur les cartes chorographiques. Elle descend du val *Trumpia*, pays des anciens *Trumpilini*, près du lac d'Iseo, et se jette dans l'Oglio du côté de Crémone. *Brescia*, Bresse, capitale du département, date son origine du tems du ve. siècle de Rome. Elle se donna ou s'allia aux Romains avant même que ces conquérans eussent soumis les Cisalpins; car on voit les Bressans associés à l'armée romaine contre les Insubriens. Mais les habitans

des contrées plus montueuses du pays ne furent soumis que deux siècles après, ainsi que les montagnards ci-dessus nommés. Bresse éprouva, de même que Come et Bergame, les vicissitudes du tems, et eut à souffrir, comme celles-ci, de l'invasion des barbares et des discordes de ses citoyens; elle subit le joug des Viscontis, et, s'en étant soustraite, se donna aux Vénitiens, à qui Louis XII l'enleva en 1509. Les Français en furent chassés trois ans après. Gaston de Foix la reprit la même année, et ce fut à cette occasion que le nom du chevalier Bayard courut toute l'Europe, tant par la bravoure qu'il signala en combattant, que par la générosité qu'il exerça envers la famille qui l'avait retiré couvert de blessures. Le commandant français, après avoir livré la ville au pillage des soldats, la remit au vice-roi de Naples, qui, l'ayant reçue au nom de l'empereur Maximilien, la rendit, en 1516, à François I, et celui-ci la restitua aux Vénitiens qui l'ont possédée tranquillement jusqu'à la révolution de 1797.

Brescia, ville bien fortifiée par la nature et par l'art, peuplée par plus de quarante mille habitans, ayant dans sa dépendance, depuis le premier siècle de notre ère, plus de deux cent mille autres individus domiciliés dans les quatre districts qui forment son département, le sien

propre, ceux de Chiari, d'Alghisi, ou Vérola-Alghisi, et Salo, gens extrêmement robustes et féroces, d'un esprit, d'un caractère singulièrement martial, aurait soumis à ses lois la moitié au moins de la Lombardie, si le peuple de Milan n'eût pris les devants par la combinaison des circonstances; ou si la rivalité de Bergame et de Vérone, et l'ancienne grandeur de Padoue ne s'y fussent opposées.

Le pays Bressan, quoiqu'il n'ait pas plus d'étendue que le Bergamasque, contient une population plus nombreuse. Brescia ne cite pas un aussi grand nombre d'auteurs célèbres que nous en présente Bergame, et l'on ne trouve pas non plus dans le rôle des familles inscrites au livre d'or, c'est-à-dire patriciennes de Venise, autant de familles sorties de Brescia, que de celles originaires de Bergame. La richesse, l'aisance, la bonté physique du pays ne portent pas si facilement les habitans à s'expatrier pour exercer ailleurs leurs talens, faire le commerce, chercher de l'emploi et de la fortune.

SECTION 15.

LE MODÉNOIS ET LE FERRAROIS.

§. I.

Origine de la Maison d'Este. Départemens de Crostolo, Reggio, et Massa-Carrara.

Le ci-devant double duché de Modene et Reggio, directement au midi de Mantoue, sur la droite du Pô, et touchant aux Apennins, formait un état à peu près égal à celui de Mantoue, sur un sol fort différent, séparés l'un de l'autre par le fleuve. Leur histoire, tant civile que militaire, se ressemble sous différens rapports. Après avoir été deux états libres et républicains, ils ont été subjugués, l'un, par ses propres citoyens, comme nous venons de le dire, l'autre par de puissans voisins. La maison d'Este n'était pas indigène du Modénois, mais originaire de la Basse-Saxe, établie dans le XIIe. siècle dans le bourg d'Este, anciennement *Ateste*, près de Rovigo, dans la Venetie. L'arbre généalogique remonte au siècle de Charlemagne, vers l'an 776;

Digitized by Google

mais Albert Azzo II, tige bien constatée, incontestablement reconnue de la famille, ne vivait que dans le XIe. siècle, étant né en 996 et mort en 1097 ; et ses descendans n'ont acquis la souveraineté de Modène, de Reggio et de Ferrare qu'à la huitième génération, après Azzo II, vers la fin du XIIIe. siècle. Ces trois villes avec leurs districts, comprenant chacun plus de cent bourgs et villages, ont été érigées en principautés, d'abord sous les noms de *marquisats*, puis de *duchés*, parce que les seigneurs d'Este avaient obtenu depuis long-tems le titre et la dignité de *marquis* ; ensuite de *ducs*. Elles forment actuellement trois départemens du royaume d'Italie, qui prennent leurs noms de deux rivières et d'un grand fleuve.

Crostolo est une petite rivière dont le nom se lit à peine une ou deux fois dans cinquante gros volumes d'histoires d'Italie. Comme elle coule de l'Apennin près de Reggio, on en a pris le nom pour distinguer ce département de celui de Modène, qui a pris le sien d'une autre rivière appelée Panaro, anciennement *Scultenna*.

On ignore en quel tems et par qui la première de ces villes a été fondée. Son nom peut venir également de la langue celtique, de l'étrusque et de celle grecque. Les géographes, et les autres auteurs

anciens, antérieurs à Pline, n'en font aucune mention, pas même lorsqu'ils narrent des événemens qui ont eu lieu dans son voisinage. Le nom de *Rhegium Lepidi*, pour la distinguer de *Reggio de Calabre*, avec lequel on la voit indiquée dans Pline et dans l'itinéraire d'Antonin, nous fait croire que c'est à quelque ancêtre du triumvir Lépidus, collègue d'Octave et de Marc-Antoine, que cette ville doit sa fondation, ou du moins son rétablissement. Elle eut à souffrir, comme toutes les autres, par l'invasion des Barbares, par les dissensions de ses citoyens, lorsqu'après avoir secoué le joug des étrangers, elle se constitua ville libre et république; enfin elle fut soumise aux princes d'Este, tant par sonmission volontaire que par concession des empereurs. La postérité d'Azzo, premier marquis, posséda Reggio ainsi que Modène jusqu'en 1797. Le dernier duc, Hercule Reynaud, par son mariage avec l'héritière de la maison de Cibo, y réunit la petite principauté de Massa-Carrara, fameuse par les carrières inépuisables d'un marbre aussi beau que celui de Paros.

§. II.

Départemens du Serio et du Bas-Pô. Modène, Ferrare et Comachio.

Le nom de Mutina, dérivé de *mwt*, qui, dans la langue celtique, signifie construction, élévation, prouve qu'elle doit son origine aux Gaulois. Il en est fait mention dans l'histoire de la seconde guerre punique, plus particulièrement que d'aucune ville de la Gaule cisalpine; et, dans celle de la guerre du triumvirat, l'on voit qu'elle était une place importante. Elle était encore considérée comme telle sous les rois Goths et Lombards et sous ces empereurs allemands de la dynastie Franconienne. On ne sait que trop le rôle que joua la comtesse Mathilde, qui régna aussi souverainement dans le Modénois que dans la Toscane.

Après la mort de cette illustre princesse, les marquis d'Este, qui se regardaient comme ses parens à titre de quelque ancienne alliance, lui succédèrent dans une partie de ses domaines, et ils s'en firent confirmer la possession par l'empereur Henri V.

Cependant Modène et Reggio n'étaient pas comprises alors parmi les terres qu'ils acquirent. Ces deux villes, pendant le XIIe. siècle

et le suivant, se gouvernaient par elles-mêmes, et appelaient, comme toutes les autres villes libres, à la tête du gouvernement, un podestat étranger. Elle ne se donna qu'en 1292 aux marquis d'Este, qui, jusqu'alors, avaient leurs petits états dans la Venetie, et près de Padoue, et quelques terres dans la Lunigiane. Obizzo fut le premier de sa race qui régna dans le Modénois; encore, dans ce qui composait ce duché, on ne comprenait pas toutes les terres et les châteaux qui le composaient, lorsque le dernier duc, beau-père de l'archiduc Ferdinand, fut forcé de l'abandonner.

Plusieurs petits cantons appartenaient à différentes familles qu'on pouvait appeler *princières*, qui les possédaient comme fiefs indépendans ou relevant de l'empire.

Les *Pie*, seigneurs de Carpi, les *Pic* de la Mirandole, étaient des souverains; les seigneurs de Corregio aussi. Les marquis et ducs d'Este réunirent tous ces petits états, qui, tous pris ensemble, avec la Garfagnana, aussi petit canton dans l'Apennin, singulièrement renommé par ses jambons, contenaient de notre tems, et encore aujourd'hui, une population de 380,000 habitans, qui ont abondamment, dans les productions du sol en général fertile en toute sorte de grains et de fruits, non seulement tous les moyens de sub-

sistance, mais pouvaient encore payer à leur souverain de quoi remplir ses coffres d'or et d'argent.

Les marquis d'Este, devenus marquis de Modène, du pied de l'Apennin et des sources du Panaro, s'étendirent dans le pays plat où roule ses eaux le majestueux et terrible Eridan. Là, d'un bourg ignoble qui ne devait être qu'un atelier de maréchaux ferrans, ils élevèrent une des plus belles villes d'Italie, dans une plaine fertile en grains, et par là capable de nourrir une population nombreuse. Ce n'est que sous le pontificat de Vitalien, vers l'an 670 de J.-C., qu'on commença à honorer de ce nom le village appelé *Ferraria* (la Ferrière), qu'un exarque de Ravenne avait fait entourer de murailles. Il n'importe de dire comment ils en obtinrent la possession et la souveraineté des papes, ni comment les descendans d'Alfonce I en furent dépouillés par Clément VIII, Aldobrandini. Tout le monde sait de combien de tracasseries diplomatiques cette *incameratione* du Ferrarois a été cause; et combien plus long-tems ont duré celles qui s'élevèrent ensuite au sujet des lagunes poissonneuses de Comachio, au sud-est de Ferrare, dans le pays qu'ont habité anciennement les *Lingones*, peuple celte venu des rives de la Marne et du pays des Langres qui retient encore les traces de l'ancien nom.

Comachio, chef-lieu des vallées qui en portent le nom, riche, mais triste portion du département du Bas-Pô, était une ville considérable qu'on trouve nommée dans les itinéraires dressés sous les empereurs Romains long-tems avant que Ferrare ait été élevée au rang des villes, et érigée en duché.

Indépendamment de Comachio, le département du Bas-Pô comprend encore quantité de villages qui remplacent d'anciens établissemens des Gaulois Cénomanes, des Venètes, des Tyrréniens, qui, avant les Gaulois, avaient occupé ces campagnes marécageuses, mais grasses et fertiles. Les plus considérables de ces fondations immémoriales, soit Gauloises, soit Tyrréniennes ou Vénitiennes, étaient *Hostilia* et *Spina*, *Adria* ou *Hadria*, qui a donné le nom à la mer Adriatique, et dont à peine on voit aujourd'hui les décombres, couverts en partie par les flots de la mer qui l'a détruite. Le pays qui entoure ces restes d'une grande et illustre ville, s'appelle *Polésine;* nom tiré probablement de celui de Pô, et tourné en diminutif pour en désigner une dérivation qui baigne et fertilise ce terrain, le seul à qui les eaux de ce fleuve soient profitables. Cette *Polésine,* qui embrasse une portion du territoire de Rovigo de la Venetie, avait été cédée à l'Autriche par le traité de

Campo-Formio. Mais on considéra ensuite que ce district est au sud de l'Adige, qui sépare le pays ci-devant Vénitien du Ferrarois; et le traité de Lunéville le rendit au département du Bas-Pô, dont il fait un arrondissement avantageux. Ce pays nourrit beaucoup de chevaux fort estimés, comme ils semblent l'avoir été de tous tems; car la faction Venète s'en servait dans les turbulens spectacles de Constantinople, encore du tems de l'empereur Justinien.

Malgré ces avantages, le département assez vaste du Bas-Pô n'offre qu'une population à peine d'un quart plus forte que celle de Modène. On compte dans le Ferrarois cent dix mille habitans, et cent dix-huit mille entre Comachio et la Polésine de Rovigo.

§. III.

Réflexions sur le caractère des Modénois et des Ferrarois.

Les trois provinces ou départemens que nous venons de voir, remarquables par les productions physiques de leur sol, le sont encore davantage sous un autre aspect.

Il faudrait copier ici l'Abrégé de l'Histoire de la littérature Modénoise par Tiraboschi, pour don-

ner une idée d'une foule d'hommes illustres que ce pays, en y comprenant aussi Reggio et son district, a produits. Sans remonter plus haut, et en partant du siècle de Charles-Quint, on trouve Castelvetro, Sigonius, Tassoni, Faloppe, Ramazzini; mais d'abord l'Arioste qui naquit et vécut long-tems dans le territoire de Reggio, le comte Mathieu Bojardo de Scandiano qui le précéda; le charmant peintre, qui porta le nom de Corrège, son pays natal. Le très-savant Muratori était de Vignole, village du Modénois, dont le célèbre architecte Barozzi prit le nom; le profond physicien Spallanzani était né à Scandiano.

Ensuite les Montecuculi et les Rangoni, Modénois, et plusieurs autres capitaines sortis de Reggio, nous autorisent à placer cette nation à côté de la Bolonaise pour le caractère, comme elle l'avoisine par le local qu'elle occupe. A cet égard Modène peut encore se comparer non seulement à Bologne, mais aussi à Perugia, la seule ville Etrusque qui ait acquis de la célébrité comme ville guerrière. Certainement les Montecuculi et les Rangoni ne se sont pas moins distingués par des exploits militaires, que les Fortebraccio, les Piccinini et les Baglioni.

L'éclat dont Ferrare a brillé pendant près de deux siècles, paraît faire une grande ex-

ception aux observations faites ailleurs sur l'avantage des pays situés sur le penchant des montagnes ou sur des collines. Mais voici des faits qui viennent à l'appui de ce que nous avons avancé sur ce sujet. Les marquis d'Este, suivant la marche ordinaire, auraient dû s'emparer de Padoue, ville grande, remplie d'un peuple naturellement bon; cependant les marquis d'Este, tout braves guerriers qu'ils étaient, se sont vus quelquefois prisonniers à Padoue. Mais si l'on considère que, de l'autre côté de cette ville, il y a des pays plus montueux, des gens plus robustes et plus féroces que n'étaient ceux d'Este, on trouvera qu'il est arrivé dans cette partie de l'Europe, ce qu'on voit arriver par-tout ailleurs; c'est-à-dire que la montagne y domine la plaine.

Si les Vénitiens, habitans non seulement d'un pays plat, mais de lagunes, se sont emparés des belles plaines et des douces collines qui entourent leur ville, c'est que, dans leurs premiers siècles, ils étaient dans la même condition que les habitans des pays montagneux. A leur tour, les marquis d'Este, se sont emparés d'un pays humide et gras, au milieu duquel est Ferrare qui doit à ces princes sa grandeur. Or, il est à considérer que la plupart des hommes qui, à l'époque

de la renaissance des lettres, ont mis Ferrare au rang de Florence, de Bologne et de Padoue, y avaient été attirés par les souverains; et ceux qui étaient nés leurs sujets durent encore plus à la bienfaisance de leurs maîtres qu'à leurs talens naturels. D'ailleurs, beaucoup de ces hommes illustres qu'on regarde comme Ferrarois, etaient ou natifs ou originaires d'autres pays. D'abord le très-célèbre Arioste, que nous venons de citer, était issu d'une famille Bolonaise: il naquit et fut élevé à Reggio; il vécut long-tems à Florence et à Rome, et dans des maisons de campagne sur l'Apennin. Nicolas Léonicenus, littérateur profond, vivant à Ferrare du tems de l'Arioste, était de Vicence; Lilio Giraldi, plus connu, en était natif; mais son père était, suivant toute apparence, un pauvre homme de Giraldi, village du duché d'Urbin, pays aussi différent du Ferrarois que Vicence l'est de Padoue, et Come de Pavie. Celio Calcagnini avait plus d'énergie dans le caractère, que l'on n'en trouve ordinairement dans les enfans des gentilshommes riches du pays plat. Mais ce Calcagnini était fils naturel d'un avocat qui vivait à Rome. Les hommes de cette espèce, indépendamment de l'influence du sol et du climat, doivent la force de leur tempérament

et de leur esprit à une cause qui n'est pas moins physique ; sur quoi nous nous rapporterons à ce qu'en a dit Alexandre Aphrodysée. L'observation est même ancienne; elle date des tems héroïques. Ce que je puis dire relativement au sujet que je traite, c'est que du tems de Calcagnini il y avait en Italie, outre le fameux Cardan, trois savans de familles illustres, mais également nés d'unions illégitimes. Ce sont, Claude Seissel de la maison d'Aix en Savoie, Fulvius Ursinus, de l'illustre maison *Orsini* de Rome, et Jason de Maino, né à Pesaro, d'un père qui se disait Milanais, et qui, se trouvant à Fano dans quelque emploi, eut ce fils d'une maîtresse.

Bonaventure Pistophile, autre illustre Ferrarois, était des montagnes de la Toscane. Jérôme Faleti était ou de Savone ou de Trin en Montferrat. L'historien Pigna et le médecin Leonardi, qui étaient tous deux Ferrarois, se sont distingués par cet esprit, cette politesse qui s'acquièrent dans les grandes villes et font des hommes brillans dans les sociétés, mais qui restent dans un rang secondaire parmi les savans. La grande société, les capitales et les cours forment les esprits ; les génies créateurs y viennent ordinairement de la province. Un de ces auteurs en offre encore une preuve assez re-

marquable. Leonardi était à la vérité en grande vogue comme médecin praticien ; mais il était, comme auteur, au dessous du médiocre. C'est le jugement qu'en porte M. Portal dans son Histoire de la Médecine. Enfin Ferrare n'a pas donné le jour à un aussi grand nombre d'auteurs illustres que Modène, pas même dans le tems que la résidence des souverains la rendait supérieure à tout autre égard.

Je crois devoir rapporter, parmi les institutions dues aux génies protecteurs des arts, aux princes d'Este une académie qu'Alphonse II avait fondée, et dont il était lui-même en quelque sorte un des maîtres. C'est de cette académie pour les jeunes gentilshommes, qu'est sorti ce comte de Lynar qui a, dit-on, porté en Saxe et dans le Brandebourg la science des fortifications ; mais ce comte de Lynar était né à à Maradi, dans les collines de l'Apennin. Depuis lors Ferrare a donné, soit à la république des lettres, soit aux armées et aux cabinets de l'Europe, des savans illustres, de vaillans capitaines, des négociateurs habiles. L'on n'a jamais discontinué d'y cultiver les sciences et les arts ; et la ville peut encore à présent être appelée par excellence ville civilisée, comme on l'appelait du tems de ses ducs. Mais toujours il s'en faut de beaucoup qu'elle ait produit, autant que Mo-

dène, de ces hommes qui se fraient un chemin à travers les obstacles, qui conçoivent, qui exécutent de grandes entreprises, et qu'on appelle génies. L'homme qui peut nous donner l'idée la plus avantageuse du caractère Ferrarois, serait peut-être Jérôme Savonarole, très-grand théologien et aussi bon philosophe que son état, sa profession et les circonstances le permettaient, et certainement le plus grand orateur de son tems. C'est lui qui parvint à créer à Florence une démocratie théocratique contre les Médicis, qui étaient déjà dans le fait souverains de leur patrie, quoiqu'ils n'eussent pas encore pris aucun titre ni de princes, ni de ducs, ni même de gonfaloniers ou chefs de la municipalité. Mais Frère Jérôme Savonarole était moine Dominicain de la plus stricte observance, et l'on sait bien que la vie et l'éducation des ordres religieux, sur-tout des ordres mendians, peut et doit corriger les défauts de la première éducation molle et efféminée des villes capitales. Un astronome célèbre, nommé Dominique-Marie de Novare, de qui le très-célèbre Copernic eut les premières idées de son système, a dû faire honneur à Ferrare. Cependant le nom qu'on lui donnait prouve trop qu'il était Novarois, et qu'il n'appartient à l'histoire littéraire de Ferrare que

pour y avoir été reçu docteur ou établi comme professeur. Tiraboschi l'a supposé Ferrarois; mais l'épître dédicatoire de Salius de Faënza, qu'il allègue pour preuve, me semble précisément prouver le contraire.

Je ne sais quelle exception pourraient faire à nos remarques le ci-devant comte Alphonse de Varano, Ferrarois, poëte estimable, auteur de quelques bonnes tragédies, et le Père Appiano Bonafède, né à Comachio, de qui nous avons différens ouvrages du genre historique; je sais seulement que le Père Bonafède étudia et se forma à Naples, à Rome et à Bologne, dès sa première jeunesse. Quant à l'abbé Monti, le plus renommé des poëtes italiens aujourd'hui vivans, l'on sait bien qu'il est Ferrarois, non pas pourtant de la ville capitale, mais de la province, et d'un village nommé Fossignano. Au reste, cet illustre littérateur poëte peut faire, ainsi que l'orateur Savonarole, la même exception que Pindare et Plutarque font à la Béotie.

Le marquis Guide Villa, Ferrarois, fort brave et fort habile général, contemporain des Condé, des Turenne, et des Montecuculi, pourrait bien aussi faire une exception en faveur de Ferrare, telle que Pélopidas et Epaminondas la firent à Thèbes. Mais nous avons déjà dit que l'esprit militaire n'est pas étranger aux riches villes de la plaine.

SECTION 16.

DES LÉGATIONS DE BOLOGNE ET DE ROMAGNE, FORMANT AUJOURD'HUI DEUX DÉPARTEMENS DU ROYAUME D'ITALIE.

§. I.

Bologne, ou département du Reno.

Nous ne jeterons qu'un coup d'œil rapide sur le local et sur l'histoire de ces deux provinces qui, pendant deux siècles entiers, ont fait, avec le Ferrarois, constamment partie de l'état de l'église.

Bologne, au sud-est de la Gaule cisalpine ou Lombardie, s'élève sur le penchant occidental de l'Apennin, sur la frontière de l'Etrurie et de l'ancienne Italie. Les Gaulois qui occupaient déjà la vaste plaine qui borde le Pô des deux côtés, appelèrent le lieu où elle est située, Felsina, qui, dans leur langue, comme dans la teutonique, signifiait colline ou petite montagne. Dans la suite on l'appela *Boionia* et Bononia, du nom des Gaulois *Boii*, qui l'avaient

bâtie ou qui s'en étaient emparés. La partie montueuse qui touche d'un côté à la Ligurie, de l'autre à la Toscane, est notoirement volcanique, favorable en général à la culture de la vigne, des arbres fruitiers, et sur-tout des mûriers. La partie de la plaine, médiocrement arrosée par le Reno, est très-propre pour la culture du blé, de toute sorte de grains, et du chanvre. C'est de là que lui est venu anciennement le surnom de *Grassa*, avant qu'elle eût mérité celui de *Dotta*. Du tems de la république Romaine, elle n'était pas, à beaucoup près, aussi considérable que Ravenne. Aussi, par les anciennes descriptions topographiques, on voit qu'elle n'était guère qu'un gros bourg, puisqu'elle n'avait que deux portes; et les auteurs grecs et latins n'en font guères mention que pour remarquer que c'est des Gaulois Boiens qu'elle eut son nom, au lieu de celui de *Felsina*, que l'on vient de citer.

Un mot de Martial qui l'appelle *Culta Bononia*, (Lib. I, *Epig.* 59) nous donne lieu de croire que sous les premiers empereurs, les Bolonais étaient particulièrement policés. Nous apprenons de ce même poëte, qu'un des métiers les plus lucratifs dans cette ville, était celui de cordonnier, le premier et le plus essentiel pour l'homme civilisé. Bien inférieure au reste à cinq ou six autres villes qui l'entouraient, Pise, Pérouse, Ravenne, Padoue,

Vérone et Vicence, Bologne se forma, s'agrandit par elle-même, en s'élevant du bas, du simple, du grossier, au grand, au beau, et magnifique. Elle acquit de la célébrité à l'occasion qu'Octave, Antoine et Lépidus eurent leur entrevue dans une île que formait le Reno, coulant près d'elle, et par quelques événemens de la guerre civile de ces triumvirs. Mais ce n'est qu'après la translation et la destruction de l'empire Romain qu'elle devint une ville respectable et puissante. Elle n'en est redevable qu'à elle-même: car ce ne sont point des princes ni des rois qui l'ont bâtie ou agrandie, mais ses propres habitans ou ceux des collines de l'Apennin qui forment encore son territoire.

L'université, fondée, dit-on, par Théodose II, n'eut pas d'abord plus de succès que celles que les rois Carlovingiens fondèrent, deux siècles après, en Lombardie. Ce n'est que dans les XIIe. et XIIIe. siècles que Bologne devint une grande ville et une ville savante. Elle fut une des premières qui osèrent secouer le joug des empereurs d'Orient, et qui ne subirent presque point celui des Goths et des Lombards. Les empereurs d'Occident, successeurs de Charlemagne, ne purent jamais l'asservir. Elle se donna quelquefois des maîtres, ainsi que l'ont fait toutes les villes d'Italie; mais très-rarement elle se livra à des princes

étrangers. Bologne se gouverna, l'on peut dire, par elle-même, en se soumettant à quelques uns de ses propres citoyens; tantôt aux Lambertazzi ou aux Geremei, tantôt aux Pepoli, enfin aux Bentivoglio. Elle a été près de trois siècles soumise aux papes; mais elle avait conservé ses priviléges, et même une sorte de liberté politique; car l'administration intérieure était encore totalement à elle-même; et, dans le fait, on était toujours aussi libre à Bologne qu'à Venise, à Gênes et à Lucques, l'autorité du légat et de ses assesseurs étant bornée à l'administration de la justice, et à empêcher qu'elle ne passât sous la haute domination d'une autre puissance. Le gouvernement tenait de la monarchie et de l'aristocratie, ou pour mieux dire, il était doublement aristocratique, dans le véritable sens de ce mot; car le pape, que Bologne reconnaissait pour son souverain temporel, est le chef d'un gouvernement proprement aristocratique, puisqu'il est élu par une classe déterminée de personnes qui, par leur état, sont véritablement des ἄριστοι, aristoer, c'est-à-dire personnages distingués par leurs qualités. La noblesse de Bologne n'humilie point la classe bourgeoise; et en général elle est fort sociable, sur-tout avec les gens de lettres et avec les artistes. La plupart des nobles sont eux-mêmes très-instruits, quelques uns sont de vrais sa-

vans, et presque tous descendans de quelque homme illustre par son savoir, ses productions, ses créations scientifiques. Aucune ville d'Europe, sans même en excepter Vérone et Florence, ne peut se vanter d'avoir vu naître dans son sein, ou dans son district, un plus grand nombre d'hommes célèbres en tout genre de sciences et de beaux-arts, quelles qu'aient été, dans le cours de six ou sept siècles, les révolutions qui l'ont agitée, et les maîtres ou les chefs qui l'ont gouvernée. C'est Bologne qui la première a vu renaître la jurisprudence civile, et se former presque dans ses écoles la jurisprudence canonique. De cette foule immense de jurisconsultes, qui se firent rechercher par les princes, par les villes libres et par les riches particuliers qui avaient à plaider, il y eut toujours un plus grand nombre de Bolonais que d'aucune autre grande ville; plus même que de Padoue et de Pavie, où l'on enseignait et on étudiait également le droit avec ardeur. Azzon, Odofrede, Campeggi, Paleotti, Isnerius et ses premiers disciples étaient Bolonais.

Bologne a vu naître dans son enceinte l'anatomie par les travaux de Mondini, et elle a donné à l'Europe de très-habiles médecins, non seulement élevés, mais nés dans ses murs ou dans ses campagnes. Achillini était l'émule des grands anato-

mistes du xve. siècle. Marcello Malpighi, dont les ouvrages sur la médecine sont si connus, était de Crevalcœur, bourg du district de Bologne; et parmi les médecins bolonais du moyen âge, il en fut un qui unit l'étude et la pratique de la médecine à celle de l'agriculture. Pierre Crescenzi de Bologne, après les anciens Romains, fut le premier qui donna un ouvrage considérable sur cet art aussi nécessaire que la médecine, et même bien davantage. Tout le monde sait combien l'histoire naturelle est redevable à Ulysse Aldrovandi et à Ferdinand Marsigli.

Dans toutes les parties de la physique expérimentale, dans les mathématiques, et sur-tout dans l'astronomie, Bologne n'a jamais cessé de produire des hommes de grands talens, et profondément savans; tels que les Ghedini, les Manfredi, les Zannotti, les Beccari, les Canterzani, les Monti, tous connus et estimés des géomètres et des physiciens étrangers; et personne n'ignore que Galvani, infiniment renommé depuis treize ou quatorze ans, était de Bologne.

La belle littérature et les beaux-arts n'ont pas été cultivés à Bologne avec moins de succès que les sciences démonstratives et expérimentales, et tout ce qui tient à l'histoire naturelle ou à la jurisprudence. Quoique Jean-Pierre Zannotti, Ghedini, Manfredi et quelques autres

auteurs de différens ouvrages de poésie, ne puissent jouir de la même réputation de Dante, de l'Arioste et du Tasse, ni même de Fracastore et Vida, Bologne n'est pas absolument pauvre à cet égard. Dans les autres arts, on peut la dire fort riche.

Les fondateurs de l'Ecole Lombarde, les Caraches sur-tout, par leur imagination sublime, n'ont pas moins contribué aux progrès de la peinture, que les Raphaël et les Michel-Ange. Bologne égale encore, à un autre égard, la réputation de Vérone, de Modène, de Perugia, dans l'art de la guerre; témoins, entr'autres, les Caprara et les Monti. Serlio, un des restaurateurs de la bonne architecture civile, égal pour le moins à Palladio et à Vignole, était de Bologne, ainsi que François Marchi, le premier maître certainement des architectes militaires, et probablement aussi du célèbre maréchal de Vauban.

§. II.

La Romagne, département du Rubicon.

Cette large lisière qui borde la mer Adriatique, depuis les lagunes Vénitiennes jusqu'au très-fameux et fort méconnu Rubicon, anciennement appelé *Emilia* et *Flaminia*, puis Romagne, nous rappelle le caractère de ses anciens habitans

plus enclins aux armes qu'aux arts ; et si nous devons juger d'après une dizaine d'hommes illustres que ce pays a produits depuis le retour de la civilisation et des lettres, nous y verrons renaître la férocité caractéristique du peuple Romain et du peuple Latin. Rien n'est plus souvent cité dans l'histoire du xve. siècle, que les tyrans de la Romagne, qu'un autre tyran, César Borgia, né et élevé dans le Pays Latin, réprima, et que Jules II acheva de soumettre ou d'exterminer. Ces tyrans étaient des guerriers féroces, qui eurent peu d'égaux dans le reste de l'Italie, sous le rapport des talens militaires. Les Malatesta, seigneurs de Rimini, les Manfredi de Faënza, les Ordelaffi de Forli, étaient, pour le tems, des capitaines habiles et valeureux. Les femmes mêmes de ces petits princes ou tyrans, partagèrent quelquefois la férocité de leurs pères et de leurs maris. Une comtesse de Forli, dont Machiavel et Guichardin ont parlé avec éloge, déploya une fierté, une bravoure qui auraient fait honneur aux anciennes femmes Romaines et aux Lacédémoniennes. Marguerite Attendola, native de Cotignola, et sœur de ce Sforce Attendola, le plus courageux et le plus heureux des Condottieri de son siècle, à la tête d'une troupe armée qu'elle avait rassemblée, se montra aussi féroce et aussi brave que son frère. Sa

nièce, Catherine Sforce, ne le fut pas moins. C'est de cette comtesse que naquit Jean de Médicis, appelé par les historiens, Florentin le *signor Giovannino*, le seul de cette illustre famille qui ait été homme de guerre; car les Florentins ne le sont point.

La Romagne suivit d'assez près les progrès que faisait la littérature dans les autres contrées de l'Italie. Mais les genres qui tiennent à l'art de la guerre, ou qui y ont du rapport, parce qu'ils emploient le fer et le feu, semblent y avoir été cultivés de préférence. Le premier ouvrage qui ait paru, présente les Annales de la Typographie, d'un auteur né et établi dans cette province, et un Traité de l'Art militaire de Robert Valturius de Rimini, imprimé à Vérone en 1472; et celui qui se hâta de le traduire en italien, était du même pays. Cesena, Forli, Imola, Bagnacavallo sur-tout, ont donné à l'Italie plusieurs hommes connus dans l'histoire des sciences, des lettres et des arts. Mais ceux qui peuvent être placés dans les premières classes, étaient d'un genre qui tient beaucoup à la férocité martiale, à l'anatomie et à la chirurgie. En exceptant Toricelli de Faënza, célèbre mathématicien, et l'antiquaire Flavius Blondus de Forli, aucun auteur sorti de la Romagne n'acquit autant de renommée dans le genre qu'il cultiva, que Mercurialis et Morga-

gni, tous deux de Forli, en acquirent dans l'anatomie. M. Santarelli, chirurgien connu et estimé, est natif de la même ville.

Ravenne, capitale de la Romagne, ville très-ancienne et très-illustre, nous vante des hommes d'un caractère aussi différent de ceux des villes de sa dépendance, et ses voisines, qu'il l'est du peuple toscan. Ravenne qui, sous le Bas-Empire, fut quelque tems la rivale de Rome, nous paraît très-justement caractérisée par le proverbe vulgaire qui l'appelle *benigna*, c'est-à-dire bonne ou débonnaire. D'abord elle ne présente aucune trace de férocité, quoique dans un tems les batailles entre les habitans des différens quartiers de la ville aient été d'usage à Ravenne, comme elles l'ont été dans tant d'autres pays. Une fois le peuple de Ravenne tua l'exarque; et quelques uns de ses archevêques ont tâché, par des entreprises militaires, de soumettre à leur domination les villes de la Romagne; mais tous ces faits étaient encore une suite du règne des Goths, qui avaient conquis ce pays sur les derniers empereurs d'Occident. Au reste, l'histoire ne fait mention d'aucun guerrier illustre, ni d'aucun fameux usurpateur qui fût originaire de Ravenne. La famille qui y régna dans les XIIIe. et XIVe. siècles, sortait de Polenta, château situé sur une colline, très-différente

de la plaine où est assise cette métropole. La plaine qui fut long-tems marécageuse, ne rendit pourtant jamais malsain l'air de la ville, parce que le flux et reflux de la mer en nettoyait les rues. On trouvait la nourriture que son territoire produisait, si succulente, que les Romains avaient choisi cette ville par préférence à toute autre, pour y faire élever des gladiateurs (1). Elle devint dans la suite la capitale d'un grand royaume, et sous les rois Goths elle fut une des villes de l'Italie les plus florissantes. Elle conserva, presque autant que Rome, des restes de l'ancienne culture, dans le tems que d'autres barbares qui succédèrent aux Goths, amenèrent l'ignorance dans presque toute l'Europe. Devenue le siége de l'administration du pays que les empereurs d'Orient avaient conservé ou recouvré en Italie, elle eut tous les moyens de profiter autant du génie grec que du romain. Aussi, dans un tems où tout le reste de l'Italie était plongé dans une profonde ignorance, Ravenne a donné le jour à Saint-Pierre Chrysologue, et à Saint-Pierre Damien, deux hommes supérieurs à tout ce que leur siècle produisit d'hommes de lettres et d'écrivains. Ces deux auteurs ecclésiastiques très-estimables, appuient encore l'opinion qu'on

(1) Strabon, lib. 5. pag. 213.

a du bon naturel des Ravenniens. Au reste, dans le long cours de huit siècles, depuis la première renaissance des lettres, que l'on peut fixer au commencement du xie. siècle, il n'est sorti de Ravenne aucun homme marquant dans l'histoire de l'esprit humain. La noblesse et le peuple de cette capitale d'une superbe province ont eu tous les moyens de parvenir aux dignités suprêmes. Cependant quels sont les prélats, les prêtres, les moines natifs de Ravenne, parvenus aux places éminentes, soit à Constantinople sous les empereurs, soit à Rome sous les papes, tandis que Bologne, la Toscane, et même la Marche d'Ancône en ont donné un si grand nombre?

En comparant l'histoire de Ravenne avec celle de Bologne, on a de nouvelles preuves de l'influence des causes physiques sur l'esprit des nations. Ces deux villes ne sont éloignées l'une de l'autre qu'à la distance de dix lieues ; il ne s'élève entre elles aucune montagne, il n'y coule ni fleuve, ni rivière considérable : mais l'une est sur un terrain plat et encore un peu marécageux, sain malgré cela, par la raison que nous venons de dire; l'autre sur la douce pente d'une colline, et sur un sol sulfureux et volcanique. Ainsi, par rapport aux qualités spirituelles, la supériorité doit encore être du côté de Bologne, et cette différence ne peut point s'attribuer à des

causes politiques, puisque l'un et l'autre pays ont été presque toujours sous la même forme de gouvernement. Si, à quelques époques, il y eut de la différence, elle a dû être plus souvent à l'avantage de Ravenne, qui avait incomparablement plus de moyens de cultiver les arts et les sciences, que n'en eut Bologne, jusqu'à la chute totale de l'empire d'Orient. Si, depuis lors, ces avantages extérieurs ont été quelquefois du côté de Bologne, ce fut précisément par l'effet du caractère naturel des habitans.

§. III.

Résumé des provinces qui composent le royaume d'Italie.

Les possessions autrichiennes en Italie, comprenant la partie principale du royaume de Lombardie, ne faisaient que la moitié de ce que le roi de Sardaigne possédait dans le continent. Du côté de l'Autriche on comptait un million deux cent mille ames; et l'Italie sarde en donnait deux millions et deux cent mille à peu près. Aujourd'hui, le royaume nouvellement constitué, est d'un tiers plus considérable que n'était tout le Piémont, puisqu'en y comprenant le Novarois, rendu à l'état de Milan en 1803, ce royaume

comptait trois millions cinq cent cinquante-deux mille cinq cent cinquante-cinq habitans, répartis sur les douze départemens, de la manière notée ci-dessous (1).

En calculant le revenu de l'état sur les treize millions de francs, ou seize millions de livres de Milan à peu près, que le Milanais démembré donnait à l'Autriche, vers la fin du dernier siècle, ces douze départemens, suivant l'ancienne fixation des impôts, rapporteraient à la couronne actuelle d'Italie, un tiers de plus de ce que le Piémont, tout compris, depuis les sources du Pô et de la Stura, jusqu'au confluent du Tésin sous les murs de Pavie, donnait régulièrement aux

(1) Le département dit de l'Agogna, comprenant les deux provinces du Bas et du Haut-Novarois. . . . 546,213.
Lario, ou Come et ses districts. . . . . 371,894.
Olona, comprenant Milan, Pavie, etc. . . 346,234.
Sério, ou le Bergamasque. . . . . 294,142.
Mella, ou le Bressan. . . . . 333,625.
Alto-Pô, ou le Cremonèse. . . . . 361,079.
Mincio, le Mantouan. . . . . 290,489.
Crostolo, Reggio et Massa Carrara. . . . . 179,795.
Panaro, le Modénois et la Garfagnana. . . . 200,170.
Basso-Pô, le Ferrarois, Comachio et Rovigo. 227,500.
Reno, le Bolonais avec Imola. . . . . 421,841.
Rubicone, la Romagne. . . . . 269,373.

TOTAL. . . . . 3,552,555.

rois de Sardaigne : et si après en avoir séparé Nice et la Savoie, le Piémont pouvait fournir sur le pied ordinaire vingt-cinq mille hommes, et en tems de guerre au moins quarante mille, (puisqu'avec la Savoie et Nice on en mettait sur pied plus de cinquante mille), le royaume d'Italie en aura quarante mille constamment, et soixante-dix mille en tems de guerre. Les richesses naturelles du Piémont et de la Lombardie autrichienne, étaient en général les mêmes. Les deux états donnent des grains en surabondance, de la soie proportionnellement; quoique celle de Piémont l'emporte encore non seulement sur celle du Milanais propre, mais aussi sur celle de Bresse et de Bergame.

Le produit des collines du Montferrat, des Langhes et de l'Astesan, ne vaut peut-être pas celui des prairies du Milanais; car le vin ne s'exporte pas aussi facilement que le fromage. A cet égard l'avantage est du côté de Milan; les champignons, et les truffes particulières au Piémont, ne peuvent pas y procurer une contrebalance soutenable.

Le caractère national des Milanais et des Piémontais, également différent de celui des Toscans et des Provençaux, se ressemble assez; mais comme le plus puissant attire à soi ce qui l'est moins, Milan a dû l'emporter sur Turin, jus-

qu'au règne de Charles Emmanuel III, après que le Piémont fut agrandi par l'attribution d'une partie du Milanais.

L'esprit militaire, et une certaine disposition plus portée au gouvernement monarchique qu'au républicain, paraît avoir été commune aux deux peuples; mais le sentiment de leurs forces, le souvenir de considération dont les villes Lombardes, Milan, Pavie, Come avaient joui sous les Romains, sous les rois Lombards, et sous les empereurs Allemands, a inspiré à ces peuples plus d'énergie, plus d'amour de la liberté, plus de prétention à l'indépendance, que n'en firent connaître les Piémontais. Cependant Verceil, pays précisément intermédiaire entre l'ancien Piémont et le duché de Milan, tient autant du caractère Milanais que du Turinois. Au reste, les rives du Tésin, et plus encore celles de l'Adige, ont été plus fertiles en hommes à talent que celles de la Doire et du Pô. La population, l'étendue du territoire, la différence des vallées, au débouché desquelles se trouvent Vérone, Bresse, Bergame, Milan et Come, leurs districts plus susceptibles de culture que ne sont ceux de Bielle, d'Ivrée, de Suze, de Pignerol, etc., mettent encore quelque différence entre ces deux nations cisalpines.

On ne saurait cependant dissimuler qu'à cer-

taines époques, telle ville ou telle province de Piémont a donné à la république des lettres plus de sujets distingués, qu'aucune des villes secondaires de la Lombardie Autrichienne; et que Turin en donna autant que Milan de très-marquans dans les hautes sciences et dans le haut genre de la belle littérature, malgré les rigueurs de la censure (Sect. 11, §. V.), qui ont dû empêcher plusieurs bons esprits d'acquérir la célébrité des Beccaria, des Verri, des Parini. Ajoutons à cela que beaucoup de ceux qui ont contribué à l'éclat dont Milan a brillé vers la fin du siècle, Amoretti, Guasco, Passeroni, sont Piémontais. Cependant Mondovi et Saluces, qui ont donné à l'université et à l'académie des sciences de Turin, et à la haute magistrature, des professeurs, des savans, des magistrats fort distingués, ne citent pas encore des sculpteurs ni des peintres qu'on puisse comparer aux Canova de Come, aux Appiani de Milan. (Note 16.)

SECTION 17.

LES ÉTATS DE PARME.

§. I.

Plaisance et son territoire. Caractère de ses habitans.

Deux portions considérables de la belle et fameuse péninsule, soumises aujourd'hui à deux grandes puissances, resserrent de deux côtés opposés le royaume d'Italie ; l'une tenant à la Ligurie et à l'Apennin, l'autre à l'ancienne Venetie, aux Alpes rhétiennes et carniques. Piacenza, chef-lieu d'un grand district arrosé à l'ouest par la Trebia, et au sud-est par la Nura et la Larta, est la première ville que les Romains ont ou bâtie ou agrandie dans la Gaule cisalpine, sur les frontières de la Ligurie, et à laquelle ils ont donné le nom ; car *Placentia* est nom purement latin, au lieu que Crémone, créée colonie Romaine en même tems que Plaisance, est nom celtique, teutonique, ou scythique. Mais ce n'est pas à cause de la beauté de ses palais, de ses places,

de ses rues, de ses édifices, que cette ville fut ainsi nommée du verbe *placere*, puisque tout cela y fut construit après qu'on lui eut donné ce nom; mais c'est par le territoire sain, fertile, *agréable*, dans lequel on l'a bâtie ou rétablie. C'est effectivement un des meilleurs et des plus beaux pays de l'Italie (1). Il est probable que c'était déjà un lieu habité, lorsqu'on y conduisit une colonie Romaine.

Le territoire intermédiaire de l'Insubrie et de la Ligurie tient assez de la fertilité des plaines Insubriennes, si hautement relevées par les anciens géographes; il jouit de la salubrité de l'air, partage les productions des montagnes Liguriennes et des collines de la Toscane. Au tems des Romains, il y avait dans ces contrées une autre ville nommée *Veleia*, dans le district de laquelle se trouvèrent, à l'occasion d'un dénombrement, les hommes les plus âgés qu'on eût jamais connus, tous touchant ou passant la cent vingtième année (2).

Plaisance, capitale depuis long-tems de cet agréable pays, était grande, forte et bien peuplée sous les premiers empereurs, à en juger par l'importance que lui attachait Cecina, comman-

(1) Strabon, Lib. 5.

(2) Vid. Plin. Lib. 7, cap. 49.

dant en chef de l'armée qui, à la mort de Galba, se déclara pour Vitellius contre le parti d'Othon.

A la chute de l'empire d'Occident, et après son renouvellement, Plaisance passa sous la domination des empereurs d'Allemagne rois d'Italie, se constitua, comme tant d'autres villes, en république, puis elle passa sous la domination des Visconti ducs de Milan, et d'autres princes ou tyrans ses voisins. Jules II la conquit et en fit une belle province de l'état ecclésiastique. Vingt-cinq après, Paul III, pour le malheur de l'Italie, l'inféoda à Pierre Louis Farnèse, son fils naturel. Celui-ci ayant été assassiné par quatre conjurés, Plaisance fut occupée par les Impériaux et les Espagnols, maîtres du Milanais. Ce n'a été que long-tems après, que le petit-fils de Pierre-Louis, Alexandre Farnèse, sut saisir le moment pour en obtenir la restitution de Philippe II, son oncle et son maître, car il était fils de Marguerite d'Autriche, mariée à Octave Farnèse, en secondes noces, et commandant général des armées Espagnoles. La ville continua depuis lors d'être le chef-lieu du territoire Plaisantin, érigé en duché, et conserva la même étendue, les mêmes édifices sacrés ou profanes, civils ou militaires; mais sa population diminua d'année en année, depuis que les successeurs du

malheureux premier duc fixèrent leur résidence à Parme.

L'on peut dire que les habitans naturels, tant de la ville que de son vaste territoire, réunissent l'esprit et le caractère des trois nations qu'ils avoisinent, et dont ils descendent, des Celtes Boiens, des Liguriens, des Romains ou Latins. Si de quelques particuliers on pouvait juger de la nation en général, on dirait que le caractère des Plaisantins répondait assez au nom que les Romains avaient donné à cette colonie. Cicéron parle d'un Titus Tinca, personnage fort plaisant, avec lequel il paraît avoir eu des liaisons (1). Cependant, toute l'histoire du duché de Plaisance nous prouve que ce peuple tenait encore plus du caractère belliqueux et féroce des Liguriens et des Latins, dont il était issu principalement, comme on vient de le dire, (car ce fut une colonie véritable et réelle de huit mille Romains qu'on y conduisit) (2) que de celui des Etrusques. Mais est-ce pour avoir été anciennement une des premières colonies Romaines, ou pour être naturellement peuplée d'anciens Romains et de Liguriens, que le Plai-

(1) Cicér. *de Claris oratoribus.*

(2) Tite-Live, Lib. 20 et 24, chap. 28.

santin s'est distingué par une férocité caractéristique tant des Romains que des Liguriens?

On donnera plus facilement des raisons satisfaisantes en cherchant pourquoi la ville de Plaisance, née, formée pour être la capitale dominatrice de la moitié au moins de la Haute-l'Italie, n'a jamais fait la figure principale dans les révolutions de quinze siècles, à dater du règne de Constantin.

Il est encore moins difficile de dire pourquoi PARME, moins grande, moins riche de son fonds, d'origine moins illustre, moins ancienne que Plaisance, et pendant une longue suite d'années moins considérée parmi les villes Lombardes, surpasse et précède la ville de Plaisance; car enfin, c'est Parme qui, depuis deux siècles, donne le nom à cet état. Depuis que Rome est redevenue, au centre de l'Italie, la ville la plus intéressante, même pour des objets temporels, et depuis que Bologne et la Toscane se sont hautement illustrées par les progrès de la littérature, des sciences et des arts, il était naturel que l'on voulût s'approcher d'elles, autant que d'autres intérêts le comportaient. Mais ce qui détermina plus décidément les Farnèses à préférer le séjour de Parme, dut être la fin tragique du premier duc Pierre-Louis. Au reste, cette fameuse conjuration, dont le succès fut d'abord

conforme à l'objet qu'on s'était proposé, prouve trop bien encore que le caractère de la nation est féroce, et plus martial, plus militaire que pacifique et littéraire. Une sorte de férocité se fait même remarquer dans le caractère des auteurs les plus renommés que Plaisance a donnés à la république des lettres; dans Laurent Valla, dans Ferrante Pallavicino, par exemple. Et un homme d'état, souverainement intrigant, tel que le cardinal Alberoni, ne donne-t-il pas l'idée de la férocité impérieuse du peuple Romain ?

§. II.

Le département de Parme.

L'origine de Parme est la plus inconnue de toutes celles des villes Italiennes ou Cisalpines. C'est une pure imagination que de supposer le nom venu de ce qu'on a pu regarder cette ville comme le bouclier de l'état Romain. On ne voit pas même que cette ville ait été attaquée, qu'elle ait soutenu des siéges dans les différentes guerres que les Gaulois et les Liguriens ont faites aux Romains. D'ailleurs, à laquelle des langues anciennes appartient ce nom *Parma?* Ni les étymologistes celtiques, ni les latins ne l'indiquent; l'on sait seulement que les Gaulois

l'enlevèrent aux Toscans, et les Romains aux Gaulois ; et qu'une colonie Romaine y fut conduite long-tems après. Il ne fut pourtant parlé de Parme qu'au sujet de ses laines (1) ; dans le moyen âge, son histoire ne présente que sous différens noms les mêmes événemens, les mêmes changemens de gouvernement que celle de Modène, de Crémone, de Plaisance. Ce n'est qu'à une époque postérieure, lorsque Paul III l'inféoda à son fils naturel, Pierre-Louis Farnèse, que l'histoire de cette ville prend un caractère, un intérêt particulier.

Par la nature même du sol, et en général, parce que le pays qui tient plus de près au pays Etrusque, les Parmésans ont plus de dispositions aux arts pacifiques que n'en ont peut-être les Plaisantins. Cependant la bonté, la fertilité du pays, la résidence d'une cour magnifique, les subsides que Don Philippe et Don Ferdinand tiraient de France et d'Espagne, procurèrent plus d'aisance aux habitans de Parme, qui ont acquis conséquemment la réputation d'insouciance. Il est d'ailleurs vrai que ce sont moins les naturels du pays que les étrangers que la cour y attira, qui ont mérité à Parme le titre

(1) Martial, Lib. 5, ép. 13 ; et Lib. 14 ; ép. 145.

d'une nouvelle Athènes. Effectivement Condillac et Millot, Delaire et Kéralio, y étaient venus de France. Le savant littérateur, Père Paciaudi, était Piémontais, ainsi que le célèbre Orientaliste de Rossi, et l'admirable Bodoni, qui a porté l'art typographique bien au delà de ce qu'ont fait les Foulis, les Baskerville, et ses dignes émules les Didot. Le poëte Frugoni était de la Ligurie génoise; les deux comtes Rezzonico, père et fils, y étaient venus de Come. Pagnini, habile *greciste* et bon versificateur, est Toscan. Les Jacobazzy et les Mazza sont presque les seuls Parmésans de naissance.

Au reste, les deux duchés de Parme et de Plaisance, formant un seul état, donnaient à leurs derniers souverains cinq cent mille sujets et un revenu de douze millions de livres du pays, qui équivalent à trois millions de livres de France; revenu fort modique pour un pays très-fertile et passablement commerçant, qui, ayant, comme le Piémont, tous les grands moyens de subsistance, et même le sel que le Piémont n'a pas, exporte encore une portion considérable de ses produits, particulièrement de la soie et du fromage. On y a quelques espèces de minéraux, tels que le pétrole, *petræ oleum*, qui est une huile qu'on tire d'un rocher.

SECTION 18.

COUP D'OEIL SUR LA LIGURIE OLIENTALE.

§. I.

Précis historique sur la république de Gènes.

Le Rubicon et la Macra marquaient jadis les limites de l'Italie, et la distinguaient, d'un côté, de la Gaule cisalpine, et de l'autre de la Ligurie. Celle-ci coule de l'Apennin, et sépare l'Etrurie de la Ligurie orientale sur laquelle il nous reste à jeter un coup d'œil, après l'avoir donné, dans les sections précédentes, à la Ligurie occidentale, attenant aux Alpes maritimes. Ce canton de la péninsule a été non seulement le théâtre de longues guerres entre les Romains et les Liguriens, mais il fut aussi pour les Romains une place d'exercice. C'est ce que dit Tite-Live, bien expressément, dans le premier chapitre du trente-neuvième livre. Après quatre-vingts ans de guerres à peine interrompues par quelques intervalles de paix ou de trève, cette

nation belliqueuse fut soumise, et servit depuis très-utilement ses maîtres dans les guerres suivantes, soit sous le gouvernement républicain, soit sous les empereurs. A la décadence de l'Empire, les Liguriens n'échappèrent pas plus que les autres peuples d'Italie, au joug des barbares septentrionaux, Goths, Alains et Lombards, ni des barbares méridionaux, Sarazins et Maures; mais ils s'en délivrèrent enfin, et dans le xie. siècle de l'ère chrétienne, une partie de la Ligurie orientale et transpennine, celle qui touche à la mer, et qui, du nom de l'ancienne ville de Luni, s'appela *Lunigiana*, devint le partage de deux ou trois familles nobles et puissantes, d'Este, de Malaspina et de Pallavicini. Celle de Malaspina, qui s'y était établie mieux que les autres, était devenue, sous les empereurs Frédéric de Souabe, une des puissances principales d'Italie, et avait acquis dans la Lunigiane, par achat, par échange, ou par force, les états que les marquis d'Este y avaient possédés. Les partages fréquens dans les familles qui vivaient suivant les lois Lombardes, et qui s'étaient prodigieusement propagées, réduisirent chacune des branches à de petites portions de domaines, de sorte qu'elles furent obligées de se soumettre à des princes ou à des républiques voisines assez puissantes pour ces tems-là; telles que Pise au levant, Gènes au couchant. Les

Malaspina, et les Pallavicini conservèrent cependant, sinon comme souverains absolus, du moins comme vassaux de l'Empire, et comme riches propriétaires, des possessions considérables; mais la plus grande partie de la Lunigiane passa sous la domination des Génois, et forma ce qu'on nomme *Riviera di Levante*, comme la Ligurie occidentale s'appelle encore *Riviera di Ponente.*

La ville de Gènes, qui depuis long-tems était un des chefs-lieux des Liguriens, placée entre les occidentaux qui appartenaient aux Alpes maritimes, et les orientaux qui tiennent à l'Apennin, devint alors plus décidément la capitale de toute la Ligurie montueuse et maritime; car la Ligurie, plaine qui est au long du Tanaro, ne lui appartenait plus. Elle se vit inévitablement en rivalité avec trois autres villes maritimes de divers endroits, Pise, Marseille et Barcelonne; mais c'est sur-tout avec les Pisans que les Génois eurent à se battre pendant les XIIe. et XIIIe. siècles. Ils l'emportèrent sur eux, comme cela devait arriver, en considérant la nature de deux pays et le caractère de deux peuples. Gènes est plus avantageusement située sur la mer que Pise, et les descendans des *Ligures Apuani* étaient plus robustes et plus fiers guerriers que les descendans des Etrusques, qui ne le furent jamais, quoique

les Pisans aient été plus belliqueux que les autres Toscans. (Note 17.)

Les Pisans étant mis hors d'état de concourir avec les Génois, pour le commerce et les conquêtes des îles et des côtes de la Méditerranée, et de l'Archipel, ceux-ci eurent à disputer l'empire des mers avec les Vénitiens, peuple nouveau en comparaison des Pisans, établi dans un coin très-différent et très-éloigné de la Ligurie. La guerre que les Génois leur ont faite, aussi longue et aussi opiniâtre que celle des anciens Liguriens, contre les Romains et contre les anciens Pisans, n'eut pas pour eux une fin heureuse. La bataille qu'ils perdirent à Chiozza, la seconde des batailles navales, après celle d'Actium, qui aient décidé une grande querelle, rendit les Vénitiens maîtres des mers et du commerce du Levant, que les Génois avaient jusqu'alors partagé avec avantage. Ce revers fut attribué à l'obstination imprudente de Pierre Doria, qui commandait la flotte dans le golfe, où elle avait pénétré jusqu'à l'entrée de la capitale. Pendant tout le cours de ces guerres avec les Pisans et les Vénitiens, et de celles qu'on eut à soutenir contre les Turcs qui envahissaient l'empire d'Orient, Gènes fut presque continuellement en proie aux discordes civiles, et éprouva plus souvent qu'aucune des républiques de son tems, des révolutions, des changemens de cons-

titution, des massacres. La rivalité des familles principales les plus anciennes, Doria et Spinola, Grimaldi et Fiesqui ; les prétentions de celles qui s'étaient élevées nouvellement par le commerce, par des acquisitions faites dans les pays étrangers ; ensuite le mécontentement des classes inférieures, la turbulence naturelle de la nation en général, l'obligèrent de déférer le pouvoir souverain à des princes étrangers ; tantôt aux rois de Naples, tantôt aux marquis de Montferrat, plus souvent aux ducs de Milan, enfin aux rois de France, sans qu'aucun d'eux ait pu conserver longtems l'autorité souveraine, et bien moins y ramener l'union et une certaine stabilité de constitution. La discorde la plus ruineuse, et par sa durée, et par les vicissitudes qu'on aurait dites régulières et constitutionnelles, fut celle des Adornes et des Frégoses qui s'emparèrent du gouvernement, les uns en renversant les autres, pour en être tour à tour renversés, chassés et proscrits. Le désordre fut à son comble lorsque deux grands monarques, François I et Charles-Quint, se disputèrent l'influence prédominante, ou la souveraineté de l'Italie.

La défection d'André Doria fit perdre Gènes à François I, et l'illustre citoyen rendit à sa patrie la liberté qu'elle avait perdue, et y effectua l'union des deux classes de familles pa-

triciennes de nobles, plus distinguées sous la dénomination de *Portico-Vecchio*, et *Portico-Nuovo*.

La générosité de son libérateur qui refusa la souveraineté que l'empereur lui offrit, empêcha la république de devenir le partage de la famille de Doria. Le hasard, peu de tems après, la sauva du joug d'une autre famille fière et puissante, sous lequel on serait tombé, si la conspiration de Fiesqui eût eu le succès qu'on s'était promis. Gènes resta libre sous la protection et l'influence de l'Espagne, mais hors d'état de tenir la mer avec autant de bâtimens armés que Doria en avait lui seul en propriété. Son port, son arsenal et ses chantiers, servirent plus aux étrangers qu'à Gènes même. Dans des circonstances plus favorables, avant l'agrandissement colossal de l'Espagne, Gènes, occupée de son commerce et de sa marine, ne regardait guères qu'au Midi, sans prendre garde à ce qui était au Nord, derrière elle; de sorte que dans le même tems que ses forces maritimes lui manquèrent d'un côté, elle se trouva, de l'autre côté, menacée par des voisins dont jusqu'alors elle avait fait peu de cas. Ces voisins dangereux étaient les ducs de Savoie, depuis qu'ils furent en possession du Haut-Montferrat. Charles Emmanuel II, assisté de la France, avait des titres et des motifs d'é-

tendre les frontières de son état de Piémont sur la rivière du Ponent. Le projet et les tentatives n'eurent point de succès ; et l'acquisition que les Génois firent, vers le même tems, du district de Finale, que l'Espagne, d'accord avec l'empereur, leur vendit, les rassura pour lors de ce côté-là. Mais ce même attachement à l'Espagne leur attira des menaces et des attaques plus terribles d'un plus puissant ennemi. Gènes laissait construire dans ses ports des vaisseaux de guerre pour l'Espagne. Louis XIV n'ayant pu la faire désister de ces armemens, fit bombarder et fut près d'ensevelir cette ville superbe sous ses cendres. Le système de l'Europe ayant changé, douze ans après par la mort du dernier roi d'Espagne de la dynastie autrichienne, Gènes se trouva dévouée, protégée, dominée également par la France et l'Espagne, mais exposée en échange aux attaques des Anglais, et des autres alliés de l'Autriche. Elle passa presque la moitié du dernier siècle sans de grandes inquiétudes ; mais, durant la guerre survenue par la mort de Charles VI, Gènes fut, plus qu'elle n'eut jamais été, au risque de subir le joug étranger ; et elle ne s'en serait pas soustraite si un plus habile ou plus heureux commandant, que n'était le maréchal Botta, se fût trouvé à la tête des troupes alliées qui occupèrent la ville en 1748 ;

elle aurait pour le moins été forcée de céder Finale au roi de Sardaigne, qui le désirait vivement. Sortie de cet état fort critique par l'insurrection de la populace gouvernée, plutôt que par les efforts de la classe gouvernante, Gènes n'eut d'autres inquiétudes ni d'autres peines que pour soumettre la Corse, qu'elle fut bientôt forcée d'abandonner à la France. On passa vingt autres années sans troubles et sans grandes inquiétudes jusqu'en 1785, que Victor Amédée III crut la circonstance favorable pour faire valoir ses prétentions sur quelques districts de la Ligurie occidentale. La médiation de la France, puis l'éclat de la révolution française, mirent fin à cette querelle pour en amener de plus fâcheuses. Le gouvernement populaire, qui remplaça l'aristocratique, ne lui fut d'aucun avantage, et le siége qu'on fut forcé de soutenir en 1799, coûta à la ville un tiers de sa population intérieure; et celle des villes subalternes et des villages, tant de l'une que de l'autre rivière, n'augmenta sûrement point. La détresse où le blocus des flottes anglaises réduisit cette grande ville, qui ne peut subsister que par son commerce, ne fût-il que de cabotage, dut encore la diminuer sensiblement.

Deux ans après la reddition de Gènes aux Autrichiens, et de la reprise par les Français quelques jours après, on donnait à la république

Ligurienne (titre qu'elle prit au lieu de celui de république de Gènes) une population de quatre cent mille habitans, y compris ceux de la capitale. Le revenu de l'état ne pouvait guères aller au delà de cinq millions de livres de France, d'après les anciens principes d'économie politique. Cette population pouvait mettre régulièrement sous les armes cinq mille hommes, et en employer autant dans la marine. D'après les conditions stipulées dans ce moment où elle demande à être unie à la France, on croit que la Ligurie, exempte de la conscription militaire, pourra très-facilement donner à la marine française vingt mille matelots ou gardes-marine.

Les forêts des deux départemens du Levant et du Couchant, les arsenaux, les chantiers de Gènes, ce vaste et très-commode port de la Spezia, communiquant sur-tout avec l'île d'Elbe, augmenteut considérablement la facilité, les moyens des armemens maritimes. Cela n'empêchera pas d'ailleurs que, tant le bas peuple que la noblesse Génoise ne soient employés utilement dans les armées de terre, et dans toute sorte d'emplois civils, sur-tout dans les affaires commerciales et dans les finances, pour lesquelles le génie Génois est si avantageusement connu.

SECTION 19.

DU PAYS SITUÉ ENTRE LA LIGURIE ET LE ROYAUME D'ÉTRURIE.

§. I.

Précis de l'Histoire de Lucques.

Sur la gauche de la Macra, qui séparait au sud l'ancienne et propre Italie de la Gaule cisalpine, que nous appelons à présent la Haute-Italie, est un pays d'environ dix lieues de longueur sur huit de largeur, qui prend le nom de la ville principale, ou plutôt de la seule ville de ce district, qui est Lucques, une des villes Etrusques, devenue colonie Romaine l'an de Rome 575. César étant gouverneur des Gaulois, y venait souvent pour être à la portée de conférer avec les amis et les partisans qu'il avait en Italie. Sous les empereurs Romains, sous les Goths et les Lombards, Lucques éprouva les mêmes vicissitudes que les autres villes, tant de la Toscane que de la Lombardie. Elle fit partie de l'état de la comtesse Mathilde, s'érigea depuis en république;

fut subjuguée par le fameux Castruccio Castracani, ensuite par l'empereur Charles IV, soumise à la juridiction civile et criminelle des Pisans : le même empereur, peu de tems après, y établit comme vicaire impérial le cardinal légat de Bologne, qui vendit aux Lucquois la liberté et l'indépendance pour mille florins d'or. Ils en jouirent pendant une trentaine d'années, jusqu'en 1400, et ils se laissèrent gouverner le même nombre par un de leurs citoyens, nommé Paul Guinisi. Depuis lors Lucques forma une république aristocratique, sous la protection de l'empereur. Ils recouvrèrent leur liberté en 1430, et l'ont conservée constamment près de quatre siècles. En 1800, les Français s'étant rendus maîtres du pays, on fut obligé de changer de constitution, sans pourtant perdre l'apparence d'un état libre. Mais dès que la république Italienne fut changée en royaume, et que Gènes, ou la république Ligurienne, devint un département de l'empire Français, les Lucquois demandèrent pour souverain un prince de la maison Impériale; et Lucques, ci-devant république, sous la protection de l'empereur d'Allemagne, devient dans ce moment une principauté sous la protection de l'empereur des Français. On y compte 120,000 habitans.

§. II.

Qualités physiques et morales de ce pays.

Le territoire de Lucques, qui ne fait à peu près qu'un dixième de la Toscane, en renferme cependant toutes les différentes qualités du sol, et éprouve les mêmes influences de l'atmosphère du pays Etrusque. On y trouve toutes les productions que peut offrir tout le reste de cette belle et heureuse portion de l'Italie. Il y comprend des collines fertiles en huiles et en vins, en châtaignes et en oranges, comme celles du territoire Florentin, et quelques plaines aussi riches en pâturages et en blés que le sont celles de Pise; quelques autres marécageuses, comme celles du Siennois.

Le caractère des habitans réunit à la fois les bonnes qualités des Florentins et des Arétins, ayant la finesse des uns, et les dispositions des autres à tous les arts et aux armes. Cependant l'ancienne histoire, comme celle du moyen âge, nous les représentent toujours fort braves et vaillans pour se défendre, et presque jamais audacieux et fiers pour attaquer et pour conquérir. Deux fois il est fait mention de Lucques dans les Stratagèmes de Frontin, qui en parle comme d'une ville plus forte par la valeur

de ceux qui la défendaient, que par sa situation et ses fortifications. Le siége que Lucques soutint contre Narsès, général de l'empereur Justinien, prouverait encore la bravoure martiale de ses habitans, si on n'avait pas lieu de croire que c'étaient les Goths qui occupaient alors la ville, et qui avaient plus d'intérêt que les habitans naturels à s'opposer à l'armée Greco-Romaine. Le commerce et la culture des arts pacifiques ont formé plus particulièrement dans tous les siècles le caractère des Lucquois; et l'esprit de leur gouvernement atteste encore ce caractère doux, humain et sociable. Aucune aristocratie n'a été plus modérée que celle de Lucques. Le poëte Dante qui a, par des traits frappans, caractérisé peu avantageusement tant de peuples Italiens, et sur-tout les Toscans, a à peine placé dans l'enfer quelques Lucquois. Cette nation devait participer du caractère Ligurien, puisque son territoire confine avec la Ligurie, et fut quelquefois occupé par les Liguriens. Effectivement le bas peuple, fier de l'indépendance de l'état dont il fait partie, quoiqu'il n'ait aucune part au gouvernement, tient un peu de la férocité Ligurienne. Malgré cela Lucques, comme la plupart des autres villes de la Toscane, s'est plus illustrée par la culture et l'amour des lettres et des arts, que par l'ardeur guerrière

et l'esprit militaire. Le fameux Castruccio Castracani est le seul qu'on a pu regarder comme un grand homme de guerre, quoiqu'il fût encore plus politique que guerrier, et que, sous ce dernier rapport, il puisse à peine être comparé à François Ferrucci de Florence. (Note 18.) Au surplus, ce nom de Castracani nous fait soupçonner qu'il était de race féroce par métier. Au contraire, Lucques peut nous citer une foule d'hommes incontestablement illustres par des talens pacifiques ; et le caractère de la classe dominante et de la bourgeoisie de la capitale, est plutôt la modération, la douceur, la sagesse. Le gouvernement de Lucques a été depuis long-tems aristocratique ; mais l'aristocratie était la moins oppressive, la moins humiliante que l'on connût pour la classe gouvernée. Les impôts ne pesaient point trop sur le peuple ; les biens-fonds y étaient divisés en portions modiques, de manière que les grandes possessions, exterminatrices des cultivateurs, y ont été rares et presque inconnues. La noblesse, naturellement plus riche que la classe inférieure, mais non pas toujours assez pour se soutenir décemment par les revenus de ses terres, ne croyait point déroger à son rang en exerçant le commerce. La justice y était administrée mieux peut-être que dans aucun pays, de l'aveu même des personnes les moins disposées à faire les éloges

des gouvernemens. Les guerres civiles ont été à Lucques moins fréquentes, moins atroces qu'à Pérouse, à Pise, et même qu'à Florence.

Il y eut à Lucques, du tems de Luther et de Calvin, des individus à qui la réformation et les nouveaux dogmes ne déplurent pas; ils se réfugièrent la plupart à Genève. Il n'y eut point de schisme théologique dans l'état; et ce qui prouve le bon esprit de ceux qui l'ont gouverné, c'est qu'on s'opposa également et avec la même fermeté à l'introduction tant des Jésuites que de l'inquisition. Le même esprit de douceur et de modération se fait remarquer dans le genre de littérature que les Lucquois ont principalement cultivé. Ils n'eurent aucune part à ces querelles littéraires qui ont fait si peu d'honneur à tant de savans des xve. et xvie. siècles. Quoique Lucques ait donné à l'Europe de très-savans médecins, de très-habiles chirurgiens, quelques érudits jurisconsultes, des physiciens, des mathématiciens, et produit des hommes extraordinaires, capables d'embrasser tous les genres, comme était le fameux Guidotti, peintre, la classe studieuse de ses citoyens s'est plus généralement appliquée à la belle littérature, et à ce qu'on appelle humanités, qu'aux sciences expérimentales et démonstratives, et se distingua toujours par des ouvrages où la modération et la saine critique régnaient, et

avec elles une élégance de style peu commune ailleurs. Il faudrait ici retracer le caractère de ce Guidicioni, le plus sage, le plus vertueux et le plus poli prélat que la cour de Rome ait employé sous le règne des Médicis et des Farnèse; rappeler les Fiorentini, les Lucchesini, les Nobili, Père Alexandre Berti, l'archevêque Mansi, les deux frères Bonfamici, le savant Père Paoli, et venir jusques au moment où j'écris. On ose espérer que si le prince va faire à Lucques sa résidence ordinaire, cette ville figurera en Italie comme figurait Parme ci-devant, et comme Weimar se distingue en Allemagne.

SECTION 20.

PARTIE AUTRICHIENNE DE L'ITALIE.

§. I.

L'ancienne Venetie.

Un coin de la péninsule Italique, borné au sud-ouest par l'Adige, au nord-est par les Alpes carniques et le golfe Adriatique, non compris par les anciens dans la Gaule cisalpine, ni par les modernes dans la Lombardie, est le pays ci-devant Vénitien. Il était habité, cultivé, policé, et même florissant avant que Rome étendît sa domination hors du Pays Latin et de l'Etrurie. Les opinions sont partagées sur l'origine du peuple qui l'occupa dans le tems le plus reculé; les uns le font venir de l'Asie, nommément de la Paphlagonie; et, suivant la tradition vulgaire, ils croient chef de cette colonie, Antenor, émigré Troyen. D'autres en font une colonie de Gaulois celtiques venus des bords de l'Océan occidental; mais il est plus probable qu'ils sont venus du Nord, aussi bien que le peuple du même nom qui habitait la

presqu'île de la Gaule occidentale, appelée dans la suite Bretagne, à présent Finistère et Côte du Nord. L'on sait que des peuples barbares sortis du Nord, appelés Venètes (même nom que *Veneti*), se répandirent, d'un tems bien antérieur à la fondation de Rome, les uns à l'ouest jusqu'aux bords de l'Océan, et s'établirent dans ce coin de la Gaule qui forme une presqu'île; les autres au sud; et, franchissant les Alpes, s'emparèrent de ce district que l'Adige sépare des *Orobiens*, Bergamasques et Bressans. Polybe, le plus ancien de tous les auteurs qui ont parlé des *Veneti* de la Gaule transalpine et celtique, et des *Veneti* confinant à l'orient avec la Cisalpine, dit que ces deux peuples, si éloignés l'un de l'autre, se ressemblaient par les mœurs, les usages, l'habillement, et ne différaient que par le langage; sans observer que cette différence de langue n'était vraisemblablement qu'une nuance que la diversité du climat avait mise dans leur idiome primitif et commun. Au reste, ces deux pays des Venètes de la Gaule occidentale, et des Venètes méridionaux, qui sont ceux de l'Italie, se sont également distingués de leurs voisins, tant dans la Gaule que dans l'Italie. En nous bornant à ces derniers, ce qui nous frappe d'abord, c'est la différence qui se présente lorsqu'on considère la qualité, le caractère des deux villes principales de

la Venetie, Vérone et Padoue, en faisant abstraction de Venise, d'origine fort postérieure aux deux autres. Quoique l'on ne puisse pas dire décidément si Vérone appartient à la Gaule cisalpine, ou à la Venetie, il est au reste très-évident que l'Adige en donne une partie au pays Vénitien.

Vérone était une ville très-considérable, dont les habitans réunissaient les qualités de ces deux nations illustres dès avant le siècle d'Auguste; car ils ont toujours déployé les talens guerriers des Romains, et le goût pour les arts qu'ont eu les Grecs. Mais aussi quel est le pays où les causes physiques favorables à l'esprit humain se trouvent si complètement réunies, que dans le Véronais!

Il est étonnant que Tite-Live, Vénitien de naissance, n'ait presque pas fait mention d'un pays si remarquable à tant d'égards; tandis qu'on trouve dans ce qui nous reste de ses volumineuses histoires, sinon toujours des tableaux achevés, du moins des traits caractéristiques de tant de nations européennes, africaines et asiatiques. Dès le début de son ouvrage, il parle de l'émigration d'Antenor, prince Troyen, à qui l'on attribuait la fondation de Padoue. Il nomme ensuite, par occasion, Vérone; et, en deux mots ajoutés par parenthèse, il nous donne sujet de croire que cette ville n'appartenait pas à la Vénétie, « *locos tenuere Libui.* » Il ne parle qu'une seule fois des

Vénitiens, Padouans sans doute, dans le récit qu'il fait d'une victoire que ce peuple remporta contre une troupe d'aventuriers Grecs, qui, sous la conduite de Cléonyme, avaient pénétré dans leur pays par le *Medoacum* (la Brenta). Il ajoute, par une autre courte parenthèse, que le voisinage des Gaulois tenait toujours en armes les Padouans. C'est tout ce que cet historien nous apprend de la Venetie, dans les trente-cinq Livres qui nous sont restés. Mais il est bien à supposer qu'il en a dit quelque chose dans les cent autres qui ont péri.

Du tems de l'ancienne Rome, les Vénitiens étaient l'opposite des Liguriens. L'on sait que ceux-ci ont résisté fort long-tems aux attaques et aux armes Romaines, tandis qu'il n'est fait mention d'aucune guerre que les Vénitiens aient faite contre les Romains. A peine est-il parlé de celles qu'ils firent, comme leurs alliés, contre les Gaulois. Dans le moyen âge, lorsque l'Italie était redevenue en quelque sens ce qu'elle avait été avant les conquêtes des Romains, les Vénitiens et les Génois se disputèrent long-tems, à forces égales, l'empire de la mer Méditerranée; mais, dans le même tems, les Génois avaient des troupes de terre, sur-tout des arbalêtriers, jusqu'aux frontières septentrionales de la France, tandis que les

Vénitiens ne faisaient la guerre en terre ferme qu'avec des troupes étrangères.

Quelques autres villes de la Venetie, particulièrement Vérone et Vicence, ont produit, à différentes époques, des militaires très-distingues, dignes de commander des armées Romaines. Aulus Cecina, dont il est tant parlé dans l'histoire de Tacite, était un Vicentin qu'on pourrait très-justement mettre en parallèle avec Gualdo Priorato, et autres capitaines aussi Vicentins qui ont servi dans les armées Autrichiennes. Ce que Tacite et Suétone nous apprennent de Cecina et de son compatriote, et à peu près son contemporain Remnius Palémon, maître de rhétorique à Rome sous l'empereur Tibère, est assez conforme à l'idée que nous donnent du caractère Vicentin plusieurs autres, tant militaires que savans sortis de ce pays. Quoique très-voisins des Véronais, les Vicentins en diffèrent assez, et les proverbes par lesquels s'injurient réciproquement ces deux peuples, nous prouvent qu'il y a quelque chose de plus enjoué dans le peuple de Vérone, et de plus féroce dans celui de Vicence. Cependant c'est dans les arts pacifiques, dans la littérature et les sciences, que le Vicentin comme le Véronais, se sont tout autrement distingués. L'on trouve, de plus, dans

les hommes illustres, auteurs et artistes sortis de Vérone et de Vicence dans les derniers siècles, un certain rapport avec ceux qui en étaient sortis du tems de l'ancienne Rome.

Si Vitruve, l'auteur le plus connu parmi tous ceux qui ont écrit anciennement sur l'architecture, était de ce pays, Vérone et Vicence peuvent encore être regardées comme le berceau de l'architecture moderne. Les plus célèbres auteurs Italiens d'histoire naturelle, ne sont ni Véronais ni Vicentins, car Aldrovandi et Marsigli étaient de Bologne; mais plusieurs grands naturalistes et quelques bons anatomistes de nos jours sont nés dans le Vicentin. Je ne saurais dire quels des historiens et des poëtes des derniers siècles pourraient être comparés à Cornelius Nepos et à Catulle; mais je puis bien dire que les écrivains Véronais des trois derniers siècles, ont été aussi jaloux de l'élégance du style, que l'avaient été leurs ancêtres, contemporains de Cicéron et de Lucrèce.

§. II.

Le Padouan.

Padoue, qui n'est qu'à quatre ou cinq heures de chemin de Vicence, dans une contrée peu différente, nous présente un peuple d'un caractère

opposé. Aussi ancienne que Ravenne et Vérone, fondée bien plutôt par des Sarmates, des Teutons ou des Celtes, que par des Troyens ou d'autres émigrés asiatiques, elle a été pendant plus de dix siècles la capitale de la Venetie, comme Milan l'était de l'Insubrie. Et tout ce que l'histoire ancienne rapporte des Venètes, du tems de la république Romaine, du tems d'Auguste et de ses successeurs, jusqu'à l'invasion des Barbares, doit s'entendre principalement des Padouans. Dès le plus ancien tems Padoue, avec ses délicieux environs des cols Euganiens, nous présente une nation constamment plus distinguée par bonté de cœur et de caractère, que par énergie et vivacité d'esprit, ressemblant plus à Ravenne par une sorte de bonhomie, qu'à Vicence par aucune sorte de férocité. On s'en apperçoit d'abord en comparant Thraseas Paetus, Padouan très-renommé, avec Aulus Cecina, Vicentin, deux personnages à peu près contemporains (1), très-marquans en différentes manières, l'un dans le sénat, l'autre dans les armées. On ne sait pas si les deux Arria, l'une femme, l'autre fille de Thraseas, étaient natives de Padoue; mais l'on sait que de leur tems les femmes Padouanes jouis-

(1) Tacit. Annal. Lib. 16. Hist. Lib. 1.

saient d'une grande réputation de chasteté (1).

Padoue se présente sous un aspect plus ressemblant à Ravenne qu'à aucune autre grande ville de l'Italie supérieure. Aucun illustre militaire, dont l'histoire de vingt-quatre siècles fasse mention, ne vit le jour dans le territoire Padouan; et si ce canton de la Venetie peut se vanter d'avoir contribué à la fondation de Venise, on ne prouvera pas que ce fut un effet plutôt de hardiesse et de valeur que de prudence ou de peur. Ceux qui l'ont dominé, après l'expulsion des Barbares et la révolution de l'empire d'Occident, n'étaient pas ses citoyens, comme l'étaient ceux qui ont dominé à Milan, à Bologne, à Pavie, à Verceil, et dans les autres républiques du moyen âge.

Eccelin de Romano n'était pas de Padoue; le nom indique qu'il descendait d'un brigand sorti d'un bourg nommé Romano, dans le Bergamasque; et les Carrara étaient du bourg qui porte encore ce nom, entre Padoue et le château d'Este, berceau de la famille de Brunswick et d'Hanovre. Ce Papafava, noble et respectable citoyen de Padoue, qui fut mis à la tête de l'état, lorsqu'on se fut délivré d'Eccelin, n'y fut que pour un moment.

L'histoire particulière des grands hommes

(1) Mart. Lib. 1, ép. 14.

dont ce pays s'honore avec raison, Tite-Live, Pierre d'Abano, Jacques Dondi, Albertin Mussato, Zabarella, Speron Sperone, le peintre Montegna, ne font guères exception au caractère général des Padouans. Car outre que Tite-Live ne naquit point dans Padoue, mais à Apono, qui est dans ces collines si connues sous le nom de Cols Euganiens, le caractère de cet historien ne tient-il pas un peu de la bonhomie innée de ses compatriotes ? Je ferai sur les autres quelques observations dans une note.

Après tout, Padoue est dans le même cas que Pise, Pavie et Ferrare, trois riches et grandes villes beaucoup plus illustrées par une foule d'hommes que leurs universités, leurs établissemens littéraires y ont attirés ou formés, que par ceux qui y ont vu les premiers jours.

§. III.

Digression sur le Tyrol italien.

Au sud-est de la Venetie propre est une vallée appartenant aux Alpes anciennement Rhétiennes, et qu'on nomme depuis sept ou huit siècles le Tyrol, du nom d'un château où demeuraient autrefois les maîtres de ces contrées montueuses. La rive gauche de l'Adige qui est restée à la mai-

son d'Autriche par les traités de Campo-Formio et de Lunéville, tient immédiatement au pays Vénitien, et lui est d'un plus grand avantage qu'au duché de Milan, dont elle se trouvait séparée par une grande partie du Véronais, par le Bressan et le Bergamasque. Les Tyrréniens, maîtres jadis d'une grande partie de la péninsule, chassés des rives du Pô par les Gaulois, se réfugièrent dans les Alpes sur les rives de l'Adige, se mêlèrent, se confondirent avec les anciens habitans de ces Alpes, et en contractèrent la férocité et la barbarie. C'est l'idée qu'en donne Tite-Live, en parlant d'eux à une époque fort antérieure à la guerre qu'on leur fit sous Auguste; idée assez conforme à celle qu'Horace tâcha d'insinuer dans deux de ses Odes les plus sublimes. Mais il y a bien de l'apparence que, tant les poëtes que les historiens parlaient des Rhétiens septentrionaux et du Tyrol allemand, et tout au plus de ceux de l'évêché de Brixen, particulièrement nommés parmi les peuples qu'on avait subjugués. Ce qu'on appelle Tyrol italien, depuis les frontières du Véronais jusqu'à Trente, a dû être beaucoup plus tôt civilisé. D'ailleurs un pays qui produit du vin que l'on compare à ceux d'Italie, doit rapprocher le caractère des deux nations. Aussi, depuis que ce pays se trouve sous la même domination que le Mila-

nais, on en a vu sortir des hommes de grands talens, qui ont beaucoup contribué au soutien et à l'éclat des établissemens littéraires de la Lombardie autrichienne. Il était naturel que les Tyroliens de Roveredo et de Trente, plus voisins de Vérone et de Vicence, devançassent dans la culture des arts ceux qui sont plus au nord, au delà de la montagne du Brenner qui divise le Tyrol en deux parties, italienne et allemande. TRENTE même, capitale très-connue de la première partie, a donné à la république des lettres beaucoup moins de savans, de littérateurs, d'artistes, que Roveredo. C'est de ce canton que sont sortis, de nos jours les deux célèbres Fontana, Félix et Grégoire, tous deux morts depuis peu, l'un à Florence, où il était directeur du cabinet d'histoire naturelle, devenu par ses soins et ses travaux le plus remarquable de l'Italie; l'autre mort à Pavie, où il était professeur de mathématiques, très-estimé. Est-ce par modération, par imprévoyance ou par mépris, que les Vénitiens n'occupèrent pas ce pays sous le faible empereur Frédéric III ?

§. IV.

Treviso, Udine, Pola, et leurs dépendances.

La marche Trevisane, partie considérable de l'état Vénitien, est la plus ancienne des marches

que les Goths, les Lombards ou les Francs ont établies aux pieds des Alpes, du côté de l'Italie, depuis Coni et Dronero (qui étaient compris dans les marquisats de Saluces), c'est-à-dire depuis les Alpes maritimes, et les côtes de la Méditerranée jusqu'au golfe Adriatique, au pied des Alpes Carniques ou Juliennes. Treviso, anciennement *Tarvisium*, qui donne le nom à ce marquisat, *marche* ou *frontière*, est sans doute de fondation teutonique ou celtique; le nom Tarvisium, formé de *Tar*, demeure, habitation, et *vis*, de même que *veis*, blanc, répond précisément à l'italien *Casabianca*, maison, et, par extension, ville blanche. On ne sait pas si les Romains l'ont connue et habitée, puisque les anciens géographes, ni les historiens grecs et latins n'en font point mention. Cassiodore, sous les Goths, et Paul diacre, sous les Lombards, sont les premiers qui en ont parlé. Cette ville, ainsi que les gros bourgs de Castel-Franco, Serravalle, Collalto et Bassano, compris dans cette marche, marquisat ou province, se sont formés, se sont élevés à mesure qu'Altinum, ancienne et grande ville située dans le marais, déchut par l'émigration de ses habitans. Bassano et Collalto semblent indiquer la cause immédiate de leur fondation, c'est de s'établir, se domicilier dans

des sites plus élevés et plus sains que n'était Altino (1). Bassano, *lieu bas et sain*, en opposition d'Altino qui était bas et malsain, est un bourg, sinon une ville, fort renommé depuis que les Remondini y ont établi l'immense imprimerie qui fait seule un beau quartier, comparable à une citadelle ou à un arsenal, par la quantité d'ouvriers qu'elle emploie. *Feltre*, petite ville ou bourg fort renommé, était un lieu couvert de huttes des anciens Venètes ou Teutons, sur le penchant de la montagne (2).

Ceneda, autre ville au sud de Feltre, de la même province, paraît plutôt d'origine grecque que teutonique ou romaine. Quoi qu'il en soit, elle ne contribue pas moins que Bassano et Feltre à former de la marche Trevisane un des plus beaux et délicieux pays de l'Europe méridionale.

Le Frioul, qui tient également à l'Allemagne et à l'Italie, quoique séparé de l'Insubrie ou du Milanais, par la Venetie, appartenait, sous les Ro-

---

(1) La plupart de ces noms sont formés de mots partie latins, partie allemands ou gaulois, comme *Castel-Franco* et *Bassano*. *Altino* n'est pas dérivé d'*Alto* (haut), latin et italien, mais d'*Alt*, allemand, signifiant *vieux*.

(2) Feltri, ou Feltre, doit venir de *feld* et *felder*, champs

mains, à la Gaule cisalpine ; puisque Aquileia, ancienne capitale du pays, était du département de César, gouverneur des Gaules. C'est le premier district intermédiaire de la Germanie et de l'Illyrie que les Romains ont conquis de ce côté-là. Il semble qu'ils y sont allés plutôt en traversant le golfe, qu'en faisant le tour des lagunes par Mestre et Treviso, et qu'ils y ont établi des colonies nombreuses : au moins il est certain que les noms des villes sont pour la plupart formés de mots latins ou grecs ; car d'abord *Friuli*, et l'ancienne capitale *Ciudad di-Friuli*, sont formés de *Forum Julii.* Pola, chef-lieu de l'Istrie, est un nom grec signifiant ville, transporté du général au particulier. Udine (dont on ignore l'origine) est une ville particulièrement renommée depuis que, dans le château de Campo-Formio, à une demi-lieue de ses murs, a été dicté et signé le traité qui précéda celui de Lunéville. Mais le caractère des habitans, soit de la ville d'Udine, soit de la contrée qui l'environne, et la qualité physique du sol, en font depuis long-tems un pays intéressant. Aucune des nations avec lesquelles les Romains ont eu des guerres, n'a été, par leurs historiens, aussi expressément qualifiée fière et féroce, que l'ont été les *Illyrii*, *Istri* et *Liburni*, dont descendent les habitans du

Frioul et d'Istrie actuelle (1). Ce même caractère fier et féroce se manifeste dans toutes les classes, dans les personnes de profession naturellement pacifique. On le reconnaît dans leur vie et leurs écrits. On le remarque, pour en nommer quelques uns, dans Paul Vergerius, dans l'antiquaire et bibliographe Giusto Fontanini, dans le moraliste anti-jésuitique, le Père Concina. Et n'est-ce pas une telle trempe d'esprit qui fit embrasser à M. Scarpa la partie de la science médicale, qui demande de la férocité, et dans laquelle il laisse derrière lui, non seulement son maître Morgagni, mais tous ses condisciples et contemporains qui professent la même science et exercent le même art?

Je ne sais quel autre pays, parmi ceux qui tiennent aux Alpes, pourrait se vanter d'avoir produit des hommes d'un caractère aussi marquant que le sont les naturels du Frioul. Tenant d'un côté à l'Illyrie et à la Dalmatie, les *Furlani* (car c'est ainsi qu'ils s'appellent) ne manquent pas de bravoure martiale. Aussi c'est dans leur voisinage, nommément dans les environs d'Aquileia (2), que César allait recruter, ou former ses légions, préférablement à tout autre canton du vaste pays qu'il

(1) Tit.-Liv. lib. 10, c. 35.
(2) Cæs. Commen. lib. 1, c. 3.

gouvernait comme proconsul des Gaules. De l'autre côté, avoisinant le centre de la Venetie, et occupant un sol plus ressemblant au Véronais qu'au Padouan, ils ont des talens propres pour tous les arts. Placés entre de hautes montagnes, et un grand golfe de mer, comme les Génois, les peuples du Frioul tiennent aussi du caractère ligurien. Nous savons, de l'aveu des Fourlans eux-mêmes, qu'ils ont acquis à bon droit la même réputation qu'avaient les Liguriens de l'antiquité et les Catalans du moyen âge; deux peuples habitans de deux pays qui ressemblent, sous plusieurs rapports, au Frioul.

Enfin, comme marins, navigateurs ou corsaires, les Liburniens, qu'on ne peut guères distinguer de ceux du Frioul, ont précédé les Génois, les Toscans maritimes, et peut-être les Catalans. Ce qui nous le persuade, c'est de rencontrer si souvent le nom *Liburni* dans les auteurs latins, pour signifier des navires. Le nom de *Livourne*, certainement, n'est venu que de la quantité de vaisseaux, de navires liburniens qui venaient jeter l'ancre dans les rades de l'Etrurie, et spécialement dans le voisinage de Pise.

§. V.

Origine, grandeur, et fin de la république de Venise.

De toutes les villes qui composaient ci-devant l'état Vénitien (*il dominio veneto*), Venise était la moins ancienne. Quelques habitans d'Aquileia, à l'approche d'Attila, roi des Huns, qui après avoir ravagé, dévasté la Thrace, la Pannonie, le midi de l'Allemagne, et le nord des Gaules, tournait vers l'Italie, se jetèrent dans les petites îles que leur présentait le fond du golfe Adriatique. Ceux d'*Altino* s'y réfugièrent de même, et beaucoup de Padouans les suivirent ou les précédèrent.

La nécessité de se construire des habitations dans des lagunes, et de se procurer des moyens de subsistance, amena l'industrie, et força ces réfugiés à des travaux de tout genre. Ils ne tardèrent pas à s'emparer des forêts voisines, dont ils tirèrent du bois pour construire des bateaux de pêcheurs, et trouvèrent facilement dans le territoire de Padoue et d'Aquileia, puis dans la Romagne, du chanvre pour faire des voiles et des cables, dès qu'ils furent en état de construire de plus gros navires. Les Ostrogoths ne les inquiétèrent point, et même les respectèrent,

à ce qu'il paraît par quelque lettre de Cassiodore, secrétaire du roi Théodoric. Les Lombards, maîtres de la terre ferme, ne se soucièrent point de ces lagunes, et laissèrent les habitans de ces petites îles voguer librement autour des côtes de l'Istrie et de la Dalmatie. Il se passa près de trois siècles depuis les premiers établissemens du tems d'Attila, sans que les deux puissances qui partageaient les débris de l'empire Romain, prissent la peine de mettre dans leur dépendance ce coin, soit de terre, soit de mer, quoique la cour de Constantinople y eût quelquefois envoyé des ordres ou adressé des insinuations. Il est assez avéré que, dans la démarcation, expresse ou implicite, des deux empires, du tems de Charlemagne, Venise ne fut comprise ni dans l'un, ni dans l'autre. A une autre époque trop mémorable, qui est celle de Fréderic Barberousse, Venise se trouva plutôt en état de se faire respecter des empereurs d'Occident et d'Orient, que de les craindre.

Elle était alors un état indépendant au dehors, et république intérieurement, d'abord populaire, puis mixte, et enfin aristocratique héréditaire.

Les Croisades contribuèrent sans doute à son agrandissement, non moins après qu'avant le règne de Frédéric Barberousse. La rivalité de Gênes traversa long-tems ses conquêtes et ses

entreprises. Venise l'emporta enfin sur cette rivale à la journée de Chiozza. Maîtresse, presque sans concurrence, des mers Adriatique, de l'Archipel, de la Méditerranée, Venise chercha à s'agrandir en terre ferme ; elle soumit à sa domination Padoue, Vicence, Vérone, Brescia et Bergame, devint la première puissance de l'Italie, et contribua infiniment aux progrès de tous les arts, non seulement par les travaux de ses habitans natifs, de ses patriciens, de ses citoyens de la seconde classe, mais par la foule d'artistes et d'ouvriers de toutes les contrées de l'Italie, qu'elle attira dans ses ateliers, dans ses fabriques, dans son fameux arsenal. (Note 19.) Vers la fin du xve. siècle, elle commença à voir son commerce borné à la Méditerranée, par les découvertes et les progrès des Portugais dans les Indes, et vit en même tems ses domaines de terre ferme terriblement menacés par la coalition de quatre principales puissances qu'on appela la Ligue de Cambray. Sortie du danger extrême de tout perdre en Italie, elle eut à se défendre, d'un autre côté, contre les Turcs, qui lui enlevaient les possessions qu'elle avait acquises dans la Grèce. L'Autriche ne perdit pourtant pas l'espérance de réunir à l'empire et de s'emparer de ces belles provinces ; mais forcée de défendre ses propres états contre les Turcs, elle crut plus convenable

à ses intérêts d'avoir la république de Venise pour alliée contre un ennemi commun, que de chercher à l'asservir. D'ailleurs la France, amie trop naturelle de Venise, s'opposait aux vues ambitieuses et aux tentatives de l'Autriche. Cependant ce que Venise a craint pendant deux cents ans, lui est arrivé à la fin du dernier siècle, et d'une manière absolument inattendue. La France avait empêché l'Autriche de s'emparer de l'état de Venise, et ce sont les Français qui, après une révolution momentanée de constitution intérieure, donnèrent à l'Autriche ce qu'elle avait long-tems convoité.

A l'époque de la révolution que les Français y opérèrent en 1797, les états de la république de Venise contenaient environ trois millions cinq cent mille individus, outre les habitans des îles que les Turcs n'avaient point envahies. Par le démembrement des provinces que Bonaparte donna à la république cisalpine, la grande portion cédée à l'Autriche en comptait encore près de deux millions, c'est-à-dire un million neuf cent mille, autant, à peu de différence près, qu'en comptait alors le Milanais avec le Mantouan; de sorte qu'à cet égard l'échange était équitable, comme il l'est à l'égard des revenus et des produits naturels des deux pays. En grains, en fruits, en vin, les productions sont les mêmes; les soies du Trevi-

san, du Frioul, et de quelques cantons du Padouan, contre-balancent celles que le Milanais, sans Brescia et Bergame, pouvait recueillir dans les environs de Brianza, de Varèse, et dans les vallées de Côme. Les riches pâturages du Lodesan donnent quelques avantages aux Milanais sur les Vénitiens; mais les forêts du Frioul, et celles qu'on distinguait par le nom de *Bosco de' Remi di San Marco*, lui valent bien ce que lui rapportaient les douanes par l'exportation des fromages. L'Autriche acquiert ainsi un puissant moyen de créer une marine respectable, et de mettre quelque sorte de balance entre les nations navigatrices, au moins dans la Méditerranée et la mer Noire.

§. VI.

Réflexions sur la conquête des Alpes par les Romains, et sur les chemins qu'anciennement on y a pratiqués.

Le Tyrol, la Marche Trevisane, le Frioul et l'Istrie que nous venons de voir, tiennent aux Alpes Juliennes, appelées autrement Carniques, parce qu'elles étaient habitées par les *Carni*, peuple Illyrien. Le chemin qui de Treviso, et de tous les cantons du Frioul, conduit par ces Alpes

dans l'Allemagne, est le moins difficile qu'on puisse et qu'on ait jamais pu faire à travers cette effroyable barrière. Le nom de Julienpes qu'on leur a donné, et quelques débris d'une ancienne inscription où, dans le XVe. siècle, on lisait encore ces mots, C. JULIUS CÆSAR, le reste étant effacé par le tems, qui à la longue effaça tout, ne laissent pas lieu de douter que César n'ait fait ou entrepris quelque chose dans cette partie des Alpes. D'où vient cependant que Strabon, parlant des routes qu'on faisait de son tems, soixante ans après la guerre que César avait faite dans les Gaules, n'en indique aucune qui passât par ces Alpes? C'est probablement parce que ce chemin était déjà fréquenté du tems de César, et n'était pas compté parmi les routes effrayantes des autres Alpes, lorsque la plupart des habitans des Alpes n'étaient pas soumis aux Romains. Mais d'où vient que ce peuple conquérant, qui avait soumis la moitié de l'ancien monde jusques aux Colonnes d'Hercule, et aux bords de l'Inde, a négligé de soumettre des nations si voisines au centre de ses vastes dominations? *Josias Simler* qui a décrit les Alpes avec autant d'impartialité que d'érudition et de critique, cite un passage d'Appien Alexandrin, qui en donne une raison assez probable. (Note 20.) C'est que les Romains, visant à des acquisitions riches et utiles, ont méprisé ou

négligé des pays naturellement pauvres. Ils aimaient mieux transiger avec les habitans, lorsqu'ils avaient besoin de passer les Alpes, que de perdre le tems, et d'exposer les troupes pour leur faire la guerre et tâcher de les soumettre.

Aussi Pompée, lorsqu'il voulut ouvrir un chemin nouveau pour aller en Espagne, passant par la Gaule, disposa les montagnards Piémontais des Alpes cottiennes à ne point s'y opposer, en leur promettant des priviléges, des conditions avantageuses, comme il les leur accorda dans la suite. Il paraît que César profita de la bonne disposition de ces peuples pour passer et repasser d'Italie dans les Gaules, et des Gaules en Italie, soit par le même chemin d'Usseau, qu'il avait fait dans les Alpes cottiennes, par la vallée de Pérouse, et Pragelas, comme nous l'avons vu (Section I, §. III.), ou par le Mont-Genèvre et la vallée de Suze à Exiles, et Oulx; soit enfin par les monts dits à présent St-Bernard et St-Gothard; ce qu'on ignore. Lorsqu'il fut maître de toute la Gaule orientale, jusqu'au lac Leman, et que ses troupes eurent occupé le Vallais, il voulut ouvrir une route qui, entre les Alpes grayes et les pennines, par le Simplon, ou par le grand ou le petit St-Bernard, conduisît dans le Milanais : les Valaisans s'y opposèrent. Il fallut combattre. On les battit, mais on ne voit pas qu'à la suite des avantages

que Galba, lieutenant de César, remporta, le projet d'ouvrir un nouveau chemin ait été exécuté. On ne sait pas non plus par quel endroit César ramena en Italie ses légions. Mais on sait que de son tems, D. Brutus (1), par l'envie qu'il avait d'être appelé général, briguait le commandement d'une armée pour faire la guerre dans les Alpes. Lorsque ce même Decius Brutus, chassé de Modène, fuyait dans la Gaule transalpine, il dut payer une rançon aux Salassiens pour qu'ils le laissassent passer les monts qu'on appela, dans la suite, du grand et du petit Saint-Bernard.

Les peuples *Alpins*, excepté ceux des Alpes cottiennes, étaient encore si peu soumis aux Romains, et même si fiers de leur indépendance, qu'Auguste fut obligé de leur déclarer la guerre et de la leur faire avec force. C'est alors que Drusus et Tibère ont signalé leur bravoure, si magnifiquement célébrée par Horace (2), et qui fit le sujet du cxxx^e^. Livre de l'histoire de Tite-Live, dont on regrette la perte. Cette guerre fut ailleurs conduite sous les auspices d'Auguste, par Terentius Varro; par les noms des peuples vaincus, et à

(1) *Nomen captans imperatoris D. Bruti inter. Cicer. ep. Famil.* Lib. xi, ep. 4.

(2) Voy. *Sigonius de jure Italiæ.* Lib. 3.

la fin soumis, il est bien prouvé que non seulement le Tyrol, mais le Haut-Bressau, le Haut-Bergamasque, la vallée de Come, les Grisons, le Vallais, la vallée d'Aoste, la Tarantaise et la Morienne avaient pris part hostilement à cette guerre.

La grande route qui, du lac de Come, conduit dans les Grisons, se trouve dans cette partie des Alpes que les anciens géographes appelaient Lépontiennes, et que l'on confond souvent avec les Rhétiennes. Les anciens habitans de ces Alpes, du côté de l'Italie, nommés *Hisarci*, *Breuni*, *Naunes*, *Stoni*, *Vennonetes*, *Triumpilini*, sont les ancêtres ou les devanciers des habitans de Bellinzona, de la Valteline, des rives de l'Oglio, de l'Adda, du Tésin, des montagnes de Brescia, de Bergame, et de Como. Des quatre ou cinq routes pratiquées aujourd'hui dans ces Alpes, celle qui passe par Trente fut la seule connue ou fréquentée dans le siècle d'Auguste; encore elle n'allait pas bien loin avant l'expédition des deux fils adoptifs de cet empereur. Les Teutons, alliés des Cimbres, peuvent avoir passé par celles de la Spluga et du Saint-Gothard. Celle du Simplon, qui va devenir si superbe par les ouvrages que l'empereur et roi Napoléon y fait exécuter, semble se rencontrer dans le même endroit où César voulait en ouvrir une pour faciliter le com-

merce. Les itinéraires tracés trois ou quatre cents ans après le siècle de César, marquèrent les chemins qui ont été pratiqués sous les premiers successeurs d'Auguste ; et c'est à l'occasion de la guerre civile survenue à la déposition et la mort de Néron, qu'il est parlé de ceux qui, du Vallais et de la Suisse, conduisaient en Italie (1). Dans les premières sections de ce Tableau, on a parlé des chemins que les Romains, et, avant eux, les Gaulois, les Carthaginois, les Cimbres ont faits dans les Alpes occidentales ; mais nous en parlerons encore avec quelques détails dans les notes qui vont suivre.

---

(1) Tacit. Hist. Lib. 1 et Lib. 2.

NOTES.

(Note 1, qui se rapporte à la page 24.)

Sur la route que prit César pour se rendre de la Gaule Cisalpine dans la Transalpine.

Il y a dans les Alpes plusieurs villages qui portent le nom d'Asseglio, Oceglio, Usseglio et Ussey, tous noms pris du latin *Ocellum*, *Oscellum*, *Oscela*, et, en première origine, dérivés de la langue teutonique ou celtique. César dit, dans le premier livre, chapitre 3e., que d'Italie, des bords de l'Adriatique, où est Aquilea, et où il avait levé ou mis en quartier d'hiver ses légions, voulant les conduire et se rendre promptement avec elles dans le Dauphiné et dans le Lyonnais, pour empêcher les Suisses d'aller s'établir dans la Saintonge, il jugea que le chemin le plus court était celui d'*Ocellum*. *Quâ proximum iter in ulteriorem Galliam per Alpes erat, cum his quinque legionibus ire contendit : ibi Centrones Garocelli, et Caturiges locis superioribus occupatis, itinere exercitum prohibere conantur. Compluribus his prœliis pulsis ab* Ocello, *quod est citerioris proviuciæ extremum, in fines Vocontiorum ulterioris proviuciæ, die septimo pervenit.* Tous les géographes, et tous ceux qui ont fait des annotations aux commentaires de César, depuis Léandre Alberti, jusqu'à Dan-

ville, ont cru qu'*Ocellum* se trouvait dans la vallée de Suze, c'est-à-dire de la Doire, surnommée *Duria Minor* ou *Duria Ripuaria* (pour la distinguer de la grande Doire ou *Doria Baltohea*), et que ce devait être Oulx ou Exilles. Mais Danville a prouvé ensuite que nul autre lieu qu'*Usseau*, au dessus de *Fenestrelles*, ne peut vraiment être l'ancien *Ocellum*; parce que ni Oulx, ni Exilles ne sont pas les plus hauts, les derniers lieux habités dans les Alpes, vers l'Italie. Danville aurait encore plus affirmativement soutenu cette opinion, s'il eût fait attention qu'*Ocellum* est un nom composé de *Och* ou *Hoch*, qui signifie *haut*, *élevé*, et de *Hel* ou *Ell*, qui répond à *Mons* ou *Collis*, latin, et signifie montagne. C'étaient sans doute les habitans du Piémont, de Suze, de Pignerol, de Bibiana, de Cavour, de Vigon, qui avaient donné ce nom au village le plus haut, qu'ils avaient vu dans la partie des Alpes, qu'on appela dans la suite, ou peut-être auparavant, *Mons-Vesulus*, Mont-Viso; ou bien dans celle qu'on nomma Mont-Genèvre. Ceux qui prennent Avigliana pour Ocellum n'ont pas l'ombre de raison, pas même en supposant que César voulût terminer la province Cisalpine au pied des Alpes, et dans la plaine; car, au delà d'Avigliana, on trouve encore plusieurs gros villages, et la ville de Suze, avant que de gagner la montagne. Quelques autres ont prétendu que c'est Domo-Dossola qui remplace le village que César nomme *Ocellum*. Il est bien vrai qu'*Oscella* est le même nom et formé des mêmes mots qu'*Ocellum*. Mais ils n'ont pas fait attention que César trouva au delà d'Ocellum les

Caturiges et les Garocelli qui s'opposaient hostilement à son passage, et que ces peuples se trouvaient au couchant de la Savoie, et dans le ci-devant Dauphiné. S'il était passé par le *Mont-Adula* ou Saint-Gothard, ce chemin l'aurait conduit dans le Vallais, bien loin de Garocelli, des Caturiges, et des frontières du pays de Vaison, de Die et de Vienne, d'où César alla dans le Lyonnais.

(Note 2, page 29.)

Sur les chemins qu'ont faits Annibal et Pompée.

Les opinions des historiens et des géographes varient à l'infini sur l'endroit par où Annibal est entré en Italie. Les uns le font passer à Lyon, à Genève, dans le pays de Vaud, dans le Vallais, et par le Grand-Saint-Bernard; d'autres, par le Chablais, par la Tarantaise et le Petit-Saint-Bernard; les uns et les autres toujours le font descendre par la vallée d'Aoste. M. Bourit, et quelques autres avant lui, prétendent qu'en s'écartant du chemin droit, Annibal poussa jusqu'à Lyon, et de là à Genève; qu'il traversa la Savoie, et descendit par le Mont-Cénis. D'autres, avec plus de probabilité, le conduisent en Piémont, par le Mont-Genèvre; d'autres enfin sont d'avis qu'il a franchi le Mont-Viso; et c'est ce que je crois le plus probable. Mais avant de chercher dans les vallées innombrables de nos Alpes, la route qu'a faite Annibal, il est à propos de chercher celle qu'a faite Bellovèse trois siècles aupa-

ravant. Incontestablement c'est par les Alpes cottiennes, au nord ou au midi de l'Aiguille, ou sommité du Mont-Viso. Voici dans quels termes Tite-Live nous en a transmis ce que l'on croyait de son temps, Lib. V, chap..... : « *Galli per Taurinos saltus et Julias* » *Alpes transcenderunt, fusisque acie Tuscis haud* » *procul Ticino flumine. . . . . condidere urbem,* » *Mediolanum.* » Ce mot *Julias,* qu'on lit après avoir lu *per Tricastinos Bellovesus venit*, ensuite *fusis Tuscis haud procul Ticino*, a fort embarrassé les géographes et les historiens. Il n'est pas possible que cette armée de Bellovèse, si elle passa par les Tricastins, soit entrée en Italie par les Alpes Juliennes, qui sont à l'extrémité opposée du pays des Tricastins. On s'est fort tourmenté pour expliquer ce passage. Simler s'en tira très-bien, en observant qu'au lieu de *Julias* il faut lire *Invias.* Si le savant Suisse avait su qu'au pied du Mont-Viso il se trouve un village nommé *Envie*, qu'on écrit dans les actes dressés en latin, *Inviæ*, il se serait encore plus confirmé dans son opinion, et il aurait pu soutenir avec assez de fondement que la montagne nommée Mont-Brac, à laquelle ce village d'Envie est adossé, conserva le nom d'*Alpes Inviæ*, parce qu'on n'y avait pu pratiquer de chemin. Dans ce cas, Bellovèse aurait passé par le Mont-Viso.

Cette montagne, nommée *Mont-Brac*, est un bras du même Mont-Viso, et sépare les forêts des Turinois, *saltus Taurinos*; de ce large bassin, où le Pô, un peu au dessous de ses hautes sources, se forme en rivière, et où est le bourg nommé Paesana. Pour aller de

ce bourg au sommet de Mont-Brac, où sont encore les débris d'un couvent de Chartreux, sous l'invocation de St-Sauveur (San-Salvour), la montée est facile ; mais du côté qui regarde le Pô, la descente est extrêmement escarpée ; et il n'est pas possible d'y faire passer des hommes armés, bien moins des bêtes de charge, pour descendre de la hauteur de cette roche, qui doit avoir été nommée Mont-Brac, par la même raison qu'on appela *Envie* le village qui est au bas ; puisque *Brac*, en langue celtique ou teutonique, répond au mot latin *Incultus, Inaccessus*, etc. Au reste, au pied de cette montagne, et peu loin d'Envie, étaient certainement les *saltus Taurini*, qui s'étendaient sur la rive du Pô, près de l'endroit où ce fleuve a sa seconde source, et qui sépare ici les *Taurini* des *Vagienni*. Il faut encore observer dans ce passage une transposition de deux mots, et lire *per Invias* (*Julias* nullement) *Alpes in Taurinos saltus transcenderunt*. Mais en laissant ces quatre mots placés comme ils le sont, on doit entendre *per Taurinos saltus*, comme s'ils disaient *prope Taurinos saltus ;* car, il est très-évident qu'en allant de France en Italie, il devait passer les Alpes avant de se trouver dans les forêts des Turinois. (*Voyez* ci-dessus, Sect. 1, §. II.)

C'est par conséquent par une de ces deux vallées, qui aboutissent dans le département du Pô, et très-probablement par celle même où, trois siècles auparavant, était passé Bellovèse, que dut passer Annibal, à la tête de l'armée carthaginoise, ou du moins avec la principale partie, en supposant, quoique avec assez

peu de fondement, qu'une autre partie ait passé par le grand ou le petit Saint-Bernard. En venant de l'Espagne vers l'Italie, le plus court chemin qui l'y conduisait, était de suivre la côte de la mer, traverser la Provence, venir à Barcelonnette ou à Nice, entrer en Italie par les Basses-Alpes, ou les Alpes maritimes, et par le col de Tende, si on ne voulait pas côtoyer la Ligurie. Mais comme il ne voulait ni s'approcher de Marseille, ni se rencontrer avec l'armée que Scipion avait conduite par mer dans la Gaule méridionale, il s'avança vers le Rhône, qu'il passa avec un travail incroyable dans le pays des *Volcæ Arecomici*, où sont les villes de Tallard, de Sisteron, d'Avignon et Orange. De là, il pouvait prendre son chemin par les mêmes Basses-Alpes, et la vallée de Barcelonnette, qui va se joindre à celle de Vraïta ou Wraïta, où est Château-Dauphin, et descendre sans peine dans le Piémont. Mais ce chemin le conduisait dans le pays des Vagienni; et il paraît qu'Annibal voulait aussi éviter leur rencontre : peut-être parce qu'ils étaient alliés des Marseillais et amis des Romains. Au moins, l'on voit, par la description de sa marche, qu'il n'entra pas dans leur pays. Il s'avança donc plus dans l'intérieur de la Gaule, remontant le Rhône, et se trouva dans un lieu qu'on appelait *Isle*, et qu'on aurait plus justement nommé *presqu'Isle*, formée par le confluent du Rhône, et d'une rivière qu'on trouve nommée diversement, et sans doute fautivement. Dans les manuscrits, et dans diverses éditions de Polybe et de Tite-Live, on lit *Skorar*, *Besarar*, et plus communément

Arar. Comme l'*Arar*, aujourd'hui *Saône*, s'unit au Rhône, où est la ville de Lyon, cela a facilement donné lieu de croire qu'Annibal passa à Lyon et à Genève, ensuite dans le pays de Vaud, ou dans le Chablais, le Faussigny et la Tarantaise, dans le Vallais, par le grand ou le petit Saint-Bernard, et dans la vallée d'Aoste. L'ignorance, ou l'inadvertance des copistes, peut-être même de Polybe, et des historiens latins qui l'ont copié, ont défiguré le vrai nom de la rivière qu'ils devaient indiquer; et au lieu d'*Isara*, ils ont écrit *Skoras* et *Arar;* d'autres, en estropiant le mot *ibi*, qui précédait l'*Isara* ou *Isar*, d'*Ibi* - *Isara*, ont fait *Bisara.* Tous les auteurs des notes faites à Tite-Live, conviennent que le texte est corrompu, sans pourtant s'accorder sur le moyen de le rectifier. Cependant, si on y fait attention, on se convaincra aisément que c'est *Isara*, aujourd'hui l'*Isère*, qu'on a dû et voulu dire. En conséquence ce n'est pas jusqu'à Lyon, mais un peu au dessus de Vienne, où sont Valence, Teigne et Romans, qu'Annibal s'avança dans l'intérieur des Gaules. Ce qui détruit encore l'opinion de ceux qui lui font faire le détour de Lyon, pour de là le conduire à Genève, ensuite par le Vallais et le Saint-Bernard, ou par la Savoie et le Mont-Cénis, c'est qu'en sortant de l'*Insula*, il passa la Durance. Or, il est évident, que s'il avait poussé jusqu'à Lyon, il n'aurait plus eu la Durance sur son chemin, pour aller à Genève ou en Savoie, et de là gagner la hauteur des Alpes; hormis qu'il voulût encore rétrograder jusque près d'Orange et d'Avignon. C'est ce

que certainement il ne fit pas, quoique la narration de Tite-Live, telle qu'on la lit en cet endroit, puisse le faire croire. Au contraire, en partant de la presqu'Isle, ou *Isle*, si l'on doit la nommer ainsi, où est Romans, et se portant, soit vers le Mont-Viso, ou vers le Mont-Genèvre, il trouva inévitablement sur son chemin la Durance. Il n'est donc pas à douter que c'est par l'une ou l'autre de ces montagnes qu'il franchit l'effroyable barrière qui sépare la France de l'Italie, ou la Gaule transalpine de la cisalpine. Mais ce qui est et qui sera toujours problématique, c'est de savoir par laquelle des trois ou quatre vallées qui, de la hauteur de ces deux montagnes, aboutissent au pays des *Turinois*, il descendit dans la plaine. Ces vallées sont : 1°. la vallée du Pô, qui tient immédiatement au sommet du Mont-Viso, où ce fleuve a ses sources; 2°. celle de Pélice, qu'on appelle de Saint-Martin et Bobbio, où est le fort de Mirabouc; 3°. celle de Chison ou Cluson, de la Pérouse, ou de Pragelas, où est la triple forteresse de Fenestrelles, au dessous d'*Usseau*, dont nous venons de parler (page 357); 4°. la vallée de la Doire-Ripuaire, *Duria Ripuaria*, ou *Duria Minor*, sur la gauche de laquelle était la forteresse, et est encore le village d'*Exiles*, et qui aboutit directement à Suze.

1°. Le chemin du Mont-Viso et de la vallée du Pô est, depuis près de deux siècles, le moins fréquenté de tous ceux qui, de France, vont en Italie. A la première descente de sa hauteur, en venant d'Embrun ou de Guillestre, la vallée est encombrée d'un tas énorme de grosses pierres, jetées là, du rocher qu'on

brisa, à force de mines, pour fermer ce passage. Mais autrefois, du tems des marquis de Saluces, souverains du pays, et dans les quinze ou vingt ans que les Français l'ont possédé sous Henri II et ses fils, il était aussi praticable que le Mont-Genèvre et le Mont-Cénis, et il devait l'être dans l'ancien tems. Aussi c'était l'opinion générale, dans le moyen âge, comme le prouvent ces vers de Dante, où, parlant de la puissance romaine, figurée par l'aigle, le roi des oiseaux dit en ces propres termes :

Esso atterrò l'orgoglio degli Arabi
Che diretro ad Annibale passaro
L'alpestre roccia, Po, di che tu labi.

CANTO VI.

Parmi les modernes, le chevalier Follard, dans ses commentaires sur Polybe, le marquis de St-Simon, dans un discours mis à la tête de son Histoire de la guerre des Alpes de l'an 1745, sont ceux qui ont avec plus de soins et de détails décrit la marche d'Annibal, et ils le font passer par le Mont-Viso. Ils n'oublièrent pas les deux particularités de ce fameux passage, rapportées dans la description de Polybe et de Tite-Live, qui sont, la harangue du général à sa troupe, en lui montrant du sommet de la montagne les riches plaines qui bordent le Pô, et le roc calciné par le feu, et brisé moyennant le vinaigre. M. de St-Simon paraît croire que c'est du sommet de cette montagne, au dessus même des sources du Pô, où il dit être monté lui-même, qu'Annibal a vu les bords du Pô. Cela supposé, le rocher qu'il fallut rompre pour faire

un chemin aux éléphans, dut se trouver près des villages de Cryssol et d'Ostana; après quoi il n'y a plus de difficultés. Mais je doute fort que le marquis de Saint-Simon, et bien moins le général carthaginois, ait pu monter à une telle hauteur, sur le Mont-Viso, d'où la vue puisse porter sur la plaine de la Lombardie, que le Pô traverse. D'ailleurs, dans l'endroit où les historiens disent qu'Annibal a dû faire briser le roc, on ne pouvait pas trouver en même tems (à l'entrée de l'automne) de gros arbres, et de la neige de deux et même de plusieurs années; car, dans la hauteur des Alpes, où la neige se perpétue d'un hiver à l'autre, à peine trouverait-on de la broussaille. En admettant en gros le récit de Tite-Live, il faut un peu en changer l'ordre, et supposer que le passage étroit, qu'on a dû élargir en brisant un rocher en saillie qui le resserrait, se soit rencontré avant que l'on ne se trouvât en quelque endroit de la montagne d'où l'on pût voir la plaine. Alors rien ne s'oppose à ce que l'on fasse passer l'armée carthaginoise par cette partie de la chaîne des Alpes, que depuis un tems immémorial on nommait *Mons-Vesulus*, Mont-Viso, par un mot moitié latin, moitié germanique, et peut-être celtique; car ce nom *Vesulus* dérive certainement de *Veiss*; et *Wis*, qui, dans la langue germanique, signifie *blanc*; et il est ainsi appelé, parce qu'il présente en toute saison une surface blanche à cause des neiges qui le couvrent pendant toute l'année. Les Latins l'ont formé en diminutif, en disant *Vesulus*, parce que le sommet de cette montagne

paraît formé en pointe, et paraît fort petit, en comparaison des autres Alpes.

2°. De la rive de la Durance, que l'on croit qu'Annibal peut avoir passée entre Embrun et Queiras, sans entrer du côté de Guillestre, dans la vallée du Pô, franchissant le Mont-Viso, il a pu pousser jusqu'à Abries, prendre son chemin vers les sources du Pelice, qui tiennent aussi au Mont-Viso, et de là pénétrer dans le Piémont. C'est là le chemin incomparablement le plus âpre, et le plus difficile de tous ceux qui, par les Alpes, conduisent du Dauphiné en Piémont. Mais comme l'on sait que les guides qu'il avait ont cherché à l'égarer, il n'est pas improbable qu'ils l'aient conduit dans cette vallée. Aussi on n'a pas de mémoires, ni d'histoire qui parlent qu'aucune armée, et à peine quelque brigade soit passée par cette vallée; quoique pour la garder on ait bâti un fort sur un roc, appelé *Mire-Bouc*, endroit effectivement propre à guetter les chamois, que dans le pays on nomme *bouquins*.

3°. La vallée de Cluson, appelée autrement de *Pragelas* (Prato gelato) et de Pérouse, lui offrait un chemin moins difficile, et qui conduit encore plus immédiatement du pays des Vocontiens, dans le pays Turinois, au cœur du Piémont. Il n'est pas tout à fait invraisemblable qu'Annibal l'ait pris; au moins il est certain que cette route était pratiquée par les Romains, comme on vient de le dire dans la note précédente. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que peu loin de là, au dessous d'Usseau, anciennement *Ocellum*, et au dessus de Fenestrelles, il y a un plateau assez

large qu'on appelle le camp de Catinat, parce que ce fameux général y avait établi son camp, dans la guerre qu'il fit au duc de Savoie sous Louis XIV, en 1691 et 1693. Ce plateau pourrait bien être l'endroit où Annibal fit reposer son armée après avoir atteint la hauteur de la montagne. Au bas de Fenestrelles, la vallée très-resserrée forme une gorge qu'un roc en saillie devait rendre impraticable aux éléphans, et qu'on fut forcé de briser par le feu et le vinaigre.

4°. La vallée de Suze, ou de la Doire Mineure, tient au Mont-Genèvre; et il pourrait se faire que ce fût de là qu'Annibal descendit en Piémont. La suite de cette longue note prouvera le contraire; et je suis toujours d'avis que c'est près du pic du Mont-Viso, que le général carthaginois franchit l'effroyable barrière. Mais si cela était, dira-t-on, comment les historiens auraient-ils omis le nom du Pô qui en découle, et qui était déjà alors regardé comme le roi des fleuves d'Italie, *fluviorum rex Eridanus?* Ce fleuve pouvait-il être ignoré des Romains, comme l'ont été les rivières de Stura, de Maïra et de Vraïta? Il est facile de résoudre cette objection, en observant que le Pô a deux sources, l'une sur le haut du Mont-Viso, dont nous venons de parler; l'autre, quelques lieues plus bas, au dessous de Revel et de Saluces, tout proche de l'abbaye de Staffarde. Il est possible qu'au tems de Tite-Live on ne connût que la seconde source, et qu'on eût ignoré la première, d'autant plus que, près de la sommité du Mont-Viso et d'Oncino, les ruisseaux qui, plus bas, forment le Pô, ne portent pas encore

ce nom On les nomme, l'un, la *Lenta*, au sud-est d'Oncino, l'autre *Oulières* ou *Crissol*. Polybe, que l'on dit avoir été voir les Alpes, lorsqu'il entreprit d'écrire l'histoire de la seconde guerre punique, peut avoir été près de Mont-Viso sans connaître les propres sources du Pô, et sans passer dans la vallée qui en porte le nom, en y allant soit de Barge, ou par la vallée de Lucerne, ou par celle de Pragelas. De la hauteur du Mont-Viso, au lieu de descendre le long des ruisseaux de la Lenta, d'Oulières, ou de Crissol, par la même raison Annibal a pu tourner à gauche et entrer dans la vallée de Lucerne, qui le conduisait à Pignerol et vers Turin, quoiqu'il se fût enfoncé dans des défilés plus étroits et plus difficiles que les autres. Mais on ne peut pas se dissimuler que Polybe a fort bien connu ces premières sources du Pô, puisqu'il dit que le fleuve coule d'abord vers le midi (comme il est visible en descendant du Mont-Viso vers Saluces et Revel), puis vers le levant, comme il fait en sortant plus bas près de Staffarde.

Il faut dire par conséquent que Polybe a oublié ou négligé de nommer la vallée par où les Carthaginois sont descendus en Piémont, parce que cela était très-connu de son tems. Pompée, dans une lettre qu'il écrivit au Sénat, et qui s'est conservée parmi les fragmens de Salluste, en parle dans ces termes : *Hostes in cervicibus jam Italiæ agentes, ab Alpibus summovi; per eas iter aliud atque Annibal nobis opportunius patefeci.* Cela dit assez clairement que ce chemin était tout autre que celui d'Annibal, et plus commode

pour les Romains, et ne semble pas même laisser douter quel était ce chemin d'Annibal. Mais il ne nous dit pas quelle fut sa nouvelle route ; il ne la nomme point, peut-être par la même raison que Polybe ne nomma point celle d'Annibal. Appien Alexandrin qui rapporte cette particularité, indique moins vaguement ce nouveau chemin que Pompée ouvrit dans les Alpes. L'ancienne traduction rectifiée et publiée par Henri Etienne, rend le texte en ces termes : *Qui (Pompeius) per Alpes iter aggressus magno animo ad æmulationem Annibalis alias fauces aperuit medio inter Padi Rhodanique fontes spatio* (1). En traduisant par *medio spatio inter fontes*, on rendit assez bien les termes grecs αμφι ταις πηγαις, parce que les mots qui suivent, exactement traduits en latin, portent : *quâ uterque amnis modicis jugis origines dispescentibus in diversa cursus concitat*, c'est-à-dire, « par où les deux fleuves, ayant leurs sources séparées par des montagnes médiocres, coulent en des lieux divers. » Il appelle ces montagnes (*modicis jugis*) peu élevées, en comparaison des autres, qui sont le Mont-Cénis et le Mont-Viso. Mais avec cela il ne détermine pas mieux l endroit où passait ce chemin ; il prouve seulement que ce ne fut point par les Basses-Alpes et par Barcelonnette, ni par la vallée de Vraïta où est Château-Dauphin, qui au reste auraient été les chemins les plus commodes pour aller d'Italie

(1) Appian Alex., lib. 1, pag. 489, édit. Henrici Stephani, 1592.

en Espagne, parce que ces vallées ne sont pas au milieu des sources du Rhône et du Pô. Ce n'est pas non plus par le Mont-Viso où sont les sources de ce dernier. Il nous laisse donc à chercher si c'est par les vallées des Vaudois, de Pragelas et de Pérouse, par Usseau et Fenestrelles, ou par le Mont-Genèvre, par le Mont-Cénis, par le St-Bernard et la vallée d'Aoste. Encore, par les sources du Rhône, l'historien pouvait entendre celles qui sont dans le Mont dit de St-Gothard. Cela supposé, la route que Pompée se vantait d'avoir ouverte, serait dans les Alpes grayennes, c'est-à-dire d'Aoste, et du Grand ou du Petit Saint-Bernard, entre les sources du Rhône et celles du Pô. Mais s'il entendait par ces sources le débouché du Rhône du lac Leman, à l'ouest de Genève, la route de Pompée pourrait être également le Mont-Genèvre ou la vallée de la Pérouse, qui se trouvent entre la sortie du lac susdit, et les hautes sources du Pô. En ce cas, il n'est pas douteux que ce chemin partait du milieu du Piémont, de la gauche du Pô, et prenait inévitablement la vallée de Suze et de la Doire, qui va au Mont-Genèvre, ou bien la vallée du Cluson, à l'ouest de Pignerol, laquelle va, par Fenestrelles et Usseau, à Briançon et Embrun. Ces deux voies sont également dans les Alpes cottiennes, et ce serait toujours par celles-ci que Pompée aurait ouvert un chemin différent de celui d'Annibal. L'inscription du trophée d'Auguste, que Pline a conservée, sert encore à prouver que c'est par les Alpes cottiennes que Pompée ouvrit son chemin. Elle porte que les communautés (*civitates*) de ce pays

n'ont pas été nommées parmi les peuples subjugués par les armes d'Auguste, parce qu'elles n'avaient point pris part avec les peuples des Alpes, à la guerre, et des Municipes, qu'elles étaient de plus considérées comme relevant en vertu d'une loi de Pompée.

Non sunt adjectæ civitates cottianæ quæ non fuerunt hostiles, item attributæ Municipiis lege Pompeja.

Pompée avait conféré à ces peuples ce droit de Municipe, qui approchait de celui de bourgeoisie romaine, vraisemblablement parce qu'ils avaient concouru à l'ouverture du chemin, ou du moins, ils ne s'y étaient pas opposés.

(Note 3, page 51.)

Sur une seconde voie Emilienne qui allait dans la Gaule méridionale par les Basses-Alpes.

La première fois que les Romains passèrent les Alpes occidentales, ce fut lorsqu'ils allèrent au secours des colonies des Marseillais, que les Sallyens et les Décéates, peuples Liguriens, ne cessaient d'insulter et de vexer. Nous ne savons pas pourtant par quel endroit le consul M. Fulvius Nobilior, chargé de cette expédition, conduisit son armée vers le Var, l'an 595, en allant à Nice et à Antibes, et plus avant, contre les Liguriens au delà des Alpes. A-t-il côtoyé le rivage de la mer, depuis Savone, où

commencent les Alpes maritimes ? ou en allant par la Gaule cispadane et la Ligurie transpennine, est-il allé à Nice par le col de Tende? ou plutôt, a-t-il franchi les Alpes cottiennes, pour aller en Provence par le Dauphiné? Il serait difficile de l'assurer. Polybe, qui écrivait à peu près dans le tems que cette guerre se faisait, parle d'une voie qui allait de la Toscane dans les Gaules, par les Alpes maritimes; mais il ne dit pas si elle côtoyait la mer, comme celle que l'on trouve marquée dans l'itinéraire d'Antonin, et dont on voit manifestement les traces près de Monaco et de Nice.

Cependant, environ quarante ans après que M. Fulvius Nobilior avait conduit une armée romaine en Provence, à travers les Alpes, Marcus Æmilius Scaurus ouvrit un chemin qui, de Savone, allait à Tortone, de Tortone à Bologne et à Rimini; et, s'unissant à la voie Emilienne, venait joindre la voie Flaminienne, laquelle, de Rome, allait dans la Gaule transpadane, par le Picenum ou Marche d'Ancône. Ni Strabon, ni l'itinéraire d'Antonin ne marquent point si cette voie d'Æmilius Scaurus, qui fut une seconde voie Emilienne, passait aussi de Tortone vers l'Occident, par le pays des *Vagienni*, et de là dans la Gaule transalpine, à Embrun; mais des inscriptions déterrées près du château de la Chiusa, au dessus de Coni et de Bayenette, dans le département de la Stura, nous donnent lieu de croire qu'il y avait une ancienne voie Romaine, qui passait par cette vallée; puisqu'il y est dit que, sous l'empereur Adrien, Valens, proconsul

des Alpes maritimes, y fit réparer la voie Emilienne. Wesselingius, ni aucun des auteurs qui ont fait des notes aux itinéraires, ne font aucune mention de cette seconde voie Emilienne, qu'Æmilius Scaurus fit ouvrir entre les Alpes maritimes et les cottiennes, et qui, de Tortone, par la vallée de la Stura et le pays des Vagienni, devait aller à Embrun; ils semblent l'avoir totalement ignorée. Cependant, les antiquaires du siècle de Léon X en ont eu quelque connaissance. Voici ce qu'en dit Andréas Fulvius Ursinus, dans ses *Antichità Romane*, imprimées à Rome en 1513, puis contrefaites et réimprimées plusieurs fois et traduites. « Il y a deux voies Emiliennes, dit-il, dont une est celle qui se joint à la voie Flaminienne; l'autre, construite par Scaurus, passe par Pise et Luni, et va jusqu'en Dauphiné. » Dans l'exemplaire italien de cet Ouvrage, que j'ai sous les yeux, lib. 1, fol. 22, au lieu de Dauphiné, on lit en *Savoie*; mais il est certain que l'auteur écrivit *in Allobroges*. Le traducteur, suivant l'usage vulgaire, a rendu *Allobroges* par Savoie, qui faisait sans doute partie du pays Allobroge. Cette voie, si elle a existé, comme il paraît prouvé, ne passait nullement par la Savoie, mais bien par le Dauphiné. Les débris des inscriptions qui constatent l'existence de cette prolongation d'une seconde voie Emilienne, ont été publiés par M. Jacques Durandi, dans ses ouvrages sur le *Piemonte transpadano*, et sur quatre anciennes villes de cette partie d'Italie, *Augusta de Vagienni*, *Pedona*, *Caburra* et *Germanicia*; elles se trouvent aussi rapportées dans le troi-

sième volume d'un ouvrage intitulé : *Notizie Degli Stati del re di Sardegna*, à l'article CHIUSA.

(Note 4, page 58.)

Question sur l'endroit où Annibal a passé le Pô.

Polybe et Tite-Live, qui ont décrit avec tant de détail les pénibles travaux et les périls avec lesquels l'armée carthaginoise passa le Rhône et la Durance, n'ont rien dit de l'endroit où elle passa le Pô, lorsqu'elle eut franchi les Alpes. Il est très-certain qu'Annibal se trouvant à Turin, et dirigeant sa marche vers Rome, il pouvait passer le fleuve à l'endroit où on le passe communément, et prendre sa route par Asti et Alexandrie, pour aller gagner l'Apennin, où il est également certain qu'il se porta, puisque c'est là qu'il perdit un œil. Il marcha ensuite sur Pérugia, où il gagna la troisième bataille; mais comme il livra la première près du Tésin, il est bien clair qu'il n'avait pas encore passé le Pô, ou qu'il aurait dû le passer deux fois; tandis qu'après la bataille du Tésin, il battit l'armée de Scipion à la Trebia. Il a donc dû passer le Pô entre le Tésin et l'Ogogna, dans la Lumelline, entre Pavie et Valenza, ou à Bassignana, près de Valenza, au confluent du Tanaro. Il est étonnant qu'on n'ait sur cela aucune donnée positive. Un des antiquaires du pays, qui s'occupe des antiquités de l'arrondissement de Bobbio, qui est sur les confins de la Ligurie, près des sources de la Trebia, est d'avis

que la bataille qui en a pris le nom, eut lieu près de Bobbio; ce qui porterait à croire que c'est en remontant le torrent Tidone qu'il s'avança à la Trebia, et que la bataille s'est donnée à peu près au même endroit où a eu lieu, de notre tems, celle des Autrichiens et des Piémontais contre l'armée des rois de France et d'Espagne.

(Note 5, page 140.)

Par quel endroit des Alpes les Cimbres, et les Teutons, leurs alliés, sont-ils entrés en Italie ?

L'irruption des Cimbres dans la Gaule cisalpine offre un événement aussi incontestable, touchant l'histoire des Alpes, que l'expédition de Bellovèse et celle d'Annibal, moins discutée que les deux autres.

Les Cimbres sortis, soit de la Suède, du Danemarck, de l'Ost-Frise, ou de quelque autre partie du nord que ce soit, après avoir parcouru en brigands l'orient de l'Europe, s'étaient tournés vers l'occident, et avaient ravagé une grande partie de la Gaule et de l'Espagne. Ayant été, dans le cours de leurs incursions, vivement repoussés par les Belges, ils reprirent le chemin de la Germanie, et s'unirent avec des Teutons et des Helvétiens, dans le dessein de se répandre dans les provinces romaines. Ils gagnèrent sur les frontières de la Savoie et du Dauphiné (*in finibus Allobrogum*), une grande bataille contre le consul L. Cassius Longinus, lui tuèrent beaucoup de monde, et

lui-même ayant été tué, ses lieutenans, pour sauver le reste de l'armée, firent avec les Zurichois une paix honteuse qui fut bientôt rompue. Il est certain aussi que Marius gagna contre eux une grande bataille près des Bouches du Rhône, après laquelle ils retournèrent vers la Suisse; et que Marius, élu consul pour la quatrième fois, alla à Rome prendre possession du consulat; ensuite il fit venir son armée de la Gaule narbonnaise dans la Gaule cisalpine, pour se joindre à Catulus, et empêcher les Cimbres de pénétrer en Italie. Il se présente ici des doutes et des difficultés qu'il n'est guères possible de résoudre. Premièrement, par où l'armée de Marius est-elle venue des bords du Rhône à ceux du Pô? a-t-elle passé par Nice et le Col de Tende, ou par Gènes et par la Bocchetta, ou par Serravalle et Tortone? ou fut-elle transportée par mer jusqu'au port de Pise? Il est dit que Marius avec son armée passa le Pô; mais il n'y a pas un mot qui nous indique si c'est près de Turin, près de Casal, ou près de Plaisance. On sait seulement que sa jonction avec Catulus s'effectua sans obstacles, et que Catulus avec son armée, étant dans la Gaule transpadane, se trouva en présence des troupes ennemies. Mais, par où descendirent les Cimbres? et où s'est-elle donnée, la fameuse bataille dans laquelle tant de milliers de Barbares furent tués ou faits prisonniers? C'est sur quoi l'on n'est nullement d'accord. Les uns les font passer par les Alpes rhétiennes, ou par les Alpes carniques. Plusieurs disent que leur défaite eut lieu près de Vérone; d'autres, suivant le récit

de Plutarque, les font descendre par le Saint-Gothard, longeant la vallée où coule la Tosa qui est l'Atison. La différence de ces opinions vient de la difficulté de placer les *campi Raudii*, où l'on convient d'ailleurs que s'est donnée la bataille. Vient encore un autre sujet de discussion concernant le chemin qu'ils ont fait dans les Alpes. Un corps de Zurichois, qui était resté comme en réserve sur la hauteur de ces montagnes, tandis que les Cimbres descendaient, soit vers Novare et Verceil, par le St-Gothard, soit le Tyrol, ayant appris la défaite de leurs alliés, firent une retraite peu honorable, *in diversa dilapsi, fugâ ignobili et latrociniis evanuit.* Cependant les Suisses offrirent un refuge à ces Cimbres qui échappèrent à l'effroyable déroute, dans laquelle, dit-on, cent quarante mille furent tués, et soixante mille faits prisonniers. Ils leur assignèrent des terres (disent les historiens suisses) (1) dans les cantons de Zug, d'Uri et de Switz. On a peine à comprendre quelles terres ces Suisses pouvaient donner à des étrangers, dans un pays tel que sont ces cantons. Mais, passant sur cela, par où ces débris de l'armée Barbare, défaite par Marius, se sont-ils réfugiés dans la Suisse? Certainement par le même endroit par où étaient descendus les Teutons, en venant se joindre aux Cimbres; et c'est par le Saint-Gothard, la Fourche, ou le Simplon.

---

(1) *Guilliman. de reb. Helvet.* Lib. 3, cap. 2 et 3.

(Note 6, page 153.)

Sur le lieu où les Cimbres ont été défaits par Marius.

Cette note se trouve insérée d'avance à la page 153.

(Note 7, page 154.)

Qualité particulière d'un district de la seigneurie de Verceil.

Le village de Gattinara nous rappelle le nom d'un des plus grands hommes qui soient sortis du Piémont. C'est Mercurin Arborio de Gattinara, grand chancelier de l'empereur Charles-Quint, mort cardinal en 1531, dont l'éloge historique se trouve imprimé dans le second tome d'un recueil de divers autres éloges, intitulé *Illustri Piemontesi.* Qu'on nous permette d'observer encore que l'air de Gattinara est tempéré et fort sain, et que son territoire produit le meilleur vin de toute la vaste seigneurie de Verceil, et même de plusieurs provinces qui confinent avec elle. On ne saurait citer d'homme d'un aussi grand génie, d'un caractère plus énergique, plus décidé, que le Piémont ait produit à la renaissance des lettres, qu'on puisse lui comparer; mais, un autre du même nom, et très-sûrement de la même famille, du même pays que Mercurin, professeur à l'université de Pavie, dans le XVe. siècle, et auteur de quelques ouvrages sur la médecine, viendrait encore à l'appui de mon observation.

(Note 8, page 165.)

Première notice constatée de l'ancien chemin par la vallée d'Aoste.

L'histoire du second triumvirat nous présente un autre événement qui regarde les chemins des Alpes pratiqués par les Romains. Decius Brutus, un des conjurés meurtriers de César, chassé de Modène par Marc-Antoine, fut obligé de se réfugier dans la Gaule au delà des Alpes. Pour gagner plus tôt les montagnes, il prit le chemin par Ivrée et la vallée d'Aoste. Les Salassi, habitans du pays, qui n'étaient pas encore parfaitement soumis aux Romains, ou qui croyaient l'occasion favorable d'en secouer le joug, s'opposèrent à son passage, et n'y consentirent qu'à condition qu'il paierait, à chacun d'eux, une drachme. Cette route était donc connue, et c'était probablement celle que Pompée avait ouverte, suivant ce que nous apprenons du fragment de Salluste, et de l'histoire *de Bello civili* d'Appien Alexandrin. (*Voy.* la Section dernière, et la Note 2.)

(Note 9, page 174.)

Encore un mot touchant l'opinion de ceux qui font passer l'armée Carthaginoise par le St-Bernard.

Le seul fondement sur lequel pose l'opinion de M. Witaker, qui, dans son ouvrage sur le chemin qu'a fait Annibal, prétend qu'il passa par le Saint-Bernard, et celle de M. Bourit qui lui fait traverser la Savoie,

de Genève jusqu'à Lansbourg, consiste en ce que, suivant un passage de Polybe, et un autre de Tite-Live, on croit qu'Annibal poussa jusqu'à Lyon, après avoir passé le Rhône près d'Orange et d'Avignon. Nous avons vu que dans le texte de Polybe, au lieu d'*Arar* il faut lire *Isara*. (Voyez la note 2 ci-dessus, 173, et *les Annotations sur le texte de Polybe*.) Les monumens, prétendus puniques ou romains, trouvés dans le mont Saint-Bernard, et les os d'éléphant qu'on a déterrés, ne font pas une preuve plus valable pour nous persuader que c'est par là qu'Annibal conduisit son armée. Le marquis de Saint-Simon a fort bien réfuté cet argument, dans son discours préliminaire de la *Guerre des Alpes*, de 1744.

(Note 10, page 238.)

Sur les Sociétés littéraires de Turin.

Quelque tems après l'établissement légal de l'Académie des Sciences, on fonda une Académie d'Agriculture qui, par sa nature, embrassait une grande partie de la science économique, et faisait connaître, à l'Italie et aux pays étrangers, les progrès qu'avait faits cette science depuis une vingtaine d'années. Les principaux membres de cette Société, l'étant aussi de l'Académie des Sciences, portèrent dans celle-ci des notices, des faits, et des observations qui en rendirent les travaux plus directement utiles, et qui se rapportaient à la science statistique que l'Alle-

magne savante avait en quelque façon créée et mise en vogue.

Dans les mêmes années, deux ou trois jeunes gens, qui venaient à peine d'achever le cours de leurs études à l'Université, un théologien Arnaud, et un avocat Maffon, fondèrent une société particulière, sous la dénomination *Degli Unanimi*, qui eut pour objet la belle littérature, sur-tout l'histoire du pays, et la poésie, tant latine qu'italienne. Cette société servit beaucoup à mettre en correspondance ces jeunes littérateurs Piémontais avec d'illustres et très-estimables savans des principales villes de la Haute-Italie, Milan, Bologne, Padoue, Vérone et Vicence, et resserra les relations précédentes des hommes de lettres de Turin avec ceux d'Alexandrie, où il y avait depuis long-tems une société de la même nature, que les Guasco, les Ghilini, les Zappa, l'ex-jésuite Cordara, avaient dernièrement ressuscitée et illustrée. Parmi les jeunes favoris des Muses, inscrits dans le catalogue *Degli Unanimi*, actuellement membres d'une société qui prit le nom de Subalpine, on distingua principalement Deodata Saluzzo-Revello et Charles Bossi. Nous avons vu des poëmes, et un sublime et noble épithalame de M. Franchi-Pont, un poëme épique en vers blancs, de M. Raby; et si l'on devait, ou si l'on pouvait, dans cette note, s'étendre sur ce sujet, presque épisodique dans cet Ouvrage, nous aurions à nommer tous les jeunes Piémontais qui ont donné des preuves de leurs talens poétiques, et nous aurions à comparer des pièces originales et traductions que M. Louis Balo-

chi (le même que l'on a nommé ailleurs comme maître compositeur de musique) a données des poésies de Thompson et de M. Gouvé, avec celles que nous avions depuis quarante ans des poëmes didactiques de Racine fils, et de Pope ; l'une du professeur Guenzi, l'autre du comte Ferrero-Lavrian.

(Note 11, page 240.)

Sur la culture du Piémont.

Je n'ai qu'à citer sur ce sujet l'ouvrage de M. Nuvolone, vice-président de la Société d'Agriculture, lu et approuvé par la même société, en l'an 12, présenté à l'Institut national de Paris, l'année suivante, opposé au Tableau du Piémont, par M. Marauda, ancien colonel des Vaudois ; mais je ne saurais m'empêcher d'en copier un passage, que M. Nuvolone cite du Cultivateur anglais, d'Arthur-Young, page 413, tome 17 de la traduction française, édition de Paris, de 1801.

« Les pays les plus riches et les plus florissans de l'Europe, en proportion de leur étendue, sont probablement le Piémont et le Milanais. On y rencontre tous les signes de la prospérité, une population active et bien entretenue, une grande exportation chez l'étranger, une consommation considérable dans l'intérieur, des chemins superbes, des villes opulentes, et en grand nombre, une grande circulation, l'intérêt de l'argent fort bas, et le prix du travail fort haut : en un mot il est impossible de citer un fait qui prouve

que Manchester, Birmingham, Rouen et Lyon soient dans un état aussi heureux, que toute l'étendue de ces contrées. Il suffit de faire voir ici que les manufactures du Milanais et du Piémont ne sont que le résultat de l'agriculture, qu'il n'y a que l'agriculture qui les entretienne et qui les soutienne, et que loin de contribuer politiquement à l'avantage de l'agriculture, elles occasionnent des restrictions et des monopoles. »

(Note 12, page 245.)

Sur l'origine et les révolutions de Milan.

L'histoire de cette ville comprend la plus grande partie de l'histoire des révolutions d'Italie, sinon depuis sa fondation, au moins depuis la décadence de Rome. Le nom qu'elle eut d'abord n'est pas formé de *medio* et de *land*, comme beaucoup de géographes le disent après Léandre Alberti. L'étymologie latine de *medio* et *amnes*, (milieu des rivières) quoique inexacte, se rapproche pourtant de la véritable; car ce nom composé de *medio* ne l'est pas d'*amnes*; mais de *lane* ou *hlan*, que quelques peuples prononcent *klane*, et signifie *eau*, *source d'eau*, *rivière* ou *ruisseau*. (Voy. *la Clef des Langues*, tom. 1. pag...) Occupé par les Romains, l'an de Rome 531, Milan fut entouré de murs; et, de simple village qu'il était, il devint un gros bourg, puis une grande ville, que quelques uns des empereurs d'Occident préférèrent à Rome même,

pour y résider avec leur cour. Lorsque les Ostrogoths la prirent et la reprirent, elle dut être fort grande et fort peuplée, s'il est vrai qu'en la reprenant après qu'elle se fut révoltée, il y périt par le fer et par la faim, 300,000 personnes.

Sous les Lombards, elle parut moins importante que Pavie; mais à la chute des rois Carlovingiens, qui avaient succédé aux Lombards, elle se releva si hautement que, dans les XI et XIIe siècles, elle fut en état de mesurer ses forces avec celles de Frédéric Barberousse. Les désastres qu'elle éprouva sous cet empereur sont peut-être exagérés, lorsqu'on raconte qu'il la rasa, la brûla, et y fit semer le sel, pour qu'elle ne pût plus renaître de ses cendres. On la voit trop tôt redevenue grande et puissante, pour se persuader qu'elle eût été totalement détruite et presque anéantie; hormis qu'on la suppose toute bâtie de bois.

Les archevêques acquirent ou reprirent du vivant de Barberousse, et sous ses successeurs, une grande influence dans le gouvernement temporel. Mais en même tems quelques familles puissantes, par des moyens différens, attirèrent à elles l'autorité principale. La première s'appelait della Torre (*Turriani*, par ceux qui écrivaient en latin leur chronique), sans doute parce que ses habitations étaient distinguées par une *tour*, la seule, ou la plus haute et la plus remarquable de toutes celles qu'on avait bâties dans l'enceinte ou près des murs ou des portes de la ville. Avant la grandeur des Visconti, quatre autres familles, des plus

nobles et puissantes, celles de Pirovane, de Castiglione, de Lampugnani, de Settala, ayant beaucoup de crédit, faisaient élire évêques des cadets de leurs maisons, et gouvernaient l'Etat en concurrence l'une de l'autre, et plus encore en concurrence de celle de la Torre. C'était le clergé qui élisait l'archevêque, lorsque l'Empereur ou le Pape ne s'en mêlaient pas. Les de la Torre s'en avisèrent trop tard. Vers l'an 1260, une famille qu'on n'avait pas comptée parmi celles capables de disputer la prépondérance dans le gouvernement, devint tout à coup rivale des principales et dominantes.

Othon Visconti, fils ou descendant d'un bourgeois, tout au plus d'un simple gentilhomme, bailli d'un petit district, avec le titre de vicomte, *vice-comes*, lieutenant du comte (comme si on disait vice-gouverneur), était alors chanoine d'une collégiale, dans le village de Désio, sur le Lac Majeur. Il se trouvait à Milan lorsque le cardinal Octavien Ubaldin y alla comme légat *à latere* d'Urbain IV, avec la toute-puissance pontificale. Le légat, sans laisser procéder à l'élection du successeur de Guillaume Ruzolio, par la mort duquel le siége archiépiscopal venait de vaquer, nomma Othon Visconti archevêque, et l'installa sans opposition en 1261 (1). Othon avait un neveu nommé Mathieu, homme résolu autant qu'ambitieux; l'oncle n'eut pas de peine à lui confier le commandement de la force armée dont il pouvait disposer. Ce Mathieu Visconti, qui fut ensuite surnommé le Grand, après la mort

(1) *Ughelli Italia sacra.* T. 3.

de son oncle, fit élire archevêques, l'un après l'autre, deux étrangers, qui ne l'embarrassèrent point dans l'administration. Mais lorsque le second mourut, il ne put empêcher les della Torre de faire élire un de leurs parens, appelé Casson, dont la mort imprévue, causée par une chute de cheval, laissa sa famille exposée à la persécution de la famille rivale. Mathieu Visconti l'extermina effectivement, de manière qu'il ne fut plus question d'elle dans Milan, quoique plusieurs de ses individus, réfugiés dans des pays étrangers, aient laissé de la postérité, qui subsiste probablement encore aujourd'hui. Mais ce fut encore à l'aide de la crosse archiépiscopale que les Visconti s'affermirent dans la souveraineté de leur patrie. Un petit-neveu de l'archevêque Othon l'obtint après Casson della Torre; et non seulement s'empara du gouvernement de l'État qu'avaient formé ses ancêtres, mais il l'agrandit davantage, en se faisant déférer la souveraineté de Bologne, et d'autres villes de la Romagne. Il les gouverna d'accord avec son frère Luchino. A leur mort, l'État fut partagé entre les fils de ce dernier, au risque d'être détruit. Il fut réuni, rétabli, et considérablement augmenté par Jean Galeas, qui se débarrassa fort habilement de son oncle Barnabé et de ses cousins. Il s'empara de tout ce qu'avaient possédé son oncle, l'archevêque Jean, et Luchino son père. C'est sous lui que Milan devint la capitale d'un véritable royaume, quoique relevant, pour la forme, de l'empire d'Allemagne.

Deux princes, chefs des deux premières monarchies

de l'Europe, tous deux également faibles, mais par des raisons différentes, contribuèrent à l'agrandissement de cet heureux Jean Galeas Visconti. Jean, roi de France, en lui donnant sa fille Isabelle, et pour dot la seigneurie d'une terre appelée *Vertu*, avec le titre de comté, le mit en quelque façon au rang des princes. L'empereur Wenceslas, qui lui vendit la dignité et le titre de duc, l'émancipa, d'autre côté, de la subordination réelle à l'empire. Ce Jean Galeas Visconti devint ainsi, non pas égal en titre, mais plus puissant en réalité que les plus grands rois de son tems. C'est à lui que le Milanais doit ce qui attire encore le plus la curiosité, et fait l'admiration des voyageurs, le château, le fameux dôme de la capitale, et la chartreuse de Pavie. Cependant, à sa mort, ce vaste et puissant Etat fut de nouveau partagé entre ses fils. Réuni ensuite sous le second, qui fut Philippe-Marie, il retomba encore dans une espèce d'anarchie; il devint l'objet de la cupidité de plusieurs prétendans, et le sujet de plusieurs guerres en Italie, pendant trois siècles entiers, depuis 1457, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle de 1748. Philippe-Marie, troisième et dernier duc de sa race, n'ayant laissé qu'une fille naturelle, mariée à François Sforce, donna à celui-ci un titre, et quelque moyen de s'emparer de la principale partie de l'Etat, tandis que la sœur légitime du même Philippe-Marie, Valentine Visconti, mariée au duc Louis d'Orléans, porta à Louis XII, leur petit-fils, un plus spécieux titre pour prétendre à la succession. Il est inconcevable qu'à la mort de Philippe-Marie, il ne se soit présenté aucun

des descendans de cette foule de plus de soixante-dix Visconti qui avaient accompagné, comme parens, le convoi funèbre de Jean Galéas, ni aucun représentant de ces trois ou quatre fils de Barnabé, qui s'étaient réfugiés dans des pays étrangers, lorsque Philippe-Marie les fit prisonniers et les chassa.

(Note 13, page 248.)

Etymologie de Come.

Le mot grec Kome, Κωμη, signifie bourg ou village, et passant du générique au spécial, il est devenu le nom propre de la ville de Come, comme Pola, Πολη, l'est devenu de l'ancienne capitale de l'Istrie. Si ce sont les Teutons qui ont donné le nom à la ville de Come, il a dû être pris pour signifier *rendez-vous, venez, venez-y;* car *Kommen*, en allemand, veut dire *venir.*

(Note 14, page 251.)

Sur l'origine de Mantoue.

Les historiens, les géographes, même les modernes, n'ont fait que répéter les fables anciennes touchant l'origine de *Mantoue*, que Virgile attribue à la nymphe *Manto*, personnage purement poétique. Le nom de cette ville, autant qu'on le conjecture par les restes de la langue étrusque, de la celtique, et de l'ancienne teutonique, peut signifier également

une construction qui couvre un certain espace de terrain, un local quelconque, et l'embouchure ou la stagnation d'une rivière. Dans l'un et dans l'autre sens, ce nom a pu être pris pour indiquer les premiers édifices qu'on a construits sur une pièce de terrain qui s'élevait faiblement hors du lac, du marais que forme le Mincio, sortant de la vallée qui sépare les Alpes Rhétiennes des Lépontiennes. Il n'est pas à douter que ce ne soient les Gaulois ou les Etrusques qui l'ont fondée; mais il est impossible de décider à laquelle de ces deux nations on doit en faire honneur. On ne sait pas non plus en quel tems les Romains l'ont occupée ou conquise; parce que les détails de leurs premières guerres contre les Liguriens et contre les Gaulois Cénomames et Insubriens, peuples confinant avec le Mantouan, nous manquent totalement.

(Note 15, page 269. *Voyez* Section 20, §. III.)

(Note 16, page 305.)

Sur le progrès des lettres dans le Haut-Piémont.

La province, aujourd'hui l'arrondissement de Mondovi, soit par une plus forte vivacité d'air, soit par les suites de la culture qu'Emmanuel Philibert y avait encouragée, vers le milieu du XVIe. siècle, en y transférant l'université de Turin, produisit, entre la fin du XVIIe. et le commencement du XVIIIe. siècle, sous le règne de Victor Amédée II, des hommes de grand talent qui ont figuré dans la littérature, dans les sciences,

dans la magistrature, dans le ministère, en concurrence des Niçards, qui ont précédé tous ceux des autres provinces du Piémont. Mais, sous le règne de Charles Emmanuel III, ce fut Saluces qui se distingua particulièrement. Dans un des mémoires que l'auteur du présent ouvrage lut à l'académie de Berlin, et qu'il fit imprimer en 1794, sous le titre de *Considérations d'un Italien sur l'Italie*, il existe une note qu'on ne sera pas fâché de trouver ici. Elle prouve les progrès qu'avaient faits, dans cette partie du Piémont, les études, et tous les genres de science et de littérature.

« J'ai connu dans ma jeunesse trois sénateurs ou conseillers de justice dans le tribunal supérieur, *Calza*, *Viale* et *Paoletti*; un abbé *Marucchi*, mort évêque d'Acqui; un abbé *Calza*, président du collége de la Superga; l'abbé *Buglioni*, grand-vicaire de trois archevêques de Turin, qui tous étaient de Saluces : un comte *Buglioni*, premier professeur de médecine à l'université de Turin; deux *Signoretti*, professeurs, l'un de théologie et l'autre de rhétorique au collége royal de Saluces; un autre théologien, nommé *Isasca*, professeur à Fossan. Je connais de vivans, natifs de Saluces, l'abbé *Eandi*, professeur de physique à l'université de Turin; l'avocat *D. Joseph della Chiesa*, professeur du droit-canon à celle de Sassari; un chanoine *Revelli*, professeur de théologie et préfet des écoles dans sa patrie; MM. *Vassalli* et *Garmagnano*, l'un professeur de philosophie, l'autre de belles-lettres à Tortone; M. *Malacarne*, professeur à l'université de Pavie! »

« Voici encore les noms de huit ou dix autres, qui seraient devenus facilement professeurs, s'ils n'eussent point été appelés à des places plus considérables dans la magistrature ou dans l'église. M. le comte de *Peyretti*, actuellement premier président et ministre d'état ; M. l'évêque de Tortone, son frère ; M. l'archevêque de Sassari, ci-devant père *Della Torre*, Augustin; deux pères *Radicati*, Dominicains, un supérieur du couvent de la Minerva à Rome, l'autre archevêque d'Alghieri ; l'abbé *Marantin*, chanoine de l'église métropolitaine de la même capitale, l'un des plus beaux esprits que l'on connaisse dans la classe canonicale ; ils sont tous de Saluces, ainsi que le comte *Calandra*, intendant de Coni. Trois poëtes de mérite et d'âges différens, l'abbé *Balbis*, M. *Pelico* et l'improvisateur *Vignola*, sont de la même ville. Je ne sais si mademoiselle *Diodata Saluzzo*, connue comme poëte plus que ceux-ci, est née à Saluces ou à Turin ; mais M. le comte *de Saluces*, son père, président de l'Académie des Sciences, y est né certainement, ainsi que le comte *Ferri*, mort il y a trois ans, intendant-général, ou, comme on dirait ailleurs, ministre des finances. Mais l'homme célèbre qui fait honneur à cette ville, autant qu'aucun de ceux que je viens de nommer, est M. *J.-B. Bodoni*, directeur de l'imprimerie de Parme. »

On pourrait ajouter, comme supplément à cette note, que, dans le même tems que vivaient ceux qui y sont nommés, tous nés à Saluces, cinq ou six autres professeurs, magistrats ou employés économiques, fort distingués, chacun dans son genre, étaient nés, à peu

de lieues de la capitale du Marquisat. Ce sont, le sénateur Lombard, né à la Mante; le professeur de droit canonique, abbé Bon, à Verzol; le professeur d'éloquence latine Goffredo Franzini, et l'intendant-général des finances, président Gi imes, à Costigliole, sur la Wraïta, à une lieue de Verzol. Il est encore à propos de remarquer, suivant l'objet de ce tableau, que tous ces lieux, villes, bourgs ou villages, sont sur la droite du Pô, et tiennent plu ôt à la Ligurie, aux Basses-Alpes, où l'esprit national est assez différent de celui des habitans de la rive gauche, qui est l'ancien et propre Piémont, comme il est dit, à son lieu. *Voy.* Section 1, §. II.

Dans une des *Pièces diverses, servant de suite aux Considérations sur l'Italie*, adressée à M. Jean Gherard Derossi, littérateur romain, l'auteur parlant des peintres piémontais, observe qu'excepté Bernardin Lanino, de Verceil, ou plutôt de la Vallée de Sesia, aucun d'eux n'appartient au Piémont propre, étant tous Astesans, Monferrins, ou Liguriens, de pays attenant aux Apennins plus qu'aux Alpes.

(Note 17, page 317.)

Sur le caractère martial de quelques peuples de l'Etrurie.

Des quatre ou cinq peuples Etrusques ou Toscans, en y comprenant les habitans de Pérugia, celui qui

a montré plus de férocité martiale, est le Pisan. Il le fit voir dans le VIe. siècle de Rome, lorsqu'il soutint ou repoussa les attaques des Liguriens, et en les attaquant; puis, dans les XIIe. et XIIIe. siècles de l'ère chrétienne, durant les longues guerres contre les mêmes Liguriens, appelés depuis Génois. Pise résista long-temps avec vigueur aux Florentins, ou, pour mieux dire, aux troupes que ceux-ci soudoyaient; et, quoiqu'elle n'ait pas produit des *Condottieri* comme Perugia, ni donné des soldats, des généraux aux armées impériales et espagnoles, comme en ont donné Modène, Bologne, Vérone et Vicence, ni aux armées françaises, comme Arezzo, on ne peut pas disconvenir que ce canton de la Toscane n'ait donné des preuves d'un caractère plus martial que n'en donna le Florentin. L'auteur a traité assez complètement ce sujet dans ses *Mémoires sur les traces anciennes du caractère des nations modernes* (1), où il n'a pas manqué d'examiner quelle exception peuvent faire à l'observation générale, Giovanni de Medicis, père du premier grand duc de Toscane, les Strozzi, qui ont servi en France avec distinction, et ce François Ferrucci, qui défendit vaillamment Florence contre l'armée impériale et pontificale de Charles-Quint et de Clément VII, commandée par le prince d'Orange.

(1) Dans les volumes de l'Académie de Berlin, des années 1793 et suivantes.

(Note 18, page 327.)

Sur quelques hommes illustres dont s'honore la ville de Padoue.

Dans les Considérations d'un Italien sur l'Italie, imprimées à Berlin en 1792, on lit, au sujet des habitans natifs de Padoue, les articles suivans :

« Cette *patavinité* qu'Asinius Pollion trouvait dans Tite-Live, consistait-elle dans le choix ou dans l'arrangement des mots ? Les deux passages de *Quintilien*, qui nous a conservé ce singulier mot de *Pollion*, laisseront éternellement cette question indécise. Mais d'où vient cependant qu'on n'a jamais fait de pareils reproches à *Virgile* ni à *Pline*, et bien moins à *Catulle* ni à *Cornelius Nepos*, qui étaient aussi bons provinciaux et gaulois que *Tite-Live* était Vénitien ? »

« *Caligula*, qui voulait ôter les images de *Virgile* et de *Tite-Live* des bibliothèques, paraît bien avoir eu le goût gâté. Certainement, s'il avait lu Ovide, Lucain et Properce, il ne serait pas étonnant que Virgile fût pour lui trop simple, trop sage, et même peu riche de son fonds. Par une semblable raison, le caractère honnête et la crédulité de *Tite-Live*, ses descriptions et ses harangues affectaient moins le goût blasé de ce prince, que les portraits piquans de *Velleius Paterculus*. »

« *Pietro d'Abano*, né dans le même bourg où l'on croit que naquit *Tite-Live*, fut un savant distingué dans son siècle. Il n'est pas dit si ses parens étaient aisés ou pauvres; mais l'on sait qu'il était sorti jeune de son

pays natal dans un tems où Padoue n'était ni tranquille, ni heureuse ; qu'il voyagea beaucoup, et qu'il s'arrêta à l'université de Paris, où il fut reçu docteur en médecine. Il la professa ensuite avec éclat, aussi bien que la philosophie ; mais les voyages et le séjour fait à Paris avaient donné un autre tour d'esprit à ce *Pierre d'Abano*, ainsi qu'à *Morfile* de Padoue, fameux schismatique du XIVe. siècle. »

« *Albertin Mussato* était un savant d'un autre genre que Pierre d'Abano. L'extrême pauvreté de sa famille eut plus d'influence sur lui pour exciter son industrie, que n'en eut la richesse du pays pour le faire végéter dans l'inaction. Après avoir appris à lire et à écrire le mieux qu'il put, il gagna d'abord son pain en copiant les leçons des professeurs pour les écoliers riches et paresseux ; et ce fut par là qu'il devint ensuite avocat habile, historien et poëte, après avoir été négociateur et en quelque sorte ministre de l'empereur Henri VII, et l'ame du conseil souverain de sa patrie. Mais pourtant, si on le compare à Æneas Silvius, qui fut, sous l'empereur Fréderic III, ce que *Mussato* avait été sous Henri VII, on y trouve autant de différence de génie qu'il y en a entre le sol de Sienne et celui de Padoue. La vie et la littérature de *Speroni Speroni*, autre illustre Padouan, ne contrediraient pas ce que je viens de dire. »

Quelques littérateurs de Padoue, entr'autres le célèbre abbé Cesarotti, ont trouvé que M. Denina ne rendait pas justice aux Padouans, et lui ont rappelé une foule de noms qu'il n'avoit pas cités, tels qu'un Capodilista, deux Cortusii, un Gaetano Lovato, un

Dondi-Orologio, un Papadopoli, le marquis Poleni, Facciolati, Pasini, Bartoli, etc. M. Denina, dans une lettre qu'il adressa à M. Cesarotti, lui observe que la plupart de ces écrivains, supposés Padouans, n'étaient pas proprement de Padoue, et que ceux qui en étaient, ne faisaient pas grande exception à l'observation générale, c'est-à-dire que les pays gras tels que le Padouan, produisent rarement des esprits subtils, des caractères énergiques, de grands auteurs.

(Note 19, page 348.)

Sur les progrès que les arts ont faits à Venise.

Dans aucun pays du monde la noblesse ne s'est illustrée autant qu'à Venise par la culture des lettres, par la faveur et la protection accordées aux savans et aux artistes. L'origine, la condition primitive des nobles Vénitiens, et la nature de la constitution, ont sans doute inspiré ou entretenu cet esprit dans la classe patricienne. La noblesse commerçante a naturellement plus de propension à l'étude, que n'en ont ordinairement les nobles militaires et les courtisans. Cela est d'autant plus étonnant à l'égard d'une ville située au fond d'un golfe, et naturellement sous une atmosphère assez pesante. Il est vrai que l'humidité de la mer est moins nuisible que celle des engorgemens des rivières. Outre cela, la qualité des alimens qu'introduisit à Venise le vaste commerce de l'Asie et de l'Afrique, le café sur-tout, doit avoir contribué aux qualités spirituelles des Vénitiens. Les arts qui servent aux commodités, aux agrémens de la vie,

au luxe, (indépendamment de la navigation, dans laquelle les Vénitiens ont excellé si hautement) la verrerie, la quincaillerie, l'imprimerie, et tous les métiers qui ont rapport au théâtre, ont été à Venise en grande activité, et y ont été exercés avec succès, avec éclat, plusieurs siècles avant qu'on parlât des manufactures de Paris et de Londres.

(Note 20.)

Contenant le passage d'Appien Alexandrin, au sujet de la conquête des Alpes par les Romains, cité dans la Section 20, §. IV.

Le passage d'Appien Alexandrin, que Simler, dans son traité *de Alpibus*, a cité, en donnant la raison pourquoi les Alpes ont été fort tard soumises aux Romains, est le suivant, tiré d'une traduction latine dont on ne trouve point l'original grec.

Et profecto mirum mihi videtur quùm tàm multæ magnæque Romanorum copiæ contra Celtas, et Iberos Alpes pertransierint, eas nationes contempsisse. C. etiam Cæsarem felicissimum in bellis virum pari modò eos neglexisse; quùm Celtas oppugnaret, et per decem ferè annos circa provinciàm hibernesset. Cæterum arbitror hos viros ad ea quæ elegissent properantes de transitu Alpium dumtaxat cogitavisse. C. Cæsar circa Celticam moram ducens, et seditioni Pompejanæ qua hæc ipse sibi assumeret, finem apponere curavit. Videtur insuper et Illyricum, et Celtas simul et gens non omnibus sed his quæ ad Romanos pertinerent præfuisse.— De Bello Illyrico, lib. 1, pag. 1202. édit. Amsterd., in-8°.

RÉVISION SUPPLÉMENTAIRE,

TENANT LIEU D'AVIS AU LECTEUR.

Le premier fond de ce tableau a été composé pour servir de préliminaire à l'histoire du Piémont, qui fut imprimée à Berlin en 1794, traduite en allemand. En la refondant, et la présentant sous une autre forme et séparément, on aurait dû, d'un côté, lui donner plus d'étendue, même en se bornant au seul Piémont et au Montferrat. Un ouvrage de ce genre, et sur le même sujet, sous le nom de CORONA REALE de la maison de Savoie, par François-Augustin de la Chiesa, évêque de Saluces, composé et publié avant les acquisitions que les deux premiers rois de Sardaigne ont faites dans le dernier siècle, occupe deux volumes in-4°.

En l'imitant dans ses descriptions chorographiques, j'aurais fait le double, et plus que le triple, si j'avais voulu nommer les familles ou les individus qui se sont illustrés depuis le temps que ce savant et patriotique prélat a composé ledit ouvrage. Et quel terme aurait ensuite eu mon travail, dès que j'ai cru à propos d'y comprendre la Lombardie ci-devant autrichienne, et tout ce qu'on appelait Gaule cisalpine, et enfin toute la grande moitié de la péninsule?

La nouvelle formation des départemens, que l'u-

nien de la Ligurie à l'Empire Français amena, devait nécessairement faire transporter plusieurs articles des cinq premières sections à la section dix-huitième, et les comprendre dans la description de la Ligurie, à laquelle le pays formant les arrondissemens d'Albe, Aqui, Asti et Alexandrie, appartenaient anciennement; mais on n'était plus à tems. D'ailleurs, tout lecteur les arrange très-facilement dans son esprit, à l'inspection seule d'une carte enluminée. La digression sur le caractère des Liguriens, comprise dans la troisième section, serait transportée à la fin du tableau dans la section qui comprend la Ligurie.

A mesure que les événemens et les circonstances m'engageaient à étendre le plan de mon ouvrage, je me voyais forcé de me restreindre dans chaque partie; c'est pourquoi plusieurs villes, plus grandes et plus considérables que Turin, se trouveront décrites en des termes plus abrégés. Je me suis, en général, borné à citer le plus nécessaire ou ce qui est le moins connu, m'en rapportant, pour le surplus, à ce que l'on trouve si facilement dans les descriptions des voyages et dans les livres de géographie, sur-tout dans ceux de M. Mentelle, qui laisse si peu de chose à désirer, et qui s'étend convenablement dans la description des villes principales. Comme cet estimable géographe, j'ai aussi cru inutile de nommer d'autres villages que ceux que l'histoire générale a dû nommer à cause de quelque grand événement qui y eut lieu, ou de

quelque homme célèbre, de quelque génie extraordinaire qui y reçut le jour.

A quoi servirait l'énumération de cent cinquante villages que chaque arrondissement contient, ou le nom des familles qui les ont possédés comme fiefs, ou les ont habités, comme chefs-lieux des cantons? Je n'ai cependant pu me dispenser de rappeler quelques noms, lorsque cela pouvait servir à faire connaître le caractère des nations, et ajouter quelques données à la notice statistique du pays; car le caractère des habitans lui donne plus ou moins de valeur.

La partie statistique est peut-être en mesure proportionnée à la partie historique ou géographique. On s'est fondé essentiellement sur les dénombremens faits avant les révolutions qu'a éprouvées la Haute-Italie depuis 1796.

Quant à cette partie du Tableau qui tient à la statistique, je l'aurais peut-être traitée avec plus de détails, si j'avais vu plus tôt l'ouvrage que M. Jacques Peuchet vient, dans ce moment, de donner au public. J'aurais sur-tout marqué avec plus de précision le nombre des habitans que l'on peut compter sur chaque lieue carrée de pays. Cependant je pense que l'article que je copie ici suffira pour la plupart des lecteurs. « L'on a pu voir, dit-il, pag. 175, dans l'analyse » statistique que nous en avons donnée, l'importance » de cette conquête, sa richesse en population, en » territoire et en productions. En voici le résumé.

» Le Piémont, augmenté de quelques parties de » la Lombardie, offre une étendue territoriale de

» 1108 lieues carrées; une population de 1,879,746 in-
» dividus; ce qui donne 1696 habitans par lieue
» carrée : rapport très-avantageux. »

» Enfin, en l'an 11, les contributions directes,
» y compris les 16 centimes additionnels par franc,
» ont donné 13,8[illegible]3,936 francs; ce qui fait une contri-
» bution, par chaque individu de tout âge et de tout
» sexe, de 7 francs 36 centimes. »

Ce sont là des approximations sans doute bien fondées, qui ne s'éloignent pas essentiellement de celles que je m'étais procurées lorsque, en 1795, je rédigeais ce Tableau dans la forme où il a été publié en allemand. Les impositions indirectes peuvent facilement porter ces treize millions à quinze ou dix-huit.

Les nouveaux arrangemens qui ont eu lieu dernièrement, après la réunion de la république Ligurienne à l'empire Français, doivent diminuer la population et le revenu public de divers départemens du ci-devant Piémont, ou 27e. division, comme les avait diminués l'attribution du Novarais à la république Italienne. Cependant ce ne sont que Turin et Coni qui s'en ressentiront. Les villes subalternes, les villages de leur arrondissement n'éprouveront pas de suites préjudiciables. Ce qu'on perdra du côté de Turin, par la diminution du commerce de cette place, on le gagnera du côté de Gènes.

L'état de Parme, depuis sa réunion décisive, tombe dans le même cas : la capitale perdra une partie de sa population et de ses ressources, devenant

subordonnée aux établissemens économiques et juridiques de Gênes; mais plusieurs de ces districts, et le Plaisantin particulièrement, en éprouveront de l'avantage.

Dans la description des Alpes, qu'annonce le titre de l'ouvrage, j'ai dû me borner à ce qui regarde l'Italie ou les provinces qui faisaient partie d'un État italien, et forment aujourd'hui les départemens du Mont-Blanc, du Lac Léman, et une partie de celui de l'Isère, c'est-à-dire la ci-devant Savoie.

En parlant de ces montagnes, si intéressantes à tant d'égards, j'avois dans l'idée de faire quelques observations sur le langage de leurs habitans, qui est, au fond, le même dans les montagnes qui touchent à la Dalmatie, sur le golfe Adriatique, et dans celles d'où sort le Var qui se jette dans la Méditerranée. Le fond de tous ces patois est tout aussi latin que l'est l'idiome toscan, et de tous les pays qui tiennent à l'Apennin, mais formé d'une manière diverse, par la différence du climat des Alpes et de celui des Apennins. Cela m'auroit conduit à comparer l'accent ligurien avec celui des Calabrois; à montrer le langage vulgaire génois aussi différent du toscan et du provençal que du bergamasque et du vénitien. Il aurait fallu en même temps considérer la différence du piémontais, du milanais, du vénitien, et même une diversité assez remarquable entre ceux-ci et les dialectes modénois, bolonois, et ferrarois. Qu'on me permette de m'en rapporter sur cela aux observations que j'ai faites dans un Ouvrage particulier, où l'on

peut voir à quoi tiennent et la ressemblance et la diversité des différens dialogues italiens (1).

En relisant les épreuves imprimées, on a remarqué quelques variations dans l'orthographe des noms, que la différente manière adoptée par les écrivains et les imprimeurs occasionna. Loin de prendre la peine d'écarter ces variations, on a pensé qu'il n'était pas inutile de les laisser subsister, puisqu'on trouve ces noms écrits par les uns d'une manière, et par les autres d'une autre, comme *Dora* et *Doire*, *Fenestrelle* et *Fenestrelles*, *Milanais* et *Milanez*, *Stura* et *Sture*, *Tirolais* et *Tyroliens*, *Wenceslas* et *Vinceslas*, *Wraita* et *Vraïta*. On abandonne à l'indulgence du lecteur quelques fautes de copie ou d'impression qui n'altèrent pas le sens ; on notera ci-après celles qui le confondent, ou qui peuvent faire méconnaître les pays ou les hommes qu'on a eu occasion de nommer.

(1) Voy. *la Clef des Langues*, ou Observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle et qu'on écrit en Europe.

FIN.

614578 26

TABLE DES SECTIONS

CONTENUES

DANS CET OUVRAGE.

DÉDICACE A SON ALT. SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE EUGÈNE BEAUHARNAIS. pag. j

DISCOURS PRÉLIMINAIRE, ou COUP D'OEIL COMPARATIF sur le caractère des Empereurs et des Rois et autres Princes qui ont régné en la Haute-Italie, depuis Bellovèse et César jusqu'à Napoléon Ier. v

SECTION I.

Du Piémont proprement dit, qui forme à présent le département du Pô, ou la vingt-septième division militaire de l'Empire Français.

§. I. *Turin, et ses environs.* 1

§. II. *Des villes, bourgs et villages qui forment l'arrondissement de Turin.* 15

§. III. *Du marquisat ou province de Suze.* 21

§. IV. *Pignerol, et les vallées des Vaudois.* 24

§. V. *Observation particulière.* 31

SECTION 2.

Des Provinces qui forment le département de la Stura.

§. I. *Le marquisat de Saluces.* 33

DES SECTIONS. 405
§. II. *Savillan et Fossan. Coni, chef-lieu du département.* 45
§. III. *Troisième arrondissement de la Stura.* 51
§. IV. *Albe, les* Langhes, *et les fiefs impériaux.* 57

SECTION 3.

Des Alpes maritimes.

§. I. *Comtés de Tende et de Nice.* 61
§. II. *Digression sur le caractère des habitans des Alpes maritimes et de la Ligurie.* 77

SECTION 4.

Département du Tanaro.

§. I. *Quelques villes ou villages appartenans à diverses provinces.* 95
§. II. *Le Montferrat.* 99
§. III. *Arrondissemens d'Acqui et de Casal.* 103
§. IV. *Le ci-devant comté d'Ast.* 115

SECTION 5.

Des provinces et districts qui composent le département de Marengo.

§. I. *Alexandrie.* 121
§. II. *Divers arrondissemens du même département.* 127

SECTION 6.

De la rive droite du Tésin, compreuant plusieurs provinces du ci-devant Piémont.

§. I. *Le Vigevinasque et la Lumelline.* 134
§. II. *Le Bas et le Haut-Novarais.* 137
§. III. *Coup d'œil sur un district appelé* Valsésia. 142

SECTION 7.

Département de la Sésia.

§. I. *Verceil et son diocèse.* 147
§. II. *Arrondissement de Bielle.* 154

SECTION 8.

Département de la Doire.

§. I. *Arrondissement de Civas, autrement Chivasso.* 158
§. II. *La vallée d'Aoste, formant le troisième arrondissement du département de la Doire.* 169
§. III. *Le grand et le petit Saint-Bernard.* 174

SECTION 9.

Digression sur le côté occidental et septentrional des Alpes.

§. I. *La Provence et le Haut-Dauphiné.* 177

SECTION 10.

Département du Mont-Blanc et du Lac Léman.

§. I. *La Savoie propre, premier arrondissement du département du Mont-Blanc.* 184
§. II. *La Tarantaise, ou vallée d'Isère.* 191
§. III. *Le Chablais et la Maurienne.* 196
§. IV. *Caractère des ci-devant Savoyards et Hauts-Dauphinois.* 202

SECTION 11.

Réflexions sur le sujet des sections précédentes.

§. I. *Etendue et population des états ci-devant du roi de Sardaigne. Caractère national.* 209
§. II. *Constitution politique, forme de gouvernement.* 215
§. III. *Magistratures diverses. Législation.* 223
§. IV. *Esprit de la cour. Culte religieux. Gouvernement ecclésiastique.* 228
§. V. *Instruction publique. Etat des lettres et des arts en Piémont, vers la fin du dernier siècle.* 232

SECTION 12.

Coup d'œil sur la Lombardie ci-devant Autrichienne.

§. I. *Départemens de l'Olona, de Lario et de* l'Alto-Pô. 241

§. II. *Département de Mincio, ci-devant duché de Mantoue.* 251

SECTION 13.

Réflexions sur le caractère des peuples compris anciennement sous le nom d'Insubriens et d'Orobiens.

§. I. *Des Milanais, des Pavesans, des Comasques et Lodesans.* 254
§. II. *Les Mantouans, des Bergamasques, et des Tyroliens méridionaux.* 263

SECTION 14.

De deux provinces ci-devant vénitiennes.

§. I. *Département du Serio.* 268
§. II. *Département de la Mella.* 271

SECTION 15.

Le Modénois et le Ferrarois.

§. I. *Origine de la maison d'Este. Départemens de Crostolo, Reggio, et Massa-Carrara.* 274
§. II. *Département du Panaro et du Bas-Pô. Modène, Ferrare et Comachio.* 277
§. III. *Réflexions sur le caractère des Modénois et des Ferrarois.* 281

SECTION 16.

Des légations de Bologne et de Romagne,

formant aujourd'hui deux départemens du royaume d'Italie.

§. I. *Bologne ou département du Reno.* 289
§. II. *La Romagne, département du Rubicon.* 295
§. III. *Résumé des provinces qui composent le royaume d'Italie.* 301

SECTION 17.

Les Etats de Parme.

§. I. *Plaisance et son territoire. Caractère de ses habitans.* 306
§. II. *Le département de Parme.* 311

SECTION 18.

Coup d'œil sur la Ligurie orientale.

§. I. *Précis historique de la république de Genes.* 314

SECTION 19.

D'un pays situé entre la Ligurie et le royaume d'Etrurie.

§. I. *Précis de l'histoire de Lucques.* 323
§. II. *Qualités physiques et morales de ce petit pays.* 325

SECTION 20.

Partie autrichienne de l'Italie.

§. I. *L'ancienne Vénétie.* 330
§. II. *Padoue et ses environs.* 335

§. III. *Courte digression sur le Tyrol italien.* 338

§. IV. *Treviso, Udine, Pola, et leurs dépendances.* 340

§. V. *Origine, grandeur, et fin de la république de Venise.* 346

§. VI. *Réflexions sur la conquête des Alpes par les Romains, et sur les chemins qu'on y a pratiqués.* 350

NOTES.

(Note 1.) — *Sur la route que prit Césqr, pour se rendre de la Gaule Cisalpine dans la Transalpine.* 356

(Note 2.) — *Sur les chemins qu'ont faits Bellovèse et Annibal.* 358

(Note 3.) — *Sur une seconde voie Emilienne, qui allait dans la Gaule méridionale par les Basses-Alpes.* 371

(Note 4.) — *Question sur l'endroit où Annibal a passé le Pô.* 374

(Note 5.) — *Par quel endroit des Alpes les Cimbres, et les Teutons, leurs alliés, sont-ils entrés en Italie ?* 375

(Note 6.) — *Se trouve insérée d'avance à la page indiquée.* 378

(Note 7.) — *Qualité particulière d'un district de la seigneurie de Verceil.* 378

(Note 8.) — *Première notice constatée de l'ancien chemin par les Alpes Grayennes et la vallée d'Aoste.* 379

(Note 9.) — *Encore un mot sur l'opinion de ceux qui font passer l'armée Carthaginoise par le Saint-Bernard.* id.

(Note 10.) — *Sur les sociétés littéraires de Turin.* 380

(Note 11.) — *Sur la culture du Piémont.* 382

(Note 12.) — *Sur l'origine et les révolutions de Milan.* 383

(Note 13.) — *Etymologie de Come.* 388

(Note 14.) — *Sur l'origine de Mantoue.* id.

(Note 15.) — *Voyez* Section 20, §. III. 389

(Note 16.) — *Sur le progrès des lettres dans le Haut-Piémont.* id.

(Note 17.) — *Sur le caractère martial de quelques peuples de l'Etrurie.* 392

(Note 18.) — *Sur quelques hommes illustres dont s'honore la ville de Padoue.* 394

(Note 19.) — *Sur les progrès que les arts ont faits à Venise.* 396

(Note 20.) — *Passage remarquable d'Appien Alexandrin au sujet de la conquête des Alpes par les Romains.* 397

Révision Supplémentaire, *tenant lieu d'avis au lecteur.* 398

Fin de la Table.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Page XXVIII, *au bas de la page, manquent ces mots :* Ecrit à Paris, 16 d'août 1805 (28 thermidor.)

Page 5, ligne 7, qu'elle, *lisez* qui la.

Page 7, ligne 4, qui est, *lisez* qui était.

Page 23, ligne 25, au milieu, *lisez :* sur la gauche de la rivière non loin d'Exiles, sur une montagne qui sépare la vallée de Stura de celle du Chison, est un site militairement remarquable, nommé l'Assieta, à l'attaque duquel le comte de Belle-Isle, frère du célèbre maréchal de ce nom, fut tué en 1747.

Page 28, ligne 11, montagne de Crissolo, *lisez* montagne. C'est à Crissolo.

Page 56, ligne 3, Alban, *lisez* Saint-Alban.

Page 62, ligne 17, de voir passer, *lisez* de le voir passer.

Page 105, ligne 12, Cartosio, *lisez* Carrosio.

Page 114, ligne 28, Turin, *lisez* Trin.

Page 136, ligne 14, conflent, *lisez* confluent.

Page 188, ligne 28, *grationœ*, lisez *gratianæ*.

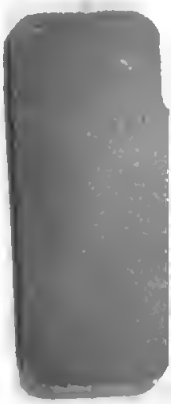
Page 238, ligne 14, Beloch, Blanjeni, Calderavi, *lisez* Balocchi, Blangini, Calderari.

Page 247, en note, AEFRISI, *lisez* A. F. FRISI.

Page 277, ligne 2, Serio, *lisez* Panaro.

Page 297, ligne 3, historiens, florentins, *lisez* historiens florentins.

Dans la note 12, page 384, ligne 23, après Othon Visconti, archevêque, *à la place de*, et il l'installa sans opposition en 1261, *il faut dire :* Il fit confirmer l'élection par le pape. Mais il trouva, pour l'installer, une si forte opposition, que l'archevêque élu passa quinze ans en exil, en voyage, en détresse, sous les quatre pontificats d'Urbain IV, Clément IV, Grégoire X et Innocent V. Il dut même s'armer, et se mettre à la tête d'une troupe de ses partisans pour prendre possession de son archevêché et entrer dans Milan. *Voyez* Volpi *Istoria di Visconti, lib.* IV. Verri *Istoria di Milan, lib.* X.



Digitized by Google